BnF Gallica

La Jeunesse du roi Henri. La Maîtresse du roi de Navarre, par le Vte Ponson Du Terrail

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Ponson du Terrail, Pierre Alexis de (1829-1871). La Jeunesse du roi Henri. La Maîtresse du roi de Navarre, par le Vte Ponson Du Terrail. 1865.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

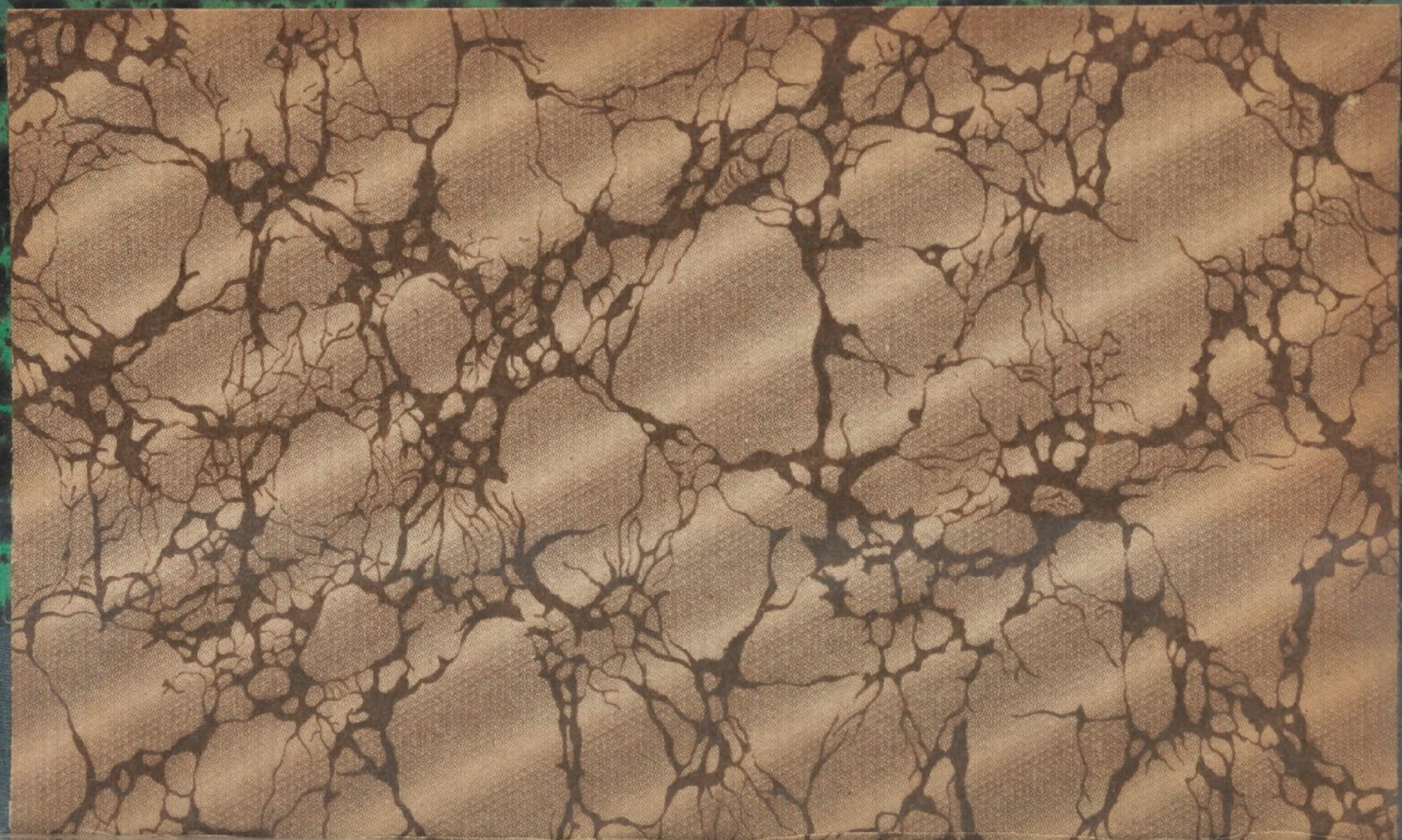
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

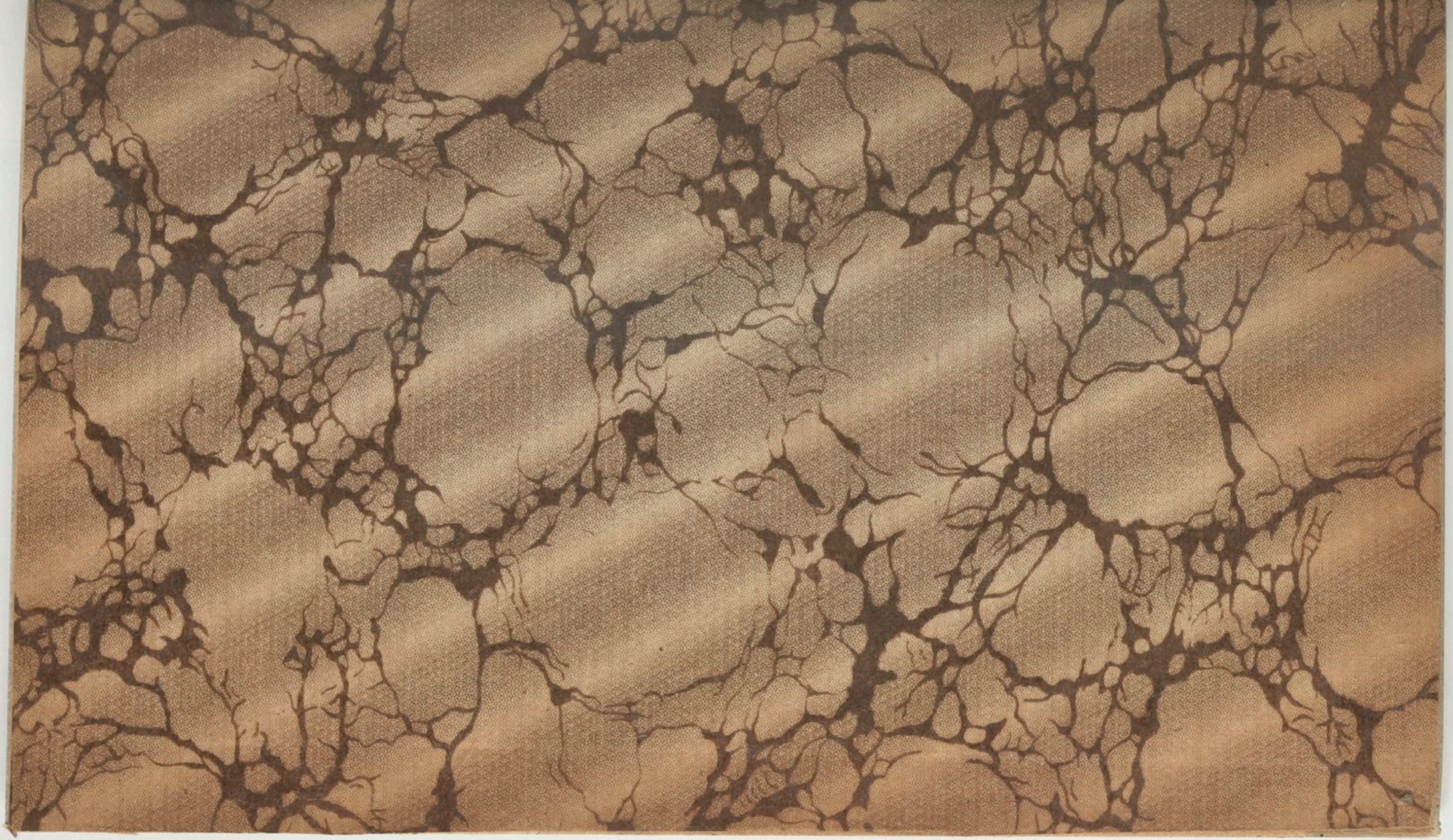
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





JACQUESON

LA JEUNESSE DU ROI HENRI

LA

MAITRESSE

DU

ROI DE NAVARRE

DÉPÔT LÉGAL
Seine et Marne
N° 416
1866

2862

C.

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN et Ch. UNSINGER.

LA JEUNESSE DU ROI HENRI

LA

MAITRESSE

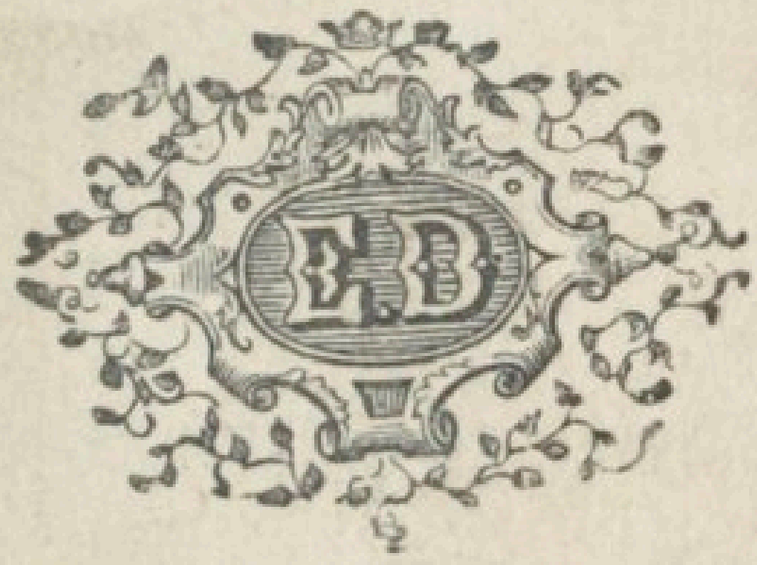
DU

ROI DE NAVARRE

PAR

LE Vte PONSON DU TERRAIL

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

1865

Tous droits réservés.

Y2.

1864

59893

LA

JEUNESSE DU ROI HENRI

LA MAITRESSE DU ROI DE NAVARRE

I

Ce jour-là, le roi Charles IX avait chassé à Saint-Germain.

Le roi avait couru un louvard, et Sa Majesté, qui était réellement passionnée pour la vénerie, s'était donné le plaisir d'arracher la malheureuse bête aux abois du supplice qui l'attendait en lui campant une balle en plein travers juste au moment où la meute la coiffait et se disposait à la mettre en pièces toute vivante.

Le loup forcé et tué, le roi s'était aperçu qu'il n'était guère que midi.

— Messieurs, avait-il dit à sa suite, il me semble

que nous aurions bien le temps de chasser au chevreuil. Qu'en pensez-vous, Pibrac ?

— Je suis de l'avis de Votre Majesté, Sire.

— Et vous, monsieur de Coarasse ?

Henri et Noë étaient de la suite du roi, qui les avait conviés, on s'en souvient, par l'intermédiaire de M. de Pibrac.

— Mais, Sire, répondit le prince, si Votre Majesté veut chasser un chevreuil avec ces jolis chiens bassets que j'ai vus ce matin dans la cour du château de Saint-Germain, nous aurons un plaisir sans pareil.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, dit Charles IX, Pibrac, mon ami, envoyez chercher les bassets...

Et, tandis que M. de Pibrac piquait des deux pour ramener l'équipage de bassets au plus vite, le roi ajouta :

— En vérité, ma sœur Margot, qui cependant aime beaucoup la chasse, a eu bien tort de n'être pas des nôtres aujourd'hui. Qu'en pensez-vous, monsieur de Coarasse ? Le temps est superbe.

— En effet, Sire.

— Et Margot se fût beaucoup amusée, acheva le roi, qui jeta un regard malin au jeune prince.

Henri soutint ce regard et demeura impassible.

— Est-ce que Son Altesse aurait été indisposée ce matin ? demanda-t-il.

— Margot avait la migraine.

— Un vilain mal, Sire.

— Vous croyez, monsieur de Coarasse ?

— Je l'ai ouï dire, du moins.

Le roi haussa les épaules :

— Les femmes ont toujours la migraine lorsqu'elles ne veulent pas faire telle ou telle chose. Je gage que si ma sœur Margot avait su que vous chassiez avec moi...

Cette fois Henri ne put s'empêcher de rougir.

— Elle serait venue...

— Ah! Sire, quelle plaisanterie!

Le roi comprit qu'il était allé un peu loin et mettait le jeune homme dans un bien grand embarras.

— Mon Dieu! dit-il, je ne plaisante pas du tout. Depuis que Marguerite sait qu'elle doit épouser le prince de Navarre, elle court après tous les Béarnais qu'elle rencontre, espérant toujours qu'il s'en trouvera un qui lui pourra faire le portrait de son futur époux.

M. de Pibrac revint avec les bassets et on attaqua le chevreuil.

Le chevreuil fut pris en moins de trois heures, et le roi, ravi de sa journée, s'écria :

— Je crois, ma foi, que je vais souper d'excellent appétit, ce soir.

— Tant mieux, Sire, dit Pibrac. Quand le roi mange, ses sujets ont faim.

Le roi sourit : — Eh bien, je vous invite à souper, Pibrac.

— C'est un grand honneur pour moi, Sire.

— Ainsi que vos deux cousins.

Henri et Noë s'inclinèrent, et le roi Charles IX donna le signal du départ et revint à Paris avec sa suite.

Sa Majesté, en franchissant la poterne du Louvre, avait dit à M. de Pibrac :

— Voyez donc ma sœur Margot, Pibrac, et sachez si elle a toujours la migraine. Vous l'inviteriez à souper de ma part.

— Sire, était revenu dire le capitaine des gardes, S. A. madame Marguerite souffre toujours beaucoup et s'est mise au lit.

— Diable! pensa Henri, et le rendez-vous qu'elle m'a donné?

Le roi se mit à table avec M. de Pibrac, les deux jeunes gens qui passaient pour ses cousins, M. de Crillon, colonel des gardes, et deux autres gentilshommes qui avaient chassé.

— J'ai une faim de loup, dit-il. Si mon futur beau-frère, le prince de Navarre, a un pareil appétit quand il revient de la chasse, ma sœur Margot ne sera point trop à plaindre... et, ajouta Charles IX en riant, les Bourbons ne s'éteindront pas.

Mais le roi avait compté sans le hasard, qui se plaît parfois à paralyser l'appétit le plus robuste par quelque malencontreuse nouvelle.

Charles avait à peine englouti sa fameuse soupe au lard et sucé une aile de faisan qu'un de ses pages, celui qu'on nommait Gauthier, entra et vint lui dire :

— Sire, le prévôt des marchands supplie, à deux genoux, Votre Majesté de lui donner audience sur l'heure.

— Au diable le prévôt! dit le roi, que peut-il me vouloir? Dis-lui qu'il revienne demain.

— Sire, il prétend qu'il vient dévoiler à Votre Majesté un crime abominable.

— Eh bien, murmura Pibrac, cela regarde le chevalier du guet.

Mais le roi avait dressé l'oreille à ce mot de crime abominable.

— Hé! hé! dit-il, qu'est cela? Fais entrer, Gauthier, mon mignon.

Le page sortit; puis, deux minutes après, il souleva la portière, ouvrit un battant de la porte, et l'on vit entrer M. le prévôt des marchands.

C'était un majestueux vieillard, portant la simarre avec dignité, et qui avait bien plus les allures d'un gentilhomme que celles d'un bourgeois.

On le nommait Joseph Miron, et il était le frère du médecin du roi.

— Monsieur le prévôt, dit Charles IX, qui lui tendit, selon l'usage, sa main à baiser, le feu est-il aux quatre coins de Paris?

— Non, Sire.

— Les ponts ont-ils été emportés par une crue subite de la Seine?

— Pas davantage, Sire.

— Alors, que nous arrive-t-il donc de si terrible, que vous soyez sans pitié pour un pauvre roi qui se meurt de faim par extraordinaire, que vous le veniez ainsi troubler?

— Sire, répondit le prévôt, que cette brusque réception ne déconcerta point, je viens demander justice à Votre Majesté.

— Justice! fit le roi.

— Un crime abominable a été commis la nuit dernière dans la maison d'un bourgeois de Paris, et la rumeur publique...

— Est-ce qu'on l'a assassiné ? interrompit le monarque.

— Assassiné et volé.

— Et que dit la rumeur publique?

— Elle accuse des gens au service de Votre Majesté.

— Cordieu ! monsieur le prévôt, dit vivement le roi en laissant retomber sur la table le couteau qu'il avait à la main, je n'ai à mon service que des gentilshommes et des gens de bien.

— Sire, répondit le prévôt avec fermeté, je n'affirme rien. Mais on a trouvé un lansquenet mort...

— Ah çà, voyons, dit le roi, expliquez-vous, monsieur le prévôt.

Henri et Noë avaient déjà échangé un rapide coup d'œil d'intelligence.

— Eh bien, Sire, reprit Joseph Miron, je dois vous dire qu'il y avait dans la rue aux Ours un marchand bijoutier-orfévre, du nom de Samuel Loriot.

— Un juif !

— Un juif converti.

— Converti ou non, dit le roi, peu importe ! il était bourgeois de Paris ?

— Oui, Sire.

— C'est bien... continuez.

— Samuel Loriot avait la réputation d'un très-honnête homme, mais il était riche, très-riche même... et, quelque soin qu'il prît de le dissimuler,

on le savait fort bien. De plus, Samuel Loriot avait une fort jeune et fort jolie femme...

— Ah! ah! fit le roi, qui, prêt à bâiller d'ennui, se redressa et prêta l'oreille.

— Cette femme a disparu.

— Seule?

— On ne sait pas.

— Et le mari?

— Ce matin, les premiers habitants qui se sont levés dans la rue, poursuivit le prévôt, ont été fort étonnés de voir la porte de la maison de Loriot entr'ouverte, attendu qu'il s'y enfermait toujours comme en une citadelle. Ils ont poussé cette porte et sont entrés, mais dès les premiers pas qu'ils ont faits dans le corridor, ils ont rencontré un cadavre.

— Celui du mari?

— Non, Sire.

— Et de qui donc?

— D'un vieux serviteur nommé Job.

— Bon! Après? fit le roi.

— Dans la première pièce à droite du corridor, auprès du coffre-fort ouvert et vide, on a trouvé un second cadavre.

— Le mari, cette fois?

— Non, sire. C'était le cadavre d'un lansquenet, et un bourgeois l'a reconnu pour l'avoir vu, il y a trois jours, en faction à la porte du Louvre.

— Diable! fit le roi fronçant le sourcil.

— Enfin, au premier étage, on a trouvé un cadavre, celui de la servante.

— Mais... le mari?

— Le mari a été retrouvé noyé et frappé d'un coup de poignard dans le dos.

— En quel endroit ?

— Au bac de Nesle.

— Cordieu ! monsieur le prévôt, s'écria le roi, mais savez-vous que cela fait quatre homicides ?

— Quatre, Sire.

— Et que vient faire ce lansquenet mort au milieu de tout cela ?

— Sire, répondit le prévôt, je me suis livré à une enquête qui a donné des résultats bizarres.

Le roi regarda le prévôt avec curiosité.

— De cette enquête, continua Joseph Miron, il résulte que le bourgeois Samuel a été assassiné hors de chez lui, au bord de la Seine, et quelques gouttes de sang ont été trouvées sur une pierre, sous le pont Saint-Michel.

Charles IX tressaillit et il eut comme un vague pressentiment qu'il y avait dans toute cette affaire du René le Florentin.

Le prévôt continua :

— Le bourgeois Samuel a été frappé par derrière entre les deux épaules d'un coup de poignard. Un barbier-chirurgien, que j'ai requis, a déclaré que la mort avait dû être instantanée. Le cadavre a été jeté à l'eau ensuite. Mais, chose bizarre, la blessure paraît avoir été faite avec le même poignard qui a frappé le vieux Job et la servante...

— Et le lansquenet ? dit le roi.

— Oh ! non, Sire.

— Bah ! fit Charles IX tout à fait intéressé par ce récit.

— Le vieux Job, le bourgeois Samuel et la servante ont été frappés avec une dague triangulaire et de fabrique française.

— Tandis que le lansquenet ?...

— Le lansquenet l'a été avec un stylet italien, de forme carrée et qui n'a fait qu'un trou imperceptible. Cependant, ajouta le prévôt, c'est également entre les deux épaules, comme le bourgeois, qu'il a été atteint, et la blessure a dû déterminer la mort sur-le-champ.

— Voilà, murmura le roi, qui devient tout à fait incompréhensible.

— Or, reprit Joseph Miron, la dague qui était pendue au flanc du lansquenet était en tout semblable comme forme à celle qui a dû frapper le bourgeois et ses deux serviteurs.

— Est-ce qu'il faut en conclure, par hasard, que l'assassin aurait changé d'arme ?

— Non pas, Sire ! Il y avait deux assassins, c'est plus que certain. Tous deux ont tué le bourgeois sous le pont Saint-Michel.

— Bien.

— Et, avant de le jeter à l'eau, ils l'ont dévalisé, se sont emparés de la clef de sa maison qu'il avait dans sa poche, et c'est à l'aide de cette clef qu'ils se sont introduits chez lui un peu plus tard.

— Ah ! je commence à comprendre, dit le roi. Mais... le lansquenet ?

— Le lansquenet était un des assassins. Son com-

plice l'aura tué pour n'avoir point à partager le contenu du coffre-fort.

— Savez-vous, monsieur le prévôt, observa Charles IX, que c'est chose grave que porter ainsi une accusation contre un lansquenet !

— Sire, dit le prévôt, j'ai une accusation bien plus grave à formuler...

— Hein ! fit le roi.

— Si grave, que je supplie Votre Majesté de m'écouter seul à seul.

Le roi se leva, un peu ému, fit un signe et entraîna Joseph Miron à l'autre extrémité de la salle.

— Voyons! dit-il, je vous écoute...

Et il murmura avec humeur :

— C'est un fait exprès! J'ai faim une fois l'an, et c'est juste ce jour-là qu'on me vient empêcher de dîner.

II

Les révélations de Joseph Miron, prévôt des marchands, avaient produit une certaine sensation parmi les convives du roi Charles IX; sensation fort désagréable, du reste, car déjà, à cette époque, on pressentait les idées indépendantes et les turbulences futures des bourgeois de Paris.

Le règne de Charles IX laissait deviner les désordres du règne suivant, — et il ne se passait, pour ainsi dire, pas un jour que la bourgeoisie de Paris, les confréries, les congrégations, n'eussent maille à partir avec la noblesse...

Il y avait déjà du ligueur dans ce grand et majestueux prévôt des marchands, qui avait l'audace d'interrompre le souper du roi et de venir porter une accusation contre les gens d'épée.

Le roi avait entraîné maître Joseph Miron assez

loin pour que, de la table, on n'entendît point ce qu'il disait; mais les convives de Sa Majesté ne la quittaient point du regard.

— Messieurs, dit tout bas M. de Pibrac, il y a de l'orage dans l'air ; le roi fronce le sourcil et il me semble que ses lèvres pâlissent : c'est un signe de tempête.

— Gare à René! murmura Noë à l'oreille du prince.

— Ces marchands deviennent d'une insolence extraordinaire! grommela Crillon. Pour un bourgeois tué, si on les écoutait, on assemblerait les parlements.

Tandis que les convives du roi causaient à voix basse, Joseph Miron, le hautain prévôt, disait à Charles IX :

— Sire, il est temps que Votre Majesté, par quelque sévère édit, fasse bonne justice de certains étrangers...

— Que voulez-vous dire, monsieur le prévôt?

— On a trouvé, chez le malheureux argentier, un poignard de forme italienne, ce stylet avec lequel on a tué le lansquenet...

— Ah! dit le roi, vous l'avez, ce poignard?

— Oui, Sire, le voilà.

Et le prévôt tira le stylet du Florentin de dessous sa simarre.

A la vue de cette arme, le roi, qui se souvenait de l'avoir vue au flanc de René et d'en avoir même admiré le travail, car la poignée en était merveilleuse-

ment ciselée, le roi eut un tressaillement et ses narines se gonflèrent.

— Donnez-moi cela, dit-il, et achevez votre déposition, monsieur le prévôt.

— Avec le poignard, continua Joseph Miron, il y avait une clef... l'assassin a oublié le tout sur un siége. Or, Sire, cette clef est d'un merveilleux travail et on n'en forge point, assurément, de pareilles dans le royaume. Un Italien seul...

— Donnez-moi cette clef, interrompit brusquement Charles IX.

Et il prit la clef que le prévôt lui tendit.

— Maître Joseph Miron, lui dit-il alors, il est inutile que vous prononciez certains noms. Rentrez chez vous, je vous engage ma parole que justice sera faite.

— J'y compte, Sire, répondit le prévôt avec fermeté.

Il salua profondément et se retira.

Alors le roi revint se mettre à table, et il ne dit pas un mot de ce que le prévôt lui avait révélé ; mais après avoir gardé le silence pendant quelques minutes :

— Messieurs, dit-il, je vous serai très-obligé de ne point répéter ce qui vient de se dire ici. Je veux éclaircir cette affaire avant qu'on la divulgue.

Puis il ajouta, s'adressant à M. de Pibrac :

— Vous ferez prévenir la reine-mère que j'irai la visiter ce soir.

Le roi prononça ces derniers mots avec un accent

de colère concentrée qui fut remarqué par ses convives.

A partir de ce moment, le roi ne mangea plus que du bout des dents et il demeura sombre et pensif.

Les convives se regardaient d'un air consterné. Seuls, Henri et Noë échangeaient parfois un regard.

Enfin, le roi se leva de table.

— Prévenez la reine-mère, dit-il à Pibrac.

Le capitaine des gardes se leva et sortit sans mot dire.

— Messieurs, je vous salue, dit le roi, congédiant ainsi les gentilshommes à qui il avait fait l'honneur de les admettre à sa table.

— Harnibieu! murmura M. de Crillon, si le lansquenet de malheur qui nous a ainsi changé l'humeur du roi n'était pas mort, je lui tordrais le cou moi-même.

Henri et Noë sortirent les derniers.

Mais au moment où Henri passait le seuil de la porte, il aperçut Raoul dans l'antichambre qui lui faisait un petit signe mystérieux.

Le prince s'approcha du page.

— Monsieur de Coarasse, lui dit Raoul, j'ai une commission pour vous.

— Ah! dit Henri, de qui donc?

— De Nancy...

— Vraiment, mon mignon?

— Oui, monsieur.

— Et que me veut-elle, Nancy?

— Elle m'a chargé de vous dire qu'il y avait *migraine et migraine*.

— Bon !

— Et qu'il en était une qui se calmerait peut-être, si vous alliez vous promener au bord de l'eau.

— A quelle heure?

— A dix heures, dit le page.

— Est-ce tout, ami Raoul?

— Tout, monsieur.

— Eh bien, merci... au revoir !

— Monsieur de Coarasse, dit Raoul, pardon... j'oubliais...

— Ah !

— J'oubliais de vous rappeler que... vous m'avez fait une promesse...

— Oui, certes, de parler pour vous à Nancy, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre affirmativement, Raoul se contenta de rougir.

— Eh bien, soyez tranquille, dit le prince, je m'occuperai de vous.

En parlant ainsi, Henri regardait le sablier qui se trouvait dans l'antichambre.

Le sablier ne marquait que neuf heures.

— Que vais-je donc faire d'ici à dix heures? pensait-il.

Mais M. de Pibrac, qui s'était acquitté de la mission que lui avait donnée le roi, revint et lui dit en passant :

— Attendez-moi, monseigneur...

Henri et Noë demeurèrent dans l'antichambre et entendirent le capitaine des gardes disant au roi :

— S. M. la reine-mère est en ce moment chez madame Marguerite.

Le roi répondit :

— Eh bien, je vais l'aller trouver chez Margot.

M. de Pibrac sortit de chez le roi et dit aux deux jeunes gens :

— Venez avec moi...

— Hum! pensa le prince, je gage que M. de Pibrac nous veut questionner et qu'il se doute que nous en savons plus long que lui sur l'histoire de la nuit dernière.

Le prince se trompait. M. de Pibrac n'avait pas soupçonné un seul instant ni quel fût le véritable assassin de Samuel Loriot, ni que Henri et Noë se trouvassent indirectement mêlés à cette ténébreuse affaire.

Le capitaine des gardes emmena les deux jeunes gens chez lui et ferma la porte au verrou. Aussitôt qu'ils furent entrés :

— Monseigneur, dit-il en souriant, le roi va aller voir madame Catherine, qui se trouve en ce moment chez la princesse. Je gage que, comme moi, Votre Altesse est curieuse de savoir ce qui va se passer. Bien certainement, ajouta Pibrac, il s'agit de quelque estafier de la reine-mère. Le prévôt des marchands en a dit très-long au roi, dans l'embrasure de la croisée.

Henri se prit à sourire :

— Est-ce que vous ne devinez pas? dit-il.

— Deviner quoi?

— Quel est l'assassin de Loriot?

— Ah! mon Dieu! dit Pibrac, où avais-je donc la tête? ce nom de Loriot qu'on prononce devant moi depuis une heure ne m'avait pas encore frappé. Mais c'est ce bourgeois dont vous avez arraché la femme aux griffes de René.

— Oui, fit le prince d'un signe de tête.

— Mais alors...

— Alors René a été plus heureux la seconde fois que la première.

— Il a enlevé la femme?

— Oh! non, dit le prince, mais il a tué le mari. Quant à la femme, elle est en sûreté.

Alors, Henri raconta au capitaine des gardes ébahi tout ce qui s'était passé depuis deux jours.

— Ah! monseigneur, dit enfin Pibrac, savez-vous que vous jouez un terrible jeu?...

— Bah! je ne crains point René.

— Craignez-le, au contraire, monseigneur. René sera d'autant plus dangereux, qu'il sera terrassé. La partie est engagée, ne reculez pas... mais soyez aussi prudent que courageux, car, sans cela, vous êtes perdu.

M. de Pibrac ouvrit alors le bahut aux livres de chasse et démasqua le passage secret.

— Certes, dit-il, ce n'est plus la curiosité qui me pousse, c'est l'instinct du danger. Il faut se faire des armes de tout et savoir à tout prix ce qui va se passer entre la reine-mère et le roi.

— Allons! fit Henri.

Noë demeura dans la chambre de M. de Pibrac, et

ce dernier, ainsi que Henri, se glissa à pas furtifs dans le couloir mystérieux.

Ce fut Henri qui colla son œil au trou ménagé dans les pieds du Christ.

Marguerite et la reine étaient seules.

Marguerite disait :

— Que peut vouloir le roi à cette heure? On dit qu'il est d'une humeur charmante depuis ce matin.

— C'est que je ne lui ai point parlé des affaires de l'État, répondit la reine-mère avec aigreur ; le roi ne s'ennuie que lorsqu'on le veut occuper du bien de son royaume.

— C'est qu'aussi c'est bien ennuyeux, la politique, murmura la jeune princesse.

La reine n'eut pas le temps de répondre, car des pas retentirent et un chambellan ouvrant la porte à deux battants annonça :

— Le roi !

Charles IX entra.

Marguerite et la reine-mère s'attendaient à le voir sourire ; mais elles demeurèrent interdites en le voyant pâle, sombre, le sourcil froncé, marchant d'un pas brusque et inégal.

— Bonjour, Margot, dit-il en baisant la main de sa sœur.

Puis il s'inclina fort sèchement devant sa mère.

— Bonsoir, madame, dit-il.

Et il s'assit. La reine-mère le regardait avec plus de curiosité que de frayeur.

— Madame, dit le roi après un moment de silence

farouche, je vous viens prévenir qu'il y aura demain assemblée du parlement.

La reine fit un geste de surprise.

— Et je vous viens prier d'y assister, continua le roi, car il y sera jugé un grand coupable.

Catherine ne comprenait point et continuait à lever sur le roi un regard étonné.

— Le coupable, continua Charles IX, sera condamné au supplice de la roue, et la sentence sera exécutée avant trois jours.

— Mais de quel coupable parlez-vous, Sire? demanda la reine.

— D'un voleur, d'un lâche assassin.

La reine tressaillit.

— Mais, dit-elle sans se départir un seul moment de son calme, les voleurs et les assassins regardent votre grand prévôt, Sire, et non moi.

— Vous vous trompez, madame.

— Et j'ai cru que Votre Majesté m'allait parler de quelque prince ou seigneur qui avait conspiré contre le bien de l'État ou celui de la couronne...

— Les conspirateurs, madame, sont ceux qui désaffectionnent les peuples en s'abritant sous la protection royale pour égorger de paisibles bourgeois et les dépouiller...

Catherine de Médicis comprit tout; elle se souvint que René lui avait, la veille, demandé la vie d'un homme.

— Vous aviez donc protégé quelque misérable, Sire? dit-elle.

— Moi, madame? non, mais vous!

— Moi!

Le roi ne se laissa point dominer par l'air majestueux de sa mère.

— Écoutez-moi donc, madame, dit-il froidement, écoutez-moi.

— Je vous écoute, Sire.

— On a assassiné, dans la rue aux Ours, la nuit dernière, dans le double but de lui enlever sa femme et de le voler, un argentier du nom de Loriot.

— Un huguenot, je crois, hasarda la reine.

— Un bourgeois de Paris, madame.

— Eh bien? fit la reine.

— L'assassin a oublié, dans la maison de sa victime, un poignard et une clef.

— Oh! pensa Catherine, l'imprudent!

— Ce poignard et cette clef, les voilà, dit le roi.

Et il montra les deux objets à la reine, qui ne put réprimer un geste de surprise.

— Est-ce que vous ne reconnaissez point cette arme? demanda le roi.

— Non, Sire... Comment voulez-vous...

— Allons donc! madame, regardez bien... il y a un chiffre sur la lame, et ce chiffre... c'est celui de votre favori, de René le Florentin!

A son tour la reine était pâle et sombre.

— Si René a commis le crime, je le châtierai, dit-elle.

— Oh! pardon, répliqua le roi, ceci ne vous regarde point, madame. C'est l'affaire du parlement, et ensuite du bourreau.

— Sire, dit-elle, René est un serviteur dévoué...

il a rendu de grands services... il a sauvé la couronne en dévoilant un complot.

— C'est un assassin, madame.

— Mais, Sire, pour un bourgeois...

La reine n'eut pas plutôt prononcé ce mot avec un dédain suprême qu'elle se mordit les lèvres et comprit qu'elle venait de perdre René en voulant le sauver.

— Un bourgeois ! s'écria Charles IX, dont la colère éclata comme un coup de tonnerre, un bourgeois! mais ce sont les bourgeois, madame, qui renverseront mon trône un jour, si je n'y prends garde. Avant huit jours, René sera roué vif en place de Grève!

Et le roi se leva avec emportement et sortit, sans que la reine-mère songeât à le retenir.

Le roi parti, Catherine et Marguerite se regardèrent.

— Ce René, dit enfin la reine, est un misérable qui finira par me brouiller tout à fait avec le roi.

Marguerite se tut.

— Mais, ajouta Catherine, il m'est utile, je le sauverai.

Et la reine sortit à son tour, sans doute pour rejoindre le roi.

Alors Henri se pencha à l'oreille de M. de Pibrac.

— Allons-nous-en , murmura-t-il.

— Venez , dit le capitaine aux gardes.

Ils quittèrent le couloir mystérieux, et lorsque le bahut fut refermé, Noë les regarda tous deux.

Les éclats de voix du roi avaient traversé le couloir et étaient parvenus jusqu'à lui.

— Eh bien, mais, reprit Henri, cela sent mauvais pour René.

— Peuh! fit M. de Pibrac.

— Et, ajouta le prince, il pourrait bien être roué vif.

Pibrac haussa les épaules.

— Le roi est le roi, dit-il, mais la reine seule est maîtresse.

— Que voulez-vous dire?

— Que le parlement acquittera René.

— L'osera-t-il donc?

— Si toutefois on en arrive là, dit le capitaine des gardes. Mais on n'arrêtera même pas le parfumeur.

M. de Pibrac se trompait, car en ce moment on gratta à la porte :

— Qui est là?

— Moi, dit la voix de Raoul.

— Que nous veux-tu?

— Le roi vous mande.

— Diable! murmura le capitaine gascon, qui ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

Puis il dit au prince :

— Attendez-moi ici... je reviens.

Henri, qui n'oubliait point son rendez-vous, regarda le sablier.

— Impossible, dit-il, il est dix heures... Monsieur de Pibrac, je vous serai reconnaissant de ne point rouvrir votre bahut ce soir.

Et tandis que M. de Pibrac s'en allait chez le roi,

qui sans doute lui voulait commander d'arrêter René le Florentin, — mission que M. de Pibrac redoutait fort, — Henri et Noë sortirent du Louvre.

. . . . . .

M. de Pibrac entra chez le roi.

— Votre Majesté m'a fait demander? dit-il, prenant un air étonné.

— Oui.

— Je suis aux ordres du roi.

— Pibrac, mon ami, dit Charles IX, qui se promenait à grands pas dans son cabinet, vous allez prendre avec vous quatre de mes gardes.

— Oui, Sire.

— Et vous me chercherez, dans le Louvre ou dans Paris, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, maître René le Florentin.

— Est-ce que Votre Majesté, demanda Pibrac, désire consulter les astres?

— Je veux punir un assassin, dit le roi.

Pibrac jugea convenable de manifester une grande stupeur.

Mais le roi continua :

— C'est René qui a assassiné le bourgeois Samuel Loriot.

— Ah! Sire, est-ce possible?

— J'en ai la preuve.

— Est-ce que Votre Majesté me commande de l'arrêter?

— Certainement.

— Où le conduirai-je?

— Au Châtelet, et vous le ferez mettre au fort;

puis vous direz au gouverneur de la prison qu'il répond de lui sur sa tête...

Pibrac s'inclina, fit un pas vers la porte, puis revint.

— Qu'est-ce? demanda le roi.

— Sire, répondit Pibrac, je suis un pauvre gentilhomme que la reine-mère aimait déjà fort peu.

— Ah! fit le roi.

— Et qui sera un homme perdu demain, lorsqu'il aura arrêté le favori de madame Catherine.

— Plaît-il? fit le roi avec hauteur.

— Ah! soupira Pibrac, si Votre Majesté me voulait envoyer à la guerre, j'irais de meilleur cœur m'exposer à une arquebusade...

— Est-ce que vous auriez peur, Pibrac?

— Sire, répondit le capitaine des gardes, si M. le duc de Crillon était chargé de ma besogne, il s'en tirerait mieux que moi...

Charles IX regarda son favori, puis il songea que sa mère était la plus vindicative des femmes.

— Tu as raison, mon pauvre Pibrac, dit-il, ma mère n'osera pas toucher à Crillon, tandis que toi...

— Oh! moi, dit Pibrac, je suis un homme perdu, si Votre Majesté exige que j'arrête cet empoisonneur.

— Va me chercher Crillon, dit le roi.

Quelques minutes après, le duc de Crillon arriva.

— Duc, lui dit le roi, vous allez me faire arrête René le Florentin, le parfumeur de la reine.

— Harnibieu! Sire, s'écria Crillon, l'homme sans

peur, jamais Votre Majesté ne m'a commandé plus agréable besogne.

— Je penserais comme vous, monsieur le duc, dit M. de Pibrac, si je m'appelais Crillon.

— Allez! dit le roi, toujours sombre et farouche.

III

Tandis que le roi donnait l'ordre d'arrêter René le Florentin, Henri et Noë sortaient du Louvre et rencontraient à vingt pas de la poterne un homme qui, enveloppé de son manteau, marchait à grands pas. Comme il faisait clair de lune, l'homme les reconnut et ils le reconnurent.

— René! exclama Henri.

Le Florentin, car c'était lui, s'arrêta et regarda les deux jeunes gens.

— Où allez-vous donc ainsi, messire? demanda Henri.

René était pâle, et son visage abattu, ses yeux mornes, témoignaient chez lui de quelque catastrophe.

— Messieurs, dit René, excusez-moi, je vais au Louvre et je suis pressé.

— Vraiment?

— Oui, dit René, il faut que je voie la reine sur l'heure.

— Mon Dieu! comme vous êtes pâle, monsieur René.

— Vous trouvez? balbutia le parfumeur.

— Ma foi! messire, dit Henri d'un air candide et sans la moindre pointe d'amertume ni de raillerie, vous marchez d'un air effaré, vous avez la mine assombrie. Est-ce que vous n'auriez pas réussi dans ce grand projet qui devait assurer votre fortune et votre amour?

— Non, messire.

— Ah! diable! Si vous m'aviez laissé consulter plus longtemps les astres, avant-hier au soir, j'aurais peut-être fini par voir clair dans cette influence néfaste qui livrait bataille à votre chance heureuse.

Henri parlait sans raillerie, du ton d'un homme convaincu de sa science et qui ne tient que des moyens surnaturels les choses étranges qu'il a découvertes.

Il jouait si bien son rôle que René s'y laissa prendre.

— Monsieur de Coarasse, lui dit-il, un grand malheur m'est arrivé... mais je vous consulterai là-dessus plus tard... peut-être viendrez-vous à mon aide... Maintenant, il faut que j'aille au Louvre.

— Mais, monsieur René, que vous est-il donc arrivé? Parlez...

— On m'a volé ou assassiné, — je ne sais pas au juste, — mon enfant.

— Votre fille?

— Oh! non, dit René, mais un jeune homme que j'élevais comme mon fils et que j'aimais...

— Est-ce possible? fit Henri d'un air si naïf que désormais le Florentin aurait pu soupçonner la terre entière de l'enlèvement de Godolphin avant de songer à lui. — Ma parole d'honneur! monsieur René, continua-t-il d'un ton presque affectueux, c'est peut-être folie à moi, car vous avez la réputation d'un méchant homme, et je sais que vous êtes mon ennemi acharné...

— Moi? non, dit René.

— Vous l'étiez, du moins.

— Je vous ai pardonné.

— Vrai?

— Mon Dieu! fit le Florentin avec une certaine franchise, je me suis promis de devenir meilleur. La fatalité semble m'accabler et je commence à me repentir.

— Eh bien, reprit Henri, folie ou non, je vous vois si triste, si abattu, que vous m'inspirez quelque intérêt.

René regarda Henri.

Le prince avait su donner à sa physionomie un tel aspect de franchise que l'astucieux Italien en fut dupe.

— Et si, Noë et moi, nous vous pouvions être utiles...

René parut hésiter.

— Tenez, dit-il enfin, vous m'avez déjà prédit tant de choses extraordinaires, qui se sont réalisées

à moitié, que je finis par croire à votre puissance de divination.

— Vous devez d'autant mieux y croire que vous-même...

— Oh! moi, fit René, je crois que j'ai perdu mon pouvoir... les astres ne me révèlent plus rien depuis hier... mais si vous pouvez me retrouver mon enfant...

— Je tâcherai.

Henri regarda le ciel tout constellé d'étoiles en ce moment.

— Voilà une belle nuit, dit-il. Donnez-moi votre main.

René tendit sa main.

Henri la prit et continua à regarder les étoiles.

Tout à coup, il étouffa un cri.

— Monsieur René, lui dit-il, vous allez au Louvre?

— Oui, monsieur.

— N'y allez pas!

— Pourquoi?

— Je ne sais, mais il vous y arrivera malheur...

— En vérité! il le faut pourtant.

— N'y allez pas!

— Mais la reine m'attend...

— N'avez-vous rien perdu la nuit dernière?

René tressaillit.

— Je ne sais ce que c'est, mais je vois deux objets dont je ne puis préciser la forme exacte...

René pâlit et songea à sa dague et à sa clef.

— N'allez pas au Louvre, répéta Henri, car ces deux objets que je ne puis définir...

— Eh bien?

— Eh bien, ils vous porteront malheur. N'y allez pas...

Henri parlait d'un ton convaincu qui impressionna vivement le Florentin.

Un moment René hésita et faillit rebrousser chemin.

Mais c'était l'heure où chaque soir la reine-mère l'attendait, et si René faisait trembler la France entière, un froncement de sourcils de Catherine le faisait trembler à son tour.

— Il le faut! dit-il. Si mon étoile s'éclipse, que les destins aient leur cours, ajouta-t-il avec tristesse. Bonsoir, messieurs.

Et cet homme, si hautain la veille, s'en alla la tête basse et la mort au cœur.

La disparition de Godolphin, cet être qui était pour lui le livre mystérieux où il puisait son influence sur la reine-mère, avait jeté l'épouvante et le découragement en son âme.

Tandis que Henri et Noë paraissaient s'éloigner, René entra au Louvre, non point par la grande porte, mais par cette petite poterne gardée par un Suisse et par laquelle Nancy avait fait entrer Henri l'avant-veille, lorsqu'elle l'avait conduit chez Marguerite.

René monta le même petit escalier noir. Seulement, au lieu de prendre le couloir à gauche, il

tourna à droite et se dirigea vers les appartements de la reine-mère.

René avait l'habitude d'entrer par une porte qui communiquait de ce couloir dans un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher de la reine.

Cette porte n'était jamais fermée qu'au loquet.

René l'ouvrit, la referma sur lui et pénétra dans le cabinet.

Puis, guidé par un rayon de clarté, il entra dans la chambre.

La chambre était vide.

Mais il y avait une lampe et des papiers épars sur une table, et devant cette table un grand fauteuil.

— La reine ne peut être loin, pensa René.

Et, en effet, à peine se fut-il adossé à la cheminée au manteau fleurdelisé, que le pas de la reine-mère se fit entendre dans la pièce voisine.

Catherine, en sortant de chez sa fille, avait couru après le roi.

Mais déjà le roi s'était enfermé dans son cabinet, et le hallebardier en faction à sa porte croisa sa pique en travers.

— Le roi ne reçoit pas, dit-il.

— Pas même moi !

— C'est pour Votre Majesté que la consigne est donnée, dit le soldat.

Catherine rentrait donc chez elle la rage au cœur, lorsqu'elle aperçut René.

La colère qu'elle éprouvait était si violente que tout d'abord Catherine regarda le Florentin, et la parole expira sur ses lèvres.

— Madame, s'écria René, qui ne prévit pas l'orage qui allait éclater, madame... je viens vous demander justice.

— Justice ! fit la reine en reculant d'un pas.

— Oui, madame...

— Et que t'a-t-on fait, maître René ? cria la reine, dont le Florentin ne devinait point encore la terrible irritation.

— On m'a assassiné ou enlevé un enfant que j'avais chez moi !

— Ah ! dit Catherine, qui, avec ce merveilleux sang-froid que les femmes savent reconquérir si vite, regarda son parfumeur.

Puis elle ajouta :

— C'est bizarre, mon pauvre René, et il se commet d'étranges choses dans Paris. Ainsi, tandis qu'on te volait ton enfant...

— Eh bien ? fit René curieux et s'apercevant enfin que la reine était pâle et que son œil brillait de courroux.

— Pendant ce temps, poursuivit Catherine, on assassinait un bourgeois de la rue aux Ours, un vieillard, une femme et un lansquenet.

— Vraiment ? fit René, dont la voix trembla tout à coup.

— Et le meurtrier laissait une clef et une dague dans la maison...

René devint livide.

— Et cette dague, exclama Catherine dont la colère éclata enfin, c'était la tienne, misérable !

Catherine, en parlant ainsi, foudroya le Florentin d'un regard...

— Madame... balbutia-t-il... vous m'aviez permis... vous...

— Tais-toi, infâme !

René courba le front et se prit à trembler.

Catherine continua :

— Mais pour cette fois, je te retire ma protection qui m'a fait abhorrer de la cour tout entière...

— Madame...

— Le prévôt des marchands est allé demander justice au roi, la clameur publique t'accuse, et le roi a permis que la justice eût son cours.

René frissonna.

— Tu vas être arrêté, jugé par le parlement, condamné et roué vif.

En prononçant ces derniers mots, la reine regarda René.

Mais Catherine l'avait dit elle-même deux jours auparavant, il y avait tant de secrets entre elle et René que la pitié s'empara de son âme.

— Tiens, dit-elle, je ne puis rien que te donner le conseil de fuir.

René, éperdu, la regarda.

— Fuis, dit-elle, au plus vite !

Et elle lui montrait la porte, et il y avait une telle anxiété sur son visage que le Florentin comprit qu'il n'y avait pas à hésiter.

René reprit son manteau et voulut baiser la main de la reine.

Mais elle le repoussa.

— Arrière, assassin ! dit-elle.

René courba la tête et sortit.

Alors le Florentin regagna le couloir, et, la tête perdue, courut à la poterne par laquelle il était entré.

Comme il l'allait franchir, le Suisse croisa sa hallebarde.

— Imbécile ! dit René, qui retrouva un reste d'assurance, est-ce que tu ne me reconnais pas ?

— Vous êtes messire René, dit le Suisse.

— Alors, laisse-moi passer.

— Non, dit le soldat.

— Maraud !

— C'est ma consigne, monsieur René.

— Mais tu m'as bien laissé entrer...

— J'en avais l'ordre.

— Et de qui donc ?

— Du roi.

René épouvanté s'enfuit ; il remonta l'escalier noir et rentra chez la reine.

— Madame, dit-il tout effaré, la poterne est gardée.

— Eh bien, dit la reine, ouvrant la porte de sa chambre qui donnait sur les grands appartements, tiens, passe par là ; peut-être n'a-t-on point donné de consigne aux sentinelles du grand escalier.

René traversa les grands appartements et arriva à l'escalier. Deux sentinelles étaient placées sur la première marche.

— Place ! cria René.

Les sentinelles s'effacèrent.

Au bas de l'escalier se trouvaient deux autres sentinelles.

— Place! répéta René.

Les deux autres sentinelles s'effacèrent.

— Je suis sauvé! pensa-t-il.

Il traversa la cour du Louvre et arriva sous la voûte.

A cette heure, la grande porte du royal édifice était toujours fermée, mais il suffisait de frapper à l'huis du corps de garde pour qu'elle s'ouvrît.

René frappa.

— Ouvrez! dit-il.

Un Suisse parut.

— Qui va là? demanda-t-il.

— Moi...

— Qui, vous?

— René.

Le parfumeur avait espéré que son nom lui ouvrirait la porte.

Mais à peine l'eut-il prononcé qu'un homme sortit du corps de garde.

Cet homme, c'était Jean, duc de Crillon.

— Holà! cria-t-il, à moi!

A cette voix retentissante, tout le poste sortit.

— Monsieur, dit René d'une voix insinuante, vous ne me reconnaissez peut-être pas?...

— Plaît-il? fit Crillon avec hauteur.

— Je suis René...

— Arrêtez-moi ce drôle! ordonna le duc, qui ne daigna point lui répondre, et demandez-lui son épée.

Le Florentin comprit que Crillon avait reçu des ordres.

Un Suisse lui prit son épée, et il ne songea pas même à la tirer pour se défendre.

Alors Crillon prit cette épée, l'arracha du fourreau, jeta la gaîne loin de lui, et la tenant d'une main par la poignée et de l'autre par la pointe, il la brisa sur son genou.

— Voilà, dit-il, comment on traite ces aventuriers qui singent les gentilshommes et font accuser les gens du roi. Cà ! enchaînez-moi cet assassin, ordonna-t-il.

Il n'y avait pas de chaînes dans le corps de garde, mais il y avait des cordes.

Sur un signe de Crillon, on lia les mains du parfumeur derrière son dos.

— Maintenant, continua Crillon, ouvrez la porte...

La porte s'ouvrit.

Deux Suisses se placèrent à côté de René.

Crillon le poussa devant lui.

— Marche , drôle ! dit-il.

C'était la première fois qu'un seigneur de la cour traitait aussi cavalièrement le parfumeur, cet homme dont la faveur avait été si grande jusque-là que chacun tremblait de lui déplaire.

Il est vrai que celui qui lui parlait ainsi se nommait le brave Crillon et que la reine-mère elle-même comptait avec lui.

— Foi de Crillon ! murmura le duc, c'est une vilaine besogne que le roi m'a donnée là ; mais, puis-

que personne ne s'en voulait charger, je m'en suis chargé, moi.

Et il fit marcher René, et le conduisit jusqu'au Châtelet, dont les portes ferrées s'ouvrirent devant lui.

Par malheur pour René, le gouverneur du Châtelet était une sorte de Crillon au petit pied, un gentilhomme incorruptible et sans peur, un vieux soldat qui se nommait le sire de Fouronne et qui haïssait tous ces courtisans italiens venus en France à la suite de la reine-mère.

— Monsieur, lui dit Crillon, vous voyez cet homme ?

— Oui, certes, c'est René le Florentin, dit le sire de Fouronne.

— Eh bien, c'est un assassin qui sera roué sous peu, de par le roi !

Le sire de Fouronne toisa René.

— Il y a longtemps, dit-il, que ce devrait être fait...

— Je vous le confie, ajouta Crillon, et vous m'en répondez sur votre tête...

— J'en réponds, dit simplement le vieux gouverneur.

René comprit, en entrant dans son cachot, où on lui mit les fers aux pieds, qu'il n'avait ni merci, ni pitié à attendre.

— Ah ! murmura-t-il, si j'avais écouté ce sire de Coarasse, cet endiablé Béarnais qui lit l'avenir dans les astres...

. . . . . .

Tandis que les portes massives du Châtelet se refermaient sur René le Florentin, Henri et Noë causaient au clair de lune, assis au bord de la rivière, en attendant que dix heures vinssent à sonner à l'église de Saint-Germain l'Auxerrois.

— Noë, mon ami, disait Henri, comment trouves-tu que je m'acquitte de mon rôle d'astrologue ?

— A merveille !

— Sais-tu que j'ai accompli un tour de force, mon mignon ?

— Certes, oui !

— Persuader à un homme qui jouit de la réputation de sorcier que l'on est plus sorcier que lui, c'est joli !

— Mais dangereux...

— Bah ! j'ai eu un moment de pitié pour lui, tout à l'heure, tant il avait l'air épouvanté ; mais ma pitié n'y a rien fait, il est allé tomber dans la souricière.

— Je suis de l'avis de Pibrac, moi.

— Et que dit Pibrac ?

— Qu'il sortira du Châtelet, et que, s'il n'en sort pas, le parlement l'acquittera.

— Oh ! fit Henri.

— Bah ! vous verrez. Et comme tôt ou tard il apprendra que nous l'avons mystifié...

Mais Henri interrompit son compagnon :

— Noë, mon ami, dit-il, il me vient une idée.

— Vrai ?

— Une idée merveilleuse !

— Voyons !

— Et qui nous mettra pour toujours à l'abri des

colères et des représailles de ce maudit Florentin.

— Ah! par exemple! dit Noë; mais voyons-la donc, cette idée.

— Paola t'aime, n'est-ce pas?

— A la folie!

— Fat!

— Mais non... parole d'honneur!

— Eh bien! enlève-la...

— Diantre! c'est grave.

— Ce sera un otage.

— Soit! Mais où la mettrons-nous?

— Avec Godolphin. Godolphin aime Paola. Si Paola consent à demeurer ta prisonnière, il ne sera plus besoin d'enfermer Godolphin.

— Ah! par exemple! dit Noë, l'idée est bonne, et j'y réfléchirai.

— Je te le conseille.

— Et dès ce soir je sonderai le terrain.

— Tu y vas donc?

— Parbleu!

En ce moment dix heures sonnèrent.

— Et moi, dit Henri en riant, je vais médire du prince de Navarre.

Les deux jeunes gens remontèrent sous les murs du Louvre, se donnèrent une poignée de main et se séparèrent.

Noë prit le chemin du pont Saint-Michel.

Henri se mit à se promener de long en large, trouvant la lune indiscrète et attendant Nancy.

Nancy ne tarda point à paraître sur le seuil de la poterne.

Elle toussa, Henri s'approcha.

Le Suisse qui avait tout à l'heure si gaillardement croisé sa hallebarde devant René le Florentin paraissait maintenant dormir tout debout.

Cependant, ce n'était pas le même que celui de l'avant-veille.

— Il paraît, pensa Henri, que c'est la consigne ordinaire...

Et il se laissa prendre la main par Nancy, qui l'entraîna vers l'escalier noir.

Le prince monta conduit par Nançy.

L'escalier était plus sombre que jamais, et il sembla au prince qu'il s'était allongé.

— Mais, dit-il, comme il continuait à monter, il me semble que ce n'était pas si haut.

— C'est vrai.

— Comment ! le Louvre a grandi ?

— Non, certes, dit la camérière.

— Alors, madame Marguerite...

— Chut !

— Elle est donc montée d'un étage ?

— Nullement.

— Mais... alors...

— Alors, lui souffla Nancy à l'oreille, avez-vous ouï dire que les princes se mariaient quelquefois par procuration ?

— Sans doute.

— Eh bien, ce soir, *elle* fait comme eux...

— Hein ? fit Henri.

— C'est moi que vous trouverez au rendez-vous.

Et ce disant, Nancy ouvrit une porte et fit entrer

le jeune prince dans une jolie petite chambre bien coquette et toute parfumée !

— C'est mon logis, dit Nancy. Vous pouvez vous jeter à mes pieds, tout ce que vous me direz sera fidèlement rapporté...

Et Nancy se prit à rire comme une folle, ferma sa porte et tira le verrou.

— Allons, dit-elle, voyons !... Mais tombez donc à mes genoux !

Henri la regarda...

Nancy était jolie à croquer !

IV

Le prince avait vingt ans, Nancy pouvait en avoir seize.

Si la camérière était moqueuse, Henri était hardi.

Les cheveux blonds et les yeux bleus de Nancy lui tournèrent la tête pendant cinq minutes et lui firent oublier madame Marguerite aussi bien que la belle argentière.

—Ventre-saint-gris ! murmura-t-il, parbleu ! oui, je vais me mettre à genoux.

Et il fléchit, en effet, un genou devant Nancy, prit sa main rosée et baisa cette main fort galamment.

— Bon ! très-bien !... dit Nancy ; c'est parfait, mon beau chevalier... maintenant asseyez-vous...

Et elle lui retira sa main.

Henri essaya de la retenir dans la sienne, mais la main de Nancy était fluette et satinée, et elle glissa entre ses doigts comme une anguille.

— Vous êtes charmante, dit Henri, jolie comme un cœur.

— Vous trouvez ?

— Et je vais vous le prouver.

Le prince prit Nancy par la taille, mais Nancy se dégagea et fit entendre un petit rire moqueur.

— Ah ! dit-elle, la procuration de madame Marguerite ne va pas jusque-là...

Ces mots étourdirent quelque peu le jeune prince.

— Comment !... dit-il en regardant Nancy, qui riait toujours de son rire mutin.

— Hé da! fit-elle, vous savez bien que je représente ici madame Marguerite.

— Bah ! dit Henri, je ne songe qu'à vous; vous êtes charmante...

— On me l'a dit souvent.

— Et si vous vouliez m'aimer !...

— Nenni ! mon beau chevalier... je ne puis pas...

— Et pourquoi ?

Le prince avait tout à fait la tête tournée ; il avait fini par reprendre la main de Nancy et par s'asseoir à côté d'elle.

— Pourquoi? fit-elle, toujours railleuse, mais parce que je ne suis pas une grande dame ni une princesse, moi...

— Hein ! murmura le prince abasourdi.

— Et qu'une fille de petite noblesse comme moi, acheva Nancy, qui n'a pour dot que ses dents blanches, ses cheveux blonds et ses yeux bleus, cherche un mari... et non autre chose, monsieur de Coarasse.

— Eh ! dit le prince, qui sait ? nous pourrions peut-être nous entendre...

Nancy le regarda.

— Vous seriez un bien joli mari, dit-elle, mais je ne veux pas de vous pour trois raisons.

— Bah !

— La première, c'est qu'une fille qui n'a que ses appas pour dot ne doit pas épouser un gentilhomme qui, probablement, n'a que sa cape et son épée. On ne tire pas du beurre de deux cailloux.

— J'ai peut-être bien un héritage à faire quelque part.

— Peuh ! fit la camérière, ce doit être quelque manoir en Espagne ou quelque clos de vigne sur le bord de la Garonne.

Henri se prit à sourire.

— Voyons la seconde raison, dit-il.

— Je ne chasse pas volontiers sur les terres des autres...

Henri songea que la veille il était aux genoux de Marguerite.

— Le braconnage a bien son charme, répliqua-t-il.

— C'est possible, mais je préfère le système du charbonnier qui veut être maître chez lui.

— Bon, et la troisième ?

— Ah ! la troisième, dit Nancy, est la plus sérieuse.

— En vérité !

— Mais oui... et j'ai bonne envie de la garder pour moi...

— Tarare ! murmura le prince, c'est une défaite, ma belle enfant.

— Si vous le prenez ainsi, je vais vous la dire, monsieur de Coarasse.

— Voyons !

— Eh bien, c'est que je suis... *retenue*.

Ce mot, que la moqueuse fille souligna avec une nuance d'émotion, fit tressaillir le prince.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, et moi qui avais promis à Raoul... Pauvre Raoul!

Nancy rougit bien fort, et son sourire railleur s'effaça.

Mais Henri lui prit la main.

— Pardonnez-moi, ma petite, dit-il; on trompe volontiers la femme qu'on n'aime pas et plus volontiers encore la femme qu'on aime...

— Peste! la jolie morale...

— Mais on ne manque point à sa parole, et vous êtes si appétissante que j'ai failli cependant oublier la promesse que j'avais faite à Raoul...

— Mais, dit vivement Nancy, je n'ai pas dit que c'était Raoul.

— Non, certes; mais votre visage est devenu si sérieux que je n'en saurais douter.

Nancy baissa légèrement la tête.

— Au moins, dit-elle, ne le lui dites pas...

— Oh! soyez tranquille...

Henri regarda Nancy une dernière fois...

— Quel dommage! pensa-t-il; j'ai eu grand tort de promettre...

— Monsieur de Coarasse, reprit la camérière, qui

retrouva sur-le-champ son rire moqueur et son regard espiègle, savez-vous que vous êtes très-étourdi?...

— Bah! vous trouvez?

— Dame! voilà dix minutes que vous êtes ici et vous ne m'avez pas demandé encore...

— Pourquoi j'y suis, n'est-ce pas?

— Précisément. Eh bien, vous y êtes parce que madame Marguerite n'avait point prévu tout à l'heure cet événement qui met tout le Louvre en rumeur.

— Quel est cet événement, ma petite?

— C'est la colère du roi à cause de l'assassinat de la rue aux Ours.

— Ah! j'y suis, dit Henri.

— Et l'arrestation de René.

— On l'a arrêté?

— Il y a un quart d'heure. C'est M. de Crillon qui s'en est chargé. Or, continua Nancy, la reine-mère est comme une folle; elle va et vient de chez elle chez madame Marguerite. Vous comprenez...

— Oui, sans doute. Mais pourquoi, ma petite, hier...

— Ah! vous êtes bien curieux...

— Dame! fit le prince.

Nancy prit un air sérieux.

— Puisque vous avez mon secret, autant vaut que je devienne votre amie, dit-elle.

— Je suis déjà le vôtre, moi.

— Vrai?

— Parbleu! il faut bien que je me contente de :ela, puisque Raoul...

— Chut!

Nancy posa sa petite main sur la bouche de Henri.

— Si vous prononcez encore ce nom, dit-elle, vous ıe saurez rien.

— Bon! je suis muet, parlez...

— Eh bien, madame Marguerite n'avait pas la nigraine hier, et elle n'avait absolument rien à aire...

— Elle pouvait donc me recevoir?

— Certainement.

— Pourquoi donc...

— Pourquoi les femmes ont-elles des caprices? Madame Marguerite a eu peur...

— Peur? et de qui?

— De vous...

Henri eut un battement de cœur.

— Mon bel ami, continua Nancy, le cœur des 'emmes sera toujours un mystère. Celui de madame Marguerite est plein de bizarreries et de faiblesses... Vous avez vu Son Altesse pour la première fois il y a trois jours. Certes elle n'allait à ce bal que malgré elle... La pauvre princesse avait pleuré durant tout le jour.

Henri avait l'habitude de comprendre à demi-mot. Un malin sourire vint à ses lèvres : — Elle avait pleuré, les yeux tournés vers la Lorraine... dit-il.

— Peut-être...

— Et après le bal?

— Elle ne pleurait plus, mais elle était songeuse.

Vous lui aviez promis des histoires sur la cour de Navarre.

— J'ai tenu ma parole, ce me semble.

— Oui, joliment, dit Nancy.

— L'aurais-je offensée?

— Mon Dieu! fit Nancy, qui le regarda avec ce grand air de compassion qu'ont les femmes pour la naïveté de l'homme, si vous l'aviez offensée, vous ne seriez pas ici...

— Mais, alors, pourquoi, hier...

— Les scrupules faisaient leur testament, murmura la spirituelle camérière, et la Lorraine, qui se noyait, cherchait à s'accrocher à quelque branche.

— Et la branche?...

— La branche a cassé, fit Nancy.

Henri rougit comme un écolier et ce fut au tour de Nancy à le railler.

— Voyez-vous, dit-elle, si j'eusse ajouté foi tout à l'heure à votre manoir espagnol et à votre clos de vigne gascon, je serais bien campée! Vous aimez déjà Marguerite... comme... elle vous aime!...

— Nancy !...

— Ne vous en défendez donc pas, mon beau papillon. Quand on regarde cette beauté resplendissante, on y brûle son cœur et ses ailes.

— Ma petite Nancy, dit le prince, qui reprit la main de la jeune fille dans les siennes, puisque je ne suis que votre ami, dites-moi si je vais attendre bien longtemps pour la revoir.

— Vous êtes prisonnier ici jusqu'à ce que madame Catherine ait consenti à s'en aller.

— Et alors vous me conduirez ?...

— Sans doute ; je n'ai pas l'intention de vous garder éternellement.

— Je le voudrais bien... murmura le prince, qui ne pouvait s'empêcher de trouver les cheveux de Nancy d'une nuance adorable.

Nancy le menaça du doigt.

— Je le dirai à Raoul, fit-elle, et il vous donnera un bon coup d'épée...

Soudain et comme elle achevait, Nancy se leva et prêta l'oreille...

— La reine rentre chez elle ! Venez, dit-elle.

Elle reprit le prince par la main, le fit sortir de sa jolie chambrette et l'entraîna de nouveau dans l'escalier noir.

La chambre de Nancy était au second étage du Louvre, l'appartement de madame Marguerite au premier et verticalement au-dessous.

C'était donc un étage à redescendre.

Comme il entrait dans le couloir mystérieux, Henri s'aperçut que son cœur battait.

— Voilà qui est bizarre, pensa-t-il. Ce matin, en regardant Sarah, j'éprouvais exactement la même émotion. Est-ce que, décidément, j'aimerais deux femmes à la fois?

A la porte dérobée de l'appartement de la princesse Nancy s'arrêta.

— Un mot, dit-elle, mettant la main sur le bouton de la porte et se penchant à l'oreille du prince, ou plutôt un conseil.

— J'écoute.

— Soyez timide et ne me trahissez pas... je vous servirai.

Nancy ouvrit la porte, et le prince se trouva chez madame Marguerite.

La princesse, au bruit, leva la tête et aperçut Henri.

Un léger incarnat monta alors à son front, mais il ne régnait qu'un jour mystérieux dans l'oratoire, et il fallait un œil bien effronté pour remarquer cette rougeur passagère qui colora le visage de la jeune princesse.

Elle salua Henri de la main et fit un signe mystérieux à Nancy.

Nancy alla pousser le verrou de la porte qui ouvrait sur les grands appartements, et sortit par celle qui donnait sur le couloir.

Alors Marguerite regarda celui qu'elle prenait pour un petit gentilhomme du pays de Gascogne.

Henri demeurait debout à distance, et, fidèle peut-être à la recommandation de Nancy, peut-être aussi obéissant à une émotion vraie, il était dans l'attitude de l'amoureux le plus respectueux et le plus timide du monde.

Cet embarras charma Marguerite en même temps qu'il lui permit de dissimuler son émotion.

— Ah! monsieur de Coarasse, dit-elle en lui tendant sa main à baiser, comme vous êtes heureux de ne pas être prince!...

Henri eut un sourire, mais il soupira.

— Je voudrais l'être... murmura-t-il.

— Ne le soyez jamais, reprit Marguerite, c'est

un vilain état. Depuis ce matin, j'ai la tête cassée de politique; la reine-mère ne me laisse pas un moment de répit.

Henri s'approcha timidement de deux pas.

— Asseyez-vous, monsieur de Coarasse, continua la princesse. J'espère que, pour aujourd'hui, on ne viendra plus me fatiguer des colères du roi et des terreurs de ma mère pour son cher René...

Henri prit un escabeau et le plaça tout auprès du fauteuil de Marguerite.

— Voyez, monsieur de Coarasse, reprit Marguerite, vous m'avez promis de me faire le récit des amours de la comtesse de Gramont avec le prince de Navarre, mon futur époux?

La question de Marguerite mettait Henri à son aise, en le replaçant sur le terrain d'une conversation galante et enjouée.

— Madame, répondit-il, la comtesse Corisandre passe pour une jolie femme en Navarre.

— Je l'ai vue, dit Marguerite.

— Surtout lorsqu'elle est accompagnée de son mari.

— Il est vrai, observa la princesse, que ce pauvre comte est vieux et horriblement laid. Mais aussi, sa femme en a pris à son aise, il me semble...

— Heu! heu! fit Henri.

— Elle est folle, m'a-t-on dit, de ce petit prince...

— Folle! non... mais elle l'aimait beaucoup.

— Comment! ne l'aimerait-elle plus?

— Peut-être bien... oujours est-il que le prince a cessé de l'aimer.

— Que me dites-vous donc là, monsieur de Coarasse?

— La vérité, madame.

— Il y a rupture?

— C'est tout comme.

— Mais le dernier gentilhomme arrivé de Navarre, M. de Miossens, que la reine Jeanne d'Albret avait chargé de ses compliments pour ma mère, ne lui a point dit cela.

— Que lui a-t-il donc dit, madame?

— J'ai surpris une conversation entre elle et lui, dit Marguerite. M. de Miossens disait à la reine-mère : « S. M. la reine de Navarre, qui tient beaucoup au mariage du prince, n'a qu'une crainte, c'est que sa passion pour madame de Gramont ne soit bien difficile à déraciner. »

— Vraiment? fit Henri.

— J'en ai conclu que le prince chercherait peut-être à se soustraire comme moi à l'union qui nous menace.

Henri eut toutes les peines du monde à réprimer une légère grimace.

— Si le prince vous voyait, madame, il ne se trouverait pas si fort en péril, dit-il.

— Monsieur de Coarasse, je vous ai déjà dit que je n'aimais pas les flatteurs.

Henri rougit de nouveau et avec une ingénuité si parfaite que Marguerite le trouva charmant et reprit :

— Ainsi le prince n'aime plus Corisandre?

— Non, madame.

— Depuis quand?

— Depuis un mois environ.

— Mais... qu'en savez-vous?

— Ah ! dit Henri, cela tient à deux raisons.

— Vraiment?

— La première, c'est que la comtesse de Gramont était d'une jalousie insupportable.

— Pauvre femme !

— La seconde, c'est que le prince aime ailleurs.

— Bah !

— Et, chose bizarre, madame, diraient les maris, il aime celle qui doit être sa femme.

— Que dites-vous donc, monsieur? s'écria Marguerite, qui étouffa un cri de véritable surprise.

— Je vous rapporte, madame, les rumeurs et les *on dit* de la cour de Nérac.

— Ainsi... il... m'aimerait?

— Depuis qu'il a vu votre portrait.

— Ah! par exemple, dit Marguerite en riant, il est prompt à s'enflammer, il me semble...

— Il a vingt ans, madame, et dans notre pays...

Henri s'arrêta et regarda si tendrement Marguerite qu'elle en eut un violent battement de cœur.

— Eh bien, moi, dit-elle, j'aurais beau voir le portrait de ce prince en bottes fortes et en pourpoint de bure, je n'en deviendrais jamais folle...

— Je puis vous faire son portrait, madame.

— Non, je n'y tiens pas. Revenons à la comtesse. Elle doit se désoler...

Cette question embarrassa quelque peu le prince.

— Ma foi ! répondit-il, voilà ce qu'il m'est impossi-

ble de dire à Votre Altesse, car je suis parti de Nérac juste à l'époque où le prince cessait d'aimer la comtesse.

— Ah! fit Marguerite un peu désappointée...

— En sorte que, acheva Henri, il m'est assez difficile...

— Monsieur de Coarasse, dit Marguerite en regardant le sablier, savez-vous qu'il est fort tard?...

Henri rougit et se leva.

— Si Votre Altesse le désire, murmura-t-il, je lui pourrai faire demain le portrait du prince de Navarre.

— Demain?

Et Marguerite rougit à son tour.

Puis elle regarda le jeune homme, dont l'œil suppliant était plein d'éloquence.

— Soit! dit-elle : venez demain...

Il lui prit la main, et cette main trembla légèrement dans la sienne...

Il la porta à ses lèvres, et cette main trembla plus fort...

Il se laissa tomber à genoux.

— Mais partez donc! s'écria Marguerite toute troublée et d'une voix émue.

Elle lui retira sa main et appela :

— Nancy! Nancy!

Le prince se releva, Nancy ouvrit une porte, le prit par le bras et l'entraîna.

— Allons! pensa le prince, Nancy avait dit vrai... je suis aimé. Je voudrais bien, à présent, ne pas être le prince de Navarre.

V

Tandis que Henri de Navarre s'en allait voir madame Marguerite, Noë, selon l'habitude qu'il avait prise depuis trois jours, n'avait garde d'oublier le rendez-vous de sa chère Paola.

Seulement, ce soir-là, une vague curiosité avait poussé le jeune homme à entrer chez Malican avant d'aller à son rendez-vous quotidien.

D'ailleurs Noë avait un motif pour entrer chez Malican, comme on va le voir. C'était l'heure où les lansquenets de garde au Louvre pendant la journée étaient relevés par les Suisses et avaient la liberté de rentrer à leur caserne de Saint-Germain l'Auxerrois, dans la rue de l'Arbre-Sec.

Un lansquenet a toujours soif. La première chose que faisaient ceux qui sortaient du corps de garde du Louvre était de se répandre dans les auberges et les cabarets voisins.

L'établissement du Béarnais Malican était un des mieux achalandés, et les gentilshommes n'en faisaient point fi. On y voyait même parfois des officiers et des gens de marque.

Au moment où Noë y pénétra, la salle était pleine; chaque table était garnie de buveurs. Les uns jouaient, les autres causaient. Malican et la jolie Myette se multipliaient pour servir leurs pratiques.

Cependant ils avaient un auxiliaire depuis le matin.

Maître Malican avait vu arriver, disait-il, un sien neveu, le fils de son propre frère, qui venait du pays chercher fortune à Paris. C'était un garçon vêtu à la mode des Pyrénées, portant le bonnet rouge sur les oreilles, joli comme une demoiselle, un peu timide, un peu gauche et n'ayant point encore un seul poil au menton.

Malican l'avait présenté à ses pratiques en leur disant :

— Myette ne pouvait pas tout faire ici... voici mon neveu.

— Un beau petit gars, avait répondu un lansquenet. Quel âge a-t-il?

— Quinze ans.

— Son nom?

— Nûno; c'est un nom de nos montagnes.

Et Nûno était devenu sur l'heure garçon de cabaret.

Noë, en entrant, échangea un regard d'intelligence avec lui.

Puis il alla s'asseoir à une table qui se trouvait libre et demanda du vin.

Myette accourut pour le servir.

— Ah! vous voilà, monsieur de Noë? lui dit-elle en s'efforçant de sourire, tandis que malgré elle le rouge montait à son front.

— Oui, lui dit Noë.

— Et votre ami?

— Je viens de sa part.

— Ah! fit Myette.

— Comment se trouve-t-*elle* ici?

— Oh! très-bien... vous voyez...

— C'est que, dit Noë à voix basse et se servant, par excès de prudence, de la langue béarnaise, j'ai peur qu'*elle* ne se laisse deviner.

— Jamais de la vie, répondit Myette, on ne la reconnaîtra sous ce costume.

— Oui, mais elle peut se trahir.

— Vous croyez?

— Dame! si elle apprenait...

— Quoi? fit Myette avec inquiétude.

— Une catastrophe qui est arrivée cette nuit.

— Où donc?

— Chez elle.

— Bah! fit Myette, qui n'était point encore au courant des événements accomplis rue aux Ours, son mari a été... furieux.

— Hélas! non, le pauvre homme n'a rien su.

— Comment cela?

— Parce qu'il était mort. On l'a assassiné...

— Ceux qui voulaient enlever sa femme?

— Précisément.

— Mon Dieu! dit Myette, il faudrait peut-être la prévenir.

— Tu as raison, ma petite.

Mais Noë et Myette s'y prenaient trop tard.

Déjà un Suisse en congé venait d'entrer et pérorait dans un coin de la salle.

— Ah! mes maîtres, disait-il, depuis ce matin, il y a une belle *queue* de monde dans la rue aux Ours.

— Bah! dit le lansquenet. Ce n'est pourtant pas aujourd'hui qu'on y fait le feu de joie en mémoire de l'archer qu'on y a brûlé pour avoir outragé la Madone placée dans sa niche au coin de la rue.

— Certes, non, dit un bourgeois qui s'était faufilé parmi les soldats.

— Alors, pourquoi la queue?

— Parce qu'on y a commis un crime.

— Un crime?

— Après cela, fit le Suisse d'un ton dégagé, c'est un crime si vous voulez; moi je trouve que c'est à peine une peccadille.

— Mais enfin qu'a-t-on fait?

— On a assassiné un bourgeois.

Aux mots « rue aux Ours » qu'il avait entendus, le petit Béarnais s'était approché de la table où un groupe s'était formé autour du Suisse.

— Il est certain, dit un lansquenet, qu'il n'y a pas grand mal à tuer un bourgeois. Si c'était un lansquenet...

— C'est que justement, fit le Suisse, on a de plus tué un lansquenet.

— Allons donc!

— Et une servante...

— Aussi?

— Et un vieux juif!

Le petit Béarnais frissonna et devint tout pâle sous son béret rouge.

— Ah! c'est donc pour cela, dit un troisième soldat, que maître Miron, le prévôt des marchands, est venu au Louvre?

— Et qui sait, fit un nouveau venu, si ce n'est point pour cela aussi que M. le duc de Crillon vient de faire arrêter le parfumeur de la reine, messire René le Florentin?

Ces derniers mots produisirent une commotion violente chez le petit Béarnais.

Il laissa choir la cruche de vin qu'il tenait et s'appuya au mur pour ne pas tomber.

Heureusement, tous les regards étaient tournés vers le Suisse qui parlait, et personne, dans le cabaret, ne prit garde au neveu de Malican.

Noë et Myette s'étaient approchés de lui sans bruit.

Le compagnon du prince de Navarre se pencha à son oreille et lui dit :

— Soyez calme! prenez garde, madame! c'est de votre mari qu'il s'agit! Le misérable est mort.

Sarah Loriot, car c'était bien elle que nous retrouvons ainsi affublée, Sarah, blanche comme une

statue, fit un effort suprême, domina son émotion et écouta attentivement.

Le Suisse continua :

— Ce qu'il y a de bizarre, c'est que ce bourgeois était fort riche, qu'on l'a assassiné pour le voler, et que probablement il avait bien caché ses trésors, car, d'après la rumeur publique, l'assassin a cherché partout et n'a rien trouvé.

Sarah songea aux caves et pensa que les meurtriers de son époux n'avaient pas découvert le secret du ressort qui faisait mouvoir un pan du mur de l'atelier et démasquait ainsi le souterrain où son mari avait entassé ses richesses.

— Il était donc riche, le bourgeois?

— Très-riche. C'était un argentier.

— L'argentier Loriot? dit un des auditeurs.

— Justement, voilà son nom...

Sarah, pâle et frissonnante, écoutait toujours...

Myette la prit par le bras :

— Hé! cousin! dit-elle, montez donc avec moi là-haut.

Sarah, dont l'émotion était au comble, suivit Myette et gravit sur ses pas l'escalier de bois qui conduisait à l'unique étage supérieur.

Noë suivit les deux jeunes femmes.

Feu le bonhomme Samuel Loriot, si on se souvient du récit que la belle argentière avait fait à Henri de Navarre, avait été, durant sa vie, un assez grand misérable, et il n'avait, après son décès, aucun droit aux regrets et aux prières de sa femme.

Cependant, la nouvelle de cette mort avait été si

inattendue pour Sarah et la bouleversa à ce point qu'elle s'évanouit en entrant dans la petite chambrette de Myette.

En bas, dans le cabaret, Malican servait ses pratiques, et ces dernières avaient fini par former un grand cercle autour du narrateur du crime consommé rue aux Ours.

Noë et la jolie Béarnaise s'empressèrent autour de l'argentière, lui jetèrent de l'eau au visage, lui frottèrent les tempes avec du vinaigre et finirent par la rappeler à elle.

— Madame, lui dit alors Noë, Henri vous viendra voir demain matin et vous dira comment tout cela est advenu. Seulement, n'ayez plus aucune crainte : René, qui a assassiné votre mari et voulait vous enlever, René a été arrêté et emprisonné par ordre du roi.

Myette et Noë passèrent environ une heure auprès de Sarah et la firent mettre au lit.

En dépit des sévères remontrances du prince, Noë regardait toujours fort tendrement la jolie Béarnaise, tout en causant avec Sarah, et plus d'une fois Myette se sentit rougir.

Mais enfin le couvre-feu sonna.

— Ah ! diable ! pensa Noë, je me laisse si bien ensorceler par les beaux yeux de Myette que je ne songe plus à Paola... et Paola doit m'attendre... Et puis je ne serais pas fâché de savoir ce qui est arrivé chez le Florentin.

Noë, après cette réflexion mentale, prit la main de Sarah, y déposa un baiser et descendit.

Myette le suivit.

— Adieu, monsieur de Noë, lui dit-elle.

— Comment, adieu?

— Au revoir, veux-je dire.

Les Suisses et les lansquenets avaient quitté le cabaret en entendant sonner le couvre-feu, et Malican se trouvait seul.

— Et notre prisonnier? lui demanda Noë.

— Il est toujours dans la cave.

— A-t-il mangé?

— Non. Il pleure... et il m'a dit qu'il voulait se laisser mourir de faim.

— Hum! se dit Noë, il en est bien capable. Et, ma foi, il me vient une belle idée... Malican?

— Monsieur...

— Allume ta lanterne.

— Dois-je aller avec vous?

— C'est inutile. Le drôle ne me dévorera point, j'imagine.

— Il a cependant des accès de rage.

— Bah! fit Noë; s'il est méchant, je lui tordrai le cou.

Malican souleva la trappe de sa cave; Noë descendit et s'enfonça dans le boyau tortueux creusé sous le cabaret et divisé en plusieurs caveaux où les vins du Béarnais étaient rangés par rang d'ancienneté.

Dans le caveau le plus éloigné, solidement fermé par une porte de chêne garnie de trois verrous extérieurs et d'une bonne serrure, se trouvait le prisonnier dont avait parlé Noë.

Le compagnon du prince de Navarre ouvrit la porte du caveau et y pénétra.

Un être humain, couché sur un monceau de paille, se souleva vivement en entendant la porte s'ouvrir.

Mais il n'avait de libres que les mains, et on lui avait si bien garrotté les jambes qu'il lui était impossible de se tenir debout et encore moins de marcher.

Cet homme, dont la lueur de la lanterne de Noë éclaira en plein le visage, n'était autre que Godolphin.

Godolphin, l'être chétif et souffreteux, le somnambule épuisé par les expériences magnétiques de messire René, Godolphin, que Henri de Navarre et Noë avaient enlevé la nuit précédente et qu'ils avaient amené les yeux bandés chez Malican, qui s'était constitué son geôlier.

Godolphin était livré à un violent désespoir et son visage était baigné de larmes. Il regarda Noë et jeta un cri de rage.

— Ah! lui dit-il, que me voulez-vous encore? Que vous ai-je fait pour que vous me reteniez prisonnier?

Noë ferma sur lui la porte du caveau, posa sa lanterne à terre, s'assit sur la paille qui servait de lit à Godolphin et lui dit :

— Je viens causer avec vous, mon cher monsieur Godolphin, et je vous apporte des consolations.

— Allez-vous me rendre la liberté?

Noë sourit.

— Oh! pas encore, dit-il; plus tard... nous verrons...

Godolphin jetait sur lui un regard plein de haine. C'était plus qu'un geôlier qu'il voyait en lui, c'était un rival, car il reconnaissait parfaitement Noë pour ce gentilhomme qui était entré un soir dans la boutique de René et avait, sous prétexte d'acheter des parfums, débité force galanteries à Paola.

Godolphin, après s'être perdu en conjectures sur le motif qui avait pu amener son enlèvement, avait fini par soupçonner que le gentilhomme amoureux de Paola s'était débarrassé de lui.

— Que me voulez-vous donc, alors, lui dit-il, si vous ne venez point me délivrer?

— Je veux causer avec vous.

— Je ne vous connais pas...

— Bah! je vous connais, moi. Vous êtes l'esclave, la victime de René le Florentin, et vous le haïssez.

Godolphin tressaillit.

— Qui vous a dit cela? fit-il.

— Qu'importe? je le sais... mais, comme vous aimez sa fille...

— Ah! ricana Godolphin avec rage, Paola vous a dit...

— Paola n'a point de secrets pour moi, répondit Noë avec un grain de fatuité.

Si le regard de Godolphin avait eu le pouvoir de tuer, sans nul doute Noë eût vu sa dernière heure.

— Oh! je vous hais... murmura-t-il, je vous hais!...

— Parce que vous êtes jaloux...

— Et si je pouvais me repaître de vos entrailles, boire votre sang! continua le somnambule en proie à une exaltation terrible, je le ferais...

Noë souriait toujours.

— Voyons, mon cher monsieur Godolphin, lui dit-il, entendons-nous un peu; vous aimez Paola?

— Oh! je voudrais mourir pour elle.

— Eh bien! fit Noë en riant, contentez-vous d'être prisonnier, cela lui est déjà très-agréable.

Cette plaisanterie de Noë fut un coup de foudre pour Godolphin; elle lui arracha d'abord un cri de rage, puis elle eut le don de le rendre morne et de remplacer sa douleur bruyante par une sorte de douleur résignée.

— Ah! dit-il, elle est heureuse de me savoir ici?

— Dame! elle n'a plus de gardien... Pensez-vous donc, monsieur Godolphin, qu'une fille de vingt-cinq ans ait un grand amour pour un père qui la rend esclave et pour un homme qui s'est fait l'espion de son père?

— C'est que je l'aime... balbutia le malheureux jeune homme...

— Elle vous hait, elle...

— O mon Dieu! dit Godolphin, qui mit ses deux mains sur ses yeux et éprouva une si vive douleur que Noë en eut pitié.

— Voyons, lui dit-il avec bonté, vous aimez Paola, soit! mais qu'espérez-vous?

— Rien, murmura Godolphin d'un air sombre.

— Alors?...

— Pourvu que je sois près d'elle, c'est tout ce que je demande...

— Bah ! dit Noë.

— La voir, l'entendre chaque jour, même quand elle me rudoie et me repousse, c'est le paradis sur la terre...

— Monsieur Godolphin, soyez franc, dit Noë, vous aimez René?

— Oh ! fit-il avec dégoût.

— Vous l'aimez avec la reconnaissance d'un fils...

Godolphin secoua énergiquement la tête.

— Je le hais, dit-il.

— Vrai?

— Sur le salut de mon âme !

— Et si vous demandez votre liberté, ce n'est pas pour le rejoindre?

— C'est pour voir Paola.

— Bon ! j'entends bien.

— Mais René, répéta Godolphin, je le hais.

Il y avait, dans la voix du jeune homme, un tel accent de vérité que Noë ne put s'y tromper.

— Ainsi, dit-il, si Paola n'était point avec son père...

— Je quitterais René pour suivre Paola.

— Et si on vous confiait la garde de Paola comme René vous l'avait confiée?

Godolphin eut un frisson de joie.

— Comment ! que voulez-vous dire ? fit-il.

— Je veux dire, ajouta Noë, qu'il serait fort possible que Paola se trouvât fort mal de la captivité où la tient son père.

— Eh bien?

— Et quelle voulût se soustraire à sa tyrannie. Alors comme ceux qui s'intéressent à elle ne pourraient cependant vivre toujours avec elle...

— Ah! s'écria Godolphin, qui oublia sa jalousie, si vous faisiez cela, monsieur, si...

La voix de Godolphin tremblait; il riait et pleurait tout à la fois.

Noë se leva.

— Soyez calme, lui dit-il; prenez quelque nourriture. Je reviendrai demain, et peut-être reverrez-vous bientôt Paola.

Godolphin se prit à fondre en larmes comme un enfant.

— Je l'aime! je l'aime! balbutia-t-il.

Noë se leva, jeta un regard de compassion à ce pauvre être chétif et déshérité, reprit sa lanterne et s'en alla.

En remontant, il trouva Myette seule dans la salle du cabaret.

— Où est ton père, mignonne?

— Il est allé voir comment va madame Loriot, dit Myette.

— Tu lui souhaiteras le bonjour pour moi.

— Comment! vous partez?

Et Myette eut un petit tremblement dans la voix qui fit tressaillir Noë.

— Il est tard, dit-il. Le couvre-feu est sonné, ma petite.

— Bon! la porte est fermée...

— Et puis, j'ai veillé la nuit dernière...

— Moi aussi, fit la Béarnaise d'un ton de reproche. Et cependant...

— Mais je reviendrai demain matin. Adieu, ma jolie payse...

Noë prit la jeune fille par la taille, l'embrassa sur la joue et la laissa toute confuse.

Puis il s'en alla précipitamment, comme si lui-même il eût éprouvé quelque confusion du baiser qu'il venait de prendre à la jolie nièce de Malican.

— Ma parole d'honneur ! se dit-il, je crois que mon cœur court des dangers sérieux chez Malican. Cette petite fille, avec son mouchoir rouge, ses cheveux noirs et son œil fripon, finirait par me tourner la tête ! hum ! hum ! Et le prince qui trouve que ce serait fort mal de prendre sa nièce à un homme qui joue sa vie pour nous... Allons voir Paola ; avec Paola, du moins, je n'ai pas de scrupules.

Et Noë longea la berge du fleuve d'un pas rapide, essayant de songer à Paola, et ne pensant, en réalité, qu'à Myette.

— Bah ! se dit-il comme il traversait le Pont-au-Change et gagnait la rue de la Barillerie ; Malican est un fort brave homme, c'est vrai, mais ce n'est pas à moi qu'il se dévoue, après tout... c'est à Henri. Ce n'est pas moi qui aime Sarah... ce n'est pas moi..

Noë s'arrêta court au milieu de son monologue.

— Fi ! dit-il après un silence, voilà de bien méchantes pensées. Vite ! allons nous jeter aux pieds de Paola.

Le jeune homme pressa le pas et atteignit le pont aint-Michel.

— René est en prison, pensa-t-il. — Godolphin st solidement renfermé dans la cave de Malican, onc Paola est seule. Je ne vois pas la nécessité 'aller passer sous le pont pour grimper ensuite vec une corde, lorsqu'il m'est si facile d'entrer par porte.

La nuit était noire. Les paisibles habitants du ont, marchands, pour la plupart, étaient couchés epuis longtemps.

Le pont était désert.

Noë alla jusqu'à la boutique de maître René le lorentin et il heurta doucement.

VI

Aux deux premiers coups frappés par Noë à la porte du Florentin, on ne répondit pas ; mais au troisième une voix fluette, que le jeune homme reconnut aussitôt, demanda :

— Qui est là ?

— Moi, Paola... dit Noë.

— Vous? dit la jeune fille, vous?

— Oui... ouvrez... n'ayez pas peur...

Paola entre-bâilla la porte de la boutique et dit en tremblant :

— Êtes-vous seul ?

— Tout seul, répondit Noë.

Il se glissa dans la boutique et serra la jeune fille dans ses bras.

Paola referma précipitamment la porte et lui dit

ans l'obscurité, car elle avait depuis longtemps teint toute lumière :

— Mais comment avez-vous osé frapper ?

— Je savais que vous étiez seule.

— Ah ! mon Dieu ! fit Paola.

Elle entraîna Noë dans son oratoire, referma oigneusement toutes les portes et poursuivit :

— Vous savez donc ce qui est arrivé ?

— Je viens du Louvre.

— Et... au Louvre?...

— J'ai su que la nuit dernière Godolphin n'était as revenu, que toute la journée s'était écoulée ans que votre père le vît revenir.

— Ah ! dit Paola, mon père est désespéré et fu-eux...

— Je le sais. Il a porté plainte à la reine.

— Figurez-vous, reprit la jeune fille, que la nuit ernière, après votre départ, je me suis mise au lit n'ai point tardé à m'endormir. Je savais que Go-olphin était parti et j'avais ensuite entendu mon ère causer à voix basse avec un étranger.

— Ah ! fit Noë.

— Cet inconnu était masqué, comme j'ai pu le oir par la fente que vous connaissez ; mon père a ausé quelques minutes avec lui à voix basse, puis a pris un masque pareillement et ils sont sortis nsemble.

— Je sais cela...

— Comment ! vous savez ? fit Paola étonnée.

— Continuez, chère Paola.

— Je me suis mise au lit. Je dormais profondé-

ment lorsqu'on a frappé vigoureusement à la porte : c'était mon père. D'abord je ne me suis point levée, je croyais Godolphin rentré, et...

— Et Godolphin n'avait pas reparu, n'est-ce pas?

— Non, je suis allée ouvrir à mon père. Il paraissait agité, il était pâle... Il m'a dit avoir laissé sa clef au Louvre... puis, quand il s'est aperçu que Godolphin n'était pas rentré, il a jeté un cri terrible, disant : « Ah ! la prédiction ! la prédiction ! »

Paola continua :

— Tout cela est bien étrange, n'est-ce pas?

— Pour vous, du moins.

— Est-ce que vous sauriez?...

— Je sais bien des choses.

— Oh ! mais, parlez donc, dit Paola, parlez tout de suite, car tout à l'heure il m'est venu un soupçon bizarre.

— Un soupçon?

— Oui, j'ai pensé que c'était peut-être vous... qui aviez enlevé.

— Ma chère Paola, dit Noë, n'achevez pas. Mais, écoutez-moi, au contraire ; j'ai de terribles choses à vous apprendre.

— Mon Dieu ! fit-elle avec effroi.

Noë s'assit auprès d'elle et lui prit la main.

— Je crois, dit-il, vous avoir dit que j'étais le cousin de M. de Pibrac, capitaine aux gardes du roi.

— En effet, et vous allez au Louvre.

— Tous les jours. Or, aujourd'hui, j'ai soupé avec le roi.

Paola eut un frisson d'orgueil.

— Vous devez lui plaire, Amaury, dit-elle, vous êtes charmant...

— Flatteuse ! dit Noë.

Il lui prit un baiser et continua :

— Je vous disais donc que j'ai soupé chez le roi et j'y ai appris bien des choses.

— Touchant mon père ?

— Justement.

— En vérité ! fit-elle avec inquiétude.

— Votre père, poursuivit Noë, était fort bien avec la reine-mère, et il jouissait auprès d'elle d'une grande faveur, une faveur dont le roi lui-même était jaloux...

— Oh ! je le sais, dit Paola.

— Cette faveur, vous le savez, maître René la devait à la croyance où l'on est qu'il lit dans les astres. Mais en définitive, le jour où on a su que c'était par Godolphin...

— Quoi ! dit vivement Paola, on a su cela ?

— Mon Dieu, oui. Et c'est bien la faute de votre père, en vérité.

— Comment ?

— Il s'est grisé un soir, le soir du bal de M. l'ambassadeur d'Espagne, et comme un homme gris ne saurait retenir sa langue, il a jasé...

— Et il a parlé de Godolphin ?

— Justement.

— L'imprudent ! fit Paola.

— Alors, continua Noë, ceux qui en voulaient à René et à sa faveur...

— Ont tué Godolphin, peut-être?

— Non, mais ils l'ont enlevé et emprisonné.

— Et... savez-vous où... il est?

— Hélas! non. Mais je sais malheureusement autre chose.

— Qu'est-ce encore?

— Ma chère Paola, reprit Noë, qui feignit une vive émotion, je frémis à la pensée que je vais vous apprendre... un malheur...

Paola eut un accès de terreur.

— Ciel! dit-elle, mon père est mort!

— Rassurez-vous, il vit.

— Qu'est-ce donc, mon Dieu!

— Je vous disais que j'avais soupé chez le roi aujourd'hui.

— Oui. Eh bien?

— Pendant le souper, un homme est venu; cet homme, qui a fait supplier le roi de le recevoir, est maître Joseph Miron, prévôt des marchands.

— Je l'ai vu une fois, dit Paola.

— Miron est venu demander justice au roi d'un crime abominable...

— Paola eut le frisson. Elle avait entendu si souvent de vagues murmures contre son père!

— La nuit dernière, poursuivit Noë, on a assassiné un bourgeois de la rue aux Ours, nommé Samuel Loriot. Ce bourgeois avait une jolie femme... une femme dont les assassins ou plutôt l'assassin était épris...

Noë parlait lentement, Paola frissonnait.

— Chère Paola, dit Noë, justement, il y a deux

ours, Godolphin a parlé de cette femme et de ce ourgeois dans son sommeil.

— Mon Dieu !

— Ne vous en souvient-il pas?... votre père l'in-rrogeait.

— Amaury! s'écria Paola, qu'allez-vous donc 'apprendre encore?

— On ne sait pas, reprit le jeune homme, ce que femme est devenue, mais le bourgeois et deux ser-iteurs ont été assassinés, et le coffre-fort de l'ar-entier, car c'était un argentier, très-riche, a été illé.

— Après? après? fit Paola que de terribles pres-entiments assaillaient.

— Après, ma chère, les assassins, qui étaient deux, sont querellés sans doute à propos du trésor de argentier.

— Et ils se sont battus?

— C'est-à-dire que l'un a tué l'autre en le frappant ar derrière. L'assassin mort avait l'uniforme des nsquenets du roi...

Paola eut un horrible battement de cœur, car elle souvint que l'inconnu de la veille était ainsi vêtu.

— Et il était masqué.

— Oh ! fit Paola dont l'effroi augmenta.

— Quant à l'autre assassin, il avait pris la fuite, ais dans sa précipitation il oublia chez le mal-eureux bourgeois une dague et une clef.

Paola devint livide. Elle songea que son père lui vait dit le matin précédent, qu'il avait laissé sa clef u Louvre.

Noë continua :

— Miron a apporté ces objets au roi, et le roi a reconnu la dague. C'était...

Noë s'arrêta.

— Achevez... murmura Paola frémissante, au nom du ciel !

— C'était la dague de votre père !

Paola jeta un cri :

— Horreur ! horreur ! fit-elle.

— Alors, dit Noë dont l'émotion paraissait augmenter, alors, ma chère Paola, j'ai senti mon cœur se briser.

— Ah ! cher Amaury !

— Surtout, poursuivit le rusé Béarnais, quand j'ai songé qu'il faudrait nous séparer.

— Nous séparer ! s'écria Paola.

— Hélas !

— Oh ! c'est impossible !

— Paola, dit Noë d'une voix lente et triste, votre père est un misérable, et il vous faut choisir entre lui et moi.

— Mon Dieu !

— Mais c'est votre père... et vous l'aimez... Adieu, Paola !

Noë fit un mouvement et voulut se lever, mais Paola se jeta à son cou, l'enlaça de ses bras et s'écria :

— Non !... non !... plutôt mourir ! Je vous suivrai...

La jeune fille était sincère en sa passion, et Noë en fut ému.

— Vraiment, dit-il, vous me suivrez ?

— Au bout du monde.

— Non. Mais si j'exigeais que vous quittassiez vo-
re père ?...

— Je le quitterai.

— Pour ne jamais le revoir?

— Je ne le reverrai pas. Je t'aime !

— Si j'étais obligé de vous cacher, de vous enfer-
ner dans quelque maison d'un quartier ignoré et
erdu...

— J'irais avec joie.

— Où je vous viendrais voir chaque jour...

— Oh ! le paradis ! s'écria-t-elle.

— Eh bien, murmura Noë, dès demain, Paola;
lès demain, ma bien-aimée...

— Tu m'emmèneras ?

— Oui, demain, à la nuit tombante ; sois prête !

Et il s'en alla.

Elle le reconduisit jusqu'à la porte, et lorsqu'il
ut parti, la jeune fille tomba à genoux et fondit en
armes.

— Oh !... dit-elle, infamie! Être la fille d'un as-
assin !

. . . . . .

Noë s'en alla monologuant ainsi :

— Jusqu'à un certain point, Henri a raison en
lisant que le plus sûr moyen de tenir en respect
René est de garder sa fille comme otage. Mais qu'en
ferai-je ? Évidemment, je ne veux pas l'épouser, et si
jolie que soit une femme aimée, l'heure de la sépa-
ration arrive tôt ou tard... Paola est fort jolie...
mais... Myette ?...

Depuis deux jours, le cœur de Noë battait plus vite chaque fois qu'il voyait la brune Béarnaise ou qu'il songeait simplement à elle.

— Est-ce Myette que j'aime ? est-ce Paola ? se demandait-il en montant la rue Saint-Jacques.

Il se trouva à la porte de son hôtellerie avant d'avoir pu trancher la question ; et, sur le seuil de cette porte, il trouva un personnage qui avait joué un rôle assez important la nuit précédente. C'était Guillaume Verconsin, ce commis bijoutier qui avait sauvé la belle argentière.

— Ah ! monsieur ! monsieur ! lui dit Guillaume, savez-vous ce qui est arrivé ?

— Mais, oui, mon garçon, dit Noë, on a assassiné ton maître.

— Hélas ! monsieur... et c'est pendant que madame Sarah fuyait. Ah ! j'ai été trop faible, monsieur, j'ai trahi mon maître au profit de ma maîtresse.

— Imbécile ! dit Noë, crois-tu donc que c'est elle qui a fait assassiner son mari ?

— Oh ! non, monsieur, mais... si j'avais été là... au lieu de suivre madame...

— On t'aurait assassiné pareillement.

Cette réponse fit réfléchir Guillaume.

— Voyons, dit Noë, comment as-tu su l'événement ? car tu ne devais pas reparaître rue aux Ours après avoir favorisé la fuite de ta maîtresse.

— Il est certain, dit Guillaume, que si mon pauvre maître eût vécu, il n'eût pas manqué de me soupçonner.

— Pourtant, tu es revenu rue aux Ours.

— Ah! voici comment. Après avoir conduit ma-
ame Loriot vous savez où, j'ai pris mes jambes à
ıon cou et je m'en suis allé au village de Chaillot,
ù j'ai une parente.

— Un instant! interrompit Noë, qu'est-ce que
est que cette parente?

— C'est la sœur de feu mon père.

— Alors, c'est ta tante?

— Justement.

— Et elle demeure au village de Chaillot?

— Oui, monsieur.

— A-t-elle une maison à elle?

— Oui, certes, une maison et un beau jardin. Ma
ınte est à son aise.

— C'est bien, dit Noë; continue maintenant.

— Je suis donc allé à Chaillot, poursuivit le com-
ıis, et j'ai dit à ma tante que je venais passer quel-
ues jours chez elle, attendu que je m'étais fâché
vec M. Loriot, mon patron. Ma tante m'aime beau-
ɔup, car je suis son héritier.

— Ce n'est pas toujours une raison, fit observer
oë en souriant.

— C'en est une pour elle.

— Et alors?...

— Alors, ma tante m'a dit : « Tu es ici le bien-
enu, Guillaume, et tu peux y rester aussi long-
emps qu'il te plaira. Ma maison est la tienne. »

Ma tante m'ayant ainsi parlé, a ajouté :

« Maintenant que tu viens de Paris, il faut que
ı y retournes. Il y a, dans la rue Saint-Denis, un

marchand mercier qu'on appelle Jean Maritou, lequel, par suite du décès de feu ton oncle, qui était son propre cousin, me paye une rente annuelle de cinquante-deux *sols parisis*. C'est aujourd'hui que tombe la rente, et tu vas me l'aller querir. »

— Vous comprenez, monsieur, reprit l'honnête Guillaume Verconsin, que je n'ai pas osé refuser à ma tante, vu que je suis son héritier; mais cela me coûtait cependant beaucoup de m'en retourner rue Saint-Denis, par la crainte que j'avais de rencontrer ce pauvre Samuel Loriot, qui m'aurait redemandé sa femme, soyez-en sûr.

— Mais tu y es retourné cependant?

— Oui, monsieur, après avoir dîné avec ma tante. Quand j'ai été dans la rue Saint-Denis, j'ai vu une grande affluence de monde, j'ai entendu causer, médire des gentilshommes, accuser le roi et la reine, et, à la hauteur de la rue aux Ours, laquelle était encombrée d'une foule immense, j'ai entendu prononcer le nom de maître Samuel Loriot.

« — Pauvre homme! disaient les uns.

« — Il est mort sur le coup, disaient les autres.

« — Où l'a-t-on repêché?

« — Au bac de Nesle, » répondait-on.

— Ma foi! monsieur, quand j'ai entendu tout cela, j'ai fendu la foule et je suis entré dans la maison où on avait apporté le cadavre du malheureux argentier. J'y ai vu également ceux du lansquenet, de Marthe et du vieux Job. On accusait madame Sarah d'être partie pendant la nuit avec un gentilhomme,

equel avait assassiné et volé l'argentier. Mais j'ai eté un coup d'œil vers le pan de mur qui s'ouvre et onduit aux caves, et j'ai compris que les assassins 'avaient point deviné le secret.

— Ce qui fait que les trésors de l'argentier sont ıtacts ?

— Oui, monsieur, je l'espère, du moins.

Noë et Guillaume en étaient là de leur conversa-.on lorsqu'un pas rapide se fit entendre dans la ue.

Ils se retournèrent et reconnurent le prince de Navarre.

Henri s'en revenait du Louvre, heureux comme n homme aimé, et il ne songeait guère ni à René e Florentin, ni à son ami Noë, ni surtout à l'hon-ête commis Guillaume Verconsin.

— Chut! dit Noë à Guillaume, nous allons causer .e tout cela à huis clos.

Et il souleva le marteau de la porte cochère de on hôtellerie.

Henri les atteignit et reconnut Guillaume, auquel l secoua vigoureusement la main.

La porte de l'hôtellerie s'ouvrit ; Noë entra le remier.

La présence du commis intriguait fort le prince.

— Que venez-vous faire ici, maître Guillaume ? ui demanda-t-il.

Mais Noë, qui déjà grimpait l'escalier, se retourna t dit :

— Guillaume va nous rendre un important ser-ice.

— Bah ! fit le prince.

Les deux jeunes gens montèrent à leur logis et s'y enfermèrent avec le commis.

— La maison de ta tante est-elle grande? demanda Noë.

— Oui, monsieur.

— Pourrait-elle contenir deux hôtes de plus ?

— Oh ! certainement.

— Deux hôtes qui se cacheraient et redouteraient d'être découverts ?...

— Ce n'est pas à Chaillot qu'on va chercher ceux qui se cachent, répondit Guillaume.

Alors, Noë se tourna vers le prince de Navarre :

— Vous m'avez donné un bon conseil, tout à l'heure, Henri.

— Lequel ?

— Celui de nous réserver Paola comme otage.

— Eh bien?

— Eh bien, Paola nous suivra et fera ce que je voudrai.

— Ah ! ah!

— Et puisque Guillaume sait où la loger...

— Mais, dit Henri, tu parlais de deux hôtes.

— Oui, certes.

— Quel est le second ?

— Godolphin.

— Diable ! fit le prince, c'est peut-être dangereux.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que Godolphin détestait René et aimait

Paola. Il gardera Paola et n'aura nul souci de re-
oindre René.

— Tu as peut-être raison, dit Henri. Et puis, qui
ait ? avec Godolphin, nous saurons peut-être bien
les choses.

VII

Tandis que Noë et le prince de Navarre s'occupaient, avec Guillaume Verconsin, de trouver un logis convenable à la belle Paola, d'autres événements s'accomplissaient au Louvre.

Sa Majesté le roi Charles IX avait fort mal dormi, s'était levé de fort méchante humeur et avait mandé près de lui M. le duc de Crillon, colonel général des Suisses et des gardes.

Crillon était entré chez le roi, une fleur de sourire aux lèvres, exprimant, par sa physionomie, le contentement d'un homme qui a fait son devoir et s'est en même temps procuré une jouissance toute particulière.

— Eh bien, monsieur de Crillon, demanda le roi, qu'est-il arrivé ?

— Les ordres de Votre Majesté ont été fidèlement accomplis.

— Vous avez arrêté René?

— Oui, Sire.

— Hier au soir ?

— Comme il sortait de chez la reine.

— Ah ! dit Charles IX fronçant le sourcil, il en faudra découdre avec madame Catherine aujourd'hui.

— C'est probable, Sire.

— Et bien certainemeut elle aiguise ses griffes pour nous arracher son favori. La lutte sera chaude.

— Hum ! Sire, dit Crillon, quand le roi le veut, on ne lutte pas avec lui.

— Je serai inflexible, Crillon, mon ami.

— Votre Majesté fera sagement.

— J'ai prévenu ma mère bien souvent, continua le roi. Bien souvent, je lui ai dit : « Madame, prenez garde ! c'est un scandale de voir un homme sans naissance et sans valeur comme ce René jouir auprès de vous d'une faveur sans égale, écraser mes gentilshommes de son luxe, séduire les femmes, empoisonner les hommes, piller et voler. Un jour, ma patience lassée en fera bonne justice. »

— Et ce jour est venu, n'est-ce pas, Sire ?

— Oui, mon ami.

— Votre Majesté ne faiblira pas?

— Certes, non !

— Elle ne se laissera pas attendrir ?

— Dieu m'en garde !

— La reine pleurera...

— Je la laisserai pleurer.

— Elle dira que René est sorcier... et qu'il y a les plus grands dangers pour le royaume à le sacrifier...

— On brûle les sorciers en France.

On gratta à la porte.

— Qu'est-ce? dit le roi.

Raoul, le joli page, souleva la portière et montra son visage éveillé et mutin.

— Que veux-tu, mon mignon ?

— Sa Majesté la reine-mère supplie le roi de lui vouloir donner audience.

— Eh bien, qu'elle entre ! dit Charles IX.

Crillon se leva.

— Restez, duc ! fit le monarque. Vous allez voir si je suis roi à mes heures...

Madame Catherine de Médicis entra.

La reine était triste, solennelle, vêtue de noir.

— Sire, dit-elle, je viens entretenir de choses graves Votre Majesté.

— Je suis prêt à vous écouter, madame.

— De choses intéressant les affaires du royaume de France...

— Parlez, madame...

Catherine regarda Crillon, et son regard, qu'elle reportait sur le roi, semblait dire : « J'attends que cet importun soit sorti. »

Mais le roi répéta :

— Parlez, madame. Crillon est un de ces hommes devant qui on peut tout dire : le nom de Crillon signifie loyauté.

Le duc s'inclina. La reine-mère se mordit les lèvres, puis elle prit bravement son parti et dit résolûment :

— Sire, je viens demander la liberté d'un homme qui a rendu de grands services à la monarchie.

— La monarchie, madame, répondit froidement le roi, n'a point coutume d'emprisonner ses serviteurs.

— D'un homme, continua Catherine, qui a découvert un complot il y a quelques mois à peine.

— On a dû le récompenser, alors.

— Cet homme, que j'honorais de mon amitié, Sire, on l'a arrêté hier...

— Ah ! fit le roi.

— Arrêté et conduit en prison.

— Est-ce que vous parleriez de René le Florentin, madame ?

— Oui, Sire.

— Justement, voici le duc, qui s'est chargé de son arrestation.

Le duc s'inclina.

Catherine l'enveloppa d'un regard plein de haine.

— Ah ! dit-elle, c'est le duc ?...

— Oui, madame, répondit simplement le brave Crillon.

— Et c'est par ordre de Votre Majesté ?

— Oui, certes, dit le roi.

— Ah ! Sire !...

La reine était émue, elle avait des larmes dans les yeux.

— Madame, poursuivit Charles IX, je vous ai

prévenue bien souvent. René est un misérable assassin qui finirait par lasser ma bonne ville de Paris et révolterait le peuple, qui mettrait le feu au Louvre.

— On a calomnié René.

— C'est ce que le parlement aura à juger.

— Ainsi, il sera... jugé ?

— Et condamné, je l'espère...

Catherine frissonna.

— Mais, Sire, dit-elle, René est un homme indispensable...

— A vous, peut-être, madame.

— Au trône... Il prévoit les complots qui menacent la monarchie.

— C'est-à-dire qu'il est sorcier ?

— Peut-être...

— En ce cas, madame, il n'a pas besoin de moi ni de vous pour se tirer du Châtelet. Le Châtelet n'a ni porte ni murailles pour un homme doué d'un pouvoir surnaturel.

Le roi parlait en souriant, sans colère, et Catherine comprit que sa résolution était prise.

— Tenez, madame, ajouta Charles IX, j'ai si bien à cœur de vous prouver que l'heure de ma clémence est passée et que j'ai résolu de voir René le Florentin terminer sa vie criminelle et abominable en place de Grève sous huit jours, que je vais charger notre ami Crillon de la besogne.

Et le roi dit à Crillon :

— Duc, je vous fais lieutenant criminel du roi pour cette affaire, et vous ordonne de poursuivre

assassinat du bourgois Loriot devant le parlement e Paris, que vous ferez assembler dès lundi matin, u que c'est demain dimanche ; et j'entends que si ené, ce dont je ne doute pas, du reste, est reconnu oupable, il soit rompu vif et écartelé sur la place e Grève...

Catherine, éperdue, se jeta aux genoux du roi et s embrassa.

— Grâce! Sire, grâce ! dit-elle.

Le roi la releva.

— Madame, dit-il, Dieu m'est témoin que je suis rêt à faire grâce à un innocent, mais non à un oupable.

— Ainsi, vous me refusez, Sire ?

— Je refuse.

Le roi prononça ce mot d'un ton sec qui fit perdre out espoir à la reine-mère.

— Adieu ! Sire, dit-elle, adieu !...

Elle sortit, contenant à grand'peine ses larmes, n jetant un dernier regard de haine sur Crillon.

— Eh bien ! fit le roi, êtes-vous content, duc ?

— Très-content, Sire.

— Ai-je été ferme ?

— Inébranlable. Votre Majesté me chargera-t-elle toujours de cette affaire ?

— Certainement.

— Me donne-t-elle ses pleins pouvoirs ?

— Sans doute.

— Pourrai-je récuser les membres du parlement ont je craindrai la faiblesse ?

— Vous le pourrez, duc.

— Alors, Sire, dit Crillon, Votre Majesté peut faire mettre sa tribune sur la place de Grève. Elle assistera, sous huit jours, à l'exécution de René.

— J'y assisterai, répliqua le roi.

Le page Raoul reparut.

— Qu'est-ce encore ? fit Charles IX.

— C'est madame Marguerite de France qui désire voir le roi.

Raoul achevait à peine que la princesse montra son beau visage au seuil de la chambre royale.

— Ah ! c'est toi, Margot? dit le roi. Je gage que je devine pourquoi tu me viens voir.

— C'est possible, Sire.

Marguerite entra et se laissa prendre la main par son frère.

— Tu viens de voir la reine-mère ?

— Elle sort de chez moi, Sire.

— Et elle te mande ici pour me demander la grâce de René.

— Oh ! pas précisément.

— Qu'est-ce donc ?

— La reine voudrait qu'il lui fût permis de voir ce malheureux.

— Non, certes, Margot, ma chère !

— Mais, Sire... le voir...

— Ma foi, Sire, dit Crillon, si Votre Majesté veut que j'accompagne la reine-mère, je lui garantis qu'elle ne séduira ni le gouverneur, ni les geôliers, ni moi...

— Eh bien, soit, répondit Charles IX. Margot, tu peux dire à la reine que je l'autorise à visiter

René dans son cachot, pourvu que l'entrevue ait lieu en la présence de M. le duc de Crillon.

— Merci bien, Sire, dit la princesse ; je vais lui porter cette bonne nouvelle.

Le roi lui baisa galamment la main et lui dit, avec un malicieux sourire :

— Sais-tu bien que ce petit gentillâtre béarnais qu'on nomme Coarasse danse à ravir !

— En effet, dit Marguerite, qui rougit légèrement.

— Et il est plein d'esprit.

— Ah ! vraiment ?

— Tu le sais aussi bien que moi, ma pauvre Margot. Va !... nous en causerons...

Marguerite s'en alla toute troublée, et le roi, enchanté de la fermeté qu'il venait de déployer, se mit à rire.

— Cette pauvre Margot ! répéta-t-il. Décidément, notre cousin Henri de Guise a eu tort de s'en retourner à Nancy.

. . . . . .

Tandis que madame Catherine et sa fille Marguerite sollicitaient le roi sans succès pour obtenir la grâce de René, le Florentin était gisant sur la paille humide du plus sombre cachot que possédât le Châtelet, cette prison mille fois plus horrible que la Bastille.

La veille au soir, messire le duc de Crillon l'avait remis aux mains du gouverneur, lui disant :

— Vous me répondez de cet homme sur votre tête, monsieur !

Le gouverneur s'était incliné.

Puis il avait appelé deux gardiens, lesquels étaient apparus à René comme des démons vomis par l'enfer.

— Emparez-vous de cet homme !... avait ordonné le vieux soldat ; mettez-lui les fers aux mains et aux pieds et conduisez-le dans le cachot qui se trouve sous le donjon.

Les gardiens du Châtelet, peu soucieux de savoir s'ils avaient affaire à un homme bien en cour ou à un coquin vulgaire, avaient pris René par les épaules et l'avaient entraîné.

Mais le gouverneur et Crillon avaient voulu voir par eux-mêmes si leurs ordres étaient exécutés ; ils étaient descendus, éclairés par des torches, sur les pas des gardiens et du prisonnier, et avaient assisté à l'incarcération.

René s'était vu mettre les fers aux pieds et aux mains, puis on l'avait enchaîné par le milieu du corps à un anneau scellé dans le mur.

Enfin il avait vu s'ouvrir un guichet dans la porte massive du cachot, et, derrière le guichet, Crillon avait posé une sentinelle en lui disant :

— Cet homme que tu vas garder tentera de te corrompre ; il t'offrira de l'or et te promettra la faveur de la reine, mais je te promets, moi, de te faire rompre vif, si tu ne fais pas ton devoir.

— Monsieur le duc, avait répondu la sentinelle, je suis soldat et ne me vends point.

Cet accent de franchise avait éteint tout espoir hez René.

Le prisonnier avait passé une nuit affreuse ; ses ers le meurtrissaient et il ne pouvait faire que très-eu de mouvements.

Mais ce n'était point la souffrance physique qui e dominait, une torture morale épouvantable s'était mparée de son esprit. Certes, si un mois aupara-ant, quand il était dans tout l'éclat de sa puissance t de sa fortune, on eût arrêté et mis au cachot le lorentin comme on venait de l'y mettre, le favori e Catherine eût pesté, maugréé, juré Dieu et le iable, mais il se fût dit :

« Avant trois jours, la reine m'aura délivré et je hâtierai tous ceux qui auront osé porter la main ır moi. »

Un mois auparavant, René ne doutait point de son oile.

Mais depuis, un homme s'était trouvé sur sa route ui lui avait fait une sinistre prophétie, et cette rophétie concordait avec celle de la bohémienne ui, un jour, dans sa jeunesse, lui prédit que l'u-ion de sa fille avec un gentilhomme causerait sa ıort.

Or, un soupçon terrible venait d'envahir l'âme de ené.

— Godolphin a disparu, s'était-il dit ; on l'a tué, ıns doute, afin de pouvoir m'enlever Paola... et si ravisseur est gentilhomme, je suis un homme ıort...

A partir du moment où il fut frappé de cette idée,

René s'abandonna au plus violent désespoir et ne chercha même point à s'arrêter à la pensée que Catherine ferait tous ses efforts pour le sauver.

Le superstitieux Italien voyait déjà le parlement avec ses robes rouges, puis derrière, la place de Grève, le bourreau, la roue sur laquelle une barre de fer briserait ses membres, le chaudron empli de plomb fondu qu'on ferait couler dans ses plaies, les chevaux qui emporteraient par quartiers ses membres pantelants.

René pleura, sanglota comme une femme, puis à cette douleur violente succéda une sorte d'atonie, et il tomba en une prostration dont rien ne put le tirer durant le reste de la nuit, ni le bruit des sentinelles qu'on relevait à la porte de son cachot, ni le geôlier qui vint au jour lui apporter une cruche d'eau et un morceau de pain.

Cet homme qui avait fait trembler la cour, cet empoisonneur redouté devant lequel on s'inclinait bien bas, était devenu plus misérable qu'un manant à qui on passe la corde au cou.

Cependant, vers midi, une voix bien connue vint l'arracher à sa léthargie morale.

De l'autre côté du guichet, le duc de Crillon disait :

— Venez, madame.

— Ah ! quelle horreur ! répondit une voix de femme : avoir mis mon pauvre René en ce sordide lieu !

— C'est le cachot des assassins.

— Duc, je vous jure qu'il est innocent !

René bondit sur lui-même et essaya de briser les rs qui le chargeaient.

Il avait reconnu la voix de Catherine de Médicis. La reine-mère daignait descendre en ces souterins infects pour visiter son cher Florentin.

— Ouvrez ! ordonna Crillon au geôlier.

Le geôlier ouvrit et entra le premier dans le cachot, portant une torche qu'il ficha dans un talon de planté dans le mur et destiné à cet usage.

René vit entrer la reine dans son cachot, et il lui mbla que c'était un ange qui venait briser ses aînes.

— Mon pauvre René ! fit-elle avec émotion en yant la condition misérable où son favori se trouit réduit.

Et elle se tourna vers le duc.

— Est-ce que vous n'allez pas lui faire ôter ses s? demanda-t-elle.

— Hélas ! non, madame.

— Duc, fit-elle avec colère, prenez garde !

— Madame, répondit Crillon avec un respect plein fermeté, j'obéis au roi, mon seul et unique maître.

— Ah ! madame, madame... supplia René, faites-oi sortir d'ici... N'êtes-vous pas la reine ? N'avez-us pas tout pouvoir ?

— Je n'ai pas même celui de faire ôter tes fers, ıpira la reine, et le roi mon fils me traite plus ıellement que le dernier de ses sujets.

La reine se tourna de nouveau vers M. de Crillon.

— Duc, dit-elle, je ne demande point à délivrer de

ses fers mon pauvre René, mais je veux lui parler seul à seul.

— C'est impossible, madame, je dois assister à votre entrevue : le roi me l'a commandé.

— Oh ! c'en est trop ! s'écria Catherine avec une explosion de colère.

Crillon, impassible, s'assit auprès de la porte, que le geôlier avait refermée.

Alors la reine, qui se trouvait à trois pas de distance du duc, se pencha vers René, et lui dit en italien :

— Parle bas...

—Harnibieu ! murmura Crillon, je suis un homme *roulé*. Je ne sais pas l'italien.

La reine ne dédaigna point de s'asseoir sur la paille du cachot.

— J'ai vainement demandé ta grâce, dit-elle : le roi est inflexible.

— Oh ! je le sais, dit René.

— Le parlement s'assemble après-demain lundi.

— Mon Dieu ! fit René frissonnant.

— Et tu seras soumis à la torture.

— Ah ! dit René, je suis perdu !

— Et cependant, continua la reine, je ne perds pas tout espoir...

René la regarda, et son œil eut une étincelle de joie.

— On te donnera la question...

René eut un geste d'effroi.

— Mais, dit la reine, si tu es homme, tu la supporteras et tu nieras tout.

— Et si je nie ?

— Je te sauverai peut-être. Je n'affirme rien encore, dit Catherine.

René secoua tristement la tête.

— Ah ! dit-il, je suis un homme mort par avance, et la bohémienne a dit vrai.

— La bohémienne ?...

Catherine était superstitieuse elle-même, et elle prononça ce mot de bohémienne avec une sorte d'anxiété.

— Oui, madame, dit René, une bohémienne m'a prédit, dans mon enfance, que j'aurais une fille qui causerait ma mort.

— Que dis-tu ? fit Catherine, et comment ta fille peut-elle...

— Ma fille causera ma mort le jour où elle aimera un gentilhomme, murmura René avec l'accent d'une conviction profonde.

Et il raconta à la reine la prophétie de la bohémienne ; puis il ajouta :

— J'avais placé auprès d'elle un jeune homme que j'avais élevé et qui était chargé de la garder comme le dragon garde un trésor...

— Eh bien ?

— Eh bien, on a enlevé ou assassiné ce jeune homme hier.

— Et tu crois ?...

— C'était pour m'enlever ma fille, j'en ai le pressentiment.

— Tu te trompes peut-être, René...

— Ah ! madame, depuis hier au soir... cette épouvantable idée me poursuit.

— Et puis, qui sait ? dit Catherine, la bohémienne s'est trompée peut-être.

René hocha la tête.

— Le Béarnais m'a dit la même chose, fit-il tristement.

— Le... Béarnais ?

— Oui, comme moi, il lit dans les astres.

La reine tressaillit.

— De quel Béarnais parles-tu ?

— De M. de Coarasse.

— Ce jeune homme que le roi a pris en affection et qui me déplaît fort ?

— Oui.

— Celui qui t'a rossé et enfermé dans une cave ? ajouta la reine.

— Lui-même, madame.

— Et tu dis qu'il lit dans les astres ?

— Il m'a dit des choses que je savais seul au monde et il m'a épouvanté...

— C'est bizarre... murmura Catherine.

— Ainsi, avant-hier, il m'a prédit ce qui m'arriverait...

— En vérité !

René, par un reste de prudence, crut devoir altérer quelque peu son récit ; il ne voulait point avouer à la reine que les seuls astres qu'il eût jamais consultés, lui René, c'était Godolphin endormi du sommeil somnambulique.

Mais il raconta à Catherine, touchant le prince de

Navarre, des choses qui étonnèrent fort la princesse.

— Oh! oh! pensa-t-elle, il faudra que je le voie de près, ce M. de Coarasse.

Puis elle jeta un rapide regard sur Crillon.

Le brave duc avait la mine refrognée d'un homme devant lequel on parle une langue inconnue, et qui enrage de n'y pouvoir rien comprendre.

VIII

Ce que René venait de conter à la reine, touchant Henri et ses prédictions, ne laissa point que de la rendre pensive pendant quelques minutes.

Tout à coup elle lui dit :

— Comment nommais-tu ce jeune homme qui gardait Paola ?

— Godolphin.

— En étais-tu sûr ?

— Comment cela? fit René, étonné de cette question.

— Oui, avais-tu confiance en lui ?

— Comme en moi-même.

— Ne t'aurait-il point trahi?

Cette question procura une sueur froide à René, et un soupçon rapide traversa son cerveau et l'illu-

mina comme un éclair illumine tout à coup une nuit obscure.

René songea que peut-être Godolphin et le gentilhomme béarnais se connaissaient, et que celui-ci lui avait tout révélé.

Dans ce cas-là, Henri était un charlatan, un imposteur, et sa prétendue science divinatoire devenait une mystification dont il avait été victime.

Mais une seconde réflexion de René vint battre en brèche ce soupçon subit : « Godolphin ne parle de mes affaires que pendant son sommeil, et, quand il est éveillé, il ne se souvient de rien, pensa-t-il. Godolphin n'a jamais su sa propre histoire. Il n'a jamais su que je l'avais apporté chez moi les mains rougies du sang de son père, et cependant le Béarnais m'a dit tout cela... »

— Non, madame, dit-il tout haut, Godolphin est incapable de me trahir. D'ailleurs, il ne savait pas ce que le Béarnais m'a dit.

— Tout cela est étrange, répéta Catherine.

René reprit :

— Madame... madame, il y a une fatalité qui me poursuit. Je vous en supplie, veillez sur ma fille, prenez-la avec vous, enfermez-la, que jamais un gentilhomme ne l'approche! sans cela, je suis un homme mort...

— Je te le promets, dit Catherine. Tu quitteras le Châtelet, et je vais aller prendre ta fille...

— Vous l'emmènerez au Louvre?

— Oui.

— Vous l'enfermerez?

— Je te le jure.

— Et puis, acheva René, faites rechercher Godolphin, car ce sont mes ennemis...

— On le retrouvera! dit la reine.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux du Florentin.

— Allons! courage, dit Catherine, je vais tenter de te sauver.

— Vous fléchirez le roi?

— Non, mais je tâcherai de te faire déclarer innocent.

— Ils ont... des preuves...

— Qu'importe?

— Ma dague!... ma clef!...

— Tais-toi! dit Catherine. Nous verrons... Seulement, prends garde de te perdre toi-même.

René la regarda avec inquiétude.

— On te donnera la question, tu seras soumis à la torture.

Le Florentin frissonnait.

— Si tu avoues, tu es perdu!

— Et si... je nie?

— Je te sauverai.

Elle se pencha à son oreille et ajouta :

— Ce soir, tu demanderas un confesseur.

— Me l'accordera-t-on?

— On n'a jamais refusé un confesseur à personne.

— Et... ce confesseur?

— Il t'apportera mes instructions.

La reine se leva et dit à Crillon :

— Duc, je suis prête à vous suivre. Adieu, mon pauvre René !

Elle lui tendit sa main à baiser, et le Florentin la couvrit de ses larmes.

Crillon frappa du pommeau de son épée sur la porte.

Le geôlier revint et ouvrit.

Le duc, qui était un parfait gentilhomme, offrit son poing à la reine, selon l'usage du temps.

— Merci ! fit-elle avec hauteur. Éclairez-moi, duc.

Le duc se mordit les lèvres et passa le premier portant la torche.

Quand il fut hors du souterrain, il se retourna et regarda Catherine.

— Mon cher duc, lui dit la reine-mère qui espéra un moment fléchir le rigide et loyal Crillon, avez-vous jamais rêvé l'épée de connétable ?

— Certainement, madame.

— Ah ! fit la reine.

Et elle eut un sourire rempli de promesses.

Mais Crillon ajouta, avec sa rude franchise de soldat :

— Seulement, je n'ai jamais songé, madame, que je pourrais l'obtenir en favorisant l'évasion d'un prisonnier confié à ma loyauté.

Catherine pâlit de colère.

— Vous avez le parler haut, duc, dit-elle.

—Très-haut, madame, quand il s'agit de mon honneur.

— Et vous n'êtes pas... courtisan...

— On me nomme Crillon, répliqua simplement le rude soldat.

— Oh! pensa Catherine, un jour viendra où je châtierai cet homme.

Elle sortit la tête haute, dédaigneuse, de ces sombres voûtes du Châtelet sous lesquelles un homme, un simple gentilhomme français, avait osé lui résister.

La litière de la reine-mère était à la porte du Châtelet.

La reine salua Crillon de la main et ne l'invita point à monter auprès d'elle.

Ses porteurs voulurent reprendre le chemin du Louvre, mais la reine s'y opposa et dit au chambellan qui la précédait, armé d'une grosse canne :

— Menez-moi dans l'île Saint-Louis, en la rue qui porte ce nom.

La litière de Catherine remonta paisiblement et au pas nonchalant de ses porteurs la berge de la Seine jusqu'au Petit-Pont, entra dans l'île Saint-Louis, puis dans la rue de ce nom, et, vers le milieu, la reine ordonna d'arrêter à la porte d'une vieille maison d'aspect triste, aux fenêtres garnies de barres de fer, au toit pointu et couvert d'ardoises.

Là elle descendit et souleva elle-même le marteau de la porte bâtarde.

La porte s'ouvrit.

Catherine abaissa son voile de guipure sur son visage, entra seule et referma la porte sur elle.

Elle se trouva alors dans une vaste cour où l'herbe poussait entre les pavés; une vieille servante vint à

elle, et, se doutant peu qu'elle eût devant elle la reine, elle lui demanda ce qu'elle désirait.

— Voir le président Renaudin, répondit Catherine de Médicis.

— Venez avec moi, dit la servante.

Catherine gravit un escalier à marches usées, à balustrade de fer ouvragé, et fut introduite dans une sorte de cabinet où un homme vêtu de noir travaillait devant une table.

Cet homme, jeune encore, avait le front dégarni par l'étude, l'œil vif et clair, les lèvres minces, le nez pointu, et une grande expression de finesse et de méchanceté dans toute sa physionomie.

En entendant marcher derrière lui, il se retourna et aperçut Catherine, dont le voile de guipure empêchait de voir le visage.

La servante sortit et referma la porte du cabinet.

Alors la reine releva son voile, et le président Renaudin jeta un cri et recula saisi d'étonnement et de respect.

— Votre... Majesté !... balbutia-t-il.

— Maître Renaudin, dit la reine qui posa un doigt sur ses lèvres, je vous ai fait président, et c'est vous qui êtes chargé des mises en accusation.

— Votre Majesté m'a comblé de ses bienfaits, et ma reconnaissance est sans bornes, dit le robin en s'inclinant.

— Je viens la mettre à l'épreuve.

Alors, Catherine raconta sans détours, brièvement, quoique dans tous ses détails, ce qui venait d'arriver : l'assassinat du bourgeois Samuel Loriot, la colère du

roi, l'arrestation de René et l'assemblée prochaine du parlement.

— Que faut-il faire pour sauver René? demanda Catherine.

— Madame, répondit le robin, je ne suis que président au Châtelet et non président au parlement. J'interroge les coupables, mais je ne les juge pas.

— Vous serez président au parlement, dit froidement Catherine, vous le serez dans trois mois, mais d'ici là...

— D'ici là, je le sens bien, dit le robin, il faut sauver René.

— Il le faut! dit la reine.

— Le parlement est incorruptible. D'ailleurs, votre favori a amoncelé sur sa tête la haine universelle.

— Je le sais.

— C'est avec joie que le parlement le condamnera.

— Je le sais encore. Mais c'est vous qui lui ferez donner la question...

— Oui, madame.

— Et s'il n'avoue rien!...

Le président sourit :

— Les innocents avouent quand on leur donne la torture, dit-il.

— René niera.

— Et si j'étais seul avec le bourreau, je pourrais abréger la question, poursuivit Renaudin; mais je serai assisté de deux juges qui sont incorruptibles.

— René aura du courage, il niera tout.

— Mais cela ne l'empêchera point d'être jugé, et ce poignard, cette clef, seront des preuves suffisantes...

— C'est vrai, dit la reine frappée de la justesse de l'observation.

Et comme elle avait oublié de parler de Godolphin, elle raconta la disparition du jeune homme.

— Ah! dit Renaudin, si on pouvait le retrouver et le forcer à avouer que c'est lui qui a commis le crime, et volé la dague de René...

— Voilà une belle idée! s'écria Catherine ; mais où le retrouver?

— Ou bien...

Renaudin s'arrêta.

— Ou bien?... fit la reine anxieuse.

— Madame, murmura le président, je trouverai le moyen de sauver René... je vous le promets... à une condition toutefois.

— Laquelle?

— C'est qu'il subira la torture sans sourciller.

— Il la subira.

— Votre Majesté peut-elle me recevoir au Louvre?

— Quand?

— Ce soir, si c'est possible...

— Vous vous promènerez devant la poterne du bord de l'eau, et vous attendrez que sonnent neuf heures. Un homme vous abordera et vous conduira auprès de moi.

— J'y serai, madame.

La reine se leva.

— Adieu, maître Renaudin! dit-elle; à ce soir!

Le président la reconduisit humblement jusqu'à sa litière.

— Au pont Saint-Michel! dit la reine.

La litière repassa de l'île Saint-Louis dans la Cité, prit la rue de la Barillerie et vint s'arrêter devant la boutique de maître René le Florentin.

Or, moins d'une heure avant, Paola se trouvait seule dans la boutique dont les volets étaient demeurés fermés toute la journée. Abritée derrière la porte, l'œil collé à un petit trou qui permettait de voir au dehors, la jeune fille, toute tremblante, écoutait avec terreur les commérages des marchands du quartier.

C'était le deuxième jour que la boutique du terrible parfumeur demeurait fermée, et les voisins, les marchands du pont, qui avaient coutume d'apercevoir Godolphin chaque matin et souvent la belle Paola, s'entretenaient entre eux, et se trouvaient en grand émoi de n'avoir vu ni l'un ni l'autre.

La population redoutait peut-être moins maître René que les grands seigneurs et les gentilshommes. On savait bien sa faveur à la cour; mais le populaire du pont Saint-Michel, avec qui le parfumeur vivait en bonne intelligence, sans doute à cause de sa fille et de sa boutique, se gênait peu pour exprimer son opinion sur son compte. La veille, on avait aperçu René, pâle, le sourcil froncé, jetant alternativement un regard égaré sur les deux issues du pont. Ce jour-là on n'avait vu personne...

—Certainement, disait une jolie mercière, M. René se dégoûte d'avoir une boutique, lui qui entre au Louvre mieux que chez lui.

— Bah! répondit un drapier, je vous gage qu'il lui est arrivé quelque chose de mauvais.

— Et que voulez-vous qu'il lui arrive ? fit un troisième interlocuteur.

— Hier au soir, je passais dans la rue Saint-Denis; il y avait du monde attroupé au coin de la rue aux Ours, et j'ai entendu prononcer le nom de René.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Un bourgeois disait : « Cette fois, le roi fera justice ! »

— Ah ! dit la mercière.

Le narrateur ajouta :

— Je me suis approché pour écouter, mais le bourgeois a dit tout bas : « Taisons-nous ! cet homme qui s'approche est un chaussonnier du pont Saint-Michel. Chut ! » Comme j'étais pressé, j'ai continué mon chemin.

— C'est tout de même fort drôle qu'on ne voie plus Godolphin, reprit la mercière.

— Ni cette belle demoiselle Paola qui était si fière avec nous...

Un nouvel interlocuteur s'approcha.

— Tiens ! dit-il, la boutique est fermée... On ne m'avait pas trompé, je le vois bien...

— Qu'est-ce qu'on vous a dit?

Et chacun se tourna curieusement vers le nouveau venu.

— J'ai un cousin qui est soldat, dit le marchand.

C'était un bijoutier-orfévre qui avait une échoppe sur le pont.

— Ah! fit-on à la ronde.

— Il est dans les lansquenets, vu qu'il est Allemand, comme moi, et mon cousin m'a dit...

L'orfévre regarda la boutique avec inquiétude :

— Oui, ça doit-être vrai, fit-il.

— Que vous a-t-il dit, votre cousin?

— Je l'ai rencontré tout à l'heure, et il m'a raconté qu'hier au soir il avait été chargé, avec trois de ses camarades, d'arrêter René.

— Oh! oh! murmura-t-on.

— Comme mon lansquenet de cousin était gris, j'ai cru qu'il plaisantait, d'autant mieux qu'il me parlait de M. le duc de Crillon...

— Arrêté aussi?

— Non, au contraire, c'est le duc qui a fait arrêter René.

— Pourquoi?

— On dit qu'il a assassiné un bourgeois de la rue aux Ours.

— C'est bien cela! s'écria le chaussonnier, c'est bien cela...

Les commentaires seraient allés leur train longtemps encore, sans un événement qui mit le pont en rumeur.

Paola, blottie derrière la porte de sa boutique, écoutait, frémissante, tout ce qu'on disait de son père, lorsqu'elle entendit le pas de plusieurs chevaux.

Les marchands assemblés sur le pont virent s'avancer une litière que deux cavaliers escortaient au petit pas de leurs chevaux.

A cette époque, le masque n'était point chose extraordinaire en tout autre temps que celui de carnaval.

Il n'était pas rare de voir, en plein jour, une dame ou un cavalier qu'une raison quelconque, intrigue d'amour ou de politique, poussait à garder l'incognito, s'en aller par les rues un loup de velours noir sur le visage.

Les deux cavaliers qui escortaient la litière étaient masqués, mais ils montaient de fort beaux chevaux, et leurs habits disaient suffisamment qu'ils étaient gens de qualité.

Quant à la litière, elle était fort simple et telle que nombre de dames et de seigneurs en avaient à Paris.

Le cortége s'arrêta, au grand ébahissement des badauds du pont, devant la boutique de maître René.

Les badauds s'écartèrent, et l'un des gentilshommes mit pied à terre, parut s'inquiéter fort peu que la boutique fût fermée, et en frappa la devanture du pommeau de sa dague.

— Qui est là? dit au dedans la voix de Paola.

— Moi... Amaury... Ouvrez, répondit le cavalier.

Les marchands du pont Saint-Michel virent la porte s'entre-bâiller et le cavalier se glisser dans la boutique.

— Arrière donc, marauds! dit l'autre gentilhomme masqué, lequel était demeuré à cheval; ce qui se passe ici ne vous regarde pas.

Les marchands intimidés s'éloignèrent, mais ils continuèrent à avoir les yeux fixés sur la litière, et

peu après ils virent la porte de la boutique se rouvrir.

Le cavalier masqué en sortit avec une femme à son bras.

La femme était masquée comme lui, mais personne de ceux qui la virent ne s'y trompa : c'était la belle Paola.

Le cavalier la fit monter dans la litière, sauta de nouveau en selle, se plaça à la portière de gauche, tandis que son compagnon se mettait à celle de droite, et le cortége s'en alla du côté du pont au Change, et passa sur la rive droite de la Seine.

Alors, les marchands, un moment stupéfaits, se groupèrent de nouveau.

— Là! dit la mercière, voilà l'oiseau déniché !

— Cela devait finir comme ça. A belle fille, il faut beau damoiseau, murmura l'Alsacien.

— Et puisque René est en prison, tout est pour le mieux.

Mais les étonnements des badauds du pont ne touchaient point à leur terme.

Dix minutes après le départ de cette litière qui emportait Paola, une autre litière déboucha par la rue de la Barillerie : c'était celle de madame Catherine.

La reine-mère s'en allait incognito, précédée seulement par un estafier armé d'une hallebarde, et les marchands qui venaient d'assister à l'enlèvement de Paola furent loin de supposer que la dame qui descendit et frappa à la porte de la boutique fût ni plus

ni moins que madame Catherine de Médicis, mère du roi.

La reine frappa, personne ne répondit. Elle frappa plus fort, et aucun bruit ne se fit à l'intérieur.

Alors, voyant le groupe des marchands, elle s'en approcha.

— Pardon, mes amis, dit-elle, c'est bien là, ce me semble, la boutique du parfumeur René ?

— Oui, madame.

— Il n'y est donc pas ?

— On dit qu'il est en prison, hasarda la jolie mercière.

— Mais... sa fille ?

— Ah ! répliqua la mercière, vous venez trop tard, ma belle dame.

— Et pourquoi ? demanda Catherine.

— Mais parce qu'il y a un quart d'heure que deux beaux seigneurs viennent de l'enlever, la belle Paola.

Catherine étouffa un cri d'effroi ; elle se souvint des angoisses de René, du récit qu'il venait de lui faire, et la superstitieuse Italienne se demanda si la bohémienne de Florence n'avait pas eu raison, et si son cher René n'était point un homme désormais voué à la mort.

La prédiction semblait devoir se réaliser.

IX

Tandis que madame Catherine se faisait raconter par les marchands du pont Saint-Michel les détails de l'enlèvement de Paola, cette dernière s'en allait, en litière, de l'autre côté de l'eau.

Le cortége et les deux gentilshommes gagnaient le quartier Saint-Paul et la porte Saint-Antoine.

Mais là, une fois cette porte franchie, la litière s'arrêtait.

— Maintenant, dit le cavalier qui chevauchait à gauche de la belle Florentine, le tour est joué... Descendez, chère Paola. Si on suit les traces de la litière, on n'en sera pas plus avancé.

Paola sortit de la litière, le cavalier se pencha, la saisit par la taille et, l'enlevant de terre, la prit en croupe.

En même temps, l'autre cavalier disait aux porteurs :

— Mes bons amis, vous pouvez vous en retourner, nous n'avons plus besoin de vous.

Il leur jeta quatre écus que l'un d'eux reçut dans son chapeau, et les porteurs, rebroussant chemin, repassèrent la porte Saint-Antoine et rentrèrent dans Paris.

Noë et Henri, car c'étaient bien eux, s'élancèrent alors au galop dans la direction de Charenton, et longèrent les murs du couvent des Pères de Saint-Antoine.

Mais, au bout d'un quart d'heure, ils rebroussèrent chemin pareillement, tournèrent le dos à Charenton et se jetèrent dans le sentier qui bordait l'enceinte fortifiée de Paris, au nord.

Noë tenait toujours Paola en croupe.

Quand ils eurent atteint, se dirigeant toujours vers l'ouest, les marais de la Grange-Batelière et la porte Montmartre, ils s'arrêtèrent.

Paola se laissa glisser de la selle de Noë, Henri mit pied à terre.

Alors l'Italienne posa son pied mignon sur le genou du prince, et, grâce à ce point d'appui, sauta lestement sur le cheval qu'il lui cédait.

— Adieu, à ce soir... dit Henri à Noë.

Noë et Paola montant le cheval du prince reprirent leur course au galop et continuèrent à suivre le mur d'enceinte.

Quant à Henri de Navarre, il ôta son loup, le mit dans sa poche, rentra dans Paris par la porte Mont-

martre, et s'en alla fort tranquillement à pied, se dirigeant du côté du Louvre.

Juste au moment où il atteignait le bord de l'eau et se dirigeait vers la poterne du Louvre, il aperçut une litière précédée par un estafier qui suivait le même chemin que lui.

Une femme mit la tête à la portière et le prince reconnut madame Catherine de Médicis.

Henri salua très-bas et s'effaça pour laisser passer la litière.

Mais la reine agita son mouchoir et l'appela par son nom.

— Monsieur de Coarasse! dit-elle.

Henri s'approcha de nouveau.

— Est-ce que vous alliez au Louvre? fit la reine.

— Votre Majesté dit vrai.

— Chez le roi?

— Oh! fit Henri avec modestie, Votre Majesté se rit de moi; je suis un trop pauvre gentilhomme pour m'en aller ainsi chez le roi. Je vais voir M. de Pibrac, qui est mon cousin...

— Ah! fit la reine.

Elle regarda attentivement Henri et lui trouva un air fort simple et fort naturel.

— Eh bien, reprit-elle, je vous prie, monsieur de Coarasse, de rester quelques instants chez Pibrac, et d'y attendre que je vous envoie querir.

— Moi!... madame?.

— Je viens de voir René, dit la reine.

Henri tressaillit, mais son visage demeura impassible.

— Et René, continua Catherine, m'a dit que vous aviez un talent tout particulier pour lire dans les astres.

En parlant ainsi, Catherine attachait un regard ardent, scrutateur sur le prince de Navarre.

Mais Henri prit un air à la fois grave et modeste et répondit :

— Votre Majesté sait sans doute que je suis Béarnais?

— Oui, certes.

— J'ai longtemps vécu dans les Pyrénées au milieu de bergers espagnols et de gitanos qui s'occupaient de nécromancie et de chiromancie, madame, et ils m'ont initié à leur art...

Henri parlait avec un tel accent de bonne foi que la reine en fut très-vivement impressionnée.

— Mais, ajouta-t-il, je dois humblement avouer à Votre Majesté que, si je devine quelquefois, je me trompe souvent.

— Ah!

— La science que j'ai étudiée est encore bien nébuleuse pour moi. Souvent j'erre à tâtons, et il suffit d'un léger obstacle pour me faire dévier du droit chemin, c'est-à-dire de la vérité.

— Cependant, vous avez dit la vérité à René.

Henri regarda la reine à son tour.

— Vraiment? fit-il.

— Oui, monsieur de Coarasse. Maintenant, allez chez Pibrac et attendez que je vous fasse prévenir. J'entre à présent chez ma fille Marguerite, et puis je rentre en mon oratoire.

— Votre Majesté désirerait-elle...

— Je veux vous consulter, monsieur de Coarasse.

Et la reine entra au Louvre.

Henri rencontra M. de Pibrac qui venait de visiter le poste des Suisses.

— Venez, lui dit-il vivement, conduisez-moi chez vous à l'instant même... il le faut!

M. de Pibrac crut qu'il s'agissait de Marguerite, et, sans questionner le prince, il lui dit simplement :

— Allons !

Puis il le conduisit chez lui par le petit escalier.

— Fermez votre porte au verrou, dit Henri; si on frappe vous n'ouvrirez pas.

Il courut au bahut, l'ouvrit et se glissa dans le couloir mystérieux, laissant M. de Pibrac assez stupéfait.

— Quand le prince colla son œil à ce trou perfide que le génie de madame Diane de Poitiers avait creusé dans les pieds d'ivoire du christ, la reine n'était point encore arrivée chez sa fille.

En revanche, madame Marguerite était avec Nancy.

La belle princesse, à demi couchée sur une ottomane placée vis-à-vis du christ, faisait sauter du bout de son pied mignon sa mule de satin rouge et regardait sa camérière avec mélancolie.

La jolie Nancy, assise sur un escabeau, une aiguille à la main, ajustait des nœuds de rubans à une robe de la princesse.

— Vraiment, disait Marguerite, tu crois qu'il m'aime ?...

— J'en suis sûre, madame.

Marguerite soupira.

— Mon Dieu ! dit-elle, comme il est triste d'être prince... Les princes sont des esclaves couronnés, ma petite. Il ne leur est permis ni d'aimer, ni d'être aimés, ni de pleurer, ni de se réjouir...

— Oh ! Votre Altesse exagère...

— Non.

— Elle voit les choses bien en noir...

— Tu crois? Mais tu ne sais donc pas, mignonne, que si j'étais maîtresse de ma destinée, au lieu d'épouser ce vilain prince de Navarre, je voudrais être une simple fille de noblesse comme toi et mettre ma main dans la *sienne !*...

Nancy eut un joli sourire et se tut.

— Il y a dans la vie des pressentiments étranges, poursuivit Marguerite. La première fois que je l'ai vu, il y a huit jours, j'ai éprouvé une émotion extraordinaire... et sur-le-champ une voix s'est élevée en moi qui me disait : Cet homme jouera un rôle dans ta destinée...

Madame Marguerite en était là de ses confidences, et le prince les écoutait avec un sensible plaisir, lorsqu'on gratta à la porte.

C'était la reine.

Henri vit entrer madame Catherine, pâle, émue.

Elle fit un signe à Nancy, et Nancy sortit sur-le-champ.

La reine-mère n'aimait pas beaucoup sa fille; elle

n'avait jamais eu qu'une affection vraie et sérieuse, son dernier fils, M. le duc d'Alençon.

Mais à défaut de cette affection qu'elle refusait à ses autres enfants, il y avait pour elle un lien d'habitude, et plus, peut-être, un besoin d'épanchement qui la faisait accourir chez la princesse et la poussait à lui confier ses chagrins.

Or, pour madame Catherine, la résistance inattendue de Charles IX était une douleur violente; la foudre qui menaçait René l'épouvantait comme si elle eût dû fondre sur sa tête.

Marguerite savait que la reine était allée visiter René dans son cachot.

— Eh bien, madame? dit-elle en se levant et courant à elle.

— Ah! soupira Catherine, c'est affreux... on l'a enchaîné!... Il est dans un cachot humide et sans air. Le roi a ordonné qu'on le traitât avec la dernière rigueur.

Marguerite ne répondit point.

— Pourtant, murmura la reine, j'espérais le sauver.

— Ah! fit Marguerite.

— Mais voici qu'un événement étrange me bouleverse.

— Mon Dieu! murmura la princesse.

Alors Catherine raconta son entretien avec René et les choses extraordinaires que celui-ci lui avait confiées, tant au sujet de la prédiction que lui fit autrefois la bohémienne de Florence que touchant le jeune sire de Coarasse.

Si la reine eût été moins émue elle-même, elle eût vu Marguerite rougir et pâlir tour à tour.

La jeune princesse ne savait pas un mot des entretiens qui avaient eu lieu entre René et Henri, et cette prétendue science divinatoire la jeta dans une stupeur profonde.

La reine continua :

— J'ai supposé d'abord qu'il y avait au jeu quelque supercherie de ce Gascon, mais il paraît qu'il a dit à René des choses que lui seul savait.

— En vérité! fit la princesse toute bouleversée.

— Et, comme la bohémienne, il lui a prédit que sa fille causerait sa mort...

— Quelle plaisanterie!

— Le jour où elle aimerait un gentilhomme.

Or, René était tellement frappé de cette idée qu'il m'a suppliée de l'amener au Louvre et de veiller sur elle comme un dragon veille sur un trésor, mais...

La reine s'arrêta un moment, comme si elle eût succombé sous le poids de l'émotion.

— J'ai voulu, avant que d'aller chercher Paola, reprit-elle, voir Renaudin, le président au Châtelet, chargé des instructions criminelles. Renaudin me doit tout, il m'a promis de faire tous ses efforts pour sauver René.

— Renaudin n'est pas le parlement, objecta Marguerite.

— Non, dit la reine, mais il m'a promis de trouver un moyen.

— Lequel ?

— Je ne sais encore, mais il le trouvera. Je l'attends ce soir à neuf heures.

— Mais, continua la reine, en sortant du Châtelet, au lieu de courir au pont Saint-Michel prendre Paola, j'ai donc voulu aller rue Saint-Louis-en-l'Ile, chez Renaudin, et ce n'est qu'en sortant de chez lui que je suis revenue au pont.

— Eh bien ?

— On venait d'enlever Paola.

Marguerite fit un geste d'étonnement.

— Un quart d'heure auparavant, poursuivit Catherine, une litière, escortée par deux cavaliers masqués, s'était arrêtée devant la boutique de René, la porte s'était ouverte, et Paola était montée dans la litière.

— C'est étrange ! murmura Marguerite.

La reine reprit :

— Alors j'ai eu un soupçon... un soupçon bizarre ; je me suis souvenue que ce sire de Coarasse, qui prétend lire dans les astres, avait un compagnon, cousin comme lui de Pibrac ; j'ai songé que tous deux peut-être étaient les ravisseurs.

— Oh ! quelle idée ! fit la princesse, qui se sentit mordre au cœur par un sentiment de jalousie.

— Si cela eût été, poursuivit Catherine, il devenait évident que l'un ou l'autre était aimé de Paola, et que Paola trahissait son père à leur profit... Alors ceci expliquait la prétendue science divinatoire de ce gentillâtre.

— En effet, balbutia Marguerite.

— Mais, continua la reine, qui ne prit point garde

à l'émotion croissante de la princesse, cela n'était pas.

— Oh ! dit Marguerite, qui respira bruyamment, vous... croyez ?...

— Je me suis fait indiquer le chemin qu'avaient pris la litière et les ravisseurs.

— Et... vous l'avez suivie ?

— Oui, jusqu'à la porte Saint-Antoine. Là j'ai rencontré la litière et les porteurs, mais la litière était vide. L'un des cavaliers masqués avait pris Paola en croupe, et tous deux s'étaient élancés au galop sur la route de Charenton.

Mes porteurs étaient essoufflés. C'eût été folie de songer à poursuivre des hommes montés sur des chevaux frais. J'ai rebroussé chemin et je suis rentrée au Louvre.

— Mais, madame, dit Marguerite, comment savez-vous alors que ce sire de Coarasse n'est point un des deux ravisseurs ?

— Parce que, au moment où je rentrais, je l'ai trouvé à la porte du Louvre, à pied, marchant fort tranquillement et s'en allant chez M. de Pibrac, son cousin.

Le visage assombri de Marguerite s'éclaira tout à coup.

— Ainsi, murmura la reine, cet homme a dit vrai ; il a prédit que la fille de René serait enlevée par un gentilhomme, et que, ce jour-là, René courrait un danger de mort.

— Tout cela est bien extraordinaire, madame ! dit Marguerite.

Mais Catherine songeait à René et se désolait.

— Le roi est inflexible, disait-elle, et si Renaudin ne trouve pas un moyen...

— Renaudin est homme de ressources, il trouvera ce moyen, répondit Marguerite, qui cherchait à calmer l'inquiétude dévorante de la reine.

— Puisque ce Coarasse est sorcier, dit la reine, je le vais consulter.

— Y songez-vous, madame ?

— Oui, dit la reine, je veux savoir...

Et elle appela : — Nancy ! Nancy !

Nancy ne répondit pas.

Marguerite tira alors le gland d'un cordon qui correspondait avec une sonnette placée à l'étage supérieur.

Au bruit, Nancy, qui était montée chez elle, redescendit.

— Ma petite, lui dit Catherine, tu vas aller chez M. de Pibrac...

— Oui, madame.

— Tu y trouveras son cousin M. de Coarasse...

— Oui, madame.

— Et tu le conduiras dans mon cabinet.

Nancy s'inclina et sortit.

Alors Henri quitta son observatoire, d'où il n'avait perdu ni un mot ni un geste du colloque de madame Catherine avec la princesse Marguerite.

Il revint dans la chambre de M. de Pibrac, ferma le bahut, et dit au capitaine des gardes : — Poussez votre verrou... on va venir...

M. de Pibrac, fort étonné, regardait le prince.

— Je vous conterai tout cela plus tard, dit-il ; maintenant c'est impossible... je n'en ai pas le temps...

En effet, trois secondes après, M. de Pibrac entendit frapper à sa porte, alla ouvrir et vit entrer Nancy.

Henri s'était assis dans un fauteuil et feuilletait fort négligemment un livre de chasse.

— Monsieur de Coarasse, dit la jolie camérière, je vous engage à me suivre.

— Où me conduirez-vous, ma belle demoiselle ? demanda le prince.

— Chez madame Catherine.

— Chez la reine! exclama M. de Pibrac.

Et il regarda Henri avec inquiétude.

Henri souriait.

— La reine a su que je m'occupais de nécromancie, dit-il. Au revoir, mon cousin.

Et il suivit Nancy.

Mais quand il fut dans la grande salle qui précédait l'appartement de M. de Pibrac, salle alors déserte, Henri regarda la camérière.

— Ma petite Nancy, dit-il, je crois que nous sommes amis...

— Et alliés, monsieur de Coarasse.

— Tu sais pas mal de mes secrets...

— Et vous savez... le mien...

— Aussi je me fie à toi.

— De quoi s'agit-il? fit Nancy, vous pouvez parler...

— Tu ne... jaseras... pas?

— Moi! dit Nancy.

— C'est que... les femmes...

— Je suis muette comme la porte d'un cachot.

— Très-bien!

— Est-ce que vous avez un secret à me confier, monsieur de Coarasse?

— A peu près...

— Voyons!

— Aussitôt que tu m'auras introduit chez la reine, tu retourneras chez madame Marguerite...

— Bien!

— Et tu lui diras : Madame, Henri de Coarasse vous supplie de ne pas croire un mot touchant sa sorcellerie.

— Hein? fit Nancy.

Henri continua :

— Il n'est pas plus sorcier que vous et moi, diras-tu, mais il supplie Votre Altesse d'attendre à ce soir.:. et il lui expliquera tout.

— Très-bien! dit Nancy.

— Seulement, acheva le prince, tu auras bien soin d'ajouter : La confidence que je vous fais, madame, est des plus graves! le sire de Coarasse joue sa tête...

— Que me chantez-vous là! exclama la camérière stupéfaite.

— La moitié de la vérité, ma petite. Mais tu es mon amie.

— Oh! certes!

— Et tu rapporteras cette moitié de vérité comme une vérité tout entière.

— Bon!

— Et madame Marguerite se taira... et elle me recevra ce soir...

Nancy regarda Henri en clignant de l'œil.

Puis elle le conduisit chez madame Catherine et le laissa seul dans le cabinet de travail de la reine.

Quelques minutes après, la reine arriva.

Henri avait pris une attitude assez embarrassée.

— Asseyez-vous donc, monsieur de Coarasse, dit la reine.

— Madame... en présence de Votre Majesté... je n'oserais...

— Monsieur de Coarasse, dit la reine, il n'y a pas de Majesté ici... Vous êtes un sorcier, et moi une pauvre femme qui veut qu'on lui dise la bonne aventure.

En parlant ainsi, la reine regardait Henri, et on eût dit qu'elle voulait pénétrer au plus profond de sa pensée.

— Henri soutint ce regard avec calme.

— Ainsi, demanda Catherine, vous lisez dans les astres?...

— Oh! bien imparfaitement, madame...

— Vous pronostiquez dans l'avenir ?

— Je me trompe bien souvent.

— Mais vous devinez parfois des événements enfouis dans les brumes du passé?...

— Ceci est plus facile, madame, dit Henri.

— Ah! vraiment?

— Ainsi, avec certaines préparations cabalistiques, poursuivit le prince, il m'arrive parfois de réussir

assez bien quand les événements sur lesquels on me consulte ne sont pas très-éloignés.

— Monsieur de Coarasse, dit la reine, vous m'avez vue rentrer au Louvre tout à l'heure.

— Oui, madame.

— Pourriez-vous me dire d'où je venais ?

— Peut-être...

— Et ce que j'ai fait et dit en route?

— J'essayerai, madame.

— Faut-il vous donner la main ? demanda la reine.

— Oui, madame, mais... auparavant...

Henri se leva et parcourut d'un regard distrait le cabinet de travail de la reine. Son regard finit par s'arrêter sur un flacon qui renfermait une liqueur noirâtre.

— Qu'est-ce que cela, madame? demanda-t-il.

— Ça, dit la reine, c'est de l'*encre sympathique*.

Henri prit le flacon qui se trouvait placé sur la cheminée et le posa sur la table devant laquelle la reine s'était assise.

— Maintenant, dit-il, je supplierai Votre Majesté de me permettre d'allumer cette bougie.

— Faites...

— Et de tirer les épais rideaux des croisées.

— Faites, répéta la reine.

Henri ferma les rideaux, alluma le flambeau, le posa sur la table et s'assit.

Puis il prit de la main gauche le flacon d'encre sympathique, et, le plaçant entre la flamme de la bougie et son œil, de manière à voir au travers, il dit à la reine :

— Maintenant, je supplie Votre Majesté de me donner sa main.

— Laquelle?

— La gauche, celle que les Latins appelaient *sinistra*.

La reine tendit sa main, et le prince, grave et solennel, regarda au travers du flacon d'encre sympathique transformé en oracle.

X

Henri jouait merveilleusement son rôle de sorcier, mais une femme moins superstitieuse que la reine ne s'y fût peut-être pas laissé prendre.

Le prince regarda longtemps et alternativement le flacon d'encre sympathique et les lignes de la main que lui tendait Catherine.

— Madame, dit-il enfin, je vois Votre Majesté marchant dans un souterrain, éclairée par des torches que portent deux hommes devant elle.

— Où est ce souterrain? demanda la reine.

— Je ne sais au juste, mais il est dans le voisinage de la Seine.

— C'est vrai, dit la reine. Après ?

— Je vois Votre Majesté entrer dans un réduit noir, infect; un homme est couché par terre en ce lieu.

— C'est vrai encore.

— Un autre homme s'assoit non loin de Votre Majesté...

— Quel est cet homme?

— Son visage est dans l'ombre, hors du cercle de lumière de la torche... je ne puis le voir.

— Et... l'autre?

— Celui qui est couché?

— Oui.

— C'est René, dit le prince après un moment de silence; et le souterrain où se trouve Votre Majesté doit être le Châtelet.

— C'est vrai, fit Catherine étonnée. Que dis-je à René?

— Vous êtes penchée sur lui, madame; vous parlez bas... mais vous parlez de quelqu'un que je connais...

— Quel est ce quelqu'un?

— Attendez... je ne sais pas...

Henri se reprit à examiner la main de la reine, puis il regarda fort attentivement au travers du flacon.

— Tiens! dit-il tout à coup et avec un accent qui jouait admirablement la surprise, cet homme dont vous parlez, c'est moi!

La reine, vivement impressionnée, murmura :

— C'est toujours vrai, monsieur de Coarasse.

— René parle de moi avec terreur, continua le prince.

— Et... moi?

— Vous! fit Henri... Ah! mon Dieu!... je vous

vois froncer le sourcil... vous paraissez irritée contre moi... vous me traitez d'imposteur.

A ces derniers mots, s'il fût resté quelque doute en l'esprit de la reine sur la science divinatoire du sire de Coarasse, ces doutes se fussent évanouis.

En effet, pour que Henri pût connaître ce dernier détail par les moyens ordinaires et naturels, il eût fallu qu'il se trouvât dans le cachot de René lorsque la reine y était, ou bien qu'il eût assisté à son entretien avec Marguerite.

Or, la reine ignorant l'existence du trou mystérieux pratiqué dans les pieds du christ, et convaincue que le prince n'avait pas vu Marguerite, la reine, disons-nous, ne pouvait plus douter qu'il ne possédât des moyens surnaturels.

Henri continua :

— Ce qu'il y a de bizarre, madame, c'est que vous parlez avec René une langue que je ne comprendrais pas, si je l'entendais de mes oreilles.

— Et cependant... vous comprenez?...

— Le flacon me l'a traduite.

La reine était stupéfaite. Jamais le charlatanisme de René n'avait produit des résultats aussi exacts.

— C'est étrange! dit-elle.

— Vous faites une promesse à René, poursuivit le prince.

— Quelle est cette promesse?

— De le sauver!

— Et pensez-vous, demanda la reine, qui regardait maintenant Henri comme un oracle, pensez-vous que je la tiendrai, cette promesse?

Henri répondit résolûment :

— Oui, madame.

En répondant ainsi le prince pensait : Je puis toujours le lui promettre, ça fait bien ; si je me trompe, tant mieux.

La reine respira.

— Voyons, dit-elle, comment croyez-vous que je pourrai la tenir?...

Cette question parut embarrasser quelque peu le sire de Coarasse.

Il ferma les yeux et sembla consulter le monde invisible ; puis ses yeux se rouvrirent et plongèrent un regard ardent à travers le flacon ; puis encore il serra la main de la reine et l'examina une fois encore.

— Madame, dit-il, je vous vois marchant sur un pont, vous traversez une rivière.

— Où vais-je?

— Vous pénétrez dans une rue triste et silencieuse, vous entrez dans une maison... Je vous vois avec un homme...

— Quel est cet homme?

Henri répondit sans hésiter :

— Il est vêtu de noir. C'est un juge.

La justesse de ces révélations impressionnait la reine à ce point qu'elle était toute tremblante.

— Et... ce juge? fit-elle avec angoisse.

— Je le vois marcher... il vient...

— Où?

— Ici.

— Pourquoi vient-il?

— Il vous apporte le moyen de tenir la promesse que vous avez faite... Il sauvera René!

— En êtes-vous sûr? demanda la reine d'une voix mal assurée.

— Le flacon le dit.

— Et quand viendra ce juge?

A cette question, Henri crut devoir varier quelque peu sa mise en scène.

— Je vais essayer de le préciser.

Puis il se leva, prit le flambeau et s'approcha du sablier placé sur la cheminée. Il plaça devant le sablier le flacon magique, et après un moment d'hésitation :

— Le juge viendra entre neuf et dix heures du soir, dit-il.

— C'est vrai, murmura la reine.

Et, confondue par toutes ces révélations, elle regarda le prince d'un œil égaré, et pendant un moment elle n'osa l'interroger.

— Est-ce tout ce que Votre Majesté veut savoir? demanda Henri.

— Oh ! non, répondit la reine.

Henri revint s'asseoir devant la table et reprit la main de Catherine.

— Que voyez-vous sur le pont Saint-Michel ? demanda la reine.

Henri garda un silence assez long pour laisser croire à la reine que le flacon magique ne rendait ses oracles que lambeau par lambeau.

— Je vois un rassemblement de populaire, dit-il enfin, devant la boutique de maître René.

— Cette boutique est-elle ouverte ?

— Non, elle est fermée.

— Est-ce tout ?

— Non, je vois encore venir une litière avec deux cavaliers.

— Ah ! dit la reine ; les connaissez-vous ?

— Non, madame. D'ailleurs, je ne puis voir leur visage.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est masqué.

— Quelle est la personne qui est dans la litière ?

— Elle est vide, répondit Henri, les yeux fixés sur le flacon.

— Regardez toujours... Est-elle encore vide ?

— Non, l'un des cavaliers descend de cheval et la porte de la boutique s'ouvre devant lui. Une femme en sort.

— Ah !...

— Cette femme est la fille de René... Elle monte dans la litière... et la litière se met en marche.

— Suivez-la, dit Catherine.

— Elle traverse le pont de la Cité, elle passe une seconde fois la Seine...

— Bien.

— Elle suit la rivière.

— En aval ?

— Non, en amont... Je la vois sortir de Paris Tiens ! dit Henri avec une surprise naïve, elle s'arrête... la fille de René en descend... elle monte en croupe de l'un des cavaliers.

— Ah ! ah !

— Et les deux cavaliers s'éloignent au galop.

— Où sont-ils ?

Henri ferma les yeux, puis les rouvrit et regarda au travers du flacon, puis les referma encore.

— Ils galopent, dit-il, ils galopent... toujours en remontant le cours de la Seine... La nuit vient... je ne vois plus.

— Regardez bien ! regardez bien !

Mais Henri secoua la tête.

— La nuit... répéta-t-il. L'oracle est fatigué.

Et il reposa le flacon sur la table, parut en proie à une grande lassitude et s'essuya le front comme s'il eût été baigné de sueur.

— Cependant, monsieur de Coarasse, insista Catherine, je voudrais bien savoir encore une chose.

— Parlez, madame, répondit-il avec soumission, j'essayerai de vous répondre.

Il reprit le flacon et l'exposa de nouveau à la flamme de la bougie.

— La prédiction de la bohémienne touchant René se réalisera-t-elle, et pensez-vous que René mourra parce que sa fille aura épousé un gentilhomme ?

— Oui, madame.

— Cependant vous venez de me dire que le juge le sauverait.

— Aussi l'heure du trépas de René est loin encore.

— Ce cavalier qui enlève Paola n'est donc pas son amant?

— Il ne le sera jamais.

— Pourquoi?

— Parce que René retrouvera sa fille.

— Quand?

Henri recommença le manége du sablier, puis il prit une plume et écrivit plusieurs chiffres sur un morceau de parchemin qui se trouvait sur la table.

La reine, pleine d'anxiété, le regardait faire.

— Dans un mois, dit-il enfin.

Et alors, regardant la reine :

— Madame, dit-il, je supplie Votre Majesté de ne plus m'interroger aujourd'hui. Je suis accablé de lassitude et je pourrais me tromper.

— Soit, dit la reine, mais je vous attends demain, monsieur de Coarasse. Je veux savoir bien d'autres choses encore.

— Demain, je serai aux ordres de Votre Majesté.

Henri se leva de nouveau et alla écarter les rideaux des croisées.

Mais la précaution était inutile, car la nuit était venue.

Catherine lui tendit sa main à baiser et le congédia en lui disant :

— A demain, monsieur de Coarasse...

. . . . . .

Henri, en sortant de chez la reine, au lieu de quitter le Louvre, monta chez Nancy.

La jolie camérière l'attendait dans sa chambre pour le conduire chez madame Marguerite.

— Venez vite! lui dit-elle, venez! La princesse, à qui j'ai reporté vos paroles énigmatiques, est dans une grande anxiété.

— Ah! ah! fit Henri.

Nancy le prit par la main et le fit descendre par le chemin ordinaire.

Marguerite, en effet, attendait le prince avec une impatience mêlée de curiosité et de crainte.

Henri le comprit à la façon spontanée dont elle lui tendit la main.

— Voilà le sorcier! dit Nancy en riant.

Et la railleuse camérière s'en alla.

Alors Marguerite regarda le jeune homme.

— Ah! lui dit-elle, expliquez-vous... expliquez-vous bien vite, monsieur!

Et tandis qu'il portait sa main à ses lèvres, la princesse le conduisit sur l'ottomane et l'y fit asseoir.

— Madame, lui dit Henri, je vais faire à Votre Altesse une confidence qui pourrait m'envoyer en Grève, si jamais la reine en était instruite.

Marguerite frissonna.

— Mon Dieu! dit-elle.

— Mais je crois à la loyauté de Votre Altesse et je puis parler.

— Vous avez raison, dit-elle en pressant doucement sa main. Je suis votre... amie... et je ne vous trahirai pas... quelque épouvantable que puisse être votre révélation...

La voix de Marguerite était émue...

— Oh! rassurez-vous, madame, dit Henri, je n'ai commis aucun crime et je suis digne de votre amitié...

— Eh bien, parlez...

Henri raconta alors à Marguerite comment, en

venant à Paris, il avait fait, entre Tours et Blois, la rencontre de René; puis comment il l'avait retrouvé entre Blois et Beaugency.

— Ah! mon Dieu! s'écria Marguerite, votre ami Noë et vous, étiez donc les deux gentilshommes que René voulait faire pendre?

— Précisément.

Alors le prince, continuant son récit, expliqua l'embarras où il s'était trouvé en venant au Louvre, et la terreur que lui avait inspirée la réputation d'empoisonneur que possédait René.

— C'est alors, dit-il, que, pour nous protéger contre René, M. de Pibrac songea à nous présenter au roi.

Après avoir narré sa première entrevue avec Charles IX, Henri en vint à la hardiesse de Noë qui s'était introduit chez Paola. Il raconta comment le jeune homme avait malgré lui entendu les confidences du superstitieux Italien.

— Cela, madame, acheva-t-il, me donna la malheureuse idée de m'emparer de l'esprit crédule de René et de jouer auprès de lui le rôle de sorcier. L'enchaînement des faits m'a dominé.

Henri termina son récit par l'enlèvement de Godolphin et de Paola.

Il ne cacha que trois choses à Marguerite : d'abord la passion naissante qu'il éprouvait à de certaines heures pour la belle argentière;

Ensuite, l'existence du trou percé dans les pieds du christ;

Enfin, sa véritable identité. Il demeura pour elle le sire de Coarasse, gentilhomme béarnais.

Marguerite écouta les révélations du jeune homme comme elle aurait écouté un conte de fées, et lorsqu'il eut fini, elle le regarda.

— Mon pauvre ami, lui dit-elle, vous avez raison de me dire que si la reine savait la vérité, elle vous enverrait en Grève.

— Mais elle ne la saura pas.

Marguerite, anxieuse, ne répondit point d'abord et se prit à songer.

Enfin, relevant la tête et regardant Henri :

— Jusqu'à présent, dit-elle, tout est allé pour le mieux.

— En effet.

— Mais l'avenir m'effraye.

-- Bah! fit Henri.

— Comment continuer ce rôle?

— Dame ! c'est difficile. Cependant, puisque René tirait ses révélations du sommeil de Godolphin, pourquoi n'en tirerions-nous pas, nous aussi?

— C'est vrai... mais...

Marguerite s'arrêta rêveuse.

— Ecoutez, dit-elle après un moment de silence, moi aussi je vais vous confier un secret.

— J'écoute, madame.

— La reine-mère a fait remanier le Louvre tout entier, pendant un automne où le roi était à Saint-Germain. Son esprit défiant a creusé des escaliers et des corridors dans l'épaisseur des murs, percé des judas çà et là.

Henri tressaillit et crut un moment que la princesse savait l'histoire du christ d'ivoire.

Marguerite continua :

— Un jour je m'aperçus que Sa Majesté me faisait épier. On avait fait un trou dans le mur...

L'inquiétude d'Henri augmenta.

— L'esprit soupçonneux de la reine lui avait suggéré l'idée de m'espionner à travers une cloison. Ah ! s'interrompit Marguerite, j'oubliais de vous dire que je n'habitais point alors cette chambre, mais une autre qui se trouve à l'autre extrémité du corridor.

Henri respira en écoutant cette explication.

— Un jour, poursuivit la princesse, je surpris un œil qui m'observait...

— Celui de la reine ?

— Précisément.

— Diable ! murmura Henri.

— Alors j'allai gratter à sa porte et je lui dis : Madame, je vous déclare que quelque respect que j'aie pour vous, je m'irai plaindre au roi, si vous ne me permettez point de changer d'appartement d'abord, et si vous ne me jurez ensuite sur le salut de votre âme que les murs de ma nouvelle demeure resteront intacts.

— Et que répondit la reine, madame ?

— La reine eut peur de la colère du roi. Elle me fit le serment que je demandais, et elle est trop superstitieuse pour y manquer.

— Très-bien, dit Henri : mais où Votre Altesse en veut-elle venir ?

— Attendez, continua Marguerite en souriant, vous allez voir. A quelque temps de là, des circonstances qu'il est inutile de vous rapporter...

— Bon ! pensa Henri : je gage qu'il est question de mon cousin de Guise.

— De certaines circonstances m'obligèrent à me défier de la reine ; je me mêlais un peu de politique...

— Ah ! fit Henri avec un fin sourire.

— Ma manière de voir n'était pas celle de la reine ; je recevais ici des personnes que Sa Majesté voyait avec défiance. Si la reine ne m'épiait plus à travers les murs, du moins elle pouvait entrer chez moi à tout moment... Alors je songeai à lui appliquer la peine du talion.

Henri se prit à sourire.

Marguerite leva la main vers le gland de sonnette qui correspondait avec la chambre de Nancy.

— Nancy et moi, dit-elle, nous imaginâmes de percer un trou à notre tour, non point dans le mur, mais dans le plafond du cabinet de travail de madame Catherine, un jour que Sa Majesté était partie pour aller passer un mois à Amboise.

La chambre de Nancy est située au-dessus du cabinet de travail. Nous enlevâmes une des dalles du parquet de cette chambre, puis nous perçâmes le trou.

Or, acheva Marguerite, quand je m'occupais de politique, Nancy montait dans sa chambre, soulevait la dalle et s'assurait que madame Catherine était dans son cabinet. Si la reine se levait et sortait, vite ! Nancy tirait à elle le cordon, en prenant bien soin de ne pas agiter la sonnette, et comme je voyais remuer le cordon, je m'empressais de faire

sortir par cette petite porte les personnes qui étaient chez moi.

— Eh! eh! dit Henri, c'était fort bien imaginé, cela.

— N'est-ce pas ? Seulement, depuis que je ne me mêle plus... de... politique...

— Le trou devient inutile.

— Cependant, à cette heure, dit Marguerite en riant, Nancy fait le guet, car vous êtes ici...

— Mais, madame, dit Henri, voulez-vous maintenant m'expliquer...

— Pourquoi j'ai songé au trou ?

— Oui.

— Nous mettrons Nancy dans la confidence. Nancy écoutera tout ce qui se fera et se dira dans l'appartement de madame Catherine.

— Et je le lui répéterai le lendemain ?

— Précisément. De cette façon vous pourrez soutenir votre réputation de sorcier.

En parlant ainsi, Marguerite agita le cordon de la sonnette.

Quelques secondes après Nancy arriva.

— Petite, dit la princesse, il est neuf heures, tu vas conduire M. de Coarasse dans ta chambre.

— Pourquoi, madame ?

— Tu lui feras appliquer son œil au judas que tu sais.

— Ah!

— Et tu le laisseras écouter la conversation que madame Catherine va sans doute avoir avec le président Renaudin.

Cette dernière combinaison de la princesse achéva de rassurer Henri, qui se disait :

— J'ai bien raconté à madame Catherine comment j'avais surpris les secrets de René, mais j'aurais été fort embarrassé de lui expliquer demain comment j'aurais su que le président Renaudin voulait sauver René.

Et le prince, souriant dans sa barbe, ajouta *in petto :*

— C'est un singulier logis que le Louvre ; chacun y possède son petit judas, et personne ne s'imagine que les autres sont capables d'en faire autant. La reine espionne sa fille et ne se doute point que la princesse l'observe à son tour, et celle-ci est bien loin de supposer que moi aussi j'ai mon judas...

— Allez vite! lui dit Marguerite.

Elle lui donna sa main à baiser, et Nancy, ouvrant la porte du couloir, poussa le prince par les épaules.

— Vite! répéta-t-elle.

Henri et Nancy montèrent à pas de loup dans la chambre de la jolie camérière, qui se trouvait plongée dans l'obscurité. Seulement un point lumineux brillait au milieu du parquet.

— Voilà le trou, dit Nancy.

Henri se coucha à plat ventre et aperçut verticalement au-dessous de lui la table sur laquelle il faisait tout à l'heure ses expériences de sorcellerie.

La reine était assise auprès de cette table.

En face d'elle, un homme chauve, vêtu de noir, était assis.

C'était maître Renaudin.

— Ecoutez bien, dit Nancy, moi je m'en vais.

Et la jolie camérière s'en alla sur la pointe du pied comme elle était venue et redescendit auprès de madame Marguerite, qui, sans doute, l'allait mettre entièrement dans sa confidence.

Henri, attentif, écoutait ce que le président Renaudin disait à madame Catherine.

XI

Tandis que ces événements se passaient au Louvre, René, plein d'angoisse et de terreur, gisait sur la paille humide de son cachot.

Après le départ de la reine, le Florentin avait été un moment réconforté par la pensée que madame Catherine allait veiller sur sa fille.

Il croyait si bien à la prédiction de la bohémienne qu'il lui semblait impossible qu'il pût mourir tant que sa fille n'aurait point épousé un gentilhomme.

Mais si René commençait à espérer, il n'en songeait pas moins avec épouvante à la torture qu'il devait subir.

René était lâche, il craignait la douleur presque autant que la mort.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que la porte de son cachot se rouvrît.

Enfin le geôlier vint lui apporter son souper. Ce souper consistait en un morceau de pain et une cruche d'eau.

René se souvint de la recommandation de la reine.

« Tu demanderas à te confesser, » lui avait-elle dit.

— Mon ami, dit le Florentin d'un ton suppliant en regardant le geôlier, veux-tu me rendre un service?

— Si mon devoir me le permet, monsieur René...

— Je voudrais me confesser.

— Je ne suis pas prêtre, monsieur René...

— Mais tu peux m'en envoyer un.

— Je vais en parler à M. de Fouronne, le gouverneur.

Et le geôlier sortit...

Quelques instants après, il revint.

— Monsieur René, dit-il, le gouverneur n'est pas au Châtelet.

— Où est-il?

— Au Louvre, chez le roi.

— Quand reviendra-t-il?

— Je ne sais.

— Eh bien, à son retour... tu ne manqueras point de lui en parler, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille!

René attendit quelques heures encore; enfin, comme dix heures sonnaient, le sire de Fouronne, gouverneur du Châtelet, revint du Louvre.

Le geôlier lui fit part de la demande du prisonnier.

— Diable! dit le gouverneur, il est bien tard... les prêtres sont couchés à cette heure...

— Cependant, observa le geôlier, le prisonnier insiste et se désole... Il veut avouer ses péchés sans retard.

— Eh bien, répondit le gouverneur, va lui chercher un moine.

Le geôlier sortit pour aller exécuter les ordres du gouverneur.

Comme il franchissait le seuil de la prison, il fut accosté par un frère génovéfain qui lui demanda l'aumône.

— Parbleu! pensa le geôlier, voilà qui tombe à merveille!

Et, regardant le moine :

— Avez-vous la messe? dit-il.

— Oui, mon frère, répondit le génovéfain.

— Alors, vous pouvez confesser, j'imagine. Venez avec moi...

Le moine se laissa conduire par le geôlier, qui le mena dans le cachot de René et l'y enferma.

— Vous serez dans l'obscurité, dit-il en s'en allant, mais ne craignez rien, le prisonnier est enchaîné...

— Je ne crains que Dieu! murmura le moine.

— Et d'ailleurs, ajouta le geôlier en refermant la porte, les péchés que M. René va vous confesser sont d'une si vilaine couleur que vous ne perdrez rien à ne pas les voir.

Quand il fut seul, le moine se pencha vers René et lui dit tout bas : — Je viens de la part de la reine.

— Je l'ai bien pensé, murmura le Florentin.

— La reine travaille à vous sauver...

— Ah !

— Demain vous subirez la torture...

René frissonna.

— De votre courage dépendra votre salut.

— Mais on me brisera les os...

— On les meurtrira, mais on ne les brisera point.

— On me gonflera le ventre comme une outre, soupira le Florentin.

— On ne meurt point de la question.

— On m'enfoncera des coins de bois entre les jambes liées l'une à l'autre.

— Il faudra supporter cette douleur atroce et nier.

— Mon Dieu! mon Dieu ! murmura René.

— Songez, dit le moine, que si vous avouez, vous êtes condamné par avance.

— Mais, observa le Florentin, mon poignard et ma clef qu'on a trouvés...

— Vous direz que le soir du crime vous avez laissé le tout chez vous, dans votre boutique du pont Saint-Michel, que vous avez confié votre dague à Godolphin pour qu'il la portât à un remouleur.

— Je le dirai, fit René, qui crut comprendre que la reine voulait rejeter le crime sur Godolphin.

— Quant à la clef, poursuivit le moine, Godolphin en avait une semblable. Ce sera celle qu'on aura trouvée...

— Mais si on me demande compte de mon temps pendant la nuit du crime ?

— Vous direz que vous étiez au Louvre... travaillant avec la reine...

— Et... la reine ?...

— La reine l'affirmera... Adieu ! dit le moine, je n'ai plus rien à vous dire. Mais prenez bien garde ! Si la torture vous arrache un aveu, vous êtes perdu et la reine ne pourra vous sauver.

— Je nierai... dit René.

— Le moine frappa à la porte du cachot et le geôlier vint lui ouvrir.

— Eh bien, mon père, lui dit-il, n'est-ce pas que c'est un grand pécheur ?

Le moine cachait son visage dans ses mains, donnait tous les signes d'une vive douleur et s'en alla en murmurant :

— Ah ! le pauvre homme !...

— Bon ! pensa le geôlier, je gage que ce misérable René lui aura persuadé qu'il est innocent. Le drôle est de force à mentir à Dieu lui-même.

. . . . . .

René passa une nuit affreuse, rêvant d'instruments de torture et d'échafaud.

— Ah! se disait-il, si la reine veut me sauver, pourquoi ne me fait-elle pas grâce de la torture aussi ?

Et le Florentin écouta sonner les heures les unes après les autres, et la nuit s'écoula sans qu'il eut fermé les yeux.

Quand il vit poindre un faible rayon de jour par le soupirail de son cachot, il se prit à trembler de tous ses membres.

L'heure approchait...

Lorsqu'il entendit résonner des pas dans le couloir souterrain, derrière la porte, il faillit se trouver mal.

— On vient me chercher, pensa-t-il.

En effet, la porte de son cachot s'ouvrit et René vit apparaître d'abord le geôlier, puis le gouverneur, et, derrière lui, deux soldats.

— Maître René, dit le sire de Fouronne, vous allez être conduit à la chapelle et vous y entendrez la messe...

René respira, mais ce ne fut pas pour longtemps.

— Après quoi, ajouta le gouverneur, vous subirez la question, si toutefois vous ne préférez confesser votre crime.

— Je suis innocent, dit René.

Le gouverneur haussa les épaules et ne répondit pas.

On débarrassa René des chaînes qu'il avait aux pieds et on le conduisit à la chapelle, où il entendit la messe.

René n'était certes point dévot, bien qu'il eût de tout temps professé une grande haine pour les calvinistes; cependant il écouta la messe avec une grande ferveur, et il eût voulu la prolonger indéfiniment, tant il redoutait le terrible instant...

Mais la messe finit comme finit toute chose en ce monde.

René, qui l'avait entendue à genoux, se releva, et il marcha d'un pas si faible, que les deux soldats qui l'escortaient le soutinrent.

La *salle de la question* était de plain-pied avec la

chapelle. Quand la porte s'en ouvrit devant René, il sentit ses jambes se dérober sous lui et devint livide à la vue d'un personnage vêtu de rouge, qui soufflait le feu d'un brasier.

Ce personnage, c'était M. de Paris, comme on disait, c'est-à-dire le bourreau. Deux hommes pareillement vêtus de rouge, mais n'ayant point, comme le maître, une échelle peinte en noir sur le dos, ce qui distinguait le bourreau de ses aides, se tenaient auprès de M. de Paris.

René frissonnant, aperçut un chevalet sur lequel on étendait le patient pour lui faire subir la torture de l'eau.

Puis il regarda d'un œil hébété le brasier au-dessus duquel on lui exposerait les mains l'une après l'autre, ensuite les coins qui devraient meurtrir ses chairs et ses os, puis le brodequin qui étreindrait son pied et le briserait lentement.

Puis encore il vit une porte s'ouvrir dans le fond de la salle, et un homme entra qui lui arracha un cri d'épouvante.

. . . . . .

Or, ce matin-là, au point du jour, le roi Charles IX, en s'éveillant, avait appelé son page Raoul.

Raoul était accouru.

— Va me chercher Pibrac, dit le roi.

M. de Pibrac, averti par Raoul, s'empressa d'arriver.

— Pibrac, mon ami, dit le roi, vous m'avez témoigné avant-hier de la répugnance à arrêter René.

— Ah ! Sire, la reine-mère...

— Bon ! je sais... et je n'ai point insisté, comme vous l'avez pu voir, pour vous charger de cette besogne...

— Mais, dit le capitaine des gardes, si Votre Majesté me veut ordonner ce matin d'arrêter toute autre personne, elle n'a qu'à parler, je suis prêt... quand il s'agirait d'un prince du sang.

— Tudieu ! s'écria le roi, vous faites un grand honneur à René, Pibrac, mon ami, en le redoutant plus qu'un de mes parents.

— Les princes du sang ne sont pas des empoisonneurs, Sire.

— C'est juste. Mais rassurez-vous, Pibrac, mon ami; je vous veux simplement convier à une petite fête.

— Eh ! fit le Gascon.

— J'ai prévenu Crillon hier soir... Raoul !

— Sire, dit le page en s'avançant.

— Habille-moi, mon mignon.

Charles IX sauta lestement hors de son lit, et tandis qu'il s'habillait :

— Nous allons traverser la Seine, dit-il.

— Où allons-nous, Sire?

— Au Châtelet.

M. de Pibrac fut inquiet.

— On donne la torture à René, ce matin, et je veux vous y faire assister.

— Ah ! Sire, murmura le capitaine, je continue à avoir peur.

— Peur de quoi?

— De madame Catherine. Si j'assiste à la torture, elle s'imaginera que c'est pour me réjouir...

— Mon pauvre Pibrac, dit le roi, je gage que vous ne croyez pas au supplice prochain de René. Voyons, soyez franc.

— Eh bien, dût Votre Majesté me retirer ses faveurs, je serai franc. Non, Sire, je n'y crois pas.

— Et qui donc le sauvera?

— Je ne sais... mais René a fait un pacte avec le diable.

Le roi se prit à rire.

— Allons! dit-il, je vois que vous perdez la tête, Pibrac, et si je vous dispense de me suivre au Châtelet, c'est par pure bonhomie.

— Votre Majesté me comble.

— Mais, ajouta le roi, je vous jure que vous assisterez au supplice de René.

— Oh! de grand cœur! murmura le capitaine avec un sourire incrédule.

Le roi s'habilla et demanda sa litière.

M. de Crillon était déjà dans la cour du Louvre, à cheval.

— Duc, dit le roi, savez-vous pourquoi je veux voir donner la question à René?

— Non, Sire.

— C'est pour ouïr de mes oreilles la confession de son crime et m'ôter ainsi toute possibilité de céder aux supplications de la reine-mère.

— Moi, dit Crillon, j'avouerai à Votre Majesté que ce me sera agréable de voir ce drôle ingurgiter un tonneau d'eau.

. . . . . .

Or, ce personnage qui entrait dans la salle de la question et dont la vue épouvanta si fort René, c'était le roi !

Derrière le roi marchaient M. de Crillon, le gouverneur, et un page chargé de recueillir et de transcrire sur parchemin les aveux du patient.

On avança un fauteuil au roi et il s'assit, tandis que les deux gentilshommes et le page demeuraient debout et tête nue.

— Allons ! maître Renaudin, dit le roi s'adressant au juge, faites votre office.

Le juge regarda sévèrement le Florentin.

— René, dit-il, voulez-vous confesser votre crime?

René chancelait; mais il se souvint des paroles du moine : « Si vous avouez, vous êtes perdu ! » et il répondit avec une certaine fermeté :

— Je suis innocent du crime dont on m'accuse.

Le juge fit un signe.

Alors le bourreau prit René et le coucha sur le chevalet, où on le lia aussitôt par les pieds et les mains et le milieu du corps, après quoi l'un des aides apporta le terrible entonnoir.

Le bourreau introduisit l'entonnoir dans la bouche du patient et on y versa une première pinte d'eau, puis une seconde, puis une troisième...

René se débattait et cherchait à briser ses liens, mais il n'avoua pas.

A la dixième pinte, le bourreau dit :

— Il est impossible d'aller plus loin ; on tuerait le patient.

On détacha René, qui déjà était enflé, et on l'assit contre le mur.

Le malheureux roulait des yeux hagards et rendait l'eau par gorgées.

— Passez au brodequin, dit le juge, après qu'on eut accordé au patient un quart d'heure de répit.

Le bourreau recoucha de nouveau René, qui criait et se débattait, sur le chevalet, et il lui enferma le pied droit dans l'horrible chaussure.

A la première pression de la vis de rappel le patient jeta un cri épouvantable, puis il se tut un moment, puis ses cris recommencèrent...

— Avoue, René, avoue ton crime! disait le juge.

Et le bourreau serrait toujours, et René sentait ses os crier sous la pression.

Un moment la douleur fut si atroce qu'il faillit avouer; mais tout aussitôt une épouvantable fantasmagorie passa devant ses yeux, et il crut voir se dresser l'échafaud, la roue, la barre de fer qui lui romprait les membres; il crut entendre hennir les chevaux qui le disloqueraient ensuite et le tireraient à quatre quartiers.

— Je suis innocent! hurla-t-il, je suis... innocent!

On desserra le brodequin et le Florentin en vit sortir son pied ensanglanté.

Quand on l'eut délié, il voulut se lever et marcher, mais il poussa un nouveau cri et s'affaissa sur lui-même.

— Le pied est-il cassé? demanda le roi.

— Non, Sire, mais le patient sera longtemps boiteux.

— Il le sera toujours, en ce cas, répondit Charles IX, car il n'a plus longtemps à vivre.

René jeta un regard stupide autour de lui, le regard de la bête fauve prise au piége, et qui, les reins brisés, réduite à l'impuissance, attache son œil sanglant sur les objets qui l'environnent.

— Le drôle espère se sauver en niant, Sire, dit Crillon.

— Oui, dit le roi; mais il est une épreuve auprès de laquelle tout cela est un jeu... nous verrons bien...

Et le roi indiquait du doigt le brasier qui flambait au milieu de la salle et que l'un des aides de M. de Paris attisait avec un soufflet.

René regarda le feu et sentit s'évanouir ce qui lui restait de force et de courage.

— Je préfère avouer, pensa-t-il : mieux vaut la mort encore...

Mais en ce moment le juge le regarda, et soudain René eut un tressaillement, et il lui sembla que le visage de ce juge mentait avec sa parole, et tandis que sa voix l'exhortait à confesser son crime, sa physionomie tout entière l'encourageait à nier.

Maître Renaudin s'était hasardé à lui faire un signe.

Les aides du bourreau soulevèrent René et lui passèrent leurs bras sous les aisselles, puis ils l'approchèrent du brasier.

Alors le bourreau l'exposa au-dessus du feu, assez loin pour que les chairs ne fussent point consumées, assez près pour que la brûlure fût terrible.

René se reprit à hurler.

— Grâce! grâce! Sire... grâce!... vociférait-il.

Le juge fixait sur lui un œil ardent, magnétique, et cet œil disait éloquemment :

— Tais-toi, malheureux!... Si tu veux vivre, tais-toi!

Et, fasciné par ce regard, René hurlait, mais il n'avouait pas...

— Je suis innocent, disait-il... J'étais au Louvre, la nuit du crime... j'ai travaillé avec la reine... c'est... Godolphin... Sire, grâce! grâce!...

— Laissez-le un moment, dit le roi.

Le bourreau lâcha la main que René retira vivement. Alors il se traîna aux genoux de Charles IX.

—Sire, Sire, disait-il d'une voix lamentable, Sire, je suis innocent... Ma dague, je l'avais... confiée à Godolphin... pour qu'il la portât à un remouleur... Cette clef.. c'était... la sienne... Sire!... Sire!...

— Monsieur de Paris, dit froidement le roi, quelle est la main que vous venez de brûler?

— La gauche, Sire.

— Eh bien, brûlez la droite, maintenant. C'est celle qui a tué le bourgeois Loriot... c'est la plus coupable.

Le bourreau s'empara de la main droite de René et l'approcha du brasier.

Mais à peine la flamme l'eut-elle effleurée, que le patient, épuisé, à bout de forces et de courage, jeta un dernier, un suprême cri, et s'affaissa évanoui dans les bras des exécuteurs...

Alors le juge dit au roi :

— Sire, je crois que Votre Majesté devrait per-

mettre qu'on reconduisît le patient dans sa prison. Son évanouissement peut être long... Il pourrait succomber... On recommencera demain.

— Soit ! dit le roi. Demain on passera à l'épreuve des coins.

— Et s'il n'avoue pas? dit Crillon.

— Eh bien, répliqua le roi avec calme, on lui donnera trois jours de répit pour que ceux qui s'intéressent à lui trouvent le vrai coupable, et comme ce coupable n'existe pas, que c'est bien lui, le parlement le condamnera le quatrième, et... le cinquième il sera rompu !...

M. de Grillon se prit à sourire.

— Il est fâcheux que Pibrac n'entende pas Votre Majesté, il reviendrait peut-être sur son opinion.

René gisait toujours évanoui sur le sol de la salle de la question.

— Emportez-moi cette charogne ! dit Charles IX, elle sent mauvais. Venez, Crillon, allons déjeuner, je meurs de faim.

Et le roi s'en alla.

Alors un sourire vint aux lèvres du président Renaudin.

— Je commence à croire, murmura-t-il, que René ne sera pas rompu.

. . . . . .

Maître Renaudin, en quittant la salle de torture, et tandis qu'on emportait René évanoui, au lieu de sortir du Châtelet, descendit dans le cachot d'un voleur émérite que le grand prévôt avait condamné à être pendu.

XII

Pour les coupables de haut lieu, comme René, par exemple, on assemblait le parlement, on mettait en scène la torture, mais pour un simple voleur, pour un escarpe ou un tire-laine, la juridiction du grand prévôt était suffisante, et on se contentait de pendre le pauvre diable, haut et court, un matin que M de Paris, comme on désignait le bourreau, avait affaire en place de Grève.

Il était rare que ce redoutable fonctionnaire se dérangeât pour un condamné de mince valeur.

Un tire-laine, condamné par le prévôt, attendait ordinairement pour subir son supplice que quelque criminel de *haute volée* occupât les loisirs de l'exécuteur.

Alors, à côté de l'échafaud sur lequel un grand

seigneur félon devait être rompu vif, on dressait la potence du pauvre diable, que l'on pendait aux yeux émerveillés de la foule et devant le grand seigneur qui bientôt allait être roué.

La pendaison du tire-laine était une manière de hors-d'œuvre qui devait mettre les spectateurs en appétit de curiosité.

Or, précisément le lendemain du jour où le parfumeur de la reine, arrêté par M. de Crillon, avait été conduit au Châtelet, le chevalier du guet avait capturé un voleur bien connu des Parisiens sous le nom de Gascarille.

Gascarille était la terreur des bourgeois; aïeul de Cartouche, il séduisait les femmes, rossait les maris, pillait et volait.

Chef d'une bande de tire-laines qui vivaient rue Mauconseil et dans les environs de la cour des Miracles, Gascarille assassinait peu, presque jamais même. Il fallait des circonstances exceptionnelles pour le réduire à cette pénible extrémité.

Un de ses complices l'avait vendu pour trois écus d'or au chevalier du guet, qui l'avait surpris en un coupe-gorge de la rue Vide-Gousset.

Le chevalier du guet avait livré Gascarille au grand prévôt.

Le grand prévôt, qui allait vite en besogne, avait jugé inutile de s'enquérir du fait pour lequel Gascarille était arrêté, et il s'était contenté de le condamner à être pendu.

Gascarille, qui craignait d'être roué vif, s'était bien gardé de réclamer.

Le prévôt, en condamnant le tire-laine, lui avait dit :

— On a amené hier au Châtelet messire René le Florentin, accusé d'avoir assassiné un bourgeois dans la rue aux Ours. Il est probable que messire René sera condamné à être rompu vif. Or, si cela advient, tu seras pendu le même jour qu'il subira son supplice, ce qui sera un grand honneur pour toi.

Gascarille n'avait peut-être point la même manière de voir que le prévôt, mais il n'osa pas le contredire, et retourna dans sa prison du pas d'un homme à qui on vient de faire une belle promesse.

Or, c'était précisément dans le cachot de Gascarille que le président Renaudin descendit sous prétexte de l'interroger touchant les complices qu'il avait ou devait nécessairement avoir.

Gascarille reçut assez mal le président.

— Puisque je suis condamné, lui dit-il, et que vous m'allez pendre, vous pourriez bien me laisser tranquille.

— Gascarille, mon ami, répondit Renaudin, tu es un garçon ingrat envers la justice.

— Bon! fit le tire-laine, je n'ai déjà pas tant à m'en louer.

— Tu te trompes.

— Je vais être pendu...

— Tu aurais pu être roué, ce qui est beaucoup plus douloureux.

— Oh! pardon! dit le voleur, je n'ai pas assassiné, et la roue...

— Ta réputation est mauvaise, cela suffit.

— Après? fit le condamné.

Renaudin prit son air le plus mielleux.

— Cher monsieur Gascarille, dit-il, vous avez tort de me mal recevoir.

— Hein ?

— Je vous veux du bien...

— Plaît-il ? fit le tire-laine.

Le président s'assit sans trop de répugnance sur la paille où Gascarille gisait les fers aux mains et aux pieds.

— As-tu... des enfants? lui demanda-t-il.

— Dieu m'en garde !

— Es-tu marié ?

— Non.

— Mais il y a bien quelqu'un en ce monde à qui tu t'intéresses?

A cette question, Gascarille pâlit, rougit et manifesta une émotion subite.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Réponds toujours.

— Eh bien, il y a Farinette...

— Qu'est-ce que Farinette ?

— Une femme que j'aime... soupira le voleur toujours ému, et que je ne reverrai plus qu'une fois... le jour où je serai pendu... Je suis sûr qu'elle viendra me voir pendre... Pauvre Farinette!

— Tu l'aimes donc?...

— C'est le seul être que j'aie aimé. Et, tenez, ajouta le voleur avec un accent de colère jalouse, il y a des moments où j'enrage et deviens furieux...

— Bah! fit Renaudin.

— Quand je songe que bientôt un autre... car enfin elle n'a que dix-huit ans, Farinette...

— Ah!

— Elle est jolie... et un mort ne tient pas les pieds chauds, comme on dit.

— Est-ce que tu voudrais lui laisser une fortune?

Gascarille regarda le président avec étonnement.

— Je n'ai rien, dit-il, le guet m'a pris une dizaine de pistoles, tout ce que je possédais...

— Et... Farinette?

— Farinette n'a rien... que ses yeux bleus et ses trente-deux dents blanches... C'est peu...

— C'est beaucoup, dit méchamment le président au Châtelet.

— Taisez-vous donc, le juge! s'écria Gascarille avec colère; vous pouvez bien me laisser mourir tranquille...

— Pardon, mon ami! reprit le président; écoute-moi jusqu'au bout.

— Parlez...

— Tu vas mourir d'ici quelques heures; si on te demandait un petit service... en échange des deux cents écus d'or qui constitueraient une jolie dot à Farinette et lui permettraient de pleurer honnêtement ta mémoire...

— Deux cents écus d'or! exclama le pauvre tire-laine ébloui...

— Oui, certes...

— Deux cents écus d'or pour Farinette?... Chère Farinette!... Et que faudrait-il faire pour cela?...

— Ecoute-moi bien, reprit Renaudin. Tu es condamné, tu seras pendu.

— J'en ai peur...

— Or, on ne meurt qu'une fois.

— C'est vrai.

— Et que ce soit pour trois crimes ou pour deux... la corde qu'on vous passe au cou ne serre ni plus ni moins fort.

Gascarille regarda le président.

— Est-ce que vous voudriez que je prisse l'affaire d'un autre à mon compte ? demanda-t-il.

— Précisément.

— Quelle affaire?

— L'assassinat de la rue aux Ours.

— Ah! bon! je comprends, dit le voleur; on veut sauver messire René à mes dépens.

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Cela me fait qu'on me rompra vif au lieu de me pendre.

— Non.

— Qu'en savez-vous ?

— J'obtiendrai que tu sois simplement pendu.

-- Et, si j'avoue... cela?...

— Farinette aura deux cents écus d'or.

— Pauvre Farinette! répéta le bandit en qui une sorte de lutte semblait s'élever, mais tout à coup il hocha la tête.

— Ma foi, non, dit-il.

— Hein? fit le président.

— Je ne veux pas.

— Pourquoi?

— Parce que, quand Farinette sera riche, elle m'oubliera ; je serais trop jaloux de penser dans l'autre monde que... un autre... jouit de l'aisance que j'aurais faite à Farinette.

— Niais ! dit le président.

— C'est possible, mais je ne veux pas !

— Que veux-tu donc pour t'avouer coupable de l'affaire du bourgeois Samuel ?

— Rien.

— Si on doublait la somme...

— Belle avance ! je serai pendu dans trois jours... Les morts n'ont besoin de rien.

— Entêté ! murmura le président Renaudin d'un ton paterne, que te faut-il donc ?

— La clef des champs.

— Peste ! exclama le juge, tu demandes là une chose impossible, car, si tu t'avouais coupable du meurtre de Loriot, les bourgeois sont si exaspérés qu'il faudrait bien qu'on te pendît pour leur faire plaisir.

— Merci !

— Cependant...

Ce simple adverbe, que Renaudin prononça d'un air distrait, fut pour le tire-laine comme le bruit lointain du clairon pour un destrier de bataille.

— Hein ? fit-il.

— Mon bonhomme, reprit Renaudin après un moment de réflexion et de silence, ne t'impatiente pas et ne perds point courage... nous nous reverrons ce soir...

Et Renaudin quitta le tire-laine Gascarille et sortit du Châtelet.

. . . . . .

Trois heures après, le président Renaudin était à la fenêtre de son cabinet de travail lorsqu'il vit déboucher par la rue Saint-Louis une litière précédée d'un simple estafier.

— La reine est exacte, se dit-il.

Il descendit jusque dans la rue et marcha à la rencontre de la litière.

Madame Catherine de Médicis mit pied à terre et reçut les humbles salutations du président.

Comme elle était vêtue fort simplement et portait un loup sur le visage, les rares passants de la rue Saint-Louis la prirent pour quelque dame de province ayant un procès pendant devant le parlement, et ne s'en inquiétèrent pas davantage.

Renaudin fit monter la reine chez lui, et ce ne fut que lorsqu'il eut tiré les verrous de son cabinet de travail qu'elle ôta son loup.

— Eh bien? demanda-t-elle avec une vive anxiété.

— Eh bien, madame, répondit le président, René a supporté la torture.

— Sans avouer?

— Sans avouer.

Les yeux de la reine brillèrent de joie.

— Mais le voleur sur lequel je comptais est incorruptible.

— Comment cela?

— Il n'a ni femme ni enfant.

— A-t-il un amour au cœur?

— Oui, mais il ne veut pas.

Renaudin raconta alors à la reine son entretien avec Gascarille.

— Il veut la vie, ajouta-t-il.

La reine haussa les épaules.

— Et moi, ajouta Renaudin, je lui ai promis qu'il vivrait.

— Etes-vous fou ! exclama la reine.

Le président eut un mystérieux sourire.

— J'ai une idée, dit-il.

— Voyons !

— René doit en vouloir mortellement au bourreau...

— Dame ! fit la reine, René ne pardonne guère...

— Et il est probable que, si nous sauvons le Florentin, il imaginera quelque tour à lui jouer...

— Tant pis pour Caboche !

— C'est juste, madame ; mais si on promettait à Caboche que René lui pardonnera, il ferait peut-être quelque chose pour obtenir ce pardon.

— Que ferait-il ?

— Ce qu'il fit, il y a cinq ans, pour un pauvre archer condamné à être pendu. Au lieu de faire un nœud coulant à la corde, il fit un nœud ordinaire, puis, en lui sautant sur les épaules, il se cramponna fortement à la corde maîtresse qui passe sous les bras du condamné, de telle sorte que la grosse corde l'empêcha de peser sur le patient, tandis que la petite, destinée à l'étrangler, retenue par le nœud ordinaire, ne serra point.

L'archer, qui avait le mot, gigota dans le vide un

moment, puis garda l'immobilité la plus complète.

On le crut mort et la foule s'écoula.

— Et il n'était pas mort ? fit la reine.

— Nullement. A la nuit, le bourreau vint le dépendre et il en fut quitte pour quelques contusions et un torticolis.

— Et vous voudriez, maître Renaudin, que Jean Caboche procédât de la même façon pour Gascarille ?

— Oui, madame.

— C'est difficile...

— Pourquoi ?

— Parce que Caboche est homme à tout révéler au roi.

— Diable ! fit Renaudin.

— Mais, reprit la reine, je vais vous donner une idée.

— Laquelle ?

— Promettez à Gascarille que la chose se fera ainsi : René reconnu innocent, on parlementera avec Caboche, mais... pas avant... ce serait dangereux...

— Et si Gascarille consent ?

— Eh bien, vous vous présenterez au Louvre comme c'était convenu... et vous direz au roi...

Renaudin secoua la tête :

— Il y a quelque chose qui vaut mieux, peut-être, dit-il.

— Qu'est-ce ?

— C'est d'attendre que le roi revienne au Châtelet.

— Il y reviendra donc ?

— Demain au matin.

— Dans quel but ?

— René a encore une torture à subir.

— Mon Dieu ! fit Catherine avec effroi.

— Et c'est la plus terrible... l'épreuve du feu... Il s'est évanoui ce matin... Mais demain j'arrangerai tout cela... Laissez-moi faire, madame...

— Soit ! dit la reine.

— Madame Catherine se levait pour se retirer et rentrer au Louvre.

— Ah ! madame, dit Renaudin, je n'ai plus qu'une demande à vous faire.

— Qu'est-ce encore ?

— Gascarille ne me croira pas si je n'ai un mot de vous, votre royale signature.

— Y songez-vous ?

— Il le faut !

— Mais... si... ce mot... cette signature... venait à tomber dans les mains du roi ?

— J'en réponds.

Catherine jeta un regard plein de défiance au président.

Renaudin comprit ce regard.

— Madame, répondit-il avec l'assurance de l'homme nécessaire, sans cette signature, je ne réponds plus de René.

— C'est-à-dire, fit la reine, que c'est une garantie...

— Pour Gascarille.

— Et... pour vous...

Renaudin se tut.

— Allons ! pensa Catherine, il veut siéger au parlement...

Elle s'assit devant la table du président et écrivit sur un morceau de parchemin ces mots :

« Je ferai grâce à Gascarille.

« CATHERINE. »

Le président s'empara du parchemin et la reine sortit.

Dix minutes après que la litière de madame Catherine eut tourné l'angle de la rue Saint-Louis, le président Renaudin sortit à son tour, s'en retourna au Châtelet et redescendit dans le cachot du tire-laine.

— Tu vivras, lui dit-il.

Et il lui raconta comment Jean Caboche, le bourreau de Paris, avait procédé cinq années auparavant pour sauver son ami l'archer.

Mais Gascarille était un rusé compère.

— Quelle preuve me donnerez-vous de cela? demanda-t-il.

Le président tira de sa robe le parchemin signé par Catherine et sur lequel, outre sa signature, elle avait apposé ses armes, à l'aide d'une bague qu'elle portait au doigt.

— Au fait! murmura Gascarille, la reine doit tenir à sauver René.

— Parbleu!

— Aurai-je les deux cents écus d'or que vous donniez à Farinette?

— Tu les auras.

— Hum ! dit le tire-laine, ce n'est pas bien de dépouiller une pauvre fille comme Farinette.

— Alors on lui laissera les deux cents écus.

— Mais... moi?

Le président se mit à rire.

— Tu en auras deux cents autres, lui dit-il.

— Alors, c'est bien.

— Est-ce marché conclu?

— Oui. Seulement, je ne sais pas du tout ce que je dois dire...

— Sois tranquille, répondit le président Renaudin, je te ferai ta leçon une heure avant la torture.

— Comment, la torture ?

— Oh! rassure-toi, tu avaleras deux pintes d'eau, à la troisième tu parleras.

— Quand je serai sauvé, murmura le tire-laine, lorsque mon ami Caboche m'aura dépendu, j'irai vivre en province avec Farinette. On court trop de dangers à Paris...

XIII

Revenons à Henri de Navarre, que nous avons laissé étendu à terre dans la chambre de Nancy, l'œil collé à ce trou ménagé dans le plancher et qui permettait de voir et d'entendre ce qui se passait dans l'oratoire de madame Catherine.

Le prince avait donc assisté au conciliabule de la reine-mère et du président Renaudin, lequel avait exposé son plan pour sauver René.

Quand Renaudin se retira, Henri replaça une dalle qui bouchait ordinairement le trou, puis il se dirigea à tâtons vers le cordon de sonnette qui correspondait avec la chambre de madame Marguerite. Nancy l'avait enfermé.

Henri avait tiré le cordon de haut en bas, ce qui n'avait nullement agité la sonnette.

Une minute après, la sonnette tinta et le cordon s'agita de bas en haut.

Ce tintement semblait dire : On va venir vous ouvrir. En effet, peu après Nancy arriva.

— Venez, monsieur de Coarasse, dit-elle.

Nancy prit le prince par la main et le fit sortir de sa chambre.

Puis elle l'entraîna par le corridor et le petit escalier tournant.

— Est-ce que la princesse m'attend? demanda-t-il.

— Ouais ! fit Nancy, vous êtes insatiable, monsieur.

— Pourquoi ?

— Mais parce que... vous l'avez déjà vue.

— C'est vrai.

— Et que la princesse a l'habitude de se coucher au moins une fois chaque soir, ajouta la railleuse soubrette.

Henri se tut.

— Où voulez-vous aller ? reprit Nancy, hors ou à l'intérieur du Louvre?

— Je voudrais voir M. de Pibrac.

— En ce cas, passez par ici.

Nancy fit prendre au jeune homme un détour du corridor qu'il ne connaissait point encore, et le conduisit jusqu'à cet autre escalier qui lui était déjà familier et par lequel le page Raoul l'avait, plusieurs fois, fait monter chez M. de Pibrac.

— Vous savez maintenant votre chemin, lui dit-elle.

— Oui.

— Adieu, en ce cas.

Mais Henri la retint.

— Petite, un mot.

— Qu'est-ce ?

— A quelle heure... demain ?

— Ah ! c'est juste... On ne vous a rien dit. Eh bien, à tout hasard, venez à neuf heures, comme à l'ordinaire.

— Certainement.

Henri serra la main de Nancy qui s'esquiva, et il s'en alla frapper à la porte de M. de Pibrac.

Le capitaine des gardes attendait, en proie à une assez vive inquiétude.

Le prince était sorti de chez lui d'un air si mystérieux, que le digne gentilhomme avait pensé que quelque grave événement s'accomplissait à cette heure.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il en le voyant reparaître enfin.

— Vous étiez inquiet ?

— On ne peut plus.

— Rassurez-vous ; tout va bien.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Je vous le dirai tout à l'heure.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Parce qu'il faut que je sache quelque chose encore.

En parlant ainsi, Henri alla ouvrir le bahut et se glissa de nouveau dans le couloir mystérieux.

— Diable ! murmura-t-il en collant son œil au trou de la serrure, j'arrive dans un mauvais moment... madame Marguerite se met au lit...

Et le prince regarda effrontément.

En effet, la princesse, aidée de Nancy, se couchait.

— Vrai, madame, disait Nancy, ce pauvre M. de Coarasse, qui lit si bien dans les astres et qui a fini par persuader madame Catherine qu'il était sorcier, se trouve ensorcelé lui-même.

— Tu crois, petite ?

— Il vous aime à en mourir.

Henri vit Marguerite, sur le visage de qui tombaient d'aplomb les rayons de la lampe, rougir comme une pensionnaire.

— Figurez-vous, madame, poursuivit la camérière, qu'il voulait revenir...

— Ici?

— Ici même.

— Ce soir?

— Dame !

Et Nancy eut un sourire espiègle.

— Il savait bien que demain...

— Demain? Je n'ai rien dit...

— Bah ! je me suis permis de lui assigner le rendez-vous.

— Comment! petite...

— Oh! mon Dieu! fit Nancy avec une humilité hypocrite, si Votre Altesse ne le veut point recevoir, je le préviendrai...

— Nous verrons... répondit Marguerite un peu émue.

Nancy reprit :

— Il est du reste charmant, ce garçon.

— Tu trouves?

— Et si j'étais princesse...

— Impertinente!

Nancy ne se déconcerta point.

— Si Votre Altesse devient reine de Navarre...

— Eh bien?

— Elle me permettra un conseil.

— Voyons!

— La reine de Navarre fera bien de faire donner une charge à la cour au sire de Coarasse.

— Silence, petite...

— On s'ennuie tant à Nérac, paraît-il.

— Nancy, ma mignonne, dit la princesse sans colère, je commence à croire que le sire de Coarasse est de tes amis!

— Quelle idée, madame!

— Et que tu conspires avec lui contre moi. Tu finiras par me le faire aimer...

— Ah! madame, murmura Nancy, tandis que le prince frissonnait de joie au fond de sa cachette, Votre Altesse conviendra qu'elle m'a un peu encouragée à conspirer.

— Tais-toi, folle...

Et Marguerite se mit au lit.

— Va-t'en, ajouta-t-elle, et laisse-moi dormir.

Nancy souffla la lampe et se retira.

Alors Henri entendit la princesse qui murmurait tout bas :

— Mon Dieu! mon Dieu! mais c'est que je l'aime !

— Parbleu! pensa Henri, je m'en suis bien aperçu, madame.

Et il regagna la chambre de M. de Pibrac.

Celui-ci, à demi couché dans un vaste fauteuil, avait, en regardant le prince, la mine de ce voyageur antique à qui le sphinx que vainquit Œdipe donnait une énigme à deviner.

— Mon cher Pibrac, dit le prince, si vous avez quelque faveur à me demander, vous le pouvez.

— Plaît-il, monseigneur ?

— Je jouis déjà de l'amitié du roi...

— C'est vrai.

— Et je suis en passe d'obtenir les bonnes grâces de madame Catherine.

Pibrac ouvrit de grands yeux.

— J'ai pris la place de René.

— Votre Altesse confectionne des parfums ?

— Non, mais je lis dans les astres.

L'étonnement de M. de Pibrac était à son comble.

Alors Henri lui narra ses aventures de la soirée, depuis l'enlèvement de Paola et sa rencontre avec la reine-mère, y compris la scène de sorcellerie qu'il avait si bien jouée, jusqu'à l'intervention officieuse de Marguerite qui venait de lui fournir les moyens de continuer son rôle.

M. de Pibrac l'écouta, le sourcil froncé.

— Monseigneur, dit-il enfin, je vous dirai ce que madame Marguerite vous a déjà dit.

— Bah !

— Le jeu est dangereux.

— Mais j'ai de la chance...

— Je l'espère... car s'il en était autrement...

— Pibrac, mon ami, vous vous alarmez trop facilement.

— Je connais la reine.

— Moi aussi.

— Et je connais René, ce qui est pire.

— Oh! pour celui-là, dit le prince, je sais que sa vie est en mes mains.

— Peut-être!...

— Et il me suffit d'aller trouver le roi et de lui tout révéler.

— Ah! monseigneur, s'écria Pibrac, gardez-vous-en!

— Pourquoi?

— Eh! le sais-je? Si René n'a point, à mes yeux, fait un pacte avec le diable, il a conclu ce pacte aux yeux de tous...

— Qu'importe!

— Que le roi sache la vérité, qu'il fasse arrêter Renaudin et le jette à la Bastille, qu'il rende la liberté à Gascarille et parvienne à prouver que René est coupable, René ne sera point pendu ni roué pour cela.

— Allons donc!

— La reine-mère fera plutôt une révolution en France.

— Alors, quel est votre avis, Pibrac?

— Que le roi ne doit rien savoir.

— Bon!

— Qu'il faut laisser René se tirer des griffes du parlement.

— Après?

— Et que Votre Altesse fera bien de continuer tant qu'elle le pourra son rôle de sorcier auprès de la reine.

— Vraiment?

— Car, monseigneur, poursuivit M. de Pibrac, la reine aime René parce qu'elle croit au pouvoir surnaturel de ce damné parfumeur.

— Rien que pour cela?

— Peuh ! fit le Gascon ; ajoutez à cette raison un peu d'habitude, ce sera tout.

— En vérité!

— Et le jour où la reine aura trouvé un sorcier qui en remontrera à René, René sera perdu. Ce résultat vaudra mieux que l'arrêt du parlement.

— Je suis de votre avis, Pibrac.

— Donc, acheva le capitaine des gardes, si vous m'en croyez, monseigneur, nous laisserons le roi, la reine et René s'arranger entre eux.

— Soit!

— Et Votre Altesse, si elle a toujours envie d'épouser madame Marguerite...

— Certes, oui, Pibrac, mon ami. Madame Marguerite est charmante, et, ajouta Henri, je n'aurai peut-être nul besoin d'être son mari pour pénétrer dans ses bonnes grâces.

— Alors... à quoi bon ?

Mais j'ai des raisons politiques... Qui peut savoir l'avenir ? acheva le prince de ce ton grave et pour ainsi dire inspiré qu'il avait eu une première fois déjà en parlant de son mariage il y avait quelques jours.

— A présent, ajouta Henri de Navarre, que j'ai pris votre avis, je me retire.

— Votre Altesse rentre à son hôtellerie ?

— Pas encore, j'ai une dernière expédition nocturne à mener à bien. Adieu, monsieur de Pibrac.

— Au revoir, monseigneur.

. . . . . .

Henri, en sortant du Louvre, s'en alla droit au cabaret de Malican.

Le cabaret était fermé et les derniers buveurs en étaient sortis depuis longtemps ; mais à travers la porte bien close et les volets discrètement fermés, le prince vit passer un mince rayon de clarté.

Il frappa doucement.

— Qui est là ? demanda à l'intérieur la voix fraîche de Myette.

— Le *pays* de la *payse*, répondit le prince en langue béarnaise.

Myette s'empressa d'ouvrir.

Le prince, en entrant dans le cabaret, aperçut Noë et la belle argentière toujours sous son costume de paysan des montagnes.

Malican, qui se levait chaque jour bien avant l'aube, était allé se coucher, et tout d'abord Sarah et Myette étaient demeurées seules.

Mais bientôt on avait frappé, et Noë était survenu.

Noë revenait du village de Chaillot, où il avait placé Paola sous la garde de Guillaume Verconsin et de sa tante. Il était revenu par le bord de l'eau, et en pénétrant dans le cabaret il avait dit à Myette,

en la prenant par la taille et en lui mettant un baiser sur le front :

— Je meurs de faim, ma petite, et tu serais bien gentille de me donner à souper.

Or Noë soupait, tout en causant avec les deux femmes, lorsque le prince arriva.

— Parbleu ! dit Henri, voilà qui m'explique enfin un certain malaise que j'éprouvais sans le pouvoir définir : je n'ai pas dîné...

Et il s'assit en face de Noë et se versa une ample rasade de ce vieux vin que Malican conservait religieusement pour les gentilshommes de son pays.

Henri et Noë soupèrent de fort bon appétit, sans se faire la moindre confidence ; un regard d'intelligence échangé à la dérobée leur suffit.

Puis le prince, qui toute la soirée avait rêvé de Marguerite, se reprit à regarder l'argentière.

Sarah était toujours belle en dépit de son costume et de ce béret béarnais qu'elle enfonçait sur ses yeux et qui lui couvrait la moitié du front.

Henri se laissa aller à la contempler, et la jeune femme rougit si fort que son cœur se prit à battre.

— C'est singulier, pensa-t-il, je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer deux femmes à la fois. Et cela est pourtant vrai : je me suis brûlé les yeux à la beauté de madame Marguerite, et voici que Sarah me fait frissonner rien qu'en levant sur moi ses regards... Bizarre chose que le cœur de l'homme !

— Monseigneur, lui dit Sarah en lui prenant doucement la main, est-ce que vous ne retournez pas bientôt en Navarre ?

— Non, ma mie.

Sarah poussa un gros soupir.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Mais... parce que... je voudrais y aller.

— Vous ?

— Corisandre, ma bonne sœur, me recevrait.

Ce nom de Corisandre fit tressaillir Henri des pieds à la tête.

— Ah ! diable ! pensa-t-il, j'oublie toujours que Sarah et Corisandre sont les deux doigts de la main...

Il fronça le sourcil et dit à l'argentière :

— Ma belle amie, si vous voulez aller en Navarre, rien n'est plus facile.

— Vous m'accompagnerez? demanda-t-elle.

— Non, mais...

Sarah devint fort pâle.

— Je n'irai pas, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que, murmura-t-elle tout bas, vous m'avez sauvée...

— Ah !

— Et que quelque chose me dit que je pourrai peut-être à mon tour vous arracher à un grand péril.

Henri montra ses blanches dents de montagnard en un fin sourire.

— Je ne crains rien, dit-il.

— Qui sait ?

Et elle prononça ces deux mots avec une tristesse profonde.

— Ventre-saint-gris ! murmura le prince, décidément le monde est un vaste laboratoire de nécromancie. Voici que tout le monde s'y mêle de prédire l'avenir, depuis le prince de Navarre jusqu'à madame Samuel Loriot.

Tout en faisant cette réflexion mentale, le prince contemplait toujours la belle argentière. Sarah était triste, et son œil noyé de mélancolie semblait annoncer qu'elle souffrait de quelque mal inconnu.

— Elle m'aime, pensa Henri.

Et il oublia Marguerite et reprit dans les siennes la main de Sarah.

Pendant ce temps, Noë caquetait avec la jolie Myette, à l'autre bout de la table; et de même qu'en regardant Sarah Henri oubliait Marguerite, Noë ne songait plus trop à Paola, tant il prenait de plaisir à voir le sourire mutin et les lèvres rouges de la Béarnaise.

Myette regardait Noë comme Sarah regardait Henri, et Myette avait de légers battements de cœur.

Heureusement pour elle et pour Sarah, minuit sonna au beffroi de Saint-Germain.

— Hé ! hé ! Noë, mon mignon, dit le prince, penses-tu que nous ferions bien de songer à Godolphin?

— C'est juste, répondit Noë.

— Qu'en allez-vous donc faire, de ce malheureux ? demanda Myette. Il pleure et se désole nuit et jour. J'en ai le cœur fendu chaque fois que je descends à la cave.

— Nous l'allons consoler, ma mie.

Puis le prince, regardant Sarah :

— Vous ferez bien, mes belles, dit-il, de vous aller coucher toutes deux. Soyez tranquilles, nous n'emporterons rien.

— Quelle plaisanterie! fit Myette.

Elle alluma une chandelle à celle qui brûlait sur la table.

— Puisque vous voulez rester seuls, restez! dit-elle. Bonsoir!

— Bonsoir, petite, dit Noë, qui lui prit un nouveau baiser.

— Bonsoir, madame, fit le prince en posant ses lèvres sur la main de Sarah.

Les deux femmes gagnèrent l'escalier et laissèrent le prince et son compagnon maîtres du rez-de-chaussée du cabaret.

Alors, Henri et Noë se regardèrent.

— Ma parole d'honneur! murmura ce dernier, je crois, Henri, que vous êtes plus que jamais amoureux de Sarah.

— Je le crois aussi...

— Donc, vous ne l'êtes pas de madame Marguerite.

— Tu te trompes; je le suis tout autant.

— Ah! par exemple!

— Mais, toi-même, dit le prince, aimes-tu Paola?

— Certes, oui.

— Alors, pourquoi regarder si tendrement Myette?

— Au fait! c'est juste...

— Or, continua le prince, tu les aimes donc toutes deux?

— Peut-être...

— Prends garde, Myette est sous ma protection, et je ne veux pas...

— Prenez garde, monseigneur... dit à son tour Noë, Sarah est toujours l'amie de Corisandre, et vous pourriez bien être joué...

Henri se mordit les lèvres.

— Tu as raison, peut-être; occupons-nous de Godolphin, dit-il, et laissons ces deux enchanteresses.

— Hum! pensa Noë, je ne renonce point à Myette, moi.

Henri prit la chandelle, tandis que Noë soulevait la trappe de la cave.

— Tu as ton cheval à l'écurie, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Certainement. Je prendrai Godolphin en croupe, comme j'avais pris Paola.

Henri descendit le premier dans la cave, et Noë, qui le suivait, armé d'un trousseau de clefs, ouvrit la porte du caveau.

Godolphin, toujours lié, toujours garrotté, gémissait sur la paille de son cachot. Au moment où la porte s'ouvrit, il se dressa sur son séant; en voyant apparaître Noë, il eut comme un cri de joie.

— Ah! dit-il, vous venez me délivrer, comme vous me l'avez promis, n'est-ce pas?

— Cela dépend, répondit Noë; es-tu homme à tenir un serment?

— Je n'ai jamais été parjure.

— Si je te conduis auprès de Paola, ne chercheras-tu point à fuir?

— Paola! Paola! murmura le jeune homme...

Être auprès d'elle, c'est le paradis... Je ne fuirai point, je vous le promets.

— Tu ne t'efforceras point de rejoindre René? ajouta Henri.

— René! dit Godolphin, dont l'œil brilla d'une lueur sinistre, je le hais de la haine que l'esclave a pour le maître.

— En ce cas, viens.

Noë débarrassa Godolphin de ses liens et lui banda ensuite les yeux.

Puis il le prit par la main, et, avec l'aide du prince, il le fit sortir de la cave et remonter dans le cabaret.

. . . . . .

Quelques minutes après, Noë prenait Godolphin en croupe et le prince regagnait la rue Saint-Jacques.

Godolphin avait les yeux bandés, mais au moment où le cheval se mettait en route, il écarta un peu son bandeau et regarda furtivement autour de lui.

La nuit était sombre, mais cependant Godolphin reconnut la façade du Louvre.

XIV

C'était le lendemain que René avait subi la première torture, en présence du roi, de M. de Crillon, du sire de Fouronne, gouverneur du Châtelet, et du président Renaudin.

C'était aussi le lendemain que la reine, madame Catherine, attendait le prétendu sire de Coarasse pour une deuxième séance de sorcellerie.

La reine avait fixé l'heure elle-même ; c'était à cinq heures de relevée.

A cinq heures moins quelques minutes, le prince entrait au Louvre : mais au lieu de se rendre sur-le-champ chez la reine, il gagnait le petit escalier de la chambre de Nancy.

La jolie camérière était chez elle et attendait Henri avec impatience.

— Ah! lui dit-elle en le voyant entrer, savez-vous

que vous avez eu une bien vilaine idée de vous faire sorcier ?

— Pourquoi cela, mon enfant?

— Parce que je suis obligée de passer ma journée ici, afin de savoir au juste ce que fait et dit madame Catherine.

— Eh bien, dit Henri, je vous revaudrai quelque jour ce que vous faites pour moi.

— Ah ! fit Nancy.

— Je vous enverrai Raoul...

— Pourquoi faire? demanda la camérière, qui rougit jusque dans le blanc des yeux.

— Pour vous tenir compagnie.

Le naturel railleur de Nancy eut bientôt pris le dessus.

— Bah ! dit-elle, je n'ai pas besoin de cela.

— Vraiment?

— Non, car Raoul sort d'ici.

— Oh ! oh !

— Et pourquoi pas? fit la jeune fille d'un ton mutin, vous y êtes bien venu, vous.

— Mais, moi... je suis... votre ami.

— Raoul aussi...

— Hum !

— Et, de plus, il est mon messager, et justement, je l'ai mis en campagne pour vous, tout à l'heure.

— Comment cela?

— Madame Catherine est sortie ce matin.

— Pour voir son cher René, sans doute?

— Non.

— Où est-elle donc allée?

— Figurez-vous, continua Nancy, que la reine a passé une nuit fort agitée.

— En serais-je la cause?

— Vos révélations y sont bien pour quelque chose, j'imagine.

— Vous croyez?

— Toute la nuit elle a eu de la lumière chez elle; tantôt elle se levait et marchait à grands pas, tantôt elle se recouchait et essayait de dormir. Quelquefois il lui est arrivé de prononcer votre nom et de murmurer assez haut pour que de mon poste je l'entendisse : « Ce Coarasse m'a révélé des choses étranges! Jamais René, dans ses meilleurs jours de nation, ne m'en a dit autant... »

— Mais vous ne m'expliquez pas pourquoi Raoul...

— Attendez.

— Bon! j'écoute.

— C'est ce matin qu'on a donné la torture à René.

— Je le sais.

— René n'a rien avoué; mais il paraît que la reine ignorait ce matin les détails de l'épreuve.

— Ah!

— Le roi, Crillon et le gouverneur, qui seuls y ont assisté avec le juge interrogateur, avaient gardé le secret.

La reine est venue dès onze heures chez madame Marguerite et l'a priée de passer chez le roi.

Madame Marguerite est allée chez le roi; mais le roi, qui revenait justement du Châtelet, déjeunait tranquillement avec M. de Crillon et n'a pas dit un mot de René.

Alors, madame Catherine a envoyé son page Renaud au Châtelet.

Renaud a questionné tout le monde et n'a appris qu'une seule chose, c'est que René avait été apporté évanoui de la salle de torture.

Midi est venu. Madame Catherine, rongée d'inquiétude, a demandé sa litière et elle a dit à Renaud :

« La litière sans armoiries, bien entendu. »

J'ai compris sur-le-champ, poursuivit Nancy, que la reine allait faire quelque expédition mystérieuse, et je me suis mise à la fenêtre.

Ma fenêtre, vous le savez, donne sur la cour du Louvre. Dans la cour, Raoul dressait, comme chaque jour, à la même heure, un gerfaut que le roi lui a donné. J'ai agité mon mouchoir, Raoul a compris, et il est monté, son gerfaut sur l'épaule.

Ah! monsieur de Coarasse, soupira Nancy, convenez que je suis bien votre amie, car si ce n'eût été pour vous...

— Eh bien?

— Raoul ne serait point entré chez moi.

— Il vous aime, pourtant...

— C'est justement pour cela qu'il le faut tenir à distance, et je l'eusse fait...

— Hein? fit Henri.

— Mais c'est le cas de dire qu'il est effronté comme un page, il a osé...

— O mon Dieu! exclama Henri.

— Il m'a vendu le service que je lui demandais.

— Fi! le juif!

« Mon petit Raoul, lui ai-je dit, tu es mignon à

croquer, et tu vas bien me rendre un bon office.

« — Certes, oui, m'a-t-il dit. Que faut-il faire ?

« — Madame Catherine va sortir...

« — Ah !

« — Dans sa litière sans armoiries...

« — Bon !

« — Tu suivras de loin la litière, en prenant bien garde d'être vu.

« — Après?

« — Tu me diras où est allée la reine.

« — Parfait. »

— Et Raoul m'a regardée, puis il a eu l'effronterie de me dire :

« Mam'zelle Nancy, vous espionnez la reine.

« — Que t'importe? Aimes-tu mieux la reine que moi?

« — Oh! non, certes.

« — Alors, tu vas m'obéir?...

« — Oui, à une condition. »

— Vous comprenez, dit Nancy, que j'ai froncé le sourcil. Cela me paraissait plaisant, et même impertinent, que ce bambin me proposât des conditions.

— Et quelles étaient-elles? demanda Henri.

— Raoul m'a dit, sans se déconcerter :

« Je veux bien suivre la reine et vous rapporter fidèlement en quel lieu elle va, mais vous me laisserez prendre un baiser sur votre joue gauche. »

— Ah! le drôle ! fit Henri en riant.

« C'est à prendre ou à laisser, » m'a-t-il dit.

— Alors, continua Nancy, vous comprenez : c'était pour vous... et Raoul m'a pris un baiser.

— Puis, il est parti?

— Oh! nenni!

— Comment, nenni! Il a manqué à sa parole? fit le prince.

— Non, mais il m'a dit :

« Je vous ai promis de suivre la reine, et je la suivrai, soyez-en sûre ; mais je n'ai pas promis de ne lui point révéler que je l'ai suivie, et cela par votre ordre.

« — Comment! me suis-je écriée, tu oserais me trahir?

« — Non, si vous achetez ma discrétion; c'est deux baisers sur la joue droite, tout au juste, » m'a-t-il dit.

— Et vous avez accordé les deux baisers?

— Dame! fit Nancy ingénûment, il le fallait bien.

— Chère Nancy...

Le prince voulut imiter Raoul, car la joue rosée de Nancy avait le séduisant velouté d'une pêche, mais elle l'arrêta.

— Ah! pardon! dit-elle, je n'ai pas besoin de votre discrétion, moi; c'est vous qui avez besoin de la mienne.

— C'est juste, murmura le prince. Ainsi, Raoul a suivi madame Catherine?

— Oui.

— Et elle est allée?

— Rue Saint-Louis-en-l'Ile.

— Très-bien! chez le président Renaudin?

— Justement.

— Mais vous ne savez pas ce qu'ils ont dit?

— Bah! répliqua Nancy, puisque nous jouons le rôle de sorciers, il faut bien le jouer.

— Comment! vous savez?...

— Quand la reine est revenue, madame Marguerite est passée chez elle, et voici ce que la reine, qui lui fait ses confidences, lui a dit : « René n'a rien avoué; Renaudin a trouvé un homme qui s'avouera coupable. C'est un voleur bien connu, du nom de Gascarille. On lui a promis sa grâce, c'est-à-dire que le bourreau sera gagné et le pendra mal... ou bien... » a ajouté madame Catherine avec son mauvais sourire.

Et maintenant, acheva Nancy, sauvez-vous, la reine vous attend... Allez jouer votre rôle ..

— Vous reverrai-je en la quittant?

— Sans doute.

— Où?

— Ici.

— M'y attendrez-vous?

— Non, je vais chez madame Marguerite.

Henri baisa la main de Nancy et descendit avec elle jusqu'à l'étage inférieur.

— Prenez ce couloir, dit-elle, il conduit au grand escalier. Vous entrerez par les grands appartements, et le premier page que vous rencontrerez vous conduira chez la reine. A bientôt...

— Au revoir...

Henri suivit à la lettre les recommandations de Nancy, traversa les grands appartements et trouva dans l'antichambre de madame Catherine, non point le page Renaud, mais bien le page Raoul.

Celui-ci vint à la rencontre d'Henri.

— Bonjour, monsieur de Coarasse, dit-il.

— Bonjour, Raoul.

— Est-ce que vous voulez parler à la reine?

— Elle m'attend.

— Oh! oh! fit le page émerveillé de la faveur du Béarnais.

— Dites donc, Raoul, fit le prince en se penchant à son oreille, savez-vous que vous êtes un peu juif?...

— Hein? fit Raoul.

— Vous ne rendez pas service pour l'amour de Dieu.

Raoul rougit jusqu'aux oreilles.

— Qu'en savez-vous?

— Un baiser pour le service, deux baisers pour la discrétion.

— C'est pour rien, dit Raoul, et puisque Nancy se plaint, à l'avenir elle payera le double.

— Vous êtes plein d'esprit, fit le prince. Annoncez-moi.

Raoul pénétra chez Catherine et l'avertit que le sire de Coarasse attendait.

— Fais entrer, mon mignon, dit la reine, et puis, tu garderas bien ma porte.

— Oui, madame.

— Tu ne laisseras entrer personne.

— Votre Majesté peut s'en fier à moi.

Raoul s'effaça et laissa entrer le sire de Coarasse.

Henri fit trois pas vers la reine et s'inclina profondément.

Puis, tandis qu'elle lui faisait signe d'approcher, il l'envisagea.

Catherine était fort pâle, mais une joie sombre éclatait dans ses yeux.

— Allons! pensa le prince, elle a désormais la certitude de sauver René.

— Monsieur de Coarasse, dit la reine, savez-vous que vous occupez fort mon esprit depuis hier?

— Je le sais, madame.

— Ah! vous le savez?

— Votre Majesté n'a dormi de la nuit.

La reine eut un geste d'étonnement, presque d'effroi.

Henri poursuivit :

— J'imagine que Votre Majesté ne va plus m'interroger sur des choses vulgaires, comme, par exemple, sur ce qu'elle a fait, dit ou pensé depuis hier.

— Mais vous vous trompez, répondit Catherine. Il y a des heures où je doute, et je voudrais une dernière preuve.

— Parlez, madame.

— Où suis-je allée aujourd'hui?

— Madame, répondit Henri, je m'attendais si bien aux questions de Votre Majesté, que j'ai voulu les résoudre par avance.

— Comment cela?

— Tantôt j'étais chez moi, dans la chambre de mon hôtellerie, et j'ai consulté mon oracle.

—Vous n'aviez cependant point ce flacon dont vous vous serviez hier, observa la reine, qui montra du doigt, sur la cheminée, la fiole d'encre sympathique.

— Non, madame.

— Alors, comment avez-vous fait?

— J'ai pris une carafe.

— Une carafe!

— Remplie d'eau pure.

— Et cela vous a suffi?

— Parfaitement.

— Étrange! murmura la reine.

— J'ai voulu savoir alors ce que Votre Majesté avait fait depuis l'heure où elle m'a congédié hier.

— Ah! voyons!

— Votre Majesté a reçu la visite du juge que je lui avais annoncé. Le juge a dit à Votre Majesté que, pour sauver René, il fallait que René eût le courage de subir la torture et de ne rien avouer.

— Bien. Après?

— Le juge a promis de trouver un condamné à mort qui prendrait à sa charge l'assassinat de la rue aux Ours.

— C'est vrai encore.

— Le juge parti, Votre Majesté est demeurée en proie à une vive anxiété. Elle a prononcé plusieurs fois mon nom.

— Mais c'est vrai, cela!

— Et ce matin, acheva Henri, sa grande préoccupation était de savoir si René, en subissant la torture, avait fait des aveux.

La reine était confondue.

— Allons, dit-elle, un dernier mot, monsieur de Coarasse, et je vous croirai comme un oracle.

— Parlez, madame.

— Je suis sortie du Louvre...

— En effet.

— Où suis-je allée?

— Chez le juge.

— Que m'a-t-il dit?

— Qu'il avait trouvé le condamné qui prendrait la place de René.

— Quel est... ce condamné.

— Un voleur.

— Savez-vous son nom?

— Ah! ceci, madame, est plus difficile à dire.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai point songé à le demander à mon oracle.

— Demandez-le-lui.

Henri se leva et alla prendre sur la cheminée le flacon d'encre sympathique.

Puis, regardant au travers :

— Voulez-vous, madame, dit-il, me nommer successivement les vingt-quatre lettres de l'alphabet?

— Soit! dit Catherine.

— Quand elle fut au G, Henri l'arrêta.

— Voici la première lettre de son nom, dit-il. Votre Majesté peut recommencer, je lui nommerai l'une après l'autre les lettres qui le composent.

— C'est inutile, dit la reine, je suis convaincue pour ce qui touche le présent et le passé. Mais... l'avenir?

— Madame, répondit Henri, j'ai prévenu humblement Votre Majesté : je me trompe bien sou-

vent... mais cependant j'essayerai... Que désirez-vous savoir?

— D'abord, si René sera sauvé.

— Il le sera, madame, mais...

— Ah! voyons le *mais?*

— René ne retrouvera point son pouvoir surnaturel.

— Pourquoi cela? demanda la reine, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Hélas! madame, parce que René avait dans les mains un instrument qui lui est échappé.

— Que voulez-vous dire?

— René n'a jamais lu dans les astres.

— Mais, cependant... dit-elle.

— René avait auprès de lui un jeune garçon dont le sommeil avait une propriété étrange, ajouta Henri.

— Laquelle?

— La propriété de voir à distance.

Alors Henri expliqua de son mieux à Catherine ce que c'était que le somnambulisme de Godolphin.

Et la reine, le sourcil froncé, l'écouta.

— Ainsi, dit-elle, René était un imposteur?

— A peu près...

— Et il m'a trompée?

— Oui et non, madame. Oui, en prétendant qu'il lisait dans les astres; non, en révélant des choses que l'événement a justifiées.

— Et ce pouvoir, René l'a perdu pour toujours?

— Oui, madame.

— Pourquoi?

— Parce que Godolphin est mort.

La reine regarda sévèrement Henri.

— Ne seriez-vous point pour quelque chose dans ce trépas? demanda-t-elle.

Henri soutint le regard.

— Non, madame.

— Connaissez-vous le meurtrier?

— C'est le gentilhomme qui a enlevé Paola.

— Sera-t-il puni?

— Un jour.

— Quand?

— Le lendemain des noces du prince de Navarre avec madame Marguerite de France.

— Ah dit la reine, que cette réponse jeta dans un autre ordre d'idées. Ce mariage se fera donc?

— Oui, madame.

— Prochainement?

— Très-prochainement.

— Sans aucun obstacle?

— Oh! pardon... j'en vois un...

Le prince reprit le flacon et regarda de nouveau au travers; puis, comme s'il eût obéi à une force inconnue, il tourna lentement la tête vers l'est.

— L'obstacle est là! dit-il.

Catherine songea que l'est était le point cardinal placé en droite ligne de la Lorraine.

— Et pourtant, interrogea-t-elle, cet obstacle sera vaincu ?

— Oh! sans nul doute.

— Par qui?

Henri regardait toujours à travers le flacon.

— C'est bizarre, dit-il enfin.

— Quoi? demanda Catherine.

— Ce que je vois là...

— Que voyez-vous?

— L'homme qui renversera l'obstacle dont je parle et qui s'oppose au mariage du prince de Navarre avec la princesse Marguerite.

— Quel est cet homme?

— C'est moi, dit froidement Henri.

Depuis qu'elle interrogeait le prétendu sire de Coarasse, la reine marchait d'étonnements en étonnements.

— Vous! dit-elle.

— Moi! dit le prince.

— Mais, comment?

— Ah! je ne sais encore...

— Cherchez...

— Oh! madame, dit Henri, voilà ce que je ne puis vous dire aujourd'hui.

— Quand le pourrez-vous?

Le prince recommença le manége du sablier interrogé à travers le flacon.

— Dans un mois, dit-il. Avant, c'est tout à fait impossible.

— Singulier homme! murmura Catherine abasourdie.

Henri se leva : — Votre Majesté me veut-elle demander quelque chose encore?

— Non, dit la reine; mais il faudrait que vous reveniez demain; je veux vous consulter sur les huguenots.

Henri baisa respectueusement la main que Catherine lui tendait et sortit.

En passant, il salua Raoul.

— Monsieur de Coarasse, lui dit le page, M. de Pibrac vous cherche.

— Ah! vraiment?

— Et il vous attend.

— J'y vais.

Henri n'eut point la peine d'aller jusqu'à l'appartement de M. de Pibrac, il le rencontra sur la dernière marche du grand escalier.

— Monseigneur, lui dit tout bas le capitaine des gardes, j'ai un message pour vous.

— De qui?

— Du roi.

— Oh! oh! Et que me veut-il, le roi?

— Le roi est de très-bonne humeur ce soir, et il veut jouer à l'*hombre*.

— Sa Majesté me prend pour partenaire?

— Justement.

— J'irai, en ce cas.

— Votre Altesse me fait-elle l'honneur de souper avec moi?

— Sans doute, mais à une condition.

— J'écoute.

— Vous allez me donner deux minutes.

— Faites, monseigneur.

Henri monta chez Nancy.

— Ma mie, lui dit-il, me voilà bien embarrassé.

— Pourquoi?

— Le roi m'invite à son jeu.

— Et madame Marguerite vous attend.

— Justement. Comment faire ?

Nancy se prit à sourire.

— Il est avec l'amour des accommodements, dit-elle. Parfois, quand il le faut, il sait se coucher tard. Fiez-vous-en à moi, et bonne chance !

XV

En quittant Nancy, Henri rejoignit M. de Pibrac, qui l'attendait chez lui, les pieds devant un bon feu, auprès d'une table fort convenablement servie.

— Peste! dit le prince en entrant et lorgnant le menu du dîner.

Entre deux flacons de vin vieux aux couleurs vermeilles fumait un salmis de perdreaux.

A gauche du salmis, un morceau de bœuf cuit dans son jus.

A droite, une hure de sanglier.

Quelques menues friandises, telles que des rillettes de Tours, des andouillettes de Troyes, une assiette de thon mariné et de sardines à l'huile, s'éparpillaient à l'entour.

— Peste! répéta le prince, voilà un premier service, mon cher Pibrac, qui a bien son mérite.

— Votre Altesse est trop bonne, répondit en s'inclinant le capitaine des gardes.

— D'où tirez-vous donc votre cuisine ?

— De chez le roi. Je me suis entendu avec le cuisinier de Sa Majesté.

— Ah ! ah ! fiit Henri.

— Et, comme vous le voyez, fit modestement le capitaine des gardes, je ne m'en trouve pas trop mal.

Henri se mit à table et soupa d'un excellent appétit.

M. de Pibrac était de fort bonne humeur et se mit en frais d'esprit.

Puis, le repas terminé, il dit au prince :

— Le roi joue chez la reine.

— Plaît-il ? fit Henri.

M. de Pibrac répéta son assertion.

— Mais, dit le prince, s'il en est ainsi, le roi est au mieux avec madame Catherine.

— Vous vous trompez...

— Et après l'arrestation de René, la torture et le reste...

M. de Pibrac interrompit le prince d'un geste.

— Les Valois sont cruels autant qu'ils sont faibles, dit-il.

Henri ouvrit de grands yeux.

— Le roi Charles IX est si fier d'avoir montré une heure de fermeté en faisant arrêter René, qu'il va pousser son énergie inaccoutumée jusqu'à la cruauté.

— Comment cela ?

— Persuadé que désormais le Florentin ne pourra lui échapper, il veut narguer la reine.

— Allons donc!

— Et c'est pour cela qu'il va chez elle ce soir.

Henri eut un sourire.

— Malheureusement, dit-il, s'il en est un de berné, de la reine-mère ou du roi, je crains bien que ce ne soit...

— Le roi, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Et moi, j'en suis sûr. Mais le roi ne sait rien de tout cela, et c'est pourquoi il triomphe encore...

— Ainsi, le roi joue chez la reine?

— Ce soir; au reste, vous allez en avoir la preuve, monseigneur.

M. de Pibrac se leva de table.

— Venez avec moi, ajouta-t-il.

Henri suivit M. de Pibrac, qui le conduisit chez le roi.

Le roi achevait de souper, mélancoliquement et seul; en voyant entrer le prétendu sire de Coarasse, il éprouva un mouvement de joie.

— Ah! s'écria-t-il, voilà un partenaire sérieux, au moins. Bonjour, monsieur de Coarasse; vous jouez fort bien à l'hombre.

— Votre Majesté me comble...

— Et nous ferons ce soir une fort belle partie, ajouta Charles IX.

— Si Votre Majesté me prend dans son jeu... hasarda Henri.

— Comment donc! monsieur de Coarasse, mais c'est convenu. Nous jouons ensemble et nous défions l'univers entier.

Henri sourit et se tut.

Le roi s'essuya le coin des lèvres avec sa serviette et continua :

— Monsieur de Coarasse, voulez-vous que je vous charge d'une mission?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Vous allez vous rendre chez la reine.

— La reine-mère?

— Oui, certes.

— Que lui dirai-je?

— Vous la préviendrez que je serai très-heureux, ce soir, de faire ma partie chez elle.

Henri s'inclina.

— Et vous m'y attendrez, ajouta Charles IX, qui avait un méchant sourire aux lèvres.

Le prince laissa M. de Pibrac chez le roi et s'en fut droit aux appartements de madame Catherine.

La reine-mère avait coutume de réunir chaque soir, dans son oratoire, une douzaine de seigneurs et de dames de la cour qui arrivaient à neuf heures et partaient à onze.

On jouait, on devisait de magie et de sorcellerie ; parfois messire l'abbé de Brantome y venait lire un chapitre de ses *Dames galantes*.

L'arrestation de René et le désespoir de madame Catherine avaient, depuis deux jours, mis un terme à ces réunions.

La reine était d'humeur farouche, et bien qu'il n'y eût pas un courtisan qui ne détestât cordialement René, son infortune subite avait jeté dans le Louvre une consternation générale.

En effet, plaindre René, c'était déplaire au roi ; se réjouir de sa disgrâce, c'était braver la reine.

En cette occurrence, les plus prudents *faisaient le mort* et restaient chez eux.

Or, lorsque Henri arriva, la reine-mère était seule, lisant fort mélancoliquement un volume de poésie italienne, interrompant de temps à autre sa lecture pour soupirer profondément.

Catherine avait le ferme espoir de sauver René, mais elle n'en éprouvait pas moins un profond chagrin ; car, pour la première fois, le roi lui avait résisté et s'était montré le maître.

En voyant entrer M. de Coarasse, elle fut quelque peu étonnée.

— Madame, lui dit Henri avec une aisance parfaite, je ne viens point dire la bonne aventure à Votre Majesté, je ne suis sorcier qu'à mes heures.

— Quel bon vent vous amène donc, monsieur de Coarasse? fit Catherine avec un sourire gracieux.

— Je suis messager du roi.

— Ah ! fit la reine, qui fronça légèrement le sourcil.

— Mais un messager de hasard, ajouta vivement Henri, qui crut comprendre que sa faveur auprès du roi portait ombrage à madame Catherine.

— Comment cela?

— M. de Pibrac, dont j'ai l'honneur d'être le cousin, fit humblement Henri, m'a rencontré au moment où je sortais de chez Votre Majesté.

— Eh bien?

— Et il m'a invité à souper.

— Bon ! dit la reine. Mais...

— Sa Majesté le roi, poursuivit Henri, avait daigné m'honorer, en m'admettant à son jeu, il y a quelques jours. Je joue assez bien à l'hombre.

— Très-bien même, à ce qu'il paraît.

— Alors, poursuivit Henri, le roi sachant que j'étais chez M. de Pibrac, a eu envie de jouer à l'hombre.

— Et il vous a fait appeler?

— Justement, dit le prince.

— Mais il faut être à quatre, pour jouer à l'hombre.

— C'est pour cela que le roi m'envoie chez Votre Majesté.

— Ah! fit Catherine avec une pointe d'ironie, le roi a besoin d'un quatrième?

— C'est-à-dire qu'il supplie Votre Majesté de le recevoir chez elle ce soir.

— On ne joue plus chez moi, dit sèchement Catherine.

— Madame, murmura Henri, si j'avais l'audace de faire une observation à Votre Majesté...

— Voyons, monsieur de Coarasse.

— J'engagerais Votre Majesté à recevoir le roi ce soir.

— Pourquoi?

— Qui sait? fit hypocritement Henri. Le roi est peut-être désespéré de s'être montré fort sévère envers René, et il se repent peut-être d'avoir chagriné Votre Majesté.

— Vous avez raison, dit vivement la reine.

Et elle prit une baguette d'ébène et frappa trois coups sur un timbre.

Un de ses officiers parut.

C'était un jeune gentilhomme qu'on appelait M. de Nancey et qui remplissait auprès d'elle les fonctions d'écuyer.

— Nancey, lui dit la reine, veuillez donner des ordres, faire allumer des bougies, dresser des tables, et prévenez les gentilshommes et les dames qui se trouvent au Louvre que le roi joue chez moi ce soir.

Le visage de M. de Nancey s'illumina. Il sortit tout joyeux pour transmettre les ordres de la reine.

— Votre Majesté le voit, dit Henri, M. de Nancey juge la chose comme moi.

— Et comment la jugez-vous?

— Si le roi vient chez Votre Majesté, c'est qu'il se veut réconcilier avec elle.

— Monsieur de Coarasse, dit la reine, vous pronostiquez trop bien l'avenir pour que je ne vous veuille point interroger.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Le roi ne viendra probablement point avant un quart d'heure. Venez avec moi...

Elle prit Henri par la main et le conduisit dans une sorte de cabinet de toilette voisin de l'oratoire, où elle s'enferma avec lui.

— Madame, dit le prince en souriant, les oracles mentent quelquefois, surtout quand on les fatigue. Je ne sais encore ce que Votre Majesté va me demander, mais il se pourrait bien que je fusse devenu un simple mortel et que j'eusse momentanément perdu mon pouvoir.

— Bah! dit Catherine, je gage, au contraire, que vous allez lire dans l'avenir comme dans un livre.

La reine-mère était désormais convaincue du pouvoir surnaturel du gentilhomme béarnais.

Le cabinet de toilette était une toute petite pièce où il n'y avait que deux chaises.

La reine en indiqua une au prince et prit l'autre.

Mais Henri demeura debout.

— Voulez-vous le flacon d'encre sympathique? demanda la reine.

— C'est inutile, madame.

— Alors, que vous faut-il?

— Votre main.

— La voilà. Et ensuite?

— Rien.

En prononçant ce dernier mot, Henri souffla le flambeau et la pièce se trouva dans une obscurité profonde.

Mais, comme madame Catherine était habituée aux bizarreries des gens qui prétendent interroger l'avenir, elle ne se récria point.

Henri lui prit la main, la tint pressée dans les siennes et garda un moment le silence.

— Madame, dit-il tout à coup, le roi vient chez Votre Majesté poussé par un sentiment de méchanceté.

— Ah! fit la reine, qui tressaillit soudain.

— Je ne sais pas ce qu'il fera, ce qu'il dira, ajouta Henri; mais il tâchera de faire de la peine à Votre Majesté.

Comme Henri parlait ainsi, on entendit des pas dans l'oratoire et une voix qui disait :

— Où donc est madame ma mère?

— C'est le roi ! dit Catherine.

Elle chercha le mur à tâtons ; sa main trouva le bouton d'une serrure et une porte s'ouvrit.

— Tenez, dit-elle à Henri, passez par là; il est inutile que le roi sache que nous nous occupons de divination. Cette porte donne sur un corridor, vous le suivrez...

— Bien, madame.

— Au bout, vous trouverez une autre porte, celle de l'appartement de ma fille Marguerite.

— Frapperai-je ?

— Vous frapperez. On vous ouvrira, et vous direz à Margot que le roi joue chez moi et que je la prie de venir.

Henri s'esquiva et la reine ferma la porte sans bruit.

Quand il fut dans le corridor, il se prit à rire dans sa barbe.

— Cette bonne madame Catherine, murmura-t-il, est un peu naïve en m'indiquant la porte que je connais si bien.

Il parcourut le corridor dans toute sa longueur, arriva à la porte de la princesse et frappa doucement.

— Qui est là ? demanda Marguerite.

— Un sorcier, répondit Henri.

La princesse ouvrit, reconnut Henri et rougit.

— Comment ! dit-elle avec une sorte d'effroi, vous osez...

— C'est la reine qui m'envoie...

— Ah ! fit Marguerite en respirant.

Henri se hâta de raconter à Marguerite ce qui venait d'avoir lieu.

La princesse appela Nancy et se fit habiller.

— Vous allez assister à ma toilette, dit-elle.

Henri, tout frémissant de joie, s'assit auprès d'un splendide miroir de Venise, devant lequel Marguerite venait de se placer.

. . . . . .

Un quart d'heure après, madame Marguerite de France faisait son entrée dans l'oratoire de la reine-mère, appuyée sur le poing du jeune sire de Coarasse.

Il y avait déjà nombreuse réunion chez madame Catherine.

Grâce à M. de Nancey, la nouvelle s'était rapidement répandue à travers le Louvre que le roi venait jouer chez la reine-mère.

Comme l'écuyer de la reine Catherine, tout le monde avait cru à une réconciliation, et chacun s'était empressé d'accourir. M. de Crillon lui-même était venu.

Cependant, le duc n'était pas courtisan, mais il obéissait sans doute à un ordre du roi.

Charles IX s'était mis à la table de jeu. Il avait galamment baisé la main de la reine, qui, mise en garde par la prédiction de Henri, attachait sur lui un regard scrutateur.

Le roi paraissait d'une humeur charmante.

— Ah! voilà mon partenaire, dit-il en voyant entrer Henri. Approchez, monsieur de Coarasse. Bonjour, Margot.

Et le roi battit les cartes, tandis que Henri prenait place à la table de jeu.

— C'est singulier! dit un gentilhomme tout bas à M. de Nancey, le roi n'est plus le même qu'hier.

— En effet.

— Ce matin encore, m'a-t-on dit, il a assisté à la torture de René avec une joie qui était loin de faire présager qu'il viendrait ce soir chez la reine.

— Madame Catherine a pu perdre un moment son influence, mais cela ne pouvait durer, repartit M. de Nancey.

— Moi, dit un troisième qui s'approcha, je gagerais volontiers...

— Que gageriez-vous?

— Que René sortira de prison ce soir ou demain.

— Ah! par exemple!

— Vous verrez...

— Pour moi, dit Nancey, je suis de l'avis de monsieur.

— Ah!

— Si le roi vient chez la reine, c'est que la paix est faite.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que le roi a pardonné à René.

— Ou que la reine a abandonné son parfumeur.

M. de Nancey sourit et haussa les épaules.

— Jamais, dit-il.

— Cependant, René a été torturé ce matin.

— Oui.

— Et il a avoué...

— Il n'a rien avoué.

— Vraiment!

— Il a enduré la question, le brodequin, le brasier.

— En vérité!

— Et il a tout nié.

En ce moment le roi posa les cartes sur la table et il regarda la reine-mère.

— A propos, madame, dit-il, je veux vous donner une nouvelle.

La reine tressaillit, car le roi avait un accent railleur et un mauvais sourire.

— J'écoute Votre Majesté, dit-elle.

— René, votre protégé, poursuivit le roi, a subi la torture ce matin.

— Je le sais, Sire, répondit la reine.

Le roi se tourna vers la galerie.

— Le drôle n'a rien avoué, dit-il. On lui a fait avaler dix pintes d'eau, on l'a chaussé du brodequin, on lui a brûlé la main gauche...

— Il est innocent, Sire, dit la reine.

— C'est ce que je commence à croire, madame, répliqua le roi.

Catherine tressaillit.

— Et demain je m'en assurerai.

— Demain? fit la reine avec inquiétude.

— Oui, madame. Ainsi, demain, poursuivit le roi, on chaussera le pied gauche de René comme on lui a chaussé le pied droit.

La reine frissonna.

— On lui brûlera la main droite.

— Ah! Sire, quelle cruauté!

— Puis, s'il persiste à nier, on lui enfoncera les

fameux coins entre les jambes solidement liées.

Catherine, haletante et pâle, s'écria :

— Mais il est innocent... cependant...

— On le verra bien. S'il l'est, maître Caboche n'aura qu'à se croiser les bras.

— Mais, Sire, les coins brisent les jambes.

— Ce sera fâcheux, dit froidement le roi, car il faudra le porter sur l'échafaud.

— Oh! Sire, supplia la reine, que voulez-vous que devienne ce malheureux lorsqu'il aura les mains brûlées et les jambes brisées?

— J'y ai songé, madame, dit froidement le roi. Si René est coupable, il sera roué; mais s'il est innocent, je ferai quelque chose pour lui.

Les hôtes de Catherine regardaient le roi avec étonnement.

— Justement, poursuivit Charles IX, le mendiant titulaire du porche de Saint-Eustache est mort hier, je donnerai la place vacante à René.

Et après cette sanglante ironie, le roi ramassa les cartes éparses sur le tapis.

— C'est à vous de donner, monsieur de Coarasse, dit-il.

Charles IX ajouta :

— Messieurs, je vous *invite*...

Il insista tellement sur ce mot qu'il devint un ordre.

— Je vous invite à me suivre demain au Châtelet, vous y assisterez à la torture.

Les courtisans s'inclinèrent, frissonnants, et n'osèrent regarder la reine.

— Et vous aussi, madame, ajouta Charles IX, qui était dans ses jours de cruauté.

— Ah! Sire!...

La reine regarda en ce moment le prince de Navarre.

Le prince lui adressa un mystérieux sourire qui signifiait :

— Acceptez, madame!... nous triompherons, vous verrez...

Henri avait déjà deviné si souvent, que Catherine eut foi en lui.

— J'irai, Sire, dit-elle en courbant la tête.

XVI

Le roi Charles IX s'éveilla le lendemain à huit heures précises et appela un de ses pages en frappant sur un timbre qui se trouvait à la portée de sa main.

Le page Gautier entra.

— Quelles sont les personnes qui sont dans mon antichambre ? demanda le roi.

— M. de Pibrac, Sire.

— Après ?

— M. le duc de Crillon.

— Et puis ?

— Et l'écuyer de la reine-mère, M. de Nancey.

— Fais entrer ces messieurs.

Gautier souleva la portière et dit :

— Messieurs, le roi reçoit.

M. de Crillon entra le premier.

— Ah ! mon cher duc, dit le roi en le voyant entrer, j'ai dormi comme un moine cette nuit. Les deux cents pistoles que nous avons gagnées de moitié, le petit gentillâtre béarnais et moi, m'ont porté bonheur. Moi qui dormais comme un roi, c'est-à-dire d'un œil et d'une oreille, j'ai ronflé comme le dernier de mes sujets.

Crillon était railleur à ses heures :

— Votre Majesté pense-t-elle, dit-il, que la reine-mère, qui a perdu les deux cents pistoles, ait aussi bien dormi ?

— Ce n'est pas probable, dit le roi.

— Pourtant, fit M. de Pibrac avec un sourire hypocrite, madame Catherine est fort belle joueuse.

— Peuh ! fit le roi.

— Elle perd sans sourciller.

— Oui, quand elle joue de moitié avec son cher René.

Et le roi eut de nouveau son mauvais sourire.

— Mais, poursuivit-il, hier René n'était pas là, et la reine-mère a fort mal joué. Ce petit détail que je lui ai donné sur la torture l'a même troublée à ce point qu'elle a fait faute sur faute : elle a joué comme un clerc qui tient les cartes pour la première fois.

— A propos de torture, reprit Crillon, est-ce que Votre Majesté nous va régaler aujourd'hui encore ?

— Mais certainement, dit le roi. Duc, quelle heure est-il ?

— Huit heures, Sire.

— Peste ! je vais me lever, en ce cas. J'ai fait prévenir M. de Paris pour neuf heures.

— Sire, dit M. de Pibrac, Votre Majesté sait que je suis nerveux.

— Bah ! fit le roi.

— Impressionnable à l'excès.

— Allons donc !

— Et si je fais ma partie comme un autre dans une bataille...

— Vous vous évanouissez en présence des hautes-œuvres, n'est-ce pas, mon pauvre Pibrac ?

— Justement, Sire.

— Ainsi, Pibrac, mon ami, vous craignez qu'en voyant tenailler René...

— Ah ! Sire, je frissonne par avance, et si Votre Majesté me voulait dispenser...

— Dieu m'en garde ! fit le roi. Vous êtes mon capitaine des gardes, Pibrac, vous faites partie de ma maison... et je ne veux pas aller seul au Châtelet.

Pibrac s'inclina.

— J'ai fait mes réserves en présence de M. de Nancey, pensa-t-il. La reine-mère le saura, et cela me suffit.

Charles IX continua :

— Je suis d'ordinaire un roi fort bonhomme, et hier je ne vous ai pas trop chagriné, mon pauvre Pibrac, mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui Votre Majesté est impitoyable, murmura M. de Crillon, qui riait dans sa barbe noire.

— Duc, répondit le roi, j'ai *invité* hier, au jeu de la reine, tous les gentilshommes qui m'entouraient à venir voir tenailler René. S'il en manque un seul... je le fais pendre comme un vilain, et malgré son droit de gentilhomme d'être décapité.

Le roi ne riait plus.

— Sire... hasarda M. de Nancey.

— Ah! vous voilà, Nancey? dit le roi.

— Oui, Sire.

— C'est la reine qui vous envoie?

— Votre Majesté devine.

— Je gage, continua Charles IX, qu'elle me fait supplier de la dispenser...

— La reine craint de ne pouvoir supporter un pareil spectacle.

— Eh bien, répondit Charles IX, je suis un peu de son avis, Nancey.

— Ah! Votre Majesté la dispense...

— Non pas, mais je lui donne à choisir : venir au Châtelet et voir tenailler et brûler son cher René, ou bien...

Le roi s'arrêta.

— Ou bien? fit M. de Nancey.

— Ou bien partir à l'instant même pour Amboise, où je lui *conseillerai*...

Le roi appuya sur ce mot.

— Où je lui *conseillerai*, acheva-t-il, d'attendre que j'aie des cheveux gris pour revenir au Louvre.

— Harnibieu! Sire, murmura Crillon, Votre Majesté n'y va pas de main morte aujourd'hui.

— Vous trouvez, duc?

— Et je sais bien ce que choisira madame Catherine de la torture ou de l'exil.

— Ah ! que choisira-t-elle ?

— La torture, Sire. Elle préférerait bien certainement se faire tenailler elle-même que s'en aller en exil.

M. de Nancey se glissa derrière Crillon :

— Monsieur le duc, lui dit-il tout bas, vous jouez un jeu dangereux.

— Bah! fit le duc en se retournant, qu'en savez-vous ?

— René empoisonne les ducs tout comme les simples chevaliers...

— Eh bien, répondit Crillon avec son loyal sourire, conseillez-lui donc d'empoisonner M. de Paris; cela pourra lui être beaucoup plus profitable.

Pendant que Crillon et M. de Nancey échangeaient ces quelques mots à voix basse, le roi s'habillait.

— M. de Coarasse est-il venu ? demanda Charles IX.

— Il est chez moi, Sire, répondit Pibrac.

— Très-bien !

— Avec mon autre cousin, Amaury de Noë, acheva le capitaine des gardes.

Le roi dit à M. de Nancey :

— Allez porter ma réponse à madame la reine-mère.

— J'y cours, Sire.

— Et vous me viendrez dire ce qu'elle aura décidé.

M. de Nancey sortit et passa chez Catherine.

La reine-mère achevait sa toilette en présence de

madame Marguerite, et elle chiffonnait un petit papier dans ses doigts. Ce papier, un inconnu l'avait remis au page Raoul en lui disant :

— Pour la reine-mère.

Raoul avait regardé le papier.

— Mais il est blanc, avait-il dit.

En effet, on n'y voyait aucun caractère.

— Portez-le toujours, avait dit l'inconnu en s'en allant.

Raoul était arrivé tandis que M. de Nancey se trouvait chez le roi pour le supplier de dispenser la reine d'assister à la torture.

Catherine avait pris le papier des mains de Raoul, puis, congédiant le page, elle avait dit à Marguerite :

— Allumez un flambeau, ma fille.

Marguerite s'était empressée d'obéir.

Alors la reine-mère, qui faisait elle-même grand usage d'encre sympathique, avait approché le papier blanc de la bougie.

Sur-le-champ, au contact de la chaleur, le papier s'était couvert de caractères pâles d'abord, qui n'avaient point tardé à noircir, et madame Catherine avait lu les lignes suivantes, qui n'étaient suivies d'aucune signature :

« Il est important que la reine assiste à la torture. Le sort de René en dépend peut-être. »

— Bon! murmura la reine, qui tendit le billet à Marguerite, c'est Renaudin qui m'écrit. J'irai.

M. de Nancey revint, et apporta à Catherine la réponse de Charles IX.

— C'est bien, lui dit-elle. Retournez auprès du roi et dites-lui que ses volontés sont pour moi des ordres.

— Diable ! pensa M. de Nancey, la reine, qui était si agitée tout à l'heure, est bien calme maintenant. Que s'est-il donc passé ?

Comme il sortait, la reine le rappela.

— Vous demanderez ma litière, dit-elle.

M. de Nancey retourna auprès du roi.

Charles IX était vêtu, il avait le manteau sur l'épaule, le toquet en tête, et il appuyait sa main gauche sur la garde de son épée.

— Eh bien, Nancey ? demanda-t-il.

— La reine m'a chargé de demander sa litière, Sire.

— Pour aller à Amboise ?

Nancey sourit :

— Non, Sire, pour suivre Votre Majesté au Châtelet.

— Vive Dieu ! fit le roi, voici que ma mère devient raisonnable, et puisqu'il en est ainsi, je lui veux faire une galanterie. Nancey, mon ami, il est inutile que vous demandiez la litière de madame Catherine, je lui donnerai une place dans la mienne. Allez l'en prévenir.

M. de Nancey s'inclina et sortit.

— Messieurs, dit le roi, qui s'approcha de la croisée et jeta un regard dans la cour, je crois que personne de mes invités ne veut être pendu... Voyez plutôt...

La cour du Louvre était en effet encombrée des

courtisans qui, la veille, assistaient au jeu de la reine.

— Allons! ajouta le roi.

Crillon et Pibrac s'effacèrent. Le roi sortit de sa chambre, traversa les grands appartements, frappa du revers de la main sur la joue du page Gautier, qu'il affectionnait, descendit en fredonnant un air de chasse, et lorsqu'il fut dans la cour il leva la tête.

Le temps était superbe, le ciel, d'un bleu d'azur sans nuages, était inondé des rayons du soleil.

Alors le roi se retourna vers Crillon.

— Duc, lui dit-il, nous sommes en retard de trois jours.

— Comment cela, Sire?

— Si nous étions plus vieux de trois journées, au lieu d'aller au Châtelet, nous irions à la place de Grève. Il fait un temps superbe pour une exécution, et je crains qu'il ne pleuve le jour où René sera rompu.

En disant cela, le roi vit madame Catherine qui descendait, appuyée sur le bras de sa fille, la princesse Marguerite.

Il alla vers elles et les salua.

— Ah! Sire, murmura la reine-mère, vous êtes cruel.

Le roi ne répondit pas, mais il offrit son poing à la reine.

— Venez, madame, lui dit-il.

Et il la conduisit à sa litière.

Tandis que le roi et les deux princesses y mon-

taient, les gentilshommes se rangeaient aux deux côtés, et parmi eux Catherine aperçut Henri et Noë.

Henri lui adressa de nouveau son mystérieux sourire qui l'avait tant réconfortée la veille.

Le cortége se mit en route et prit le chemin du Châtelet.

Durant le trajet, le roi se montra d'une humeur railleuse et charmante, et comme la litière passait sur le pont au Change, il dit à la reine :

— Après tout, madame, je conçois que vous ayez eu quelque affection pour René, attendu qu'il était assez bon sorcier, dit-on, et qu'il faisait les cartes avec une habileté sans pareille...

— Ah ! Sire, ne raillez pas...

— Mais, continua le roi, je vous veux consoler...

Il s'arrêta un moment et sourit de son cruel sourire.

— On m'a parlé, reprit-il, d'un bohémien qui fait merveille en ce moment sur ce pont que nous traversons. Tous les jours il a un auditoire de plus de cent badauds. Il lit, dit-on, dans les astres comme vous lisez dans votre missel, vous, madame, et je veux l'attacher à votre personne... Je lui baillerai des lettres patentes et je le ferai noble homme...

— Sire... je vous en supplie !... balbutia la reine, que cette ironie accablait.

— Bah ! fit le roi, je gage que, dans quinze jours, quand vous aurez goûté des prédictions de Candelare, c'est le nom du bohémien, vous ne songerez plus à René.

La litière s'arrêtait en ce moment devant le Châtelet.

Sur la porte du sombre édifice, Catherine et la princesse aperçurent d'abord messire de Fouronne, le gouverneur, qui venait recevoir le roi.

Puis auprès de lui trois hommes d'aspect sinistre dont les casaques annonçaient suffisamment la profession.

C'étaient M. de Paris et ses deux aides.

— Madame, dit Charles IX, je vous présente les confesseurs de votre protégé.

La reine ne put réprimer un frisson ; mais presque aussitôt elle vit apparaître derrière les exécuteurs un homme vêtu d'une longue robe noire.

Cet homme avait, comme Henri, un mystérieux sourire aux lèvres, et ce sourire, plus puissant encore que celui du sire de Coarasse, rassura complétement madame Catherine.

L'homme à la robe noire n'était autre que le président Renaudin, le juge interrogateur. Le roi, donnant toujours le poing à Catherine et suivi des courtisans qui l'avaient accompagné, se fit conduire à la salle de torture.

Par ses ordres, M. de Fouronne avait fait dresser des bancs et des chaises autour des murs.

Au milieu se trouvait un fauteuil dans lequel Charles IX s'assit.

— Messieurs, dit-il en se couvrant, je crois que la séance sera longue et je vous engage à vous asseoir.

Madame Catherine était fort pâle, et son œil s'at-

tachait avec une sorte d'effroi sur les instruments de torture.

Henri avait trouvé moyen de se glisser derrière le siége de Marguerite.

La princesse lui avait déjà envoyé plusieurs sourires.

Quand elle le sentit auprès d'elle, elle se pencha vers lui.

— Ma mère serait moins émue, lui dit-elle bien bas, si on appliquait la torture à un de ses enfants.

— Cependant, répondit Henri, elle a la certitude de le sauver...

— Renaudin l'a promis.

— Et il tiendra sa promesse, soyez-en sûre.

— Oui, mais on va tenailler René... Il ne peut empêcher cela.

— Qui sait? fit Henri.

Précisément le roi disait :

— Monsieur de Fouronne, faites amener le patient; il est temps de commencer.

Le sire de Fouronne se tourna vers le lansquenet qui se trouvait en faction à la porte et lui fit un signe.

A ce signe, le lansquenet frappa trois coups sur le sol avec le bout de sa hallebarde.

Au bruit, la porte s'ouvrit et René parut entre deux soldats.

Le Florentin avait les mains liées derrière le dos, et une chaîne d'un pied de longueur, qui lui attachait les chevilles, ne lui permettait de marcher qu'à petits pas.

René était fort pâle, il paraissait se soutenir à

peine, et il manifesta un grand effroi en apercevant le roi et sa nombréuse suite; puis il vit Catherine, et la présence de la reine sembla lui donner quelque courage.

— Couchez le patient sur le chevalet, monsieur de Paris, dit le président Renaudin, on va recommencer l'épreuve de l'eau.

Et tandis que le bourreau s'emparait du malheureux parfumeur, le juge s'assit devant une petite table et prit une plume pour recueillir les aveux du patient.

— Je suis innocent! cria René, je suis innocent!

Le roi fit un signe.

— Allez! monsieur de Paris, dit-il. Faites boire ce drôle qui crie par avance.

Un des aides du bourreau assujettit la tête de René sur le chevalet, tandis que l'autre lui introduisait l'entonnoir dans la bouche.

René se débattit, mais il avala trois grandes pintes.

Catherine, émue, détourna la tête.

— Quelle barbarie! murmura-t-elle.

— Madame, répondit le roi, c'est de l'eau de Seine, on l'a filtrée, elle est fort pure...

Les courtisans ne purent y tenir, ils se prirent à rire.

René secouait le chevalet et cherchait à broyer l'entonnoir avec ses dents.

— Sire, dit le bourreau, l'eau ne lui arrachera aucun aveu, mais... le feu...

— Eh bien, maître Caboche, dit Charles IX, brûlez la main droite de ce drôle, en ce cas.

Mais tandis qu'on détachait René du chevalet, le président Renaudin prit à son tour la parole.

— Sire, dit-il, puisque René nie si énergiquement, il y a peut-être un moyen de savoir la vérité.

— Ah! ah!

— René avait des complices.

— Qu'en savez-vous? demanda Charles IX.

— On a arrêté il y a deux jours, poursuivit naïvement le président Renaudin, un voleur du nom de Gascarille.

René laissa échapper un geste de surprise.

Ce geste fut mal interprété par le roi.

Charles IX s'imagina que la surprise de René était de la terreur.

— Eh! dit-il, notre drôle pâlit... Voyons, maître Renaudin, qu'est-ce que ce Gascarille?

— Un voleur que le grand prévôt a condamné pour vol à être pendu.

— Et vous pensez qu'il est complice de René?

— Je le crois.

— Sur quoi basez-vous votre opinion?...

— Gascarille est dans le même cachot qu'un autre voleur qui remplit au Châtelet l'office de *mouton*.

— Plaît-il? fit le roi.

— Sire, dit Renaudin, on appelle *mouton* un prisonnier qui questionne adroitement les autres, les fait jaser et révèle ensuite aux juges ce qu'il a pu surprendre de leurs secrets.

— Bon! dit Charles IX, je comprends; continuez, maître Renaudin.

Le président poursuivit :

— Gascarille a dit au mouton : « Ce pauvre messire René le Florentin n'a pas de chance ; il va payer pour moi ; tandis qu'on se contentera de me pendre, il sera rompu vif. »

— Ah ! dit le roi, Gascarille a dit cela ?

— Oui, Sire.

— En ce cas, il était complice...

— C'est probable...

— Eh bien, on va brûler la main droite de René d'abord...

René frissonna et jeta autour de lui son regard de bête fauve...

— Puis, continua le roi, tandis que Catherine, pâle et frémissante, se soutenait à peine, s'il n'avoue pas, on fera usage des coins... et enfin on le tenaillera...

— Et s'il s'entête à ne pas avouer ?...

— Alors vous enverrez querir Gascarille, et on lui donnera la question.

— Sire, dit Renaudin, Votre Majesté me permettrait-elle un avis ?

— Parlez...

— C'est aujourd'hui que le parlement doit s'assembler pour juger René, si toutefois René avoue... ou, ce qui revient au même, si, par son complice Gascarille, on sait la vérité.

— Sans doute, eh bien ?

— Si on brûle la main droite comme on a brûlé la main gauche, il sera impossible au condamné de tenir un cierge en s'en allant à l'échafaud.

— C'est juste, dit le roi. Alors, passons aux coins tout de suite.

— Mais, dit encore le président Renaudin, si René est condamné aujourd'hui, on le pourra exécuter demain.

— Certainement.

— Et ce serait d'un bien plus grand exemple pour le peuple, qui est exaspéré de l'assassinat de la rue aux Ours, que le condamné s'en allât à l'échafaud pieds nus, un cierge à la main, après avoir fait amende honorable au parvis Notre-Dame.

— Je suis de votre avis, maître Renaudin.

— Si on fait usage des coins, il ne pourra marcher.

— Ah! diable! murmura le roi. Eh bien, en ce cas, envoyez querir Gascarille.

Catherine et René respirèrent.

Crillon se pencha à l'oreille de M. de Pibrac.

— Hum! lui dit-il avec une rude franchise de soldat, je crois que le roi se laisse attraper... Ce juge m'a l'air d'un rusé compère... et...

Crillon n'acheva pas, mais il regarda la reine, et il lui sembla que l'œil de Catherine brillait de joie.

— Le roi est *roulé!* pensa-t-il.

XVII

Il y eut un vif mouvement de curiosité parmi les assistants, lorsque le roi eût ordonné d'introduire Gascarille et de lui appliquer la question.

On posa de nouveau René contre le mur.

Le Florentin, tout en rendant l'eau par gorgées, continuait à promener son regard féroce et louche sur tous ces hommes que le roi avait conviés à son supplice.

Et certes, ceux-ci étaient si convaincus maintenant que le Florentin était un homme perdu, qu'ils avaient calmé leur terreur; mais s'ils eussent pu penser un seul moment qu'il pouvait encore échapper au sort qui l'attendait, ils se fussent montrés beaucoup moins rassurés, tant était grande l'épouvante qui s'était attachée si longtemps au nom du parfumeur.

Le roi ayant ordonné d'aller querir le voleur Gascarille, messire de Fouronne s'était empressé de donner des ordres.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles chacun garda le silence.

Seul, le duc de Crillon marmottait quelques mots inintelligibles entre ses dents.

Le roi se tourna vers lui.

— Que dites-vous donc, duc ? demanda-t-il.

— Moi, Sire ! répondit Crillon, je dis que je voudrais bien être le roi pendant une heure.

— Et pourquoi cela, duc ?

— Parce que je laisserais Gascarille tranquille dans son cachot.

— Ouais ! fit le roi. Sur quoi donc basez-vous votre avis, duc ?

— Votre Majesté me permet-elle d'exprimer mon opinion ?

— Mais sans doute ; parlez, duc.

Renaudin et la reine fixèrent un regard inquiet sur Crillon.

René frissonna jusqu'à la moelle des os.

— Sire, reprit Crillon, il m'est avis que la condamnation de René le Florentin sera d'un très-bel exemple pour le peuple de Paris...

— C'est mon avis aussi, duc.

— Le supplice de René prouvera aux Parisiens la justice de Votre Majesté, en leur montrant que la reine-mère sait faire des sacrifices et renoncer à protéger un homme désormais indigne de sa bienveillance.

La reine jeta au duc un regard empoisonné comme les parfums du Florentin.

Crillon supporta ce 'regard et continua fort tranquillement :

— Si Gascarille avait assassiné le bourgeois de la rue aux Ours, lui tout seul, on pendrait Gascarille tout simplement et le peuple de Paris ne s'en préoccuperait pas davantage. Mais René le Florentin, René l'empoisonneur du pont Saint-Michel, René dont le nom a fait trembler tous les gentilshommes de la cour de Votre Majesté, excepté moi pourtant, fit le duc avec un sourire dédaigneux, René devient un morceau friand à servir en place de Grève.

— Duc, interrompit Charles IX, qui ne savait point encore où Crillon en voulait venir, cela ne me dit point pourquoi vous voulez laisser Gascarille en son cachot.

— Ah ! voici, répondit le duc. Si Gascarille a trempé dans l'assassinat, comme René il sera rompu, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Voilà ce que je ne voudrais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que, Sire, dit Crillon, quand j'ai un fin morceau de venaison pour mon dîner, comme un cuissot de chevreuil, ou une hure, ou bien encore une bisque de perdreaux, je me soucie peu de manger un plat de haricots ou de lentilles.

— Eh ! dit le roi, vous êtes un gourmet, mon cher duc.

— Pour moi et pour les Parisiens, poursuivit le

duc, René est le morceau de venaison, Gascarille représente le plat de lentilles.

Le roi éclata de rire, les courtisans l'imitèrent et le bourreau lui-même en fit autant.

— Diable ! murmura Henri à l'oreille de Marguerite, cet entêté de Crillon est capable de déranger et de renverser les savantes combinaisons du président Renaudin et de la reine-mère.

Catherine, en effet, était d'une pâleur mortelle et les cheveux de René se hérissaient. Le président Renaudin était aussi fort mal à son aise.

Si on n'interrogeait pas Gascarille, René était perdu.

— Voyons, dit le roi, achevez, duc.

— Eh bien ! moi, Sire, dit Crillon, si j'étais le roi, je ferais rompre René tout seul. Je servirais le cuissot de chevreuil aux Parisiens et je ne voudrais pas leur en gâter le goût par des lentilles.

Les plaisanteries du duc avaient quelque chose de lugubre au milieu de cette salle de torture, parmi ces instruments de supplice, en présence du bourreau et du juge.

Il y eut un moment de terrible anxiété pour René, le juge et la reine-mère.

Mais le roi riant toujours :

— Eh bien, duc, dit-il, je vais tâcher de tout concilier, et je vais vous rendre comparaison pour comparaison.

— J'écoute, Sire, murmura le duc inquiet à son tour.

— Supposez que, le lendemain du jour où vous

aurez dîné d'un cuissot ou d'une bisque, vous n'ayez plus que des lentilles, que ferez-vous?

— Je mangerai des lentilles, Sire.

— Eh bien, le peuple de Paris fera de même.

— Comment cela, Sire?

— René sera rompu tout seul d'abord, ce sera le chevreuil; puis, huit ou dix jours après, on rompra Gascarille, qui sera le plat de lentilles. Après le carnaval, le carême.

Crillon se mordit les lèvres.

— Il en sera comme Votre Majesté voudra, dit-il.

En ce moment, la porte des patients s'ouvrit, et Gascarille apparut entre deux soldats.

René et la reine respirèrent. Le président Renaudin éprouva un notable soulagement. Gascarille était un grand garçon de vingt-huit ans, beau et fort, bien découplé, à la mine intelligente, au regard effronté. Le roi le trouva si bien à son goût qu'il dit au duc :

— Peste! voilà pour vos bons Parisiens un plat de lentilles fort convenable, Crillon, mon ami.

Puis il regarda Gascarille.

— Çà, drôle, lui dit-il, tu vois ce chevalet, ces coins, ce brasier, ces petites chaussures qui brisent le pied... Qu'en dis-tu?

— Je connais tout cela, Sire, répondit Gascarille avec une aisance parfaite ; j'ai subi la torture à Orléans il y a quatre ans à peu près.

— Et tu as avoué, j'imagine?

— Rien, Sire, rien absolument. J'avoue de bonne volonté, si cela me convient; mais M. de Paris que voilà...

Et Gascarille salua le bourreau.

— M. de Paris, dit-il, me calcinerait les mains, me couperait les os et me tenaillerait les mamelles, que, si j'avais mis dans ma tête de ne point parler, je ne parlerais pas.

— Ah! ah! fit le roi.

— Gascarille, dit sévèrement le président Renaudin, vous oubliez que vous êtes en présence du roi.

— Dieu m'en garde! répondit Gascarille, mais comme je suis condamné à mourir, je crois avoir mon franc-parler.

— Eh bien, qu'il parle! dit le roi. L'assurance de ce drôle me plaît!

— Sire, dit Gascarille, qui jeta un regard moqueur sur René, je devine pourquoi j'ai l'honneur d'être en présence de Votre Majesté.

— Ah! tu devines?

— Le *mouton* aura jasé, et il s'agit de la petite affaire de la rue aux Ours.

— Précisément, mon garçon, et c'est pour que tu nous racontes la vérité là-dessus qu'on te va faire avaler quelques pintes d'eau.

— C'est inutile, Sire, dit Gascarille.

— Pourquoi cela? Est-ce que tu vas parler tout de suite?

— Cela dépend.

— Hein? fit le roi.

— Je suis condamné à être pendu, reprit Gascarille, et je me suis résigné à cela. C'est un mauvais moment à passer, mais il est court... tandis que, si

je m'avouais coupable de l'assassinat de la rue aux Ours, je serais rompu comme messire René.

— Alors tu nies?

— Oh! pardon, Sire, je ne dis pas cela. Seulement, si Votre Majesté me fait donner la torture, je ne dirai rien... tandis que... si elle me faisait une promesse...

— Bah! fit le roi en riant, je gage que le drôle va demander sa grâce.

Gascarille sourit avec résignation.

— Je ne suis pas ambitieux, dit-il, et j'ai du reste pris mon parti de la potence. Donc, si Votre Majesté me voulait promettre que, quelque crime que j'aie commis, on se contentera de me pendre...

— Tu parlerais?

— Oui, Sire.

Le roi se tourna vers Crillon.

— Après tout, dit-il, les Parisiens pourront bien se contenter d'avoir leurs lentilles à l'huile, au lieu de les avoir au beurre : qu'en pensez-vous, duc?

— Sire, je suis du pays de la bonne huile et j'ai un grand mépris pour le beurre, répondit Crillon.

— Drôle! dit le roi en regardant Gascarille, remercie M. de Crillon, il vient d'opter pour toi, tu seras pendu.

— Quoi qu'il arrive et que je puisse révéler? demanda le tire-laine.

— Oui, dit le roi, je t'en donne ma parole de gentilhomme.

— Alors, répondit Gascarille, Votre Majesté peut renvoyer M. de Paris, nous n'avons plus besoin de lui.

— Parle, dit le roi.

Gascarille promena autour de lui un regard assuré et commença ainsi :

— Je vais vous conter comment l'affaire de la rue aux Ours est arrivée. Messire René que voilà était en assez bons termes avec madame Loriot, la femme de l'argentier.

René fit un nouveau geste de surprise et Henri étouffa un cri.

Le président Renaudin regarda sévèrement René, et René comprit...

Gascarille continua :

— Messire René connaissait un lansquenet de mes amis appelé Théobald. Théobald et moi nous avions fait plus d'un bon coup ensemble. Quand l'argentier était sorti et que maître René était chez la belle, Théobald faisait le guet dans la rue.

Un jour Théobald me rencontra et me dit :

« L'argentier est riche comme le roi; si nous pouvions mettre la main sur son coffre ?

« — C'est difficile, répondis-je.

« — Il sort tous les soirs. C'est l'heure où René va voir l'argentière.

« — Ah! ah! Eh bien, il faut en parler à René.

« —Non, me dit Théobald, René enlève ce soir l'argentière.

« — Où la conduit-il?

« — Je ne sais.

« — Alors que veux-tu faire?

« — Il faut tuer l'argentier quand il passera sur le

pont Saint-Michel, et nous lui prendrons la clef de sa maison.

« — Bon! et ensuite?

« — Puisque l'argentière et René n'y seront pas...

« — En es-tu sûr?

« — C'est Godolphin qui me l'a dit. »

— Godolphin, observa Gascarille, c'était le fils adoptif de René.

— Après? fit le roi qui ne voyait point encore comment René intervenait dans le meurtre de Samuel Loriot.

— Godolphin, que nous guettions en même temps que le bourgeois Loriot, poursuivit Gascarille, sortit vers dix heures de la boutique; il portait la dague de son maître chez le rémouleur.

— Hein? fit le roi. C'est donc vrai?

— Godolphin avait la dague dans sa poche ainsi que deux clefs. L'une de ces clefs était celle que l'argentière avait confiée à René. René l'avait donnée à Godolphin pour qu'il allât prévenir l'argentière qu'elle ne l'attendît point ce soir-là comme c'était convenu, mais que le lendemain il serait à minuit au coin de la rue Mauconseil avec des chevaux et l'enlèverait.

Gascarille s'arrêta pour reprendre haleine. On l'avait écouté avec une vive attention.

— Après? fit le roi impatient.

— Théobald me fit un signe, nous nous comprîmes et nous entraînâmes Godolphin au bord de la rivière, puis je le saisis à la gorge, et tandis que

Théobald lui prenait la dague et les deux clefs, je l'étranglai et je le jetai à l'eau.

« — Maintenant, me dit le lansquenet, nous avons la clef de la maison de Loriot et la clef de la boutique de René, cela nous servira. Nous allons nous débarrasser du bourgeois, puis nous irons trouver l'argentière et nous lui dirons que nous venons de la part de René, à la place de Godolphin. »

— Une heure après, nous tuâmes Loriot...

— Comment!... dit le roi, et... René?...

— Attendez, Sire! dit Gascarille impassible; vous allez voir...

Nous avions perdu un peu de temps, et nous n'arrivâmes que passé minuit rue aux Ours.

L'argentière, qui n'avait pu voir Godolphin, puisque nous l'avions noyé, était sortie pour rejoindre René. Avec la clef que nous avions prise à Godolphin, nous pénétrâmes dans la maison.

Mais le vieux juif, qui ne nous connaissait pas, ne voulut rien entendre quand nous lui dîmes que nous venions de la part de René.

— Vous êtes des voleurs! s'écria-t-il.

Théobald le tua d'un coup de dague.

La servante accourut, et il la tua pareillement. Puis nous fouillâmes la maison de fond en comble, et nous ouvrîmes le coffre-fort: il était vide, sauf une poignée de pistoles.

Ce n'était pas la peine de partager. Comme Théobald se baissait, je pris la dague de René et je la lui plantai dans le dos.

— Mais, s'écria le roi, pâle de colère, que faisait donc René pendant ce temps?

— Il travaillait au Louvre avec la reine, répondit froidement Gascarille.

— C'est vrai ! dit la reine, qui jeta un cri de triomphe.

— Ainsi, René est innocent?...

— Oui, dit Gascarille.

Il passa comme un frisson dans la salle de torture, et tous les visages pâlirent.

Le roi sembla frappé de stupeur.

— Ainsi... répétait-il, il est innocent?

— Je le jure ! s'écria Gascarille.

M. de Crillon, pâle de rage, mordait sa moustache ; les courtisans étaient épouvantés.

Seuls René et la reine triomphaient.

Charles IX jeta à sa mère un regard étrange et terrible.

— Madame, lui dit-il, si René est innocent, c'est un grand malheur; s'il est coupable, vous avez bien joué votre partie... Mais... j'aurai ma revanche!

Et le roi se leva furieux et dit aux courtisans qui l'avaient accompagné :

— Venez, messieurs, suivez-moi !

Puis, quand il fut sur le point de franchir le seuil de la salle de torture, il se retourna et dit au président Renaudin :

— Puisque cet homme est innocent, faites-le mettre en liberté; et, quant à l'autre, pendez-le haut et court sur l'heure, monsieur de Paris.

Une heure après, M. de Paris, c'est-à-dire le bourreau, conduisait Gascarille en place de Grève.

Gascarille, confiant en la promesse de la reine et du président Renaudin, regardait le bourreau en souriant, et il marchait auprès de lui du pas d'un homme qui s'en va à une noce ou à l'enterrement d'un oncle dont il hérite.

— Il fera mal le nœud, il a reçu des ordres, pensait-il. Dans quelques heures, j'aurai rejoint Farinette.

Ce qui achevait de confirmer les espérances de Gascarille, c'est que le président Renaudin s'était approché de lui au moment où il sortait du Châtelet pour marcher au supplice, et lui avait glissé un rouleau d'or dans la main.

— Mets cela dans ta poche, lui avait-il dit; tu le porteras toi-même à Farinette ce soir. Caboche a le mot, il fera son nœud en conséquence. Sois tranquille...

Et Gascarille s'en alla fort gaiement en place de Grève.

On ne s'attendait pas dans Paris à cette rapide exécution; la place était presque déserte. A peine Gascarille vit-il une centaine de badauds se grouper auprès de la potence.

— Mon garçon, lui dit le bourreau, tu n'as pas de chance... la chose va se passer presque en famille.

— Farceur ! dit le tire-laine.

Maître Caboche lui passa la corde autour des reins.

— Est-elle solide, au moins? demanda Gascarille.

— Très-solide, répondit le bourreau.

Puis il lui fit mettre le pied sur le premier degré de l'échelle.

— Allons! monte, dit-il : dépêchons-nous.

Gascarille monta et arriva en haut de l'échelle. Le bourreau était derrière lui et préparait la petite corde.

— Voilà! lui dit-il en la lui passant au cou.

— Mais que faites-vous donc? s'écria Gascarille; êtes-vous fou?

— Que chantes-tu là, mon garçon?

— Le nœud est coulant... au lieu d'être arrêté.

— Eh bien! comment veux-tu donc que je t'étrangle, dit le bourreau, si le nœud n'est pas coulant?

— Mais vous savez bien que... fit Gascarille inquiet.

— Je ne sais rien.

— Vous devez me pendre pour rire...

— Hein! dit le bourreau, qui donc t'a conté cette sornette, mon garçon?

Et disant cela, il le poussa dans le vide et lui sauta sur les épaules.

Gascarille se trouva pendu pour tout de bon, et la reine n'avait point tenu sa promesse...

XVIII

Une énorme stupeur avait régné tout le jour dans le Louvre.

Le dénoûment imprévu de l'affaire de René avait répandu parmi les courtisans une consternation générale.

René relâché faute de preuves, René hors de prison devenait d'autant plus terrible qu'il sortait altéré de vengeance.

Le roi, furieux mais impuissant, s'était enfermé chez lui, dans cette pièce qu'on appelait son *cabinet*, et il en avait défendu la porte.

Madame Catherine était rentrée au Louvre la tête haute, l'éclair dans les yeux.

Tous ceux qui s'étaient réjouis plus ou moins hautement commençaient à trembler.

M. de Pibrac rencontra, une heure après le retour

du Châtelet, le duc de Crillon qui, en proie à un accès de rage indicible, se promenait dans la cour du Louvre et ne parlait de rien moins que de souffleter René s'il le rencontrait, pour le forcer à se battre avec lui.

— Monsieur le duc, lui dit le capitaine des gardes, je vais vous donner un conseil.

— Qu'est-ce? fit le duc.

— Vous avez une fort belle terre en Provence et un hôtel à Avignon dont on dit des merveilles.

— Eh bien?

— A votre place, j'irais voir par moi-même si mes récoltes s'annoncent bien et si mon hôtel n'a pas besoin de réparations.

— Vous moquez-vous?

— La bête fauve est lâchée...

— Bah! dit Crillon, si elle vient à moi, je lui tordrai le cou...

— Monsieur le duc, murmura le prudent Gascon, le roi n'a pu en venir à bout.

— Mais moi...

— Oh! vous, je gage qu'avant trois jours vous aurez goûté de quelque potage qui vous procurera des maux d'estomac et des douleurs d'entrailles.

M. de Crillon haussa les épaules.

— Tenez, dit-il, je vais faire un serment devant vous.

Pibrac le regarda.

— Je jure, dit le duc, de ne boire que de l'eau et de ne manger, à Paris, que des œufs à la coque jusqu'à ce que j'aie tordu le cou à René.

M. de Pibrac secoua la tête.

— Morbleu ! murmura le duc, je vais voir le roi et je lui dirai ma façon de penser.

— Prenez garde!

— A quoi donc ?

— La reine-mère s'y trouve déjà.

— Chez le roi ?

— Chez le roi, répéta lentement Pibrac.

— Eh bien ! qu'importe !

Et le loyal Crillon s'en alla gratter à la porte du cabinet du roi.

Le page Raoul était dans l'antichambre.

— Le roi ne veut recevoir personne, dit-il.

— Il me recevra, moi.

— Je vais lui dire que vous attendez, monsieur le duc.

Raoul entra et Crillon entendit la voix aigre du roi qui disait :

— Dis à M. de Crillon que j'ai mal à la tête et ne puis lui donner audience.

— Oh ! murmura le duc, ivre de colère, la reine m'a prévenu... le roi est trop faible.

Et le duc s'en alla mordant sa moustache et traversa plusieurs salles où des gentilshommes, la mine allongée, s'entretenaient à voix basse.

— La reine est chez le roi, disait-on, René va venir au Louvre. Gare à nous!

— Moi, disait un gentilhomme picard, je vais faire un tour à Amiens et je couperai ma barbe au retour. J'ai eu le malheur de rire ce matin.

— Moi, ajoutait un autre, je vais demander un

congé au roi, et, s'il me refuse, je ne sortirai plus qu'avec une cotte de mailles.

M. de Crillon s'était arrêté pour écouter tout cela, et il haussait les épaules.

— Tas de trembleurs ! dit-il, je vais faire ce que ni le roi ni le bourreau n'ont pu, je vais m'établir sous la grande porte du Louvre, et quand René viendra, je lui tordrai le cou !

Et Crillon, comme il le disait, descendit dans la cour et s'assit tranquillement sur une borne sous la voûte de la porte principale, et il attendit. Mais il y était depuis une heure à peine, et René n'avait point encore paru, lorsque M. de Pibrac vint à lui d'un air mystérieux.

— Ah ! dit le duc en le voyant, vous venez me querir de la part du roi ?

— Non, monsieur le duc.

— Qu'est-ce donc alors ?

— C'est le roi qui m'envoie avec un message.

— Quel est-il ?

— Le roi vous prie de monter à cheval.

— Bon ! dit le duc.

— Et de vous en aller à Avignon, où il vous transmettra de nouveaux ordres.

— Harnibieu ! s'écria Crillon, est-ce une disgrâce ?

— Je le crains, murmura le prudent capitaine des gardes ; c'est mieux que cela même, c'est un exil !

Le loyal Crillon se prit à jurer comme un païen.

— Monsieur le duc, ajouta Pibrac, convenez que je vous donnais tout à l'heure un bon conseil.

— Morbleu! s'écria Crillon, puisque le roi m'exile, j'obéirai; mais avant de partir, je tordrai le cou à René.

— Hélas! dit M. de Pibrac, voilà encore une chose impossible.

— Oh! nous verrons bien...

— Car le roi m'a commandé, acheva le capitaine des gardes, d'obtenir de vous votre parole d'honneur que vous monteriez à cheval sur-le-champ.

— Ah! fit le duc, et si je refusais?

— Alors, monsieur le duc, je vous demanderais votre épée.

La colère de Crillon, au lieu d'éclater, tomba tout à coup.

— Mon pauvre ami, dit-il, vous aviez raison tout à l'heure, l'air de Paris ne me vaut rien désormais. Je n'ai que faire à la cour d'un roi faible et fantasque, et je m'en retourne dans mes terres. Le soleil de Provence vaut mieux que celui du Louvre. Pauvre roi!...

Et M. de Crillon s'en alla faire ses valises et ne songea plus à René.

Comme il quittait la grande porte du Louvre, Henri de Navarre en franchissait le seuil.

— Hé! Pibrac, cria-t-il.

M. de Pibrac n'avait point aperçu le prince et marchait tristement.

Il se retourna, aperçut Henri, et vint à lui.

— Monseigneur, lui dit-il tout bas, je viens de donner un excellent conseil à M. de Crillon.

— Vraiment?

— Je lui ai conseillé d'aller respirer l'air pur et contempler le ciel bleu du Midi.

— Et pourquoi cela?

— Par la même raison que je vais vous dire : monseigneur, voici la saison favorable pour chasser le coq de bruyère. Si vous alliez faire un tour dans nos montagnes du Béarn...

— Mon cher Pibrac, répondit Henri en riant, il n'y a décidément que Crillon et moi qui n'ayons pas peur de René.

— C'est un tort, monseigneur.

— Mais René a plus besoin de moi que de la reine, poursuivit le prince, et vous verrez qui de nous doit craindre l'autre.

— Il ne faut plus compter sur l'appui du roi, dans tous les cas.

— Bah! fit Henri.

— Madame Catherine l'a ensorcelé en moins d'une heure. Ah! il ne s'agit plus de rouer René et d'exiler la reine. Bien au contraire.

— Que s'est-il donc passé?

— Je ne sais... mais... le roi a exilé M. de Crillon.

— Ceci est par trop fort! murmura Henri.

— Et je commence à croire que René est véritablement sorcier.

— Je le suis plus que lui, vous verrez... Bonsoir, Pibrac.

— Où donc allez-vous, monseigneur?

— Chez la reine-mère.

— Elle est chez le roi...

— Eh bien, je l'attendrai.

Henri avait son idée. Il voulait prévenir René et ne rien perdre de sa réputation de sorcier.

Le prince s'était fait un raisonnement assez juste qui était celui-ci :

— Madame Catherine, s'était-il dit, a tout mis en œuvre pour sauver René; mais elle doit lui garder rancune des angoisses qu'il lui a causées, de l'humiliation qu'elle a subie en voyant le roi demeurer sourd à ses prières.

Il est possible qu'elle se venge cruellement de l'opposition qu'on lui a faite et que sa colère soit terrible pour ceux qui se sont un moment réjouis du sort de René; mais elle va au retour bouder celui-ci et le traiter fort mal.

Or, depuis hier surtout, mes prédictions se sont si bien réalisées que je dois être, moi, en grande faveur dans l'esprit de madame Catherine. L'important est de s'y maintenir, et aux dépens de René.

Henri s'en alla donc chez la reine-mère.

Catherine, ainsi que le lui avait annoncé M. de Pibrac, était toujours chez le roi; mais le prince trouva M. de Nancey dans l'oratoire.

M. de Nancey était radieux, comme les gens dont le parti triomphe.

Or, comme en toute cette affaire du Florentin, Henri avait paru au mieux avec madame Catherine et que la reine-mère avait montré un grand empressement à le recevoir, M. de Nancey lui fit un accueil des plus aimables.

— Sa Majesté est chez le roi, lui dit-il ; mais elle

reviendra bientôt, j'imagine. Veuillez vous asseoir, monsieur de Coarasse.

Henri regarda M. de Nancey, et il lui parut que le jeune officier de la reine-mère avait de fortes démangeaisons à la langue et ne demandait pas mieux que de causer.

— Voilà qui tombe à merveille, pensa-t-il, car j'ai grande envie, moi, de savoir ce qui s'est passé depuis ce matin.

Et comme le prince savait que le meilleur moyen de faire jaser les gens est de ne point les questionner, il s'assit et leva les yeux au plafond en homme amoureux de l'architecture.

— D'où venez-vous donc, monsieur de Coarasse? lui demanda Nancey.

— De mon hôtellerie, monsieur.

— Vous nous avez quittés, je crois, en sortant du Châtelet?

— Oui, monsieur, cette cérémonie de la torture n'avait rien de divertissant, je vous jure.

— Je suis de votre avis.

— Et elle ne m'a produit d'autre effet que de me donner un grand appétit, que je suis allé satisfaire.

M. de Nancey se prit à sourire. Henri retomba dans son mutisme.

— De sorte, reprit M. de Nancey après un silence, que vous ne savez rien de ce qui s'est passé?

— Où cela?

— Ici.

Henri le regarda d'un air naïf.

— Il s'est donc passé quelque chose?

— Oui, monsieur.

— Ah !

— Le roi était furieux, comme vous avez pu le voir; il avait défendu sa porte à qui que ce fût. Il ne voulait voir personne et disait tout haut que la reine l'avait joué, mais qu'il se vengerait d'une manière terrible.

— En vérité ! fit Henri.

— Tous les gentilshommes de service ont pu l'entendre, et chacun de nous, un moment, a cru à un exil de la reine-mère.

— Mais, dit Henri, il paraît que cela s'est un peu calmé depuis.

— Beaucoup même. Et savez-vous comment ?

— Non, certes.

— Tandis que le roi exhalait sa colère, la reine est entrée ici et elle y a trouvé un gentilhomme qui l'attendait comme vous l'attendez en ce moment.

— Et... ce gentilhomme ?

M. de Nancey eut un fin sourire :

— Ce gentilhomme, dit-il, ne savait pas le premier mot de l'affaire de René ; il ignorait complétement que la reine-mère fût en disgrâce, et il venait directement à elle comme au vrai souverain; car, ajouta M. de Nancey avec quelque insolence, entre nous, c'est le roi qui règne et madame Catherine qui gouverne, n'est-ce pas?

Henri garda un silence diplomatique.

— Or, continua Nancey, ce gentilhomme se nommait M. de Duras, et il venait d'Angers à franc étrier.

— Ah! fit Henri, la course est bonne d'Angers ici.

— Vous savez que monseigneur le duc d'Alençon est gouverneur de la province d'Anjou?

— Oui, dit Henri.

— Or, le duc d'Alençon est le fils bien-aimé de madame Catherine. Elle lui donnerait un royaume, si elle en avait un. Justement M. le duc d'Alençon vient de découvrir à Angers une conspiration des calvinistes, et il en donnait la nouvelle et les détails à madame Catherine dans le message qu'apportait M. de Duras.

— Oh! oh! fit Henri, je commence à comprendre.

— Alors la reine s'est emparée du message et elle a couru chez le roi, et elle y est pour ainsi dire entrée de force. Que s'y est-il passé? Je ne puis vous le dire au juste, mais on vient de refuser tout à l'heure la porte du roi à M. de Crillon, et j'en augure que la reine a fait sa paix avec Sa Majesté.

— Cela me fait aussi le même effet, monsieur dit Henri.

En ce moment, madame Catherine entra.

La reine avait l'œil brillant et le sourire sur ses lèvres.

A la façon dont elle lui donna sa main à baiser, le prince comprit qu'il était toujours en faveur, et il en eut bientôt la certitude, car la reine lui dit :

— C'est fort heureux que vous soyez venu, monsieur de Coarasse, j'allais vous envoyer chercher, j'ai besoin de vous...

— Diable! pensa Henri.

Et le prince s'inclina.

. . . . . .

Mais avant de dire ce que la reine attendait du prince de Navarre, qu'elle persistait à prendre pour le sire de Coarasse, racontons ce qui était advenu chez le roi.

Charles IX, nous l'avons dit, s'était enfermé dans son cabinet en proie à un accès de fureur terrible.

Il n'avait songé à rien moins, tout d'abord, qu'à exiler la reine-mère à Amboise et à se dédommager ainsi de la ruine de l'espérance qu'il avait eue de faire rouer le Florentin.

Il tenait même déjà la plume pour signer la lettre d'exil, lorsque la voix de la reine-mère s'était fait entendre dans son antichambre.

— Madame, disait respectueusement, mais d'un ton ferme, un garde en faction à la porte, je ne puis vous laisser entrer.

— Dites au roi qu'il s'agit de la sûreté de l'État et de sa couronne.

Soit que ces mots, que le roi entendit parfaitement, l'eussent frappé, soit qu'il voulût rompre avec sa mère par un éclat, le roi se leva, ouvrit la porte lui-même et dit :

— Entrez, madame.

— Tenez, Sire, dit la reine, qui semblait avoir repris son assurance dominatrice des anciens jours, pendant que vous faites jeter en prison et torturer ceux qui me sont fidèles et sont innocents, les prétendus amis de Votre Majesté conspirent, pendant que vous m'abreuvez d'humiliations, je veille à votre sûreté.

— Que dites-vous, madame? fit le roi légèrement ému.

— La vérité, Sire.

— Où donc conspire-t-on?

— A Angers, dans le Poitou, en Bretagne... Voyez plutôt ce que m'écrit M. d'Alençon, à qui j'avais donné, il y a quinze jours, un premier avertissement.

En effet madame Catherine, par son dernier message au frère du roi, lui avait recommandé, avec une instance toute particulière, de faire surveiller de très-près trois gentilshommes de l'Ouest fort connus et très-influents dans le parti huguenot.

On eût dit que Catherine avait flairé la conspiration qui avait pour but, du reste, de créer un royaume d'Anjou et d'Angoumois indépendant de la France; et, chose bizarre! les gentilshommes désignés par la reine étaient précisément dans le complot.

Le duc d'Alençon donnait les plus grands détails et sa lettre commençait ainsi :

« D'après vos indications, madame... »

Donc tout le mérite de la découverte revenait à la reine-mère.

La colère du toi tomba alors comme par enchantement.

Il voulut prendre la main de la reine-mère et la baiser.

Mais elle la retira avec fierté et lui dit :

— Maintenant, Sire, vous me permettrez de sortir et de ne point attendre une lettre d'exil.

— Madame...

— Je m'exile moi-même et je vais me retirer en Lorraine chez nos parents, les princes de la maison de Guise.

— Y pensez-vous! s'écria Charles IX, à qui le seul nom de Guise donnait la chair de poule.

— Je renonce à la politique, poursuivit Catherine, et je me retire heureuse d'avoir prévenu un grand danger.

— Mais, madame, s'écria le roi, qui demeura de nouveau persuadé qu'il ne pouvait régner seul et que les conseils de sa mère lui étaient indispensables en un semblable moment, vous ne m'abandonnerez point ainsi.. quand mes ennemis...

— Et que voulez-vous que je fasse en une cour où j'ai dévoré tant d'humiliations? dit la reine. Non, je ne veux pas m'exposer encore aux regards de vos courtisans, Sire, qui vous ont vu me refuser la grâce d'un innocent...

— Eh! madame, dit le roi, laissons cela, et ne parlons plus de René.

La reine se leva.

— Adieu... Sire...

— Restez, madame...

— Je ne puis, fit-elle, avec fermeté.

Et elle répéta en faisant un pas de retraite :

— Adieu, Sire, Dieu garde Votre Majesté!

— Madame, s'écria le roi, si vous avez une grâce à me demander, parlez, mais restez...

La reine parut hésiter.

— Parlez! madame, insista Charles IX.

Un éclair brilla dans l'œil de Catherine.

— Eh bien! dit-elle, je resterai, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que M. de Crillon, cet homme hautain qui a osé me braver, quittera la cour.

Le roi soupira, mais il avait promis, et ce fut pour cela que le loyal serviteur reçût, dix minutes après, l'ordre de monter à cheval et de quitter Paris

La reine triomphait!

XIX

Tandis que ces choses se passaient au Louvre, René sortait du Châtelet.

La bête fauve, prise au piége et parvenant à force de bonds et d'efforts à se dégager, donnerait seule une idée exacte de ce que fut René lorsque, le roi et les courtisans partis, on lui annonça qu'il était libre.

Le président Renaudin était demeuré, ainsi que le bourreau et ses aides, dans la salle de torture.

— Déliez M. René, dit Renaudin, et prenez garde de le meurtrir; il n'a que trop souffert déjà.

René, appuyé contre le mur, était comme abruti.

En entendant les paroles de Renaudin, il releva la tête et le regarda d'une façon étrange.

Puis, tandis que les exécuteurs lui ôtaient ses iens, il lança sur eux son œil sanglant et louche.

— Oh! monsieur René, murmura Caboche, qui ne put réprimer un frisson, vous devez m'en vouloir beaucoup; mais, cependant, vous me devez un beau cierge...

René, sombre et farouche, ne répondit pas.

— Car, acheva le bourreau, j'ai déclaré au roi, par deux fois, que vous ne pouviez supporter l'eau plus longtemps. Sans cela vous étiez mort.

— Je m'en souviendrai en temps et lieu, mon pauvre Caboche, répondit enfin René d'une voix qui fit dresser les cheveux sur la tête du bourreau.

Pour calmer son effroi, M. de Paris s'en alla pendre le malheureux et crédule Gascarille.

Alors René s'approcha en boitant de la table devant laquelle le président Renaudin était assis.

— Vous avez remarqué tout ceux qui riaient? demanda-t-il.

— Oui.

— Ah! fit René, ils s'en souviendront... et Crillon...

— Prenez garde! monsieur René, dit le juge, Crillon est un homme à vous tordre le cou.

René eut un sourire de hyène.

— Oh! celui-là, dit-il, ce n'est pas avec ma dague que je l'attaquerai.

— Avec quoi donc?

— C'est mon secret, dit le Florentin.

Et il s'en alla en boitant et agitant sa main gauche, horriblement brûlée et entourée de bandelettes.

— Le loup est lâché! murmura le président Renaudin en ricanant.

René, si souffrant qu'il fût, sortit du Châtelet la tête haute.

Sur le seuil il trouva le gouverneur, messire de Fouronne.

— Vous l'échappez belle, lui dit celui-ci.

René attacha sur lui son œil louche et ne répondit pas.

— Bête venimeuse! murmura le gouverneur.

René sortit altéré de vengeance.

— Oh! tous ces gens qui ont ri... dit-il avec rage, comme ils trembleront avant peu!

Et il s'en allait méditant de terribles représailles.

Cependant il n'osa point tout d'abord aller au Louvre.

— La reine doit être irritée, pensait-il. Je vais m'en retourner au pont Saint-Michel, j'attendrai qu'elle me fasse demander.

René était plus que jamais superstitieux. De même que, lorsqu'il s'était cru perdu, il avait eu la conviction que Paola profiterait de ce qu'il était en prison pour se faire enlever par quelque beau gentilhomme, de même, se voyant libre et sauvé, il ne douta pas un moment que sa fille ne fût au Louvre sous la sauvegarde de la reine-mère.

Il s'en alla donc fort tranquillement au pont Saint-Michel, ne s'étonna nullement de voir la boutique fermée, et se servit, pour entrer, de la clef que lui avait rendue le président Renaudin.

Cette clef avait été déposée, ainsi que la dague, sur la table du juge comme pièce de conviction.

Mais comme René reparaissait en plein jour sur

le pont, son arrivée produisit naturellement une grande sensation parmi les marchands ses voisins.

Depuis trois jours, le bruit de son arrestation et de la colère du roi s'était si bien répandu dans tout Paris, que personne parmi les habitants du pont ne s'attendait à le revoir ailleurs qu'en place de Grève.

Son apparition produisit donc une véritable épouvante.

On avait jasé sur lui, le croyant perdu ; il avait même été question un moment de mettre le feu à sa boutique.

Les marchands du pont éprouvaient à peu près la même panique que les courtisans du Louvre. Mais René ne daigna point y faire attention.

Il répondit à peine aux profonds saluts dictés par la peur qu'il recueillit sur son passage, et il ouvrit fort tranquillement la porte de sa boutique.

Endurant d'atroces douleurs, il avait cependant marché d'un pas assez ferme, et sa main gauche était soigneusement cachée sous son manteau.

René referma sur lui la porte de sa boutique et monta dans son laboratoire.

Le Florentin s'était trop occupé de chimie durant sa vie pour n'avoir point des baumes et des essences doués de qualités calmantes et curatives.

Il monta sur un escabeau et atteignit ainsi la dernière étagère d'un vaste bahut dont les rayons étaient chargés de fioles et de pots de toute grandeur et de toute forme.

Puis il prit un vase qui contenait un onguent

rougeâtre presque liquide. Après quoi il débarrassa de ses bandelettes sa main brûlée, et se servant d'un pinceau, il la barbouilla avec l'onguent.

Cela fait, il l'entoura de nouveau avec des bandes de linge.

— Je serai guéri dans huit jours, pensa-t-il.

Il ôta sa botte à entonnoir et examina son pied meurtri par le terrible brodequin.

Ainsi que l'avait annoncé le bourreau, les muscles seuls avaient souffert et les os n'étaient point brisés.

René déboucha une fiole qui renfermait une sorte de vinaigre, et il en versa le contenu sur les chairs meurtries, puis il chercha des chaussures larges et souples, et y mit son pied, qu'il enveloppa de linge comme sa main.

— Ceci sera plus long, murmura-t-il; mais, si ingambes que soient mes ennemis, mon pied boiteux ne m'empêchera point de les rejoindre.

Après cette sourde menace, René redescendit dans sa boutique.

Mais tout à coup il poussa un cri et son regard demeura cloué au sol, stupide et hagard.

Un objet venait de frapper ses yeux.

C'était un gant de buffle jaune, un gant comme seuls en portaient les cavaliers et les gentilshommes élégants.

Et la vue de ce gant fut toute une révélation pour René.

Un homme était entré chez lui !

René, le cupide et l'avare, eut un moment une espérance folle, celle d'avoir été volé.

Le comptoir de sa boutique renfermait toujours un peu d'argent... quelques pièces d'or.

Il y courut dans l'espoir que le tiroir en aurait été forcé et qu'on se serait introduit dans la boutique après le départ de sa fille.

Mais le tiroir était intact. Il l'ouvrit et y trouva cinquante pistoles en différentes monnaies.

Le possesseur de ce gant s'était donc introduit chez lui pour un tout autre motif.

Saisi de vertige, René courut à la chambre de sa fille.

— Si elle est au Louvre, pensait-il, elle a dû emporter plusieurs vêtements.

Il ouvrit le cabinet de toilette, y pénétra et jeta un cri.

Il venait de trouver cette échelle de soie qui avait favorisé les nocturnes ascensions de Noé.

Au même instant on frappa doucement à la porte de la boutique. René espéra que c'était Paola.

Hélas ! Paola était bien loin sans doute.

René ouvrit et vit apparaître la jolie petite mercière à qui, deux jours auparavant, madame Catherine avait adressé plusieurs questions.

— Que voulez-vous ? lui dit brutalement le parfumeur.

— Je viens vous parler de votre fille, monsieur René, répondit la mercière.

— Ma fille ! s'écria le parfumeur, vous savez où elle est?

— Non, mais je l'ai vue partir.

— Quand?

— Il y a deux jours.

— Avec la reine, n'est-ce pas? avec une dame qui est venue la chercher en litière ?

— Non, dit la mercière. Elle est bien partie en litière, cependant.

— Avec qui donc?

— Avec deux cavaliers masqués, répondit la jeune femme. Une dame en litière est venue après, mais mademoiselle Paola était partie.

René se laissa tomber anéanti sur un siége. On eût dit qu'il voyait apparaître devant lui les terribles instruments de le salle de torture.

Le Florentin avait en ce moment un air si misérable et si abattu, que ses plus cruels ennemis en eussent eu pitié. La petite mercière lui alla chercher un verre de vin et lui prodigua quelques soins.

Puis, quand René se fut un peu calmé et eut retrouvé quelque présence d'esprit elle lui dit :

— Il paraît, monsieur René, qu'il y a déjà longtemps que... votre fille...

— Comment! longtemps? s'écria-t-il brusquement.

— Oui...

— Qu'en savez-vous ?

— Qu'un beau gentilhomme venait le soir...

Et la mercière raconta qu'elle avait vu un cavalier entrer vers onze heures du soir dans la boutique après avoir frappé deux petits coups.

— Quel jour avez-vous vu cela? demanda-t-il.

— Jeudi dernier.

René calcula. C'était précisément le jeudi au soir

qu'il avait été arrêté par Crillon et conduit au Châtelet.

Le Florentin n'eut plus de doutes alors.

Ceux qui avaient enlevé ou tué Godophin étaient les mêmes que ceux qui avaient enlevé Paola.

Alors René, qui une heure auparavant ne songeait qu'à se venger de ceux qui l'avaient outragé et raillé, René se sentit plus faible et plus découragé qu'un enfant, et il se mit à fondre en larmes.

. . . . . .

Or, pendant ce temps, le jeune prince de Navarre était chez madame Catherine.

La reine, en rentrant dans son oratoire, l'avait aperçu et lui avait tendu la main en lui disant :

— J'allais vous envoyer chercher; j'ai besoin de vous.

Puis, se tournant vers Nancey, elle lui avait fait un signe. A ce signe, M. de Nancey était sorti, laissant Henri seul avec la reine.

— Que va-t-elle donc me demander encore? pensait Henri.

— Monsieur de Coarasse, dit la reine, j'ai une si grande confiance désormais en votre science, qu'il faut vous attendre à ce que je vous mande souvent auprès de moi.

Henri s'inclina.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, dit-il.

— Je vous ai fait venir, poursuivit Catherine, parce que je désire avoir des éclaircissements sur une conspiration qui vient d'être découverte à Angers.

Bien que Henri fût déjà au courant de la conspi-

ration par ce que lui en avait dit M. de Nancey, il n'en prit pas moins un air fort naïf.

— On a conspiré à Angers et à Nantes, poursuivit la reine, contre la sûreté de l'État.

— Diable! fit Henri.

— Le duc d'Alençon, mon fils, m'avise bien de cela, il me nomme les chefs, mais il ne me donne aucun détail. Et j'ai pensé que vous pourriez me faire des révélations curieuses.

Ceci embarrassait quelque peu notre héros.

— Madame, dit-il, excusez-moi, mais je ne me suis jamais occupé des choses de la politique, et je demanderai à Votre Majesté de m'accorder quelques heures pour lui répondre.

— Pourquoi quelques heures ?

— Parce que j'ai besoin de consulter des oracles plus sérieux que ceux auxquels je m'adresse pour les choses que Votre Majesté me demande d'ordinaire.

Puis Henri, avec un très-grand sang-froid, regarda le sablier :

— Il est deux heures de relevée, dit-il ; à huit heures je reviendrai et j'apporterai des détails à Votre Majesté.

La mine du prince était si grave que Catherine n'eut pas un seul moment l'idée qu'il pouvait bien se moquer d'elle.

— Allez, lui dit-elle ; je vous attendrai ce soir à l'heure que vous indiquez.

Henri lui baisa la main et se retira, mais, au lieu de sortir du Louvre, il monta chez Nancy.

Nancy était fort tranquillement dans sa chambre,

l'oreille collée au petit trou qui correspondait avec l'oratoire de madame Catherine.

— Ah ! mon pauvre ami, dit-elle au prince, vous voilà bien embarrassé, n'est-ce pas ?

— Passablement, murmura Henri.

— Et vous ne pouvez pas, en effet, vous en aller à Angers et revenir en moins de six heures.

— Ce serait difficile, n'est-ce pas ?

— Ma foi ! mon pauvre ami, dit Nancy, je ne sais plus comment vous allez jouer votre rôle de sorcier.

— Ni moi non plus, répliqua Henri.

— Mais, continua la mutine camérière, pourquoi ne faites-vous pas ce que faisait René ?...

— Consulter le somnambule ?

— Oui.

— C'est une idée, cela.

— Et, à votre place...

— Vous avez raison, Nancy. Je vais essayer...

— Moi, pendant ce temps, dit la soubrette, j'écouterai. Qui sait ? nous trouverons quelque bonne chose, peut-être...

Henri quitta Nancy, sortit du Louvre et, dans l'espoir de trouver Noë, s'en retourna à son hôtellerie de la rue Saint-Jacques.

Noë n'y était pas. Mais, en revanche, il y avait dans la cour de l'hôtellerie deux chevaux couverts de boue, de poussière et de sueur.

Ces chevaux paraissaient avoir fait une longue route, et leur aspect intrigua quelque peu le prince.

— Qu'est-ce donc que ces chevaux ? demanda-t-il

à son hôte, un Gascon qui, on s'en souvient, se nommait Lestacade.

— Ce sont les chevaux de deux gentilshommes qui viennent d'arriver.

— Où vont-ils?

— A Nancy.

— D'où viennent-ils?

— D'Angers.

Henri tressaillit.

— Hum! murmura-t-il, des gentilhommes qui viennent d'Angers et qui vont à Nancy, voilà qui sent fièrement la conspiration.

L'hôte avait répondu fort naïvement et ne pouvait pas présumer que le prince attachât la moindre importance à ses réponses.

Henri, au contraire, monta tranquillement dans sa chambre, car il avait entendu Lestacade dire à sa servante :

— Tu serviras ces gentilshommes dans leur chambre. Tu sais? il sont au numéro 13.

Or le numéro 13 n'était séparé du numéro 15 que par une cloison, et la cloison était mince, — et le numéro 15 était précisément la chambre que le prince occupait avec Noë.

Henri y monta et s'enferma.

Dans la pièce voisine, c'est-à-dire au numéro 13, deux hommes causaient à mi-voix.

C'étaient les deux gentilshommes qui venaient d'Angers.

Henri prêta l'oreille et écouta attentivement.

XX

Henri entendit sans doute d'étranges choses, car, au bout de dix minutes, il se leva et alla frapper à la porte de la chambre occupée par les deux gentilshommes qui venaient d'Angers.

— Entrez! dit une voix.

La clef était sur la porte; Henri la tourna et s'arrêta un moment sur le seuil pour voir à qui il avait affaire.

Un coup d'œil lui suffit.

Des deux gentilshommes, l'un était vieux, l'autre jeune.

Le premier pouvait avoir cinquante-cinq ou soixante ans.

Le second avait la moustache aux poils follets d'un adolescent qui touche à peine à sa vingtième année

Ils portaient à peu près même costume, c'est-à-dire le pourpoint de drap gris, les chausses amaranthe, la collerette en guipure laissant le col à découvert, le feutre à larges bords que les gens de cour avaient depuis longtemps remplacé par un petit chapeau aux ailes étroites, entouré d'une plume de paon ou de coq de bruyère.

C'était à la coiffure qu'on distinguait un gentilhomme de province.

Henri avait quitté sa chambre sur la pointe du pied, et, avant qu'il entrât, les deux gentilshommes étaient tellement occupés de leurs affaires qu'ils ne l'avaient point entendu marcher.

Aussi, lorsque le prince se montra sur le seuil, le regardèrent-ils avec un profond étonnement et semblèrent-ils se demander quel était cet homme et d'où il venait.

Henri s'était déjà laissé aller à l'élégance de la cour ; il avait le pourpoint de soie verte, les chausses de velours gris perle, le manteau noir à galon d'argent agrafé sur l'épaule, et on voyait bien que le petit gentillâtre béarnais était en passe de faire fortune.

Cette mise élégante et sa bonne mine naturelle ne laissèrent aucun doute aux deux gentilshommes. Ils avaient affaire à un seigneur de la cour.

Mais cette visite ne parut pas les flatter beaucoup, car le plus âgé fronça le sourcil, tandis que le jeune portait instinctivement la main à son épée.

Ce geste fit sourire Henri.

— Messeigneurs, dit-il, calmez-vous. Jusqu'à

présent, je suis un ami inconnu qui vient peut-être vous rendre un grand service.

— Monsieur, fit le vieux gentilhomme de province, veuillez au moins nous permettre de vous demander...

— Mon nom, n'est-ce pas?

— Précisément.

— C'est trop juste, messieurs. Je me nomme Henri de Coarasse; je suis gentilhomme béarnais et le cousin de M. de Pibrac, capitaine des gardes du roi Charles IX.

L'énumération de ses titres et qualités fut loin de rassurer les deux gentilshommes.

— Vous, monsieur, reprit Henri s'adressant au plus vieux, vous êtes un gentilhomme du Maine, qu'on appelle, si je ne me trompe, le sire de Barbedienne.

— Vous savez mon nom? exclama le vieillard étonné.

— Et vous, monsieur, poursuivit Henri s'adressant au plus jeune, vous êtes le neveu de monsieur, et vous vous nommez Hector de Beauchamp.

— Mais, monsieur...

— Vous étiez à la tête du parti huguenot du Maine, ainsi qu'un troisième gentilhomme beaucoup plus riche que vous ne l'êtes, bien que vous possédiez de nombreuses seigneuries, et ce troisième gentilhomme a nom le marquis de Bellefond. Ai-je dit vrai?

— Pardon! monsieur, interrompit le sire de Barbedienne, comme j'ai l'honneur de vous voir pour

la première fois, vous me permettrez de m'étonner quelque peu de vous entendre me donner ces détails.

— Excusez-moi, dit Henri, je suis peut-être un peu sorcier...

— Oh ! la bonne plaisanterie...

— Et je vais vous donner un détail de plus : vous étiez à la tête d'une petite conspiration qui avait pour but... de secouer l'autorité royale.

— Monsieur !

— Vous avez été arrêtés, M. de Beauchamp, vous et le marquis de Bellefond.

— C'est vrai.

— Arrêtés et conduits au château d'Angers.

— C'est encore vrai.

— Et il est probable que si vous n'étiez parvenus, vous et M. de Beauchamp, à vous évader... d'ici à quinze jours le Parlement vous condamnerait à être roués vifs ou tout au moins décapités.

Une légère pâleur avait couvert le front du vieillard, qui envisageait Henri d'un air soupçonneux et plein de défiance.

Henri devina sa pensée :

— Monsieur, dit il en souriant, remarquez simplement que, puisque je sais tout cela, si j'avais eu envie de vous trahir, je me serais contenté, au lieu de me présenter seul à vous, sans autre arme que mon épée, de prendre avec moi une demi-douzaine des Suisses que commande M. de Pibrac, mon cousin, et je vous eusse fait arrêter. Je viens, au contraire, vous donner le charitable avis de faire man-

ger l'avoine à vos chevaux et de partir sur-le-champ. Vous allez en Lorraine, n'est-ce pas?

— Comment! s'écria M. de Barbedienne stupéfait, vous savez cela aussi?

— Je vous l'ai dit, répliqua le prince souriant toujours, je suis un peu sorcier.

— Mais enfin, monsieur, fit le jeune homme qui, jusque-là, avait gardé le silence, pourrions-nous savoir...

— Monsieur, répondit Henri, je vais m'expliquer. Voulez-vous me permettre de fermer la porte au verrou?

Le vieillard se leva, ferma lui-même la porte et avança un siége au prince.

Henri s'assit et continua :

— Messieurs, ne vous effarouchez point du titre de cousin que j'ai donné au capitaine des gardes. Je ne suis point à la solde du roi Charles IX, encore moins à celle de madame Catherine, et je déteste cordialement le duc d'Alençon. Puisqu'il faut tout vous dire, regardez...

Et Henri fit aux deux gentilshommes le signe mystérieux qui permettait aux huguenots de se reconnaître entre eux. A ce signe, le sire de Barbedienne et M. de Beauchamp se déridèrent soudain et tendirent spontanément la main au jeune prince.

Henri prit leurs mains et les serra.

Puis il leur dit :

— A présent, je puis vous parler à cœur ouvert et me fier à votre discrétion.

Sans toutefois trahir son incognito, Henri apprit

aux deux gentilshommes comment, quinze jours auparavant, il avait fait la rencontre de René le Florentin, ce qui s'en était suivi, et ce rôle de sorcier qu'il jouait bien malgré lui.

— Vous allez, leur dit-il, me tirer de peine.

— Comment cela ?

— En me racontant les détails de votre évasion. Quand je les rapporterai à la reine, vous serez loin de Paris et hors de toute atteinte.

Les deux gentilshommes hésitaient encore.

— Ma foi! dit Henri, je crois qu'il me faut vous faire ma confession tout entière. Quand vous saurez mon vrai nom...

— Votre... vrai nom ?

— Vous ne vous méfierez plus de moi... il y a mieux, vous comprendrez que j'ai autant de sympathie que vous en pouvez avoir pour notre parti, et que, me trouvant mêlé aux secrets de la reine-mère, je puis rendre de grands services à nos frères en faisant faire fausse route à la haine de madame Catherine.

— Mais, qui donc êtes-vous? murmura le sire de Barbedienne de plus en plus étonné.

Henri retira sa main gauche de son pourpoint et la montra au vieux seigneur :

— Connaissez-vous cette bague? dit-il.

Le sire de Barbedienne tressaillit.

— Je me nomme Henri de Bourbon, prince de Navarre... dit tout bas le prétendu sire de Coarasse.

Les deux gentilshommes étouffèrent un cri, se

levèrent avec précipitation et voulurent fléchir un genou.

— Chut! dit Henri; n'oubliez pas que je me nomme le sire de Coarasse à Paris, et que je suis le cousin de M. de Pibrac, capitaine des gardes. Assayez-vous et causons, messieurs.

. . . . . .

Une heure après, les deux gentilshommes huguenots montaient à cheval, et le prince leur serrait la main en leur faisant la recommandation bizarre que voici :

— Vous irez d'une course jusqu'à Charenton, et vous vous arrêterez à la porte d'une auberge qui a pour enseigne : *Au roi François Ier*.

— Bien! dit le sire de Barbedienne.

— Vous appellerez l'hôte et vous lui direz : « Donne-nous un verre de vin. »

— Très-bien.

— En le vidant, vous demanderez la route de Melun et vous direz que vous allez à Lyon.

— Mais ce n'est pas notre chemin...

— Attendez donc! le verre de vin vidé, vous donnerez un écu à l'effigie du roi de Navarre, celui-là, tenez...

Henri tira un écu de sa poche et, avec la pointe de sa dague, il y fit une croix sur le revers.

M. de Barbedienne et son neveu, M. de Beauchamp étaient quelque peu étonnés.

Henri poursuivit :

— Vous piquerez des deux, sortirez de Charenton, ferez un crochet et, traversant le bois de Vincennes,

vous gagnerez Bondy et la route du pays Messin.

M. de Barbedienne prit l'écu et partit avec son neveu.

Henri s'en alla fort tranquillement au Louvre, se disant :

— Décidément, je vais être, ce soir, plus sorcier que jamais.

Il était alors six heures. La reine-mère ne l'attendait qu'à huit.

Henri monta chez Nancy.

Nancy n'avait pas quitté son petit judas ménagé dans le parquet.

En voyant entrer Henri, elle lui fit signe de marcher doucement.

— Venez voir... souffla-t-elle.

Henri s'approcha et la camérière lui céda la place.

Alors, le prince aperçut la reine assise devant sa table de travail et occupée à écrire.

Puis, à deux pas, debout et dans l'attitude humble et suppliante qu'il avait le matin avant la torture, maître René le Florentin.

— Oh! oh! pensa le prince, mes prévisions étaient justes, il me semble, et je crois que maître René n'est pas au mieux avec son illustre protectrice.

En effet, la reine avait le sourcil froncé, et toute sa physionomie dénotait une grande irritation.

Enfin, elle leva la tête et regarda René :

— Comment, dit-elle, tu n'es pas parti encore, misérable? je t'ai pourtant répété que je ne voulais plus te voir et que je t'engageais à retourner en Italie...

— Madame, supplia le Florentin, c'est à genoux que je vous demande grâce et merci...

René s'était agenouillé. Catherine haussa les épaules.

— Oui, dit-elle, et lorsque je t'aurai pardonné, tu assassineras et pilleras de plus belle...

— Je me repens .. et Dieu m'est témoin... balbutia le Florentin.

— Tais-toi! misérable!

— Ah! madame, murmura René dont la voix était pleine de sanglots, on m'a volé ma fille... et si Votre Majesté me refuse désormais sa protection, que me restera-t-il?

— Ta fille, dit la reine, on la retrouvera...

René étouffa une exclamation de joie.

— M. de Coarasse me l'a promis.

Ce nom fit pâlir René.

— Ah! c'est que, continua la reine, M. de Coarasse lit plus nettement que toi dans les astres.

— Oh! fit René, qui fut pris d'un horrible sentiment de jalousie.

— Viens, dit la reine, je vais te soumettre à une épreuve.

Le Florentin tressaillit.

— Car enfin, continua Catherine, je ne puis avoir aucune amitié pour un détestable empoisonneur, pour un assassin tel que toi; et si je t'ai sauvé, c'est parce que tu m'étais utile... et que tes prédictions se réalisaient quelquefois...

René soupira en songeant qu'il n'avait plus Godolphin en son pouvoir.

La reine reprit :

— J'ai reçu aujourd'hui un messager qui m'a apporté une grande nouvelle. Puisque tu es sorcier, dis-moi donc de quoi il était question.

René pâlit. Cependant il eut un accès d'audace, s'approcha de la croisée, l'ouvrit et fit mine d'examiner l'étoile du soir qui s'élevait à l'horizon.

La reine le suivait du regard.

Au bout de quelques minutes, René se retourna et dit :

— Madame, je ne sais point quels sortiléges ce sire de Coarasse, dont Votre Majesté paraît si contente, emploie pour deviner l'avenir et le passé. Moi, je n'ai qu'une façon : lire dans les astres; et c'est pour cela que, tandis que j'étais dans un cachot du Châtelet, je suis redevenu un homme ordinaire, n'ayant plus aucun moyen surnaturel en mon pouvoir qui me pût tirer de peine. Mais en revoyant les étoiles...

René eut un sourire plein de suffisance.

— Voyons? dit la reine, quelle est donc cette grande nouvelle que j'ai reçue?...

René répondit avec calme :

— Vous avez appris la prochaine arrivée d'un prince.

La reine ne sourcilla point.

— Après? dit-elle.

— Ce prince est celui de Navarre.

— Bon!

— Et il vient à Paris pour épouser madame Marguerite.

— Très-bien ! Pourrais-tu me dire d'où venait le messager en droite ligne?

— De Nérac. La reine Jeanne s'y trouve en ce moment.

Et René, l'œil fixé sur les astres, eut l'audace d'ajouter :

— Je la vois, en ce moment, se promenant dans le parc du château, et causant avec un gentilhomme que je ne connais pas... mais qui pourrait bien être...

La reine interrompit René par un éclat de rire moqueur :

— Les astres se moquent de toi, dit-elle, et toi, tu oses te moquer de ta souveraine... Sors, misérable !

Et la reine se leva courroucée, et montra la porte à René par un geste si terrible que le Florentin sortit à demi foudroyé et plus épouvanté qu'il ne l'était la veille et le matin en présence des instruments de torture qui allaient calciner ses chairs et broyer ses os.

— Ah ! par exemple ! murmura Nancy à l'oreille du prince, ce n'était pas la peine que madame Catherine se donnât tant de mal pour arracher son protégé au bourreau. Le voilà joliment en disgrâce...

Mais Henri ne répondit point.

Rapide comme l'éclair, il s'élança hors de la chambre, traversa le corridor en courant et disparut.

— Où va-t-il donc ? exclama la camérière étonnée.

Le prince connaissait maintenant tous les détours

du Louvre aussi bien que la reine-mère elle-même.

Il enfila un petit escalier qu'il descendit quatre à quatre, et sortit du palais par une poterne qui donnait du côté de la rue Saint-Honoré.

Puis il se mit à courir, doubla l'angle du royal édifice et arriva sur la berge de la rivière.

Là il fit mine de se diriger vers la grand'porte du Louvre, et aperçut René qui en sortait par la poterne du bord de l'eau.

René était pâle et plus morose qu'un mari défunt qui, revenant de l'autre monde, trouverait sa femme remariée.

Il marchait à pas lents, détournant parfois la tête et levant les yeux vers la croisée de la reine-mère.

— L'imbécile! pensa Henri, il s'imagine que madame Catherine le va rappeler.

Marchant ainsi, le Florentin alla se heurter au prince, qui cheminait en sens inverse.

— Tiens ! monsieur René, fit Henri. Pardon, mille excuses, je regardais le ciel... La nuit est sombre... je ne vous voyais pas.

René reconnut son rival en nécromancie, et il eut un frisson de colère suscité par la jalousie.

Il voulut passer outre: mais Henri lui prit les mains.

— Laissez-moi vous féliciter, lui dit-il d'un ton affectueux... Vous l'avez échappé belle ce matin... J'ai vu le moment où ce damné Crillon...

— Ne parlons point de tout cela, monsieur de Coarasse, dit le Florentin d'un air sombre.

— Vous avez raison, monsieur René. Vous veniez du Louvre?

— Oui.

— J'y vais, moi. Je vais coucher avec mon cousin Pibrac. Mais, mon Dieu! comme vous êtes pâle, monsieur René!...

— Je suis un peu souffrant...

Et René voulut passer. Henri le retint, et, secouant la tête :

— C'est mal, ce que vous faites là monsieur René, dit-il.

— Mal?...

— Sans doute, vous avez quelque grand chagrin...

— J'ai souffert beaucoup hier et ce matin.

— Oh! dit Henri, ce n'est point cela. Il vous est arrivé quelque mésaventure au Louvre, et, au lieu de me la confier, au lieu de me consulter, car, enfin, je suis votre ami...

— Monsieur!

— Bah! je vous ai déjà donné plus d'un bon avis, et si vous l'aviez suivi...

— Mais... je vous jure...

— Allons! dit Henri avec un sourire à demi railleur, voilà que vous oubliez que, tout comme vous, je lis dans les astres...

René eut un rire nerveux et forcé.

— Eh bien, dit-il, je vous défie de me dire ce qui vient de m'arriver au Louvre.

— Bah!

— Je vous en défie!...

— Ah! monsieur René, vous savez bien que je n'ai qu'à regarder dans le creux de votre main...

René eut un moment d'angoisse; mais il avait si peur d'être deviné, il redoutait tant qu'on ne connût cette disgrâce à laquelle il avait peine à croire, qu'il paya d'audace et tendit sa main.

Henri la prit, puis il entraîna le Florentin sous une lanterne.

— Oh! oh! dit-il tout à coup.

— Que voyez-vous donc? fit René qui essaya de prendre un ton moqueur.

— Je vois, répondit Henri, que la reine vient de vous chasser de chez elle.

Le Florentin jeta un cri et recula tout frémissant.

XXI

Décidément, Henri de Navarre avait un bonheur inouï dans ce rôle de sorcier qu'il s'était imposé.

René sortait de chez la reine et le rencontrait à cent pas du Louvre.

Le prince avait l'air de venir de son hôtellerie. Il ne paraissait pas possible qu'il eût pu savoir par des moyens ordinaires et naturels ce qui venait d'avoir lieu chez la reine.

Donc, aux yeux de René, le prince était plus sorcier que jamais.

Le Florentin était bien l'homme que la France entière connaissait et exécrait le plus : insolent avec les faibles, timide, cauteleux, servile et rampant avec les forts.

Il haïssait Henri et en était jaloux, car la reine lui avait appris, d'un seul mot, qu'elle avait con-

sulté le jeune Béarnais et qu'elle appréciait ses talents.

Mais le Béarnais lui prouvait sa supériorité d'une manière si inattendue et si incontestable, qu'intérieurement il se sentait dominé et vaincu.

Il passa donc brusquement de l'irritation à la douceur, de l'incrédulité à la confiance, de l'audace à la crainte.

— Eh bien, dit-il, s'efforçant de sourire, admettons que vous ayez deviné.

— Vous pouvez l'admettre, car j'en suis sûr, dit le prince.

— Soit !

— Eh bien !

— Si la reine m'a chassé, c'est que... je suis... en disgrâce...

— Précisément.

— Bon ! dit René ; mais, cette disgrâce n'est que momentanée...

— Hum ? répondit Henri, voilà encore ce que je ne puis vous dire sans réfléchir.

— Réfléchissez, murmura le Florentin dont la voix tremblait.

Henri reprit la main de René, l'examina de nouveau et regarda ensuite les astres.

— Monsieur René, lui dit-il, je vois des influences contraires qui se disputent votre sort.

— Hein ? fit René.

— Vous avez un grand ennemi qui luttera de tout son pouvoir pour vous empêcher de rentrer en grâce auprès de la reine.

— Et cet ennemi, quel est-il ?

— C'est vous, dit Henri.

— Moi ! moi ! dit le parfumeur abasourdi, et sur des tons différents.

— Vous, monsieur René...

— Mais... vous... plaisantez.

— Non, et je m'explique. Ainsi, vous allez rentrer chez vous, et la première chose que vous avez l'intention de faire, c'est d'écrire à la reine une longue lettre de supplications et d'excuses. Voyons, convenez-en.

— C'est vrai. J'y songeais.

— Demain, vous retournerez errer aux abords du Louvre, et vous tâcherez de vous trouver sur le passage de Sa Majesté quand elle sortira.

— Mais...

— Les jours suivants, vous agirez sans doute de même... et la reine, au lieu de vous prendre en pitié, vous prendra en grippe, et les courtisans qui se sont moqués de vous ce matin, et qui tremblent ce soir en vous sachant hors du Châtelet, les courtisans se reprendront à rire et se moqueront de vous de plus belle.

— Oh ! mais, cependant...

— Tenez ! monsieur René, dit Henri avec un tel accent de bonhomie que le parfumeur s'y laissa prendre, avant de vous donner un conseil, je vais vous prouver que je suis votre ami. Je savais fort bien que c'était vous qui aviez assassiné Loriot.

— Monsieur !...

— Chut ! ceci est entre nous. Je savais bien que

Gascarille, à qui on avait promis deux cents écus d'or et persuadé qu'on le pendrait mal...

— Mais... taisez-vous !... murmura René avec effroi.

— N'ayez pas peur, nous sommes seuls... Je savais donc tout cela, et si ce matin j'avais dit un mot au roi, on n'eût pas interrogé Gascarille, mais on vous eût renvoyé devant le Parlement. Si je n'ai rien dit, c'est que je suis votre ami ; est-ce clair ?

— Oui, balbutia René qui commençait à croire en effet, que le prince avait du penchant pour lui.

— Donc, si je vous donne un conseil, il est sincère...

— Eh bien, voyons votre conseil...

— Le voici : faites le mort pendant quelques jours. Allez-vous-en soit en province, soit aux environs de Paris, ou contentez-vous de vous enfermer dans votre boutique du pont Saint-Michel.

— Mais pourquoi?

— De cette façon, tous ces seigneurs qui se réjouissaient de votre mésaventure, ne vous voyant pas, seront inquiets : René, se diront-ils, a été envoyé sûrement en mission par la reine. A son retour, gare à nous! il sera féroce...

— Hé ! diantre ! interrompit René, c'est une idée que vous me donnez là.

— Une bonne idée, monsieur René; l'essentiel, pour vous, est qu'on ignore votre disgrâce, et la reine n'ira point se vanter de vous avoir mis à la porte. Madame Catherine sait qu'il faut laver son linge sale en famille.

— Mais... murmura le parfumeur, si la reine ne me voit plus... elle m'oubliera.

— Au contraire, si elle ne vous voit plus, sa colère tombera; puis, après sa colère, elle sera prise d'un sentiment d'orgueil bizarre. Elle s'étonnera que vous ayez accepté aussi fièrement votre disgrâce... et elle vous enverra querir... Comprenez-vous?

— Oui. Mais pensez-vous que les choses adviennent ainsi?

— J'en suis sûr.

— Et combien de temps durera ma disgrâce?

— Environ huit jours. Pendant ce temps, je vous remplacerai.

— Hein ? fit le Florentin qui regarda le jeune homme avec défiance.

— Oh! rassurez-vous, fit Henri en riant; je n'ai point envie de vous supplanter éternellement. Quand j'aurai fait de la sorcellerie pendant quelques jours avec madame Catherine, je m'effacerai, je disparaîtrai...

— Où donc irez-vous?

— Je retournerai en Navarre. Ainsi, n'ayez crainte. Je suis un sorcier amateur; je ne consulte les astres que pour mon plaisir, et je vous rendrai même ce dernier service d'empêcher un rival de prendre votre place... je vous la garderai...

— Monsieur de Coarasse, interrompit le parfumeur qui commençait à avoir une foi aveugle dans les paroles du prince, vous savez qu'on a enlevé ma fille ?...

— Oui, certes. La reine m'a même interrogé là-dessus.

— Et que lui avez-vous prédit?

— Qu'on retrouverait votre fille.

— Quand?

— Je n'ai pu le préciser.

— Et... ce... gentilhomme?

— Elle ne l'épousera pas. Mais, adieu, monsieur René, suivez mes conseils... vous vous en trouverez bien.

Henri se hâta de quitter René, qui, sans nul doute, eût voulu savoir bien des choses encore, et il rentra dans le Louvre par la poterne du bord de l'eau, d'où il s'en fut tout droit chez la reine.

Madame Catherine l'attendait avec une certaine impatience.

Henri se garda bien de lui confier qu'il venait de rencontrer René: mais il prit, au contraire, une mine étonnée de voir la reine seule, et lui dit:

— Je crois, madame, que les astres se sont moqués de moi, car ils m'apprennent d'étranges choses...

— Plaît-il? fit la reine.

— Peut-être ne veulent-ils pas m'initier aux mystères de la politique...

— Mais, que vous ont-ils donc appris, monsieur de Coarasse? demanda Catherine inquiète.

— Madame, reprit Henri, je vais vous supplier de placer sur cette table la lettre de monseigneur le duc d'Alençon et de l'y placer fermée.

— La voilà.

— Maintenant, donnez-moi votre main droite.

— Tenez...

— Et placez votre main gauche sur la lettre.

Tout en exécutant ces mômeries, auxquelles la superstitieuse Catherine se prêtait à merveille, le prince pensait :

— Jamais de la vie elle ne me pardonnera tout cela quand je serai son gendre, et qu'elle saura que son sorcier n'était autre que le prince de Navarre... Mais, bah !... continuons...

Il prit donc la main droite de la reine qui tenait sa gauche appuyée sur la lettre du duc d'Alençon; puis il s'empara de nouveau du flacon d'encre sympathique.

— Madame, dit-il alors, faisant miroiter le flacon à la flamme de la bougie, M. le duc d'Alençon a fait un beau coup de filet, puisqu'il a pris en même temps le marquis de Bellefond, le sire de Barbedienne et le sire de Beauchamp, qui sont des huguenots forcenés et fort dangereux.

— Et j'espère bien, dit la reine, que le Parlement de Poitiers condamnera ces gentilshommes à la décollation.

— Oui, madame. Mais...

Henri parut hésiter.

— Pensez-vous donc, dit la reine, que l'arrêt du Parlement ne sera point exécuté ?

— Il le sera pour le marquis de Bellefond seulement.

— Pourquoi pas pour les deux autres ?

— Parce qu'ils ne sont plus au pouvoir de M. le

duc d'Alençon, et, par conséquent, du Parlement de Poitiers.

La reine jeta un cri d'étonnement.

Henri continua avec gravité :

— Je n'ai jamais vu le sire de Barbedienne, non plus que son neveu, et cependant je les vois en ce moment...

Henri regardait au travers du flacon, et la reine croyait fermement qu'il voyait les deux huguenots.

Le prince continua :

— Le sire de Barbedienne est un vieillard, le sire de Beauchamp un tout jeune homme. Ils sont enfermés dans un cachot, au faîte d'une tour du château d'Angers. Des jardins s'étendent au pied de la tour. Il fait nuit... une nuit sombre et sans étoiles... Les prisonniers sont sans lumière, et il m'est impossible de voir au juste ce que fait celui qui est assis sur son lit. Mais j'entends comme un bruit de linge qu'on déchire en droit fil. Je crois qu'il coupe ses draps en minces lanières.

— Et l'autre?

— L'autre est près de la croisée étroite du donjon. Cette croisée est garnie d'épais barreaux de fer. Le sire de Barbedienne, tandis que son neveu fait une longue corde avec ses draps, scie l'un de ces barreaux...

— Après? après? fit la reine avec une certaine anxiété.

Le prince avait toujours l'œil fixé sur le flacon, où toute cette scène semblait se refléter, et il pa-

raissait prêter l'oreille à des bruits éloignés, perceptibles pour lui seul.

— Après, dit-il, j'entends un coup de sifflet lointain, puis le cri d'un oiseau nocturne... le *houlou-lement* d'une chouette... C'est un homme qui imite ce cri... cette chouette-là est un beau cavalier qui se promène dans le jardin du château ; je ne puis voir ses traits, il est masqué.

— Ah ! fit la reine.

— Le sire de Barbedienne a fini de scier son barreau et il laisse pendre par la croisée du donjon la longue corde formée avec les bandes des draps de lit.

— Vraiment!

— Mais il y a une sentinelle placée au-dessous du donjon.

— Elle va donner l'alerte, au moins ! fit la reine anxieuse.

— Elle n'en a pas le temps. L'homme masqué s'approche en rampant... dans l'ombre... la sentinelle sommeille... l'homme masqué bondit; je vois briller un poignard... j'entends un cri étouffé... le soldat tombe frappé à mort.

Henri paraissait si bien voir tout cela dans le flacon d'encre sympathique, que la reine avait fini par se croire à Angers, et elle s'était transportée par la pensée dans le jardin où la sentinelle venait d'être poignardée.

— Après? insista-t-elle.

— L'homme masqué, poursuivit Henri, attache après les fragments des draps de lit un petit paquet

qui remonte aussitôt dans le donjon; c'est une échelle de corde.

— Ils vont s'évader?

— Oui, madame. Le plus jeune descend le premier. L'échelle se balance, oscille, mais elle est solidement attachée : le jeune homme touche le sol. Le vieillard descend après lui... Tous deux, précédés et guidés par l'homme masqué, traversent les jardins en courant, escaladent un mur... Je les vois sauter dans une ruelle étroite... Il y a trois chevaux tout sellés attachés à la grille d'une maison. Tous trois sautent en selle... Mais ils se séparent : l'homme masqué prend à droite... les deux autres prisonniers à gauche. J'entends le galop des chevaux, murmura Henri, mais je ne vois plus rien...

Et le prince feignit une grande lassitude et se laissa tomber épuisé sur un siége.

— Oh! monsieur de Coarasse, s'écria la reine, faites un effort, de grâce... et voyez où ils vont.

Henri reprit la main de la reine, et approcha de nouveau le flacon de la bougie. Mais en ce moment on entendit un grand bruit dans les antichambres.

— Arrêtez! dit la reine.

Le page Raoul souleva la portière, et M. de Nancey entra.

— Qu'est-ce donc, Nancey? demanda la reine visiblement irritée d'être troublée dans ses expériences de sorcellerie.

— Madame, un messager de monseigneur le duc d'Alençon.

— Un messager! exclama la reine.

— Il descend de cheval à l'instant même... Il est porteur d'une lettre.

La reine regarda Henri.

— Ah! dit-elle, nous allons bien voir si vous ne vous êtes pas trompé, monsieur de Coarasse. Fais entrer ce messager, Nancey.

— Entrez, mon gentilhomme! cria le jeune officier.

La reine vit apparaître sur le seuil de l'oratoire un homme couvert de poussière et qui paraissait exténué de fatigue.

Il tendit à Catherine, après s'être incliné profondément, une lettre scellée aux armes du duc et entourée d'un fil de soie bleu.

La reine s'en empara, brisa le fil, rompit le scel, déplia la lettre, et dès les premiers mots, jeta un cri.

Puis elle tendit cette lettre au prétendu sire de Coarasse, qui lut avec un calme parfait :

« Madame la royne-mère,

« Deux de mes prisonniers, le vieux sire de Bar-
« bedienne et le sire de Beauchamp son neveu, se
« sont évadés cette nuit. La sentinelle a été poi-
« gnardée... Tout porte à croire que cette évasion,
« dont on ne s'est aperçu que ce matin vers sept
« heures, a été accomplie entre neuf et dix heures
« du soir.

« Je suppose, et j'ai quelque lieu de supposer
« ainsi, que les deux fugitifs ont pris la route de
« Paris. Je vous en avise donc sur-le-champ pour
« que vous les fassiez arrêter, si c'est possible... »

Henri regarda Catherine.

— Eh bien, madame, dit-il, que pensez-vous de cela?

La reine ne répondit point à Henri, mais elle dit à Nancey :

— Sors, Nancey, emmène ce gentilhomme et laisse-moi seule avec M. de Coarasse, mais tiens-toi prêt à monter à cheval sur l'heure...

Nancey s'inclina et sortit avec le messager.

Alors Catherine dit à Henri :

— Il faut absolument, monsieur de Coarasse, que vous trouviez ces deux gentilshommes.

— Ah ! madame, dit Henri, je ne réponds point de cela.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'ils ont douze ou quinze heures d'avance... et que s'ils parviennent à gagner la frontière... ce n'est point ma science qui réussira à les arrêter...

— Mais, cependant...

— Cependant, je vais indiquer la route qu'ils auront suivie. C'est beaucoup déjà, ce me semble.

— Voyons !

Henri regarda de nouveau au travers du flacon.

— Ah ! s'écria-t-il tout à coup, je les vois ! et c'est bizarre !...

— Où sont-ils? demanda vivement Catherine.

— Ils sont à cheval, à la porte d'une hôtellerie. Ils vident un verre de vin sans quitter la selle.

— Ah !... Et cette hôtellerie?

— Est dans un pays qui m'est inconnu... mais le flacon tremble dans ma main, et ce m'est un signe

qu'il ne peut être éloigné de Paris... Du reste... attendez... je lis une enseigne au-dessus de la porte :

Au roi François Ier.

— C'est à Charenton! s'écria la reine.

— Je ne sais... mais la rue est en pente et descend vers la rivière.

— Justement.

— Le plus vieux prononce le nom de Lyon, continua Henri, et il donne un écu à l'hôte. Ah! cet écu est bizarre... c'est un écu de Béarn... à l'effigie du feu roi Antoine de Bourbon... il est même marqué d'une croix. Bon! ils repartent... J'entends toujours le galop... mais je ne les vois plus...

Henri avait soin d'espacer par un geste de lassitude chacune de ses révélations.

— Ah! dit-il tout à coup, je les revois... ils sont dans une ville... au bord d'une rivière... ils descendent dans une autre hôtellerie et demandent à coucher.

La reine frappa sur un timbre.

— C'est Melun, dit-elle, ils couchent à Melun. On aura le temps de les rattraper.

Au coup de baguette qui retentit sur le timbre, M. de Nancey se hâta d'accourir.

— Nancey, mon mignon, dit la reine, tu vas monter à cheval avec trente gardes du roi, et tu les conduiras à Charenton d'abord, où tu demanderas à l'hôte de l'auberge du *Roi François Ier* s'il n'a pas vu passer deux gentilshommes, un jeune et un vieux... qui paraissaient venir de loin... Tiens, au fait!

emmène le messager de M. d'Alençon jusque-là... il connaît les fugitifs... il les reconnaîtra au portrait qu'on lui en fera.

— Bien, madame, dit M. de Nancey.

— Puis tu me renverras ce pauvre gentilhomme, qui doit être exténué de fatigue.

— Et où irai-je, moi ?

— A Melun, avec tes trente gardes, bride abattue ; tu y arriveras au milieu de la nuit, tu fouilleras toutes les auberges et tu finiras bien par trouver les fugitifs... Tu les ramèneras pieds et poings liés.

— Oui, madame.

M. de Nancey s'inclina et sortit.

Henri s'était laissé tomber sur un siége, exténué de fatigue.

— Ah ! madame, murmura-t-il, je plains fort ceux qui font de la nécromancie par métier... Je suis plus las, plus rompu que si j'avais fait vingt lieues à cheval depuis ce matin.

— Eh bien, monsieur de Coarasse, dit la reine, je vous vais dédommager.

Le prince regarda Catherine avec étonnement.

— Je vous invite à souper.

— Ah! madame...

— Non chez moi... mais... chez madame Marguerite... qui me convie ce soir.

Henri eut un battement de cœur assez agréable.

— Et, acheva la reine, je vous serais reconnaissante, si vous vouliez aller chez la princesse tout de suite et la prévenir que je vous suis.

La reine appela ses camérières pour se faire ajus-

ter, et Henri, tout palpitant de joie, s'en alla chez madame Marguerite.

En route, il rencontra Nancy.

Nancy lui montra ses petites dents blanches en un sourire et lui dit :

— Savez-vous, mon pauvre ami, que la reine va vous proposer la place de René... j'ai tout vu et tout entendu.

— Ah ! fit Henri.

— Et vous ferez bien de l'accepter.

— Pourquoi ?

— Mais, fit la soubrette avec un sourire étincelant de malice, parce que vous aurez votre logis au Louvre... que, chaque soir, vous ne vous en irez plus par la pluie, le froid et le brouillard...

En parlant ainsi, l'espiègle camérière ouvrit la petite porte du corridor et poussa le prince aux genoux de madame Marguerite, qui s'était levée en rougissant.

XXII

Nous avons un peu négligé, depuis quelque temps, notre ancienne connaissance Amaury de Noë; le sceptique à la moustache blonde, aux yeux bleus, au sourire railleur; il est temps de revenir à lui. Noë avait commencé par se moquer de l'amour de son royal ami pour madame Corisandre, et il n'avait pas peu contribué peut-être à détacher de la comtesse de Gramont le volage Henri de Navarre.

Puis il l'avait mis en garde contre la belle argentière, laquelle, disait-il, suffisamment avertie par la lettre de Corisandre, se moquerait du prince le plus possible; puis enfin il avait trouvé passablement ridicule que Henri de Bourbon s'amusât à faire, sous le nom du sire de Coarasse, une cour très-assidue à madame Marguerite de France, sa future épouse.

Tout cela n'avait point empêché notre ami Noë de devenir amoureux de Paola et de faire les yeux

doux à la jolie Myette, la nièce de son compatriote Malican le Béarnais.

Depuis trois jours, Henri et Noë s'étaient à peine vus.

D'abord, madame Catherine s'étant mis en tête de consulter le sire de Coarasse et d'expérimenter sa science en sorcellerie, le prince avait passé une bonne partie de ses journées au Louvre.

Ensuite, Noë avait bien autre chose à faire, vraiment! que de tuer le temps à attendre son royal ami dans l'hôtellerie de maître Lestacade, rue Saint-Jacques.

Noë venait bien chaque jour à Paris, mais il oubliait d'aller prendre des nouvelles du prince.

L'amour avait presque séparé momentanément ces deux amis inséparables.

Pour bien comprendre la bizarre existence que Noë menait depuis trois jours, il est nécessaire de nous transporter au village de Chaillot, chez la tante de l'honnête Guillaume Verconsin, le commis bijoutier de l'infortuné Samuel Loriot.

Guillaume avait offert, on s'en souvient, le domicile de sa tante aux deux jeunes gens, non pour eux, mais pour Paola.

Le prince avait accepté, mais à une simple condition.

Cette condition était que le commis ne soufflerait mot à Paola de l'argentière et du cabaret de Malican, non plus qu'il ne confierait à Sarah et à Myette que sa tante donnait un abri à la fille de René le Florentin.

Guillaume Verconsin était de la nature des gens discrets : il promit et tint sa promesse.

Or donc, trois jours avant la mise en liberté du parfumeur de la reine, tandis que Henri mettait pied à terre à la porte Montmartre, Paola sautait sur son cheval et Noë la conduisait, en suivant le mur d'enceinte, jusqu'à Chaillot.

La tante Verconsin habitait, auprès d'un couvent, une jolie maison, ornée d'un petit jardin, précédée par une cour dans laquelle veillait un dogue hargneux.

La maison était toute neuve, le jardin planté de beaux arbres fruitiers.

La tante Verconsin, ancienne dame de la Halle, s'était retirée du commerce avec huit cents livres de rente, ce qui, pour une petite bourgeoise, était un fort joli denier.

Elle avait la soixantaine, ne possédait d'autre parent que Guillaume, et lui devait laisser tout son bien.

L'affection de la bonne femme pour son héritier était sans bornes; elle lui eût tout donné de son vivant, si Guillaume l'avait exigé. Mais le commis était un honnête garçon fort désintéressé, et qui, chose rare chez un héritier, demandait tous les jours à Dieu d'accorder de longs jours à sa tante.

Noë et Paola trouvèrent Guillaume sur la porte.

Il les attendait et avait arrangé pour sa tante une petite histoire dont le but était de laisser en paix les susceptibilités morales et religieuses de la bonne femme. Il avait raconté à la tante Verconsin que

Paola était la fille d'un gentilhomme qui refusait de l'unir à Noë, et que, en cela, il était poussé par la marâtre de la jeune fille, laquelle aurait voulu qu'elle embrassât la religion réformée. D'après Guillaume, Paola n'avait consenti à suivre son fiancé que pour se soustraire aux violences religieuses de son père et de sa belle-mère.

Noë avait, disait-il, écrit au roi et au pape pour obtenir d'eux l'autorisation d'épouser promptement la jeune fille sans qu'il fût besoin du consentement de son père.

Cette petite fable, que Guillaume n'avait répétée, du reste, que d'après les instructions de Noë, avait produit un excellent effet sur la bonne femme.

Elle avait compris la nécessité d'entourer la jeune fille du plus grand mystère, et elle lui avait préparé un joli logement au premier étage de sa maison.

Noë avait installé Paola; puis il avait passé toute la journée avec elle et ne s'en était allé que vers le soir, à dix heures, et encore avait-il promis de revenir le lendemain de fort bonne heure.

Le lendemain, en effet, il était avant midi au village de Chaillot.

C'était durant la nuit précédente qu'il avait arrêté avec le prince que, si Godolphin voulait s'engager à demeurer auprès de Paola, on le conduirait chez la tante Verconsin.

On sait ce qui advint, la promesse que fit le somnambule, et on se souvient qu'au moment où Noë piquait des deux en l'emportant en croupe, il souleva un peu le bandeau qui lui couvrait les yeux, et,

malgré l'obscurité, reconnut les pignons du Louvre.

Noë galopa jusqu'à l'entrée de Chaillot, puis il arrêta court son cheval, et il fit descendre Godolphin.

— Vous pouvez ôter votre bandeau, lui dit-il.

Le somnambule avait regardé en dessous pendant tout le temps et reconnu parfaitement le chemin qu'il suivait.

Or, au moment où Noë lui permettait de voir, ce dont il ne s'était point privé, tous deux se trouvaient au milieu d'un champ entouré de murs par trois côtés. Le village était à portée de mousquet.

A cette heure tardive tout le monde dormait à Chaillot : il eût été facile à Noë de tuer son chétif prisonnier sans que personne accourût à son secours.

Mais Noë n'y songeait pas sérieusement; seulement il dit à Godolphin :

— Mon jeune ami, avant d'aller plus loin, je désire avoir avec vous un petit bout de conversation.

Le jeune homme tremblait et supposait à son geôlier quelque dessein sinistre.

Noë lui mit la main sur l'épaule :

— Remarquez, lui dit-il, qu'il est plus de minuit, que nous sommes en un lieu isolé, et que je puis vous casser la tête d'un coup de pistolet, sans que personne au monde s'en préoccupe.

— Oh! murmura Godolphin avec effroi, je sais bien que vous ne m'avez amené ici que pour m'assassiner.

— Vous vous trompez, je vous ai promis de vous

conduire auprès de Paola et vous m'avez promis, en échange, de demeurer paisiblement auprès d'elle et de ne point chercher à la quitter.

— Je l'aime... balbutia Godolphin.

— C'est précisément à cause de cela, mon cher monsieur Godolphin, que je veux, avant d'aller plus loin, provoquer une petite explication entre nous.

— Je vous écoute, monsieur, dit le jeune homme tremblant toujours.

— Vous aimez Paola?...

— Oh! si je l'aime...

— Et... elle?

Godolphin courba le front et garda un silence farouche.

— Moi, poursuivit Noë, je sais qu'elle ne vous aime pas, et cela pour deux raisons.

Godolphin tressaillit.

— La première, c'est que vous avez été son espion, son geôlier...

— J'étais sous la domination de René... et puis?...

Godolphin s'arrêta et roula ses yeux louches autour de lui.

— Et puis, comme vous l'aimiez, vous étiez jaloux, n'est-ce pas?

— Peut-être...

— La seconde raison est plus simple encore. Paola ne vous aime pas parce qu'elle m'aime...

Noë prononça ces mots avec une nuance de fatuité.

Godolphin était livide, mais il ne proféra aucune parole.

— Vous sentez bien, poursuivit Noë, que si vous aimez Paola, c'est déjà beaucoup pour vous d'être auprès d'elle, au lieu de moisir dans une cave...

— Oh! oui...

— Mais vous comprenez aussi que si vous alliez vous permettre des scènes de jalousie comme au pont Saint-Michel, je me verrais dans l'obligation de vous reconduire dans votre cave.

— Monsieur, murmura Godolphin, je ne demande qu'à voir Paola... Je sais bien qu'elle ne m'aime pas...et que... elle vous aime...

— Bien! Votre résignation me plaît.

Le somnambule soupira.

— Jurez-moi donc, acheva Noë, que vous jouerez en conscience le rôle que je vais vous imposer.

— Quel rôle?

— Vous êtes le frère de Paola, et Paola est la fille d'un huguenot.

Noë expliqua alors à Godolphin ce qu'il devait être aux yeux de la tante Verconsin, et Godolphin prêta le serment qu'il exigeait de lui.

Ce fut ainsi que le somnambule fut introduit à Chaillot.

Noë avait fait à Paola l'aveu de l'enlèvement de Godolphin, et lorsque celle-ci lui demanda, saisie d'un vague effroi, pourquoi il voulait la contraindre à vivre de nouveau avec l'être qu'elle abhorrait, il lui répondit :

— Ma chère belle, un jour ou l'autre Godolphin aurait pu nous échapper. Il serait retourné au pont Saint-Michel dans le but de vous y trouver, et il

serait, par conséquent, retombé dans les mains de votre père. Or, votre père, à l'aide de Godolphin, vous aurait retrouvée à son tour, et il n'aurait point tardé à nous séparer.

Cette raison était déjà assez bonne ; cependant Noë en fit valoir une seconde.

— Ma chère amie, dit-il, puisque votre père tirait de si merveilleuses révélations du sommeil de Godolphin, nous ferons comme lui, ce qui nous permettra de veiller sur notre bonheur avec d'autant plus de prudence ; car, n'en doutez pas, madame Catherine va remuer ciel et terre pour nous retrouver.

— Oh! jamais! s'écria Paola, jamais je ne veux retourner chez mon père et me séparer de vous.

. . . . . .

Noë passa toute la journée du lendemain auprès de Paola, puis la journée suivante.

Mais, le troisième jour, le compagnon du prince de Navarre éprouva comme une lassitude vague, comme un besoin de retourner à Paris.

— Ma chère amie, dit-il à la fille de René, voici deux longs jours que je n'ai vu mon ami le sire de Coarasse, et vous trouverez tout naturel, j'imagine, que je l'aille rejoindre.

—Quand reviendrez-vous? demanda la jeune fille.

— Demain.

— De bonne heure?

Noë manifesta quelque fatuité dans son sourire.

— Mais, dam! fit-il, vous n'exigez pas, j'imagine, que je revienne avant le jour?

— Non.

— Alors, attendez-moi pour déjeuner.

Noë embrassa Paola, et partit au petit trot de son cheval, comme un homme qui va faire un long voyage.

Jusqu'au mur d'enceinte, Noë songea tout naturellement à Paola.

La porte de Paris franchie, il regarda la Seine, et, dans le lointain, il aperçut le Louvre.

Alors, il éprouva un léger tressaillement.

— C'est singulier! se dit-il; je crois que j'éprouve un certain plaisir à retourner à Paris. Pourquoi donc?

Cette question, que Noë s'adressa fort naïvement, lui parut tout d'abord impossible à résoudre. Et cependant, il continua son chemin, regardant toujours les pignons du Louvre.

— Ma foi! oui, reprit-il après avoir médité quelque temps, je suis très-content de retourner à Paris. Mais... pourquoi?

Ce *pourquoi* qu'il cherchait conduisit le gentilhomme béarnais jusqu'à mi-chemin du Louvre.

Arrivé là, il se frappa le front.

— Ah! parbleu! murmura-t-il, je crois que je tiens la raison qui me fait quitter Chaillot si volontiers! Henri m'a dit un soir que madame Marguerite de Navarre, son aïeule, avait écrit quelque part dans ses contes, que «*l'amour*, *pays enchanté* tant qu'il n'était abordable que par un chemin malaisé et semé d'embûches, devenait un lieu malplaisant

aussitôt qu'on y parvenait par une belle route bien frayée... » J'y suis!

Et Noë, donnant un léger coup d'éperon à sa monture, continua ainsi son monologue :

— Évidemment Paola est une fort belle jeune fille, mais elle me paraissait beaucoup plus belle quand il me fallait grimper après une échelle de soie, au risque de me rompre le cou ou tout au moins de me noyer... Depuis qu'elle est en ma possession, que je n'ai plus à redouter la dague de René et l'espionnage de Godolphin, elle me paraît moins séduisante... Est-ce bizarre !

Tout en se parlant ainsi, Noë passa devant le Louvre et ne songea point à s'informer si son royal ami s'y trouvait : preuve évidente que ce n'étaient point les toits du Louvre qui lui avaient fait battre le cœur.

Mais, lorsqu'il eût atteint la place sur laquelle se dressait l'humble cabaret du Béarnais Malican, son cœur se reprit à palpiter.

En même temps, son cheval s'arrêta.

— Bon! murmura Noë en souriant, je crois que les bêtes ont plus d'esprit que les gens. Cela s'est vu...Je ne savais pas où j'allais, et mon cheval le savait!

Noë mit pied à terre à la porte du cabaret de Malican.

Précisément, la jolie Myette était sur le seuil.

Le battement de cœur de Noë augmenta, bien que le jeune homme prît soin de tortiller sa moustache blonde d'un certain air dégagé et conquérant.

Myette se prit à rougir, et son front se couvrit d'un bel incarnat qui fit pâlir le ton cerise de ses lèvres.

Cependant Myette ébaucha un sourire et chiffonna gentiment son tablier, affectant une certaine indifférence.

— Bonjour, petite, dit Noë.

— Bonjour, monsieur de Noë, répondit Myette.

La voix de Noë tremblait un peu; celle de Myette tremblait très-fort.

— Où est ton oncle ?

— Il est sorti, monsieur de Noë.

— Où est-il allé?

— A la Grange-Batelière, qui, vous le savez, appartient au roi.

— Et qu'est-il donc allé faire à la Grange-Batelière, ma petite ?

Noë en faisant cette question, attachait son cheval à un anneau de fer placé en dehors du cabaret.

— Mon oncle est allé querir des grenouilles et du poisson, répondit Myette : les Suisses soupent ici ce soir.

— Au diable soient les Suisses !

— Hein ! fit Myette.

— Ah !... pardon... murmura le jeune homme.

— Comment ! monsieur de Noë, dit la jeune fille, vous trouvez mauvais que les Suisses soupent chez nous et fassent prospérer notre établissement?

— Non... pas du tout... mais...

Noë cherchait la fin de la phrase et ne la trouvait pas.

Il entra dans le cabaret.

Le cabaret était vide. Sarah, la belle argentiere, ravaudait des bas à l'étage supérieur, et Myette attendait des clients qui n'arrivaient pas.

Noë s'assit.

— Que faut-il vous servir, messire? demanda Myette qui s'approcha du comptoir de chêne sur lequel brillaient les hanaps et les pots d'étain soigneusement entretenus.

— Je n'ai pas soif.

— Ah !

Myette prononça cette exclamation d'une syllabe d'un ton qui voulait dire : « Je vois bien pourquoi vous venez, mais je ne veux pas m'en apercevoir. »

— Vous voulez sans doute parler à mon oncle? reprit-elle tout haut.

— Non.

— Ah!

Le deuxième *Ah*! de Myette fut plus significatif encore que le premier.

Elle s'assit dans son comptoir et Noë se prit à la regarder avec une secrète admiration. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Le jeune homme regardait; Myette baissait les yeux.

— C'est singulier, pensait Noë, voici que je me sens niais et timide comme un clerc; après tout, cependant...

Myette ne s'adressait aucun monologue, mais elle avait aussi un violent battement de cœur.

Enfin, Noë se leva.

En le voyant s'approcher du comptoir, Myette sentit redoubler son battement de cœur.

A mesure qu'il faisait un pas vers elle, Noë éprouvait une sorte d'hésitation dans sa démarche, et ses membres fléchissaient.

Cependant, il arriva jusqu'au comptoir et s'y accouda.

Myette aurait bien voulu fuir, mais une force invincible et mystérieuse la retenait.

Noë continua de la regarder et Myette baissa les yeux de plus belle.

Tout à coup Noë eut un accès d'audace, et, étendant la main, il osa prendre celle de la jeune fille.

— Que faites-vous, monsieur de Noë? s'écria-t-elle.

— Je ne sais, répondit-il naïvement.

Elle voulut retirer sa main, mais elle ne put la dégager.

— Myette, murmura Noë d'une voix émue, savez-vous bien que je vous aime?

Myette étouffa un cri et jeta un regard éperdu vers la porte.

La place était déserte, le seuil était vide... Ils étaient seuls!

— Oui, répéta Noë, je vous aime. . .

— Ah! murmura la jeune fille, qui parvint à dégager sa main et fit un effort suprême pour parler; ah! c'est mal, ce que vous me dites là, monsieur de Noë... car, je ne suis qu'une pauvre fille... et..

Elle n'acheva pas, tant elle était émue...

Noë allait sans doute se mettre à ses genoux, mais un bruit de pas se fit entendre au dehors.

— Monsieur! monsieur! supplia Myette.

Noë, étourdi de son audace, alla se rasseoir en trébuchant, et Myette se baissa comme si elle eût laissé tomber quelque objet à terre...

En ce moment un homme se montra sur le seuil, et une voix à demi railleuse se fit entendre.

C'était Henri qui revenait du Louvre...

— Ah! pardieu! murmura-t-il, je gage que je trouble votre tête-à-tête, mes enfants; mais je suis votre ami... ne craignez rien!

Henri était radieux : sans doute il avait eu bien du bonheur au Louvr.

XXIII

Tandis que Noë quittait Chaillot et s'en allait à Paris, Paola s'était accoudée à sa fenêtre et le regardait s'éloigner. La jeune fille avait les yeux pleins de larmes, et soit qu'un vague pressentiment l'assaillît, soit que son amour fût devenu si impérieux qu'il s'effrayât de la moindre séparation, il lui semblait qu'elle venait de perdre pour toujours celui qu'elle aimait.

Elle passa une nuit sans sommeil, attendant avec impatience l'heure du retour de Noë.

Noë avait promis de revenir le lendemain à l'heure du déjeuner.

Mais cette heure arriva ; puis d'autres la suivirent ; puis la journée s'écoula.

Alors Paola, en proie à une inquiétude mortelle, s'imagina que son père avait rencontré Noë, qu'un

indice quelconque le lui avait désigné comme le ravisseur de sa fille, et qu'il l'avait poignardé.

Cette idée bizarre la frappa, et, la nuit venue, elle prit des proportions telles que l'épouvante pénétra dans son cœur.

Godolphin, muet, pâle, envieux, la regardait pleurer.

Paola s'arrêta à vingt partis différents et les abandonna successivement.

D'abord, elle voulait courir a Paris et chercher Noë, soit au Louvre, soit à son hôtellerie de la rue Saint-Jacques.

Ensuite, elle songea à envoyer Godolphin. Puis elle se défia du jeune homme, dont elle connaissait la haine pour son heureux rival. Tantôt elle voulait partir, tantôt elle retombait sans forces sur son siége et se prenait à sangloter.

Une seconde nuit s'écoula, puis le jour vint... Noë n'avait point reparu. Paola se sentait mourir...

Tout à coup elle eut une inspiration étrange et appela Godolphin.

Godolphin, qui n'osait lui parler, Godolphin, qui avait fini par souhaiter le retour de Noë, tant les larmes de la jeune fille lui brisaient le cœur, Godolphin accourut.

La Florentine le regarda pendant quelques minutes silencieusement, et comme si elle eût éprouvé une certaine hésitation.

Puis elle lui dit :

— Quand mon père voulait savoir quelque chose de toi, que faisait-il ?

— Il m'endormait, répondit-il machinalement.

— Comment?

— En me regardant fixement.

— Eh bien, dit Paola, je désire savoir quelque chose, moi, et je vais te regarder, et il faut que tu dormes, parce que je le veux!

La Florentine prononça ces mots avec une fiévreuse énergie, et son regard fut si ardent, que Godolphin tressaillit et s'écria :

— Ah! ne me regardez pas ainsi... Vous avez les yeux de votre père.

— Je le veux! répéta Paola.

Elle prit Godolphin par le bras et le poussa rudement sur une chaise où elle le fit asseoir.

Puis, le regardant toujours :

— Dors! dit-elle, dors ! je le veux...

Godolphin aimait Paola. Nature faible et obéissante, le jeune homme se sentait dominé par le regard énergique et la volonté de la jeune fille.

Il voulut résister un moment à cette volonté, car il haïssait Noë et sentait bien que c'était pour savoir où il était que Paola cherchait à l'endormir ; mais cette volonté l'emporta.

Paola lui mit une main sur le front, lui serra le poignet avec l'autre et continua à faire peser sur lui son regard étincelant...

Alors, peu à peu, Godolphin sentit que sa volonté de résister s'évanouissait; que cet œil brillant fixé sur lui avait le charme fascinateur que possédait celui de René, et sa tête, sur laquelle était appuyée

la main de Paola, se renversa insensiblement en arrière.

D'abord, il baissa les yeux pour éviter l'étincelle du regard de la jeune fille, puis ses paupières s'alourdirent et se fermèrent... Godolphin dormait!

Un instant, Paola fut comme épouvantée du pouvoir magique dont elle se trouvait douée; puis la volonté de savoir où était Noë domina son effroi.

— Parle! dit-elle à Godolphin.

Le somnambule garda un moment le silence. Il luttait contre le sommeil qui l'étreignait et il s'agitait sur sa chaise.

— Parle! répéta la jeune fille d'une voix vibrante et dominatrice.

— Que voulez-vous savoir? demanda le somnambule faiblement et la langue épaissie, comme s'il eût été pris de vin.

— Je veux savoir où il est.

— Qui?

— Celui que j'aime... Noë!

Ce nom produisit une impression pénible, qui devint ensuite farouche sur le visage de Godolphin.

— Je ne sais pas, dit-il avec une sorte d'irritation sourde et moqueuse.

— Je veux que tu le saches! ordonna la fille du parfumeur.

Le somnambule appuya ses deux mains sur son front et parut méditer profondément, vaincu qu'il était par la volonté de Paola.

Plusieurs fois les muscles de son visage tres-

saillirent, et ce visage exprima tour à tour la colère, la haine et le dédain.

Tout à coup ses lèvres s'entr'ouvrirent et grimacèrent un sourire.

Ce sourire était amer, ironique et révélait une joie féroce :

— Je le vois, dit-il enfin.

— Ah! s'écria Paola. Tu le vois?

— Oui.

— Où est-il?

— A Paris.

— Blessé... mort, peut-être! murmura-t-elle avec angoisse et épouvantée par le méchant sourire de Godolphin.

— Oh non...

Elle eut un cri de joie :

— Il est donc prisonnier? fit-elle.

— Non, il est libre...

— Pourquoi ne vient-il pas, alors?

Godolphin sourit.

— Mais pourquoi ne vient-il pas? insista la fill de René.

Godolphin souriait de plus belle.

— Parce qu'il ne pense plus à vous, dit-il brutalement.

La réponse de Godolphin pénétra au cœur de Paola comme la pointe acérée d'un stylet. L'Italienne devint pâle.

— Tu mens! exclama-t-elle.

— Non, je ne mens pas...

— Que lui est-il donc arrivé et quelle besogne

a-t-il qu'il ne pense plus à moi ? s'écria l'impétueuse jeune fille.

— Il en aime une autre.

Et Godolphin, dont le sommeil était d'une lucidité merveilleuse en ce moment, Godolphin ricana et ajouta :

— Il en aime une autre que vous!

Paola jeta une exclamation sauvage, un cri étrange, recula d'un pas, et s'appuya défaillante au mur de la chambre.

— Je le vois... il est auprès d'elle... à ses genoux... il tient sa main... Elle est belle et elle l'aime...

La jeune fille eut un accès de rage qui succéda sur-le-champ à son état de faiblesse et d'anéantissement.

Elle saisit un petit poignard à fourreau d'or qu'elle portait à sa ceinture et le leva sur Godolphin.

— Misérable ! dit-elle, tu mens!... et je vais te tuer...

Godolphin ne vit pas le poignard peut-être, mais il entendit la menace, et, au lieu de s'en effrayer, il répondit tranquillement :

— Elle a les cheveux noirs, les lèvres rouges et son visage a la blanheur du lait. Il l'adore...

Le somnambule parlait avec un tel accent de conviction, que le bras de Paola retomba sans frapper.

— Eh bien, dit-elle, conduis-moi où il est, et je te jure que, s'il m'a trahie ; que, si tu me le montres aux pieds de ma rivale...

— Vous ne l'aimerez plus, n'est-ce pas? ricana Godolphin.

— Je le haïrai et ma vengance sera terrible, murmura-t-elle d'une voix sourde...

— Il est dans la maison où j'étais prisonnier, dit le somnambule.

— Ah!... Où est cette maison?

— Près du Louvre.

— Peux-tu m'y conduire?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je dors... et puis ce n'est pas maintenant que vous l'y trouverez, bien que je le voie en ce moment... car il est dans une salle où il y a de la lumière, et nous sommes en plein jour... Je vois ce qui se passera ce soir... voilà tout...

— Comment est cette salle ?

— C'est un cabaret.

Paola, pâle de courroux, frémissante, éperdue, écoutait les paroles de Godolphin et sentait s'éveiller en elle le démon de la jalousie et de la haine.

Paola n'était point impunément la fille de René le Florentin ; elle savait aimer et haïr : elle devait savoir se venger...

Quand elle eût entendu les révélations de Godolphin, elle dédaigna de le questionner davantage, mais elle forma sur l'heure de dessein de surprendre Noë aux pieds de sa rivale.

Comme tous ceux dont l'âme est fortement trempée pour l'amour ou la haine, Paola savait attendre.

Elle réveilla Godolphin en lui passant les mains sur le front afin de le dégager de la lourde atmosphère magnétique qui l'enveloppait.

Godolphin soupira, s'agita sur son siége une seconde fois et ouvrit les yeux.

Puis il jeta autour de lui le regard hébété de l'homme qui s'éveille et aperçut Paola, qui avait entendu dire à son père que Godolphin perdait, au réveil , le souvenir de ce qu'il avait vu et dit pendant son sommeil magnétique.

— Que vous ai-je donc dit de si terrible ? lui demanda-t-il naïvement. Vous êtes pâle, pâle comme la mort.

Paola fit un effort suprême pour refouler ses terreurs et ses colères au fond de son cœur, et calme, presque souriante, elle répondit :

— Tu m'as engagée à faire un voyage.

— Ciel ! fit Godolphin avec effroi, vous voulez partir ?

— Sans doute.

— Et... me quitter?...

— Non, tu m'accompagneras.

— Oh ! alors, fit-il avec joie, partons! je vous suivrai jusqu'au bout du monde. Où allons-nous ?

— Je te le dirai plus tard.

— Ah !

Et Paola ajouta :

— Tu passes ici pour mon frère; il faut continuer à jouer ce rôle jusqu'à ce soir. Seulement, tu vas t'esquiver un moment dans la journée et tu te procureras des chevaux.

— Bien ! où les conduirai-je ?

— Tu t'arrangeras pour que nous les trouvions à la porte ce soir, à l'entrée de la nuit. Tiens, voilà de l'argent...

Et Paola donna sa bourse à Godolphin.

Godolphin descendit dans le jardin, et, comme Guillaume Verconsin était absent et que la tante du jeune commis ignorait complétement que le somnambule fût comme une manière de prisonnier sur lequel elle devait veiller, elle ne s'en inquiéta pas autrement en le voyant sortir. Une heure après, Godolphin revint.

— Les chevaux seront dans la rue à huit heures du soir, dit-il à Paola.

. . . . . .

La journée s'écoula sans que Noë parût ; le soir vint, puis la nuit.

— Allons ! se dit Paola, si Godolphin m'a trompée, je le tuerai ; s'il a dit vrai, et que Noë m'ait trahie, j'irai trouver mon père et je lui confierai le soin de ma vengeance !...

Elle s'enveloppa d'une longue mantille, cacha son visage sous un masque et s'esquiva de la maison de la tante Verconsin, la haine et la jalousie au cœur, étreignant dans sa main la poignée ciselée de son stylet.

Godolphin était déjà dans la rue, tenant en main les chevaux.

— Où allons-nous ? lui demanda-t-il en pliant son genou pour faire un marchepied à la jeune fille.

— A Paris, dans un cabaret, aux environs du Louvre.

— Ah !

— C'est dans ce cabaret que je dois, m'as-tu dit, le voir aux genoux de ma rivale...

Et Paola s'élança en selle et mit son cheval au galop.

— La haine doit être rapide comme la foudre ! murmura-t-elle, tandis que son cheval arrachait des gerbes d'étincelles aux pavés de la rue...

XXIV

Tandis que Paola, suivie de Godolphin, abandondait Chaillot le cœur altéré de vengeance et tourmenté de jalousie, un cavalier entrait dans Paris et descendait la berge droite de la Seine, dans la direction du Louvre.

Monté sur un vigoureux cheval allemand, enveloppé d'un long manteau, dont le large collet dissimulait à moitié son visage, la tête recouverte d'un grand chapeau sans plume, ce personnage paraissait être de médiocre condition.

A sa mise, à son allure modeste, on eût juré un de ces gentilshommes aux trois quarts valets qui se mettaient à la solde d'un grand seigneur.

Comme il était nuit, et que le bord de la rivière était désert, le cavalier, arrivé à la hauteur du pont au Change, parut hésiter.

Traverserait-il la Seine et aborderait-il dans la Cité ? Descendrait-il jusqu'au Louvre?

Après quelques minutes d'incertitude, il opta pour le premier parti et s'engagea sur le pont au Change.

Au milieu du pont, il y avait un poteau qui supportait une lanterne.

Au moment où le cavalier entrait dans le cercle de lumière projeté par cette lanterne, un piéton cheminant en sens inverse y entrait pareillement.

Le cavalier, qui avait pris, pour franchir la porte Bourdeuille, de minutieuses précautions, afin de cacher le plus possible son visage aux yeux des Suisses qui la gardaient, s'était, la nuit et l'isolement aidant, un peu relâché de sa prudence.

Le manteau s'était entr'ouvert : le chapeau, rabattu sur les yeux tout d'abord, s'était un peu rejeté en arrière.

Bref, le visage, au moment où il passait sous la lanterne, se trouva si bien à découvert, que le piéton, le reconnaissant sans doute, ne put réprimer une exclamation de surprise.

Alors le cavalier s'arrêta tout interdit.

En même temps le piéton mit la main sur la bride du cheval et dit :

— Bonsoir, monseigneur !

Le cavalier laissa tomber un regard sur le piéton.

— René ! murmura-t-il.

Puis involontairement, il porta la main à ses fontes pour y prendre un pistolet et casser la tête au

Florentin, car c'était bien lui qui s'était permis de le reconnaître.

Mais il vit au parfumeur de la reine une mine si piteuse, il lui trouva l'air si humble, que l'arme resta dans sa sacoche et qu'il poussa un grand éclat de rire.

— Ah çà ! s'écria-t-il, tu es donc en disgrâce, valet du diable ?

— Oui, monseigneur...

— Eh bien, dit-il, donne-moi l'hospitalité, en ce cas.

— Volontiers, monseigneur.

— Tu es de la nature des traîtres, je le sais, mais j'ai un moyen de prévenir tes trahisons. Rebrousse chemin, mon drôle, et conduis-moi à ta boutique du pont Saint-Michel.

— Venez, monseigneur.

René se mit à marcher devant le cavalier.

— Je te préviens, lui dit celui-ci, que si tu t'avises de ne pas marcher droit et de tourner la tête, je t'envoie une balle entre les deux épaules. Tu es comme une manière de prisonnier.

René se tint pour averti et se mit à cheminer d'un pas rapide.

En quelques minutes, le cavalier et le piéton eurent atteint le pont Saint-Michel.

— Venez, monseigneur.

— Ouvre ta boutique, dit le cavalier.

René obéit.

Le cavalier mit pied à terre, attacha sa monture à un anneau de fer fixé à la devanture et suivit le

Florentin dans sa demeure, lui faisant signe de fermer la porte.

René battit le briquet, alluma une bougie et conduisit son visiteur dans cette arrière-boutique, naguère le logis, l'oratoire de Paola.

Puis il lui avança respectueusement un siége et demeura devant lui, debout et tête nue.

Le cavalier, si simplement vêtu qu'on l'eût pris pour un homme de médiocre condition, et à qui, cependant, René donnait le titre de Monseigneur, s'assit sans plus de façon.

— René, dit-il, tu es certainement l'homme que je tenais le moins à rencontrer, car tu es l'âme damnée de la reine-mère, et madame Catherine est femme à me faire poignarder si elle me sait à Paris.

—N'ayez crainte, monseigneur, elle ne le saura pas.

Le Florentin, pour la première fois de sa vie, peut-être, était sincère.

En effet, tout pénétré de sa disgrâce, il était en veine de se faire humble et de devenir serviable.

Le voyageur reprit :

— Aimes-tu beaucoup le prince de Navarre, René ?

— Non, Monseigneur.

— Le hais-tu ?

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, mais je le hais instinctivement.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est Béarnais et que je hais tous les Béarnais.

En parlant ainsi, René alla fermer soigneusement la porte de la boutique et mit la clef dans sa poche.

— Et que t'ont fait les Béarnais?

— Ah ! monseigneur, beaucoup de mal, je vous jure.

— Mais encore ?...

— Ils m'ont fait perdre ma faveur.

— Hein ?.

— Je suis disgracié.

— Par la reine-mère?

— Et supplanté.

— Par qui ?

— Par un certain sire de Coarasse... qui lit dans les astres... comme moi... mieux que moi, monseigneur.

Le voyageur poussa un grand éclat de rire.

— Comment ! s'écria-t-il, la reine-mère a trouvé un meilleur astrologue que toi, mon pauvre René !

— Oui, monseigneur.

— Et tu es disgracié ?

— Complétement.

— Diable !

— J'ai même failli être roué, ajouta le Florentin.

Cette fois, le voyageur ouvrit de grands yeux.

Alors, René, qui était en veine de confidences, ne céla rien à son hôte. Il lui raconta son équipée de la rue aux Ours, la colère du roi et les efforts que la reine-mère avait faits tout d'abord pour le sauver.

Le voyageur écoutait gravement.

Quand René eut fini, l'inconnu lui dit :

— Tout ce que tu me dis là est-il bien vrai ?

— Sur l'honneur.

— Bon! Fais-moi un autre serment, je le préfère.

— Sur ma tête.

— J'aime mieux ça. Eh bien, le récit de tes mésaventures modifie un peu mes idées à ton endroit.

— Hein? fit René.

— Et je te conseille de t'avouer très-heureux d'avoir failli être roué.

— Plaît-il? fit le Florentin.

— Et d'être en brouille avec madame Catherine, ajouta l'inconnu.

— Pourquoi cela, monseigneur?

Le voyageur croisa ses jambes, caressa sa barbe noire qu'il portait en pointe, selon la mode du temps, et répondit :

— Mais parce que cela te sauve d'un grand péril.

Les yeux démesurément ouverts de René s'agrandirent encore.

— Car, poursuivit son interlocuteur en posant sa main droite sur la poignée de sa dague, je ne te cacherai pas plus longtemps que j'avais, en entrant ici, l'intention de te fouiller le cœur avec cet outil.

René pâlit légèrement.

— Tu es de la race de ces bêtes fauves, poursuivit l'inconnu, qu'on tue sans scrupule et sans remords quand on les trouve sur son chemin.

— Merci! monseigneur, murmura René qui riait jaune.

— Mais ta disgrâce me fait réfléchir.

— C'est heureux pour moi, et sans doute Votre Altesse a pitié...

—Nullement. Mais je pense que tu pourras me servir.

— Je ne demande pas mieux.

— Du moment où tu es en froid avec madame Catherine, tu n'as plus aucune raison pour la servir?

— Aucune, monseigneur.

— Eh bien, je te prends, moi.

— Vous, monseigneur !

— Et je fais de toi mon homme de confiance, mon messager d'amour...

— Bon ! dit René, je devine...

— Bah !

— Votre Altesse revient à Paris à la seule fin de... revoir...

René cligna de l'œil.

— C'est bien, dit le voyageur. Tu as compris.

— Que dois-je faire, monseigneur?

— Aller au Louvre.

René se trouva mal à l'aise.

— C'est que la reine m'a chassé.

— Aussi n'est-ce point chez elle que je t'envoie.

— D'accord, mais on peut me rencontrer..

— Qu'importe?

— Les Suisses me chasseront...

— Allons donc ! fit le voyageur, ils n'oseraient pas, j'imagine.

René soupira.

— Ah ! monseigneur, dit-il comme on voit bien que vous venez de Nancy !

— J'en arrive.

— Et que vous n'avez pas pris l'air du Louvre... La reine m'a chassé, le roi a voulu me faire rouer, M. de Crillon m'a menacé de sa cravache, et les Suisses me rient au nez. Je suis un homme ruiné et perdu.

René contait ses aventures d'un ton si lamentable, que le voyageur riait de bon cœur.

Cependant il poursuivit :

— Il faut pourtant, mon pauvre René, que tu ailles au Louvre... il faut que tu arrives jusqu'à *elle*... il faut que tu lui annonces que je suis ici...

— J'irai, monseigneur, je braverai tous les périls...

Et René se leva, armé sans doute d'une résolution subite.

— Si tu ne peux arriver jusqu'a *elle*, poursuivit l'inconnu, au moins tu verras Nancy : tu lui diras qne j'ai risqué ma vie pour revenir à Paris, et que je suis prêt à faire toutes les folies pour l'empêcher d'épouser le prince de Navarre.

— Ce sera difficile, monseigneur ; la reine-mère...

— Oh ! je bouleverserai le monde, s'il le faut !

— Enfin, monseigneur, demanda catégoriquement René, que dois-je faire?

— Aller au Louvre.

— Bien.

— Voir Nancy si tu ne peux voir Marguerite.

— Je les verrai toutes deux.

— Et dire à Marguerite qu'il faut que ce soir même elle me reçoive...

— Mais, monseigneur, si vous mettez le pied dans le Louvre et qu'on vous reconnaisse, vous serez sûrement poignardé.

Le voyageur parut réfléchir.

— Alors qu'elle vienne ici, dit-il.

— Diantre! fit René, le voudra-t-elle?

Cette interrogation produisit un singulier effet sur l'interlocuteur du Florentin. Ce doute qu'il exprimait le fit pâlir.

— Penses-tu donc, s'écria-t-il, que déjà elle ne m'aime plus?

— Oh! je ne dis point cela...

Le voyageur respira.

— Mais sortir du Louvre à cette heure, furtivement, passer les ponts et venir jusqu'ici... vous comprenez, monseigneur.

— Alors c'est moi qui irai au Louvre...

— Non, monseigneur, dit René, c'est elle qui viendra. Madame Marguerite est femme à braver tous les périls pour vous éviter un simple danger. Vous allez m'attendre ici, et je vous la ramènerai avant une heure.

René, tout à l'heure embarrassé et tremblant, s'exprimait avec assurance; il paraissait sûr du succès, et un moment son hôte fronça le sourcil.

— Tu avais si grand'peur d'entrer au Louvre... lui dit-il.

— Certainement, monseigneur. Mais j'ai trouvé un moyen.

— Lequel ?

— C'est mon secret, fit René en clignant de l'œil.

Il prit son épée et son manteau, et boitant toujours, il se dirigea vers la porte, disant au voyageur :

— Tenez, monseigneur, voici des livres de *vénerie* et de *volerie* dont la lecture vous permettra d'attendre patiemment que je revienne avec elle.

L'inconnu fit un geste approbateur. René ouvrit sa porte comme il l'avait fermée, c'est-à-dire en évitant tout bruit criard, et il laissa son hôte maître du logis.

Puis, bien que son pied lui fît un mal affreux, il se dirigea rapidement vers le Louvre, s'adressant le monologue que voici :

— La reine m'a disgracié, mais, au fond de son cœur, elle a conservé quelque affection pour moi, et il est hors de doute qu'au premier service que je lui rendrai, elle me rendra toute son amitié.

Or, le hasard semble vouloir me servir à souhait.

Voici monseigneur le duc Henri de Guise qui tombe en mes mains juste au moment où je cherche un prétexte pour entrer au Louvre.

Le duc a été obligé de quitter Paris furtivement pour éviter le poignard des assassins armés par la reine-mère ; mais comme il aime toujours madame Marguerite et que, bien certainement, il est encore aimé, il en résulte que Son Altesse revient à Paris et veut, à tout prix, revoir la fiancée du prince de Navarre.

Je vais livrer le duc de Guise à la reine-mère et je ferai ma paix avec elle.

René s'en allait, bien décidé à accomplir cette nouvelle trahison, et déjà il avait atteint la petite place voisine du Louvre, sur laquelle s'élevait la guinguette de Malican, lorsqu'un événement inattendu vint modifier ses premiers plans.

Comme René avançait dans l'obscurité qui était grande, guidé seulement par la lanterne lointaine du poste des Suisses et le bruit de la Seine qui roulait son flot noir, il entendit tout à coup un cri étouffé, un cri de femme... Et ce cri lui résonna au fond de l'âme ; il crut reconnaître la voix qui l'avait poussé, et il se précipita dans la direction où il l'avait entendu.

Presque au même instant une lueur instantanée se fit et perça les ténèbres. C'était la porte du cabaret de Malican qui s'ouvrait et livrait passage à un flot de clarté.

René s'arrêta immobile et vit la silhouette de deux hommes se dessiner sur ce cadre lumineux.

En même temps une voix disait :

— La nuit est noire... c'est quelque tire-laine qui dévalise une ribaude. Ne nous mêlons pas de ces affaires, ami Noë.

Et le rayon lumineux disparut en même temps que les deux hommes derrière la porte qui se referma.

René se reprit à avancer dans la direction où il avait entendu le cri, et soudain il aperçut dans les ténèbres deux ombres noires, dont l'une se mouvait

et se penchait sur l'autre. L'ombre qui se mouvait était celle d'un jeune homme qui essayait de rappeler à elle une femme évanouie.

René approcha tout à fait.

— Qui êtes-vous et que faites-vous? dit-il.

— Monsieur René !

— Godolphin!

Le Florentin et le somnambule venaient de se reconnaître à la voix ; et le son de celle du premier était si vibrant qu'il eut le don de rappeler à elle la femme évanouie.

— Mon père!!! murmura Paola...

René prit sa fille dans ses bras, en proie à une émotion indicible, et Paola lui dit :

— Pardonnez-moi d'abord, mon père, et ensuite, vengez-moi !

XXV

Tandis que René retrouvait sa fille, le duc Henri de Guise, surnommé *le Balafré*, — car c'était bien ce prince que le Florentin avait rencontré et emmené chez lui, — le duc de Guise, disons-nous, attendait dans la boutique du pont Saint-Michel le retour de son messager.

Le prince était toujours fort épris de madame Marguerite, et le silence qu'elle avait gardé avec lui lorsqu'il lui avait envoyé un messager n'avait fait qu'irriter son amour au lieu de le calmer.

Or, on le sait, le messager du duc était descendu chez Malican, et la missive dont il était porteur, au lieu de parvenir à madame Marguerite, était tombée dans les mains de Henri de Navarre.

Le duc, — son envoyé de retour à Nancy, — était parti sur-le-champ; il avait couru jour et nuit, et il

arrivait à Paris avec l'exaltation passionnée de l'homme qui craint d'être oublié et remplacé.

D'abord assis dans le fauteuil que lui avait avancé René, le prince calcula assez patiemment le temps qu'il fallait pour aller au Louvre et en revenir.

Puis, ce temps écoulé, et aucun bruit ne retentissant au dehors, il se leva et se prit à arpenter la boutique de long en large ; puis il alla vers la porte et essaya de l'ouvrir.

René l'avait fermée en s'en allant. Alors un soupçon passa dans l'esprit du duc.

— Le drôle, pensa-t-il, est capable de m'avoir enfermé pour me faire prendre par les estafiers de madame Catherine.

Le soupçon ressemble à la tache d'huile, il grandit en un clin d'œil.

Le Balafré se remémora rapidement toutes les trahisons de René et s'avoua qu'il avait eu un véritable moment de folie en songeant que cet homme pourrait le servir.

— Pardieu ! se dit-il, ce damné Florentin m'a fait un conte. Il n'est pas disgracié le moins du monde et c'est un rôle qu'il joue avec moi. Tandis que je l'attends ici avec la confiance d'un bourgeois naïf, il court chez la reine et dans un quart d'heure, peut-être, je serai pris et assassiné dans ce traquenard...

Le duc avait bien son épée au côté et sa dague au flanc, et Dieu sait si elles étaient vaillantes ! mais il avait laissé son cheval à la porte, et dans les fontes de sa selle une paire de bons pistolets chargés jusqu'à la gueule.

Or, Son Altesse le duc de Guise savait fort bien le cas qu'on faisait de lui, et, du moment où il eut admis dans son esprit que René courait au Louvre pour le faire assassiner, il demeura persuadé que les assassins seraient en nombre respectable et qu'ils préféreraient se servir d'arquebuses tuant à bonne portée, plutôt que de poignards qui se seraient émoussés ou tordus sous la lame de son épée.

Le duc regrettait donc ses pistolets ; puis, comme il était homme de race et trouvait que, si brave que soit un gentilhomme, il ne doit s'escrimer avec des manants qu'à la dernière extrémité, il songea sérieusement à éviter cette rencontre.

— Se retirer devant des estafiers n'est pas prendre la fuite, pensait-il.

Le duc examina la serrure de la porte, puis la porte elle-même.

La serrure était, on s'en souvient, une œuvre milanaise du plus merveilleux travail. Il ne fallait songer ni à la briser, ni à la fausser, et moins encore à la crocheter.

La porte était en chêne massif, solidement ferrée, et, bien que le duc fût vigoureux, il essaya vainement de lui faire subir une pesée.

Henri de Guise abandonna la porte et se dirigea vers la fenêtre, — cette fenêtre de l'oratoire de Paola qui donnait sur le rivière et par laquelle Noë s'était évadé plus d'une fois.

Le duc eut la même pensée que Noë, et comme lui il se prit à chercher une corde.

Il trouva bientôt mieux qu'une corde, il trouva l'échelle de soie de l'ami du prince de Navarre.

— Ah! par ma foi! se dit-il, j'aime mieux encore prendre un bain froid que me faire tanner la peau avec une arquebuse.

Il noua solidement l'une des extrémités de l'échelle aux barreaux de la croisée, laissa pendre l'autre, roula son épée en son manteau et descendit bravement jusqu'à la rivière.

Après quoi il se jeta fort résolûment à l'eau et gagna, en nageant vigoureusement, la rive gauche de la rivière.

Ensuite, tout transi, mourant de froid, mais s'applaudissant de plus en plus du parti qu'il avait pris, il revint sur le pont Saint-Michel.

Son cheval était toujours attaché à l'anneau de fer fixé dans la devanture de la boutique.

Le duc sauta en selle et gagna la place Maubert, où se trouvait une hôtellerie dans laquelle descendaient les gentilshommes de médiocre condition.

Le costume que portait le duc était, du reste, parfaitement analogue à la situation qu'il voulait afficher : pourpoint de gros drap, chapeau gris sans plume, bottes fortes, éperons d'acier sans ornements.

L'hôtellerie avait pour enseigne : *Au Cheval rouan ;* son propriétaire se nommait Jean Maltravers et jouissait de la réputation d'un catholique enragé.

Maltravers ne parlait jamais des huguenots qu'en blasphémant.

Le duc appela les valets, leur jeta la bride de son cheval et mit pied à terre.

Maltravers accourut, parut saluer le cavalier avec le peu de courtoisie que mérite un gentilhomme grossièrement vêtu et le fit entrer dans la cuisine. La cuisine était alors, comme aujourd'hui, la première pièce, la salle de réception par excellence de toute hôtellerie. Le duc vit une énorme tranche de bœuf qui tournait devant le feu, et à deux pas de la cheminée une table recouverte d'une nappe bien blanche.

Soit que le bain qu'il venait de prendre eût quelque peu refroidi son exaltation amoureuse, soit qu'il eût réfléchi et cédé à un mouvement de prudence, lequel mouvemement lui conseillait d'attendre à plus tard pour aller au Louvre, le duc se mit à table et demanda à souper, après avoir préalablement changé d'habits.

L'hôte, en dépit de la réception assez cavalière qu'il avait paru lui faire, ne s'é tait point trompé sur la véritable qualité du voyageur.

La preuve en fut qu'il s'approcha tout doucement de ce dernier et lui dit assez bas pour que personne de ceux qui se trouvaient disséminés dans la salle ne l'entendît : — Monseigneur a-t-t-il besoin de moi?

— Peut-être... répondit le prince sur le même ton. As-tu quelqu'un de hardi et d'intelligent sous la main ?

— J'ai mon fils, un garçon de quinze ans adroit et malin comme un singe, qui étudie pour être clerc en Sorbonne, et, pour le quart d'heure, est enfant de chœur à Sainte-Geneviève.

— Bon! dit le duc, un gaillard comme cela doit être ce qu'il me faut. Où est-il?

—Dans l'écurie; il veille à ce qu'on ait soin de votre cheval.

— Va le querir.

L'hôte sortit de la cuisine, et peu après le duc vit apparaître le gamin.

C'était bien l'écolier mauvais sujet, l'enfant de chœur qui vide les burettes, le méchant drôle capable des tours les plus pendables.

Le duc le jugea d'un coup d'œil à sa mine éveillée, à ses vêtements en loques, à la façon insolente dont il le salua.

Il le prit par l'oreille et lui dit :

— Va te promener sur le pont Saint-Michel, mon garçon, aux environs de la boutique de messire René le Florentin.

— Oh! je la connais bien, dit le gamin. Chaque fois que je passe devant elle je jette une pierre dans les croisées.

— Pourquoi cela?

— Parce que maître René m'a fait fouetter un jour de l'an dernier que je l'appelais empoisonneur. Aussi, quand on a dit qu'il serait rompu vif, j'étais bien content.

Le duc tressaillit, René ne lui avait donc pas menti,et il était en disgrâce après avoir frisé la roue.

— Et qu'est-ce que je ferai sur le pont Saint-Michel? demanda le fils du cabaretier Maltravers.

— Tu regarderas ce qui s'y passe.

— Et s'il ne s'y passe rien d'extraordinaire?

— Tu reviendras.

— Drôle de commission que vous me donnez là, mon gentilhomme !

— Eh bien, je t'en vais donner une seconde, poursuivit le duc, à qui décidément le visage de Garguille, c'était le nom du gamin, inspirait pleine confiance.

— Voyons !

— Es-tu jamais entré au Louvre ?

— Oh ! bien souvent...

— Connais-tu quelqu'un de la cour ?

— Je connais M. Raoul, un joli page qui est généreux comme le roi. M. Raoul vient souvent ici avec d'autres seigneurs comme lui, et, dans la semaine, il m'arrive plus d'une fois de lui porter du vieux vin de Cahors qu'il boit dans sa chambre, les jours où il est de service auprès du roi.

— Alors, tu sais où est le logis du page Raoul ?

— Pardienne !

— Te chargerais-tu de m'y conduire ?

— Certainement, et les yeux fermés.

Le duc avait une inspiration bizarre :

— Conduis-moi d'abord à ma chambre, dit-il en repoussant son assiette vide et avalant un dernier verre de vin.

— Venez, dit le gamin, qui prit un chandelier de cuivre sur la cheminée, et se mit en devoir de précéder le voyageur.

Quand le duc et Garguille furent seuls dans la chambre d'auberge réservée au prince lorrain, ce dernier reprit :

— Dans quoi portes-tu le vin de Cahors au page Raoul ?

— Dans un panier ; dam ! je lui en porte toujours six bouteilles à la fois.

— Ce qui fait que, si tu lui en portais douze, il te faudrait deux paniers ?

— Justement.

— Eh bien, tu lui porteras douze bouteilles et tu prendras deux paniers.

— Merci ! c'est trop lourd.

— J'en porterai un.

— Vous ! fit Garguille stupéfait.

— Sans doute, et tu vas me donner la veste et le bonnet de laine d'un garçon d'auberge, ajouta le prince lorrain qui se débarrassa de ses bottes à l'écuyère, de son pourpoint et de son épée.

Cette métamorphose plut à l'esprit mystificateur du gamin.

— Attendez un moment, dit-il, j'ai ce qu'il vous faut.

Il sortit, courut dans une pièce voisine et en revint avec les vêtements du garçon palefrenier de l'hôtellerie.

Le prince s'habilla promptement, et, quelques minutes après, il était méconnaissable. Un quart d'heure plus tard, il passait sur le pont Saint-Michel portant à son bras un panier de bouteilles et marchant à côté du jeune Garguille.

Le pont Saint-Michel était désert, et la boutique de René toujours fermée. Aucune lumière ne se faisait jour à travers les fentes de la porte.

— Le drôle est au Louvre, pensa le duc, et sans doute il vend à madame Catherine, au prix de sa rentrée en grâce, le secret de ma présence à Paris. Mais ajouta-t-il avec un sourire, si on me reconnaît sous ces habits, c'est que le diable s'en mêlera !

Il était déjà fort tard quand le fils de l'aubergiste du *Cheval rouan* et son prétendu garçon palefrenier se présentèrent au grand guichet du Louvre.

Le Suisse de faction fit même quelques difficultés pour les laisser passer.

Mais Garguille parla fort insolemment, prononça le nom de Raoul, page du roi, avec emphase, et on les laissa entrer.

Une fois le guichet franchi, le duc se sentit à l'aise. Il suivit Garguille à travers les escaliers et les corridors jusqu'au deuxième étage que les pages et les femmes de service habitaient.

Garguille alla frapper à la porte de Raoul.

Raoul, de service la nuit précédente, s'était couché de bonne heure, et il dormait profondément sur son lit où il s'était jeté tout vêtu.

— Monsieur Raoul, dit la voix câline et bien connue du jeune cabaretier, c'est moi, moi Garguille... Ouvrez, je vous prie, j'ai une commission pour vous...

Raoul, éveillé en sursaut, sauta à bas de son lit en maugréant, ouvrit sa porte et demeura tout étonné en reconnaissant que Garguille n'était pas seul.

Garguille entra, le duc se glissa derrière lui et ferma vivement la porte.

— Je vous amène un gentilhomme qui désire causer avec vous, dit tout bas le gamin.

— Ça un gentilhomme! fit Raoul stupéfait et toisant, à la clarté d'une bougie posée sur une table voisine, le personnage qui lui arrivait.

Heureusement le duc ôta le bonnet de laine qui lui descendait sur les yeux, et Raoul étouffa un cri de surprise.

— Son Altesse!

— Chut! fit le duc.

Puis il montra la porte à Garguille.

— Tu peux t'en aller, lui dit-il. Raoul me donnera l'hospitalité pour cette nuit.

Il mit trois pistoles dans la main de l'écolier, qui s'en alla.

Raoul, toujours fort étonné de voir le duc de Guise chez lui, ne trouvait ni un mot, ni un geste.

— Mon petit Raoul, dit le duc en se jetant dans un fauteuil, tu es gentilhomme, et par conséquent incapable de me trahir.

— Ah! monseigneur...

— De plus tu aimes Nancy?

Raoul devint pourpre.

— Et Nancy est dévouée corps et âme à madame Marguerite.

— Je le sais.

— Or, j'aime madame Marguerite, tu le sais bien.

— Oui, monseigneur.

— Et madame Marguerite m'aime...

Raoul ne répondit pas, et le duc prit son silence pour une adhésion.

— Or, donc, poursuivit Henri de Guise, c'est à toi que je me fie... pour arriver jusqu'à *elle*...

— Mais, monseigneur...

— Va me chercher Nancy.

Le nom de Nancy soulagea quelque peu Raoul et le tira momentanément d'un grand embarras.

— Nancy, pensa-t-il, expliquera mieux que moi bien des choses à Son Altesse.

Et, saisissant au vol l'ordre que lui donnait le duc, il le laissa dans son logis, lui recommandant de ne point ouvrir si l'on venait à frapper. Puis il courut chez Nancy.

La jolie camérière était dans sa chambre et regardait par le trou percé dans le plancher ce qui se passait chez madame Catherine.

Et sans doute il s'y passait d'étranges choses, car Nancy était fort pâle et manifestait un violent effroi.

— Ah ! le pauvre sire de Coarasse... murmurait-elle.

Sans doute le prince de Navarre courait à cette heure quelque terrible danger.

XXVI

Pour comprendre l'effroi de Nancy et donner une idée du péril que courait Henri de Navarre, il faut se reporter au moment où Paola quittait Chaillot en compagnie de Godolphin, à la nuit tombante.

Le somnambule, pour lors bien éveillé, avait parfaitement interrogé ses souvenirs et les avait mis au service de sa jalousie et de sa rancune.

Godolphin haïssait Noë, non-seulement parce que le Béarnais était aimé de Paola, mais il le haïssait encore, et plus peut-être, parce qu'il était beau, vigoureux, de bonne maison, tandis que lui-même était petit, chétif, malingre et de naissance inconnue.

La façade du Louvre avait servi de *point de repère* à Godolphin. Il savait que la maison où il avait éé détenu prisonnier au fond d'une cave était située auprès du royal édifice.

Les bruits lointains qui lui étaient parvenus dans son cachot improvisé lui avaient appris que cette maison était un cabaret.

C'en était assez pour que ses recherches ne fussent pas de longue durée.

Quant il fut arrivé sur la petite place qui entourait l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, Godolphin conseilla à l'Italienne de mettre pied à terre, et ils allèrent remiser leurs chevaux dans une hôtellerie de la rue de l'Arbre-Sec, puis ils revinrent sur la place du Louvre à pied, marchant lentement.

Il était déjà tard, la nuit était sombre, le temps pluvieux, la place déserte.

Comme si Godolphin eût eu à l'état de veille une partie de cette lucidité merveilleuse qu'il possédait durant son sommeil magnétique, il se sentit attiré tout droit vers le cabaret de Malican.

La porte en était fermée, et sans doute les buveurs, s'il y en avait, étaient d'humeur taciturne, car on n'entendait aucun bruit à l'intérieur.

Cependant un rayon de lumière filtrait à travers les ais mal joints de la porte, Godolphin fit signe à Paola de se tenir à distance, puis comme un loup qui rôde auprès d'une bergerie, il fit le tour de la maison et revint coller son œil aux fentes de l'huis. Après quoi, ivre de joie sans doute, il vint prendre Paola par la main et lui dit tout bas :—Approchez... et regardez !

Paola dont le cœur battait violemment, approcha son œil du trou de la serrure et recula presque aussitôt en jetant un cri terrible.

Noë était assis auprès de la jeune Myette, tenait ses deux mains dans les siennes et la regardait avec amour. Derrière lui Henri causait avec la belle argentière, toujours vêtue en petit paysan béarnais.

En jetant ce cri d'effroi et de colère, Paola s'affaissa défaillante dans les bras de Godolphin; mais en ce moment le somnambule, en dépit de son apparence débile, se sentit doué d'une force herculéenne, et enlevant la jeune fille d'un bras nerveux, il l'emporta en courant à plus de cent pas de distance, de telle sorte que, lorsque Noë et Henri accoururent et ouvrirent la porte, ils ne virent plus rien. L'obscurité était complète.

Mais le cri de Paola avait guidé René. René avait retrouvé sa fille, et l'Italienne, un moment foudroyée, se redressait à la vue de son père et lui disait :

— Vengez-moi !

— Te venger ? s'écria René ému, et chez qui, peut-être, le cœur du père parlait moins haut alors que cet intérêt superstitieux qui lui faisait croire que sa vie dépendait du célibat de sa fille.

— Oui, dit Paola d'une voix sourde, vengez-moi ! Il y a là... dans cette maison... un homme que j'aimais et qui me trahit !

René ne demanda pas d'abord d'autre explication à sa fille; il courut vers le cabaret dont il avait vu la porte s'entro'uvrir et se refermer. Il s'en approcha, comme Godolphin, à pas de loup, il regarda comme Paola avait regardé.

Soudain le Florentin tressaillit et sentit une goutte de sueur perler sur son front.

Il avait aperçu Noë et le sir de Coarasse, puis le visage du jeune paysan l'avait frappé, et il avait reconnu, sous ce déguisement, la belle argentière.

René était trop prudent pour pénétrer dans le cabaret de Malican ; il revint vers sa fille, la prit silencieusement par la main et l'entraîna vers la rivière.

— Dis-moi, fit-il alors, et quand ils se trouvèrent loin du cabaret, quel est celui de ces deux hommes que tu aimais et qui t'a trahie ?

— C'est Noë.

— Ah ! c'est lui... qui...

— C'est lui qui nous a enlevés, Godolphin et moi.

— Bien, fit René avec calme. Dis-moi tout, mon enfant.

René, quelque sourde colère qu'il eût au cœur, comprenait que l'heure des récriminations et des reproches envers sa fille n'était point venue.

René voulait savoir...

Alors Paola fit à son père le récit exact de ce qui s'était passé, elle ne lui céla rien, ni ses entrevues nocturnes avec Noë à de certaines heures où lui, René, interrogeait le sommeil somnambulique de Godolphin, ni la manière dont le jeune homme entrait et sortait de chez elle, ni les confidences qu'elle-même lui avait faites.

René, silencieux, écoutait attentivement, et à mesure que sa fille parlait, un voile se déchirait pour lui, et il comprenait par quel moyen il avait été possible au sire de Coarasse de jouer son rôle de sorcier.

— Sois tranquille, mon enfant, dit-il, lorsque Paola eut terminé son récit, tu seras vengée!

— Oh! cet homme que j'aimais, murmura la vindicative Italienne, je le hais maintenant d'une haine féroce, inextinguible, et je lui souhaite la plus affreuse et la plus cruelle des morts.

— Tu seras vengée! répéta le Florentin, qui ajouta mentalement :

— Et moi aussi!

René avait vu la belle argentière, et maintenant il comprenait une grande partie de la vérité. Le sire de Coarasse l'avait joué au complet; il l'avait battu avec ses propres armes, lui prenant la femme que lui, René, convoitait.

— Viens au Louvre, dit-il à sa fille.

— Au Louvre!

— Oui, certes! tu vas raconter tout cela à madame Catherine.

— Mais, dit la jeune fille, qui avait oublié de compléter sa narration par le récit des amours de Henri avec madame Marguerite, touchant lesquelles Noë avait eu l'imprudence de lui faire quelques révélations, — faut-il aussi parler... de la princesse?

— Quelle princesse? demanda le Florentin étonné.

— Madame Marguerite.

— Qu'est-ce que madame Marguerite peut avoir à faire en tout ceci?

— Madame Marguerite l'aime...

— Qui? Noë?

— Non, le sire de Coarasse.

— Oh! oh! fit René, qui se trouva brusquement

jeté au milieu d'une autre série d'idées, es-tu bien certaine de cela, ma fille?

— Oui, mon père; chaque soir, le sire de Coarasse est reçu au Louvre, chez madame Marguerite.

— Corbleu! murmura l'Italien, s'il en est ainsi, j'ai ma vengeance prête...

René songeait au duc de Guise qui, lui aussi, aimait Marguerite et serait homme à tuer son rival.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Non, mon enfant, dit-il, tu n'as nul besoin de parler de tout cela ; tout au contraire; il est utile à notre vengeance que nous célions profondément cet amour de la princesse pour ce misérable imposteur.

— Soit, dit Paola.

— Allons au Louvre, reprit René.

Puis il dit à Godolphin, en lui remettant la clef de la boutique du pont Saint-Michel : — Toi, tu vas aller à la maison, tu entreras et trouveras dans l'oratoire de Paola un gentilhomme assez mal vêtu ; mais il ne faut pas se fier à l'apparence, et tu l'apelleras respectueusement : « Monseigneur. »

— Que lui dirai-je?

— Tu le prieras de te suivre.

— Où le conduirai-je ?

— Ici, où nous sommes.

— Et... après?

— Tu m'y attendras avec lui.

— C'est bon, dit Godolphin, qui s'associait déjà, au fond de son cœur plein de haine, à la double vengeance de René et de sa fille Paola.

Godolphin se mit à courir dans la direction du

pont Saint-Michel, arriva à la boutique du parfumeur, introduisit la clef dans la serrure, entra, et, guidé par la clarté du flambeau que René avait, une heure auparavant, allumé sur un dressoir, il pénétra dans l'oratoire.

Mais sa stupéfaction fut grande, en voyant que la pièce était vide.

— Où diable est-il donc? se demanda le somnambule.

Il revint dans la boutique, monta au laboratoire, entra dans la chambre du parfumeur et redescendit dans l'oratoire de Paola; tout à coup il remarqua la fenêtre ouverte et aperçut l'échelle de soie solidement nouée aux barreaux, et dont l'extrémité trempait dans la rivière.

C'en fut assez pour que Godolphin ne cherchât plus.

Seulement il ne comprenait pas pourquoi le gentilhomme à qui René accordait le titre de monseigneur s'en était ainsi allé.

Il attendit une heure, espérant le voir revenir, puis il s'en retourna tout seul à l'endroit que René lui avait assigné comme rendez-vous, sur la rive droite de la rivière, à peu de distance du Louvre.

. . . . . .

Maintenant, voici ce qui se passait dans le royal édifice et ce que Nancy avait vu et entendu :

Madame Catherine était seule dans son oratoire, assise devant une table et écrivant.

Tout à coup on avait frappé à sa porte d'une certaine manière, et tressaillant, la reine avait levé la tête et s'était retournée en fronçant le sourcil.

La petite porte qui donnait sur le corridor que nous connaissons et qui était, comme on disait au Louvre, la porte des familiers, la petite porte, disons-nous, s'ouvrit aussitôt après. Une femme entra qui arracha un cri de surprise à Catherine. C'était Paola.

Puis, derrière Paola, la reine-mère vit poindre le visage inquiet de René.

Cependant le Florentin avait une fleur de sourire aux lèvres, et son regard ne manquait pas d'assurance.

La reine, qui avait fait une étude constante des physionomies, devina à ce regard et à ce sourire que René venait lui offrir, en échange de son pardon, quelque chose d'important.

— Ah! ah! dit-elle, tu as donc retrouvé ta fille?

— Oui, madame.

— Au bras de quelque beau gentilhommme?

— En compagnie de Godolphin, madame, et juste assez à temps pour empêcher Votre Majesté d'être mystifiée.

— Hein! fit la reine, dont le fier regard étincela. Qu'est-ce à dire, monsieur René ?

— Je dis la vérité, madame.

— Plaît-il?

— Interrogez ma fille, plutôt...

Et René fit un signe à Paola, qui s'avança et fléchit le genou devant Catherine. Paola était pâle de fureur; son sang italien bouillonnait, ses yeux lançaient des éclairs.

Elle refit à la reine le même récit qu'elle avait

fait à son père, omettant seulement, ainsi que ce dernier le lui avait recommandé, de parler des amours de madame Marguerite avec le sire de Coarasse.

Catherine de Médicis n'interrompit point Paola; elle l'écouta jusqu'au bout, puis, lorsque la jeune fille eut fini, elle regarda froidement René.

— Eh bien, lui dit-elle, en quoi cela peut-il me toucher?

— Comment, en quoi? murmura le Florentin stupéfait de ce calme.

— Sans doute.

— Mais Votre Majesté a été mystifiée.

— Et comment?

— En ce que le sire de Coarasse n'est pas sorcier, qu'il ne lit pas dans les astres.

— Un moment! fit la reine; il est fort possible que le sire de Coarasse t'ait raconté une foule de choses que M. Noë caché chez toi, dans la chambre de ta fille, avait entendues...

— Parbleu!

— Mais ce que je sais, moi, poursuivit la reine, c'est qu'il ma révélé des secrets extraordinaires.

— Qu'il aura appris par des moyens semblables, madame.

— C'est possible, mais il m'en faudrait la preuve.

— Je vous la donnerai.

— Par exemple, continua Catherine, il m'a révélé l'évasion des prisonniers huguenots du château d'Angers, leur passage à Paris, leur arrivée à Charenton... « Là, m'a-t-il dit, ils ont donné à un hô-

telier une couronne à l'effigie du feu roi de Navarre laquelle doit être marquée en un coin d'une rayure légère. » Tout cela s'est trouvé exact. Penses-tu, dit Catherine, que le sire de Coarasse ait appris tout cela de Godolphin ou de ta fille?

— Il était le complice des huguenots, dit René avec assurance, bien qu'il ne sût pas un mot de l'événement.

Un éclair brilla dans les yeux de la reine-mère.

— Ah! si cela était, dit-elle, le sire de Coarasse aurait à compter avec moi...

— Si je vous le prouvais?...

— Prouve-le...

— Je demande vingt-quatre heures à Votre Majesté.

Et René faisait mine de se retirer, lorsqu'un page ouvrit la porte des grands appartements et dit :

— Voilà M. de Nancey qui vient de Melun.

— Faites entrer! dit la reine avec une joie subite.

Et regardant René :

— Nous allons savoir tout de suite si le sire de Coarasse et les prisonniers d'Angers se connaissaient et étaient complices.

— Comment cela, madame?

— Nancey a dû les arrêter à Melun.

— Ah!

— Et s'il le faut, je leur ferai donner la torture.

René tressaillit et eut un léger frisson.

Le mot de torture avait le don de l'émouvoir outre mesure.

M. de Nancey entra.

— Eh bien? demanda vivement Catherine.

M. de Nancey était couvert de boue et de poussière ; il avait la mine allongée, l'œil morne, la démarche pénible d'un homme accablé de fatigue.

— Madame, dit-il tristement, le sire de Coarasse s'est moqué de vous. J'ai fouillé toutes les hôtelleries, tous les cabarets de Melun, je suis allé jusqu'à Montereau, j'ai battu toute la campagne environnante, et nulle part je n'ai pu retrouver la moindre trace de ces deux gentilshommes signalées à Charenton.

— Ah! s'il en est ainsi, s'écria la reine, qui eut une subite et sourde irritation dans la voix ; gare au sire de Coarasse !

XXVII

On devine à présent combien l'effroi de la pauvre Nancy, qui s'intéressait déjà si vivement au sire de Coarasse depuis que Marguerite l'aimait, avait dû s'accroître lorsque la reine avait prononcé ces derniers mots : Gare au sire de Caorasse !

En voyant apparaître Raoul, la jolie camérière mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

Raoul s'approcha :

— Qu'avez-vous, mon Dieu! lui demanda-t-il tout bas.

— Le sire de Coarasse court un grand danger.

— Je le sais, dit Raoul.

A ces mots, Nancy, qui s'était de nouveau penchée vers le judas, se redressa vivement et regarda le page :

— Comment ! dit-elle, tu le sais?

— Sans doute... et je viens vous trouver tout exprès. Il est ici.

— Qui donc? fit Nancy, M. de Coarasse?

— Non, le duc.

— Quel duc?

— Le duc Henri.

De pâle qu'elle était, Nancy devint pâle livide.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle... le duc ici, le duc de Guise au Louvre !...

— Chez moi, dans ma chambre, il vous attend...

Nancy regarda Raoul, et se demanda si son bel amoureux n'avait point perdu la tête.

Mais Raoul, fort pâle et fort agité lui-même, parlait très-sérieusement.

— Et le duc, dit-il, est entré au Louvre déguisé en cabaretier, il s'est présenté chez moi sous prétexte de m'apporter un panier de vin et en compagnie de Garguille ; puis il m'a chargé de vous venir querir à l'instant.

— Et il est dans ta chambre ?

— Oui.

Nancy indiqua du doigt le petit trou pratiqué dans le parquet.

— Tiens, dit-elle, mets-toi là, écoute bien, regarde bien...

— Soyez tranquille.

— Et attends-moi.

— Voilà ma clef.

— Bon ! dit Nancy, qui enferma Raoul chez elle et courut à la chambre du page où le duc attendait.

Henri de Guise entendit le frou-frou de la robe de Nancy dans le corridor, et un moment il eut l'espoir que c'était Marguerite elle-même qui lui arrivait.

Nancy entra et le duc étouffa un cri.

Pendant le court trajet de sa chambre à celle de Raoul, Nancy avait eu le temps de calmer un peu son émotion, de réfléchir et d'arrêter à la hâte un plan de bataille.

Il fallait défendre Henri contre tant d'ennemis à la fois : René d'une part, la reine-mère de l'autre, puis le duc de Guise, qui soupçonnerait bien vite un rival.

Nancy entra dans la chambre de Raoul, fit une belle révérence au duc, tout en laissant bruire sur ses lèvres un petit sourire moqueur qui s'adressait au déguisement assez burlesque dont il était affublé.

Ce sourire fit au duc un bien infini.

— Puisque Nancy m'aborde en riant, pensa-t-il, c'est que je suis toujours aimé.

— Ah ! monseigneur, dit la camérière qui referma brusquement la porte et tira tous les verrous, savez-vous bien que vous êtes d'une imprudence folle?...

— Tais-toi, Nancy ! je suis venu parce que je l'aime...

— Oh ! je le sais bien.

— Et quand on aime...

— On ne craint rien, n'est-ce pas, monseigneur? interrompit Nancy. Mais madame Catherine ne comprend rien à l'amour, monsieur le duc, et comme elle a mis dans sa tête...

— Ah! Nancy, ma mignonne, dit vivement le

duc, si tu m'en crois, tu laisseras de côté madame Catherine et tu me parleras d'*elle*.

— Soit! monseigneur, répondit Nancy qui laissa échapper un léger soupir.

— Elle m'aime toujours, n'est-ce pas?

— Mais... je le crois...

Le duc tressaillit.

— Comme tu dis cela! fit-il.

— C'est que...

— Voyons, ma mignonne, explique-toi... je t'en prie... murmura le jeune prince, qui tenait la main de Nancy dans la sienne et la pressait doucement. Explique-toi, mon enfant, tes réticences me font mourir.

— Monseigneur, reprit Nancy, madame Marguerite vous aime toujours, vous n'en sauriez douter, mais elle est si bien entourée d'espions qu'il vous sera impossible de la voir.

— Oh! fit le duc, il faut que je la voie pourtant.

— Madame Catherine est chez elle en ce moment.

— Mais elle en sortira?...

— Non, dit résolûment Nancy.

— Comment! non?

— La reine-mère a, depuis quelques jours, des terreurs imaginaires, des visions, des hallucinations, que sais-je? murmura Nancy, qui se décidait à mentir avec l'aplomb d'un jeune page.

— Eh bien!

— Eh bien, elle s'est fait dresser un lit dans la chambre de madame Marguerite, si bien qu'elle y couche chaque nuit.

— Mais, s'écria le duc, dont la voix tremblait de colère, je ne pourrai donc pas la voir aujourd'hui ?

— Hélas! non, monseigneur.

— Ni... demain?

— Ah! demain, répondit Nancy, qui comptait sur le hasard pour la dégager de sa parole, demain... je m'arrangerai pour cela...

— Je la verrai?

— Oui, monseigneur.

— A quelle heure?

— Je ne sais encore... mais fiez-vous à moi... Dès demain matin elle sera prévenue de votre présence à Paris.

Le duc se leva en soupirant.

— Il faut donc que je m'en aille! murmura-t-il.

— Faites-le pour elle, monseigneur. La reine-mère a entraîné le roi dans son camp. La moitié de la cour de France est huguenote en ce moment, et si on vous savait à Paris, madame Marguerite, qu'on veut garder pieusement au roi de Navarre, madame Marguerite serait enfermée en quelque donjon.

Cette perspective que Nancy ménageait aux yeux du duc le fit tressaillir et frissonner, lui qui était brave entre tous. S'il méprisait les assassins stipendiés par la reine, si, dans une mêlée, il restait calme et souriant comme au sein d'une fête, il n'en tremblait pas moins à cette heure en songeant aux malheurs qui pouvaient fondre sur la femme qu'il aimait.

Nancy avait touché juste.

Le prince se leva et dit à la camérière :

— Tu as raison, ma bonne Nancy, et j'aurai le courage d'attendre, d'autant plus...

Il regarda Nancy et eut un sourire mystérieux.

— Voyons, répéta-t-il, penses-tu qu'elle m'aime toujours autant?

— Mais, dit Nancy assez embarrassée de la question, on ne se guérit pas du mal d'amour en quelques semaines, monseigneur.

— Elle n'a donc nulle envie d'épouser le prince de Navarre?

— Certes, non. Elle le hait...

— Crois-tu qu'elle serait toujours aussi volontiers duchesse de Guise ou de Lorraine?

— Ah! monseigneur, dit Nancy, qui ne voyait point encore où le prince en voulait venir. Votre Altesse sait bien que si la politique n'avait passé à travers, madame Marguerite régnerait à Nancy depuis plus d'une année.

— Eh bien, répliqua le duc, j'ai trouvé moyen de me moquer de la politique, ma mignonne.

— Hein! fit Nancy.

— Et si madame Marguerite veut...

— Mais quoi, monseigneur?

— Je l'enlève.

— Bon! et après?

— En douze heures de galop nous sommes hors des terres de France.

— Très-bien.

— Le lendemain au soir nous arrivons à Nancy, où mon oncle, le cardinal de Lorraine, nous unit.

— Et, dit Nancy, qui décidément se mêlait de

politique à ses moments perdus, le jour d'après M. de Crillon, ou le connétable de Montmorency, ou le roi Charles IX lui-même monte à cheval et investit les frontières de votre duché de Lorraine, monseigneur.

— D'accord.

— Et la guerre éclate...

— Mes préparatifs sont faits : Mayenne et moi nous tiendrons la France en échec.

— Parfait ! murmura Nancy ; mais le roi de France est le fils bien-aimé de l'Église, madame Catherine est un peu parente du pape ; le pape excommunie le duc de Guise, et ses sujets, au lieu de le défendre, remettent l'épée au fourreau.

— Tu te trompes, mignonne, répondit le duc, peu touché de la logique serrée de Nancy.

— Ah ! vraiment?

— Le pape n'excommuniera point le duc de Guise, quand il saura qu'il a épousé une princesse qu'on destinait à ce huguenot de Navarre.

— Diable ! fit Nancy à part elle, il a raison, peut-être...

Mais elle ne se tint pas pour battue.

— En ce cas, reprit-elle, comme la reine Catherine est habile aux conversions et mouvements politiques, elle menacera le pape, si on ne lui rend sa fille, d'appeler à elle tous les huguenots de France et de Navarre, ceux de Hollande et du Palatinat, et de faire scission complète avec l'Église.

— Ah çà, ma petite Nancy, fit le duc en souriant, tu te mêles donc de politique?

— Non, monseigneur, mais j'y vois clair.

— Et tu me conseilles de ne pas enlever madame Marguerite?

— Dieu vous en garde!

— Mais... je l'aime...

— Qu'importe! vous la verrez... elle verra... nous verrons... fit Nancy, qui conjugua le verbe *voir* sur trois tons fort différents.

Un homme plus clairvoyant que le jeune prince, et surtout moins épris, eût froncé le sourcil à ces trois intonations différentes.

Le duc ne comprit pas.

— Où pourra-t-on vous trouver demain matin, monseigneur? demanda Nancy.

— Place Maubert, à l'hôtel du *Cheval rouan.*

— Bien! dit Nancy.

— A quelle heure me donneras-tu de ses nouvelles?

— Je ne sais, mais fiez-vous-en à moi... Et maintenant, monseigneur, ajouta Nancy, partez... comptez sur moi, mais partez... dans une heure le guichet du Louvre sera fermé... un soldat pourrait vous reconnaître... Partez!

Il y avait une certaine angoisse dans la voix de Nancy. Le duc l'attribua au danger qu'il courait, lui, Henri de Guise. L'angoisse de Nancy avait une cause toute différente. La jolie camérière craignait que le duc, en prolongeant son séjour au Louvre, ne s'aperçût qu'elle lui avait menti, et n'apprît d'une façon quelconque que jamais madame Catherine

n'avait eu l'idée de s'établir pour la nuit dans la chambre de sa fille.

Heureusement pour elle le duc se leva, reprit son panier à bouteilles, rabattit son bonnet sur ses yeux et dit en souriant :

— Du diable si quelqu'un me reconnaît ainsi...

Nancy le prit par la main.

— Venez, dit-elle, je vais vous faire descendre par le petit escalier et sortir par la poterne du bord de l'eau.

— Chère Nancy ! murmura le duc... dis-lui bien que je l'aime toujours aussi ardemment.

— Soyez tranquille, monseigneur...

Et Nancy conduisit le prince jusqu'au petit escalier tournant et lui dit :

— Descendez hardiment. Quand vous serez près de la poterne, vous tousserez trois fois et vous passerez... Le Suisse qui s'y trouve en sentinelle ferme toujours les yeux et feint de dormir dans sa guérite quand on tousse en passant près de lui.

C'est un Suisse muet et aveugle.

. . . . . .

Deux minutes après, le prétendu garçon cabaretier sortait du Louvre sans encombre ; mais il n'avait pas fait vingt pas dans l'obscurité qu'il se heurtait à un homme qui se promenait de long en large, les yeux fixés sur la façade du Louvre, où les lumières devenaient rares, vu l'heure avancée de la nuit.

— Imbécile ! murmura le duc, qui ne put réprimer un premier mouvement d'impatience et oublia de dissimuler sa voix.

Mais, au même instant, l'inconnu le saisit par le bras et lui dit :

— Ah ! parbleu ! monseigneur, j'étais sûr de vous trouver à la sortie du Louvre.

— René ! exclama le duc.

— Oui, monseigneur. Et, murmura le Florentin, c'est mal à vous, monseigneur, de vous être enfui par la fenêtre et d'avoir cru que je voulais vous trahir, alors que je vous suis plus dévoué que jamais.

— Ah ! fit le prince d'un air de doute.

— Et vous en aurez bientôt la preuve.

— Hein?

— Je viens du Louvre tout exprès pour vous.

— Et tu n'as pas vu madame Marguerite.

— Je ne l'ai pas vue, en effet, mais j'ai vu madame Catherine.

— Ah ! pardon, fit le prince, tu ferais bien de m'expliquer comment, ayant vu la reine, tu n'as pas vu Marguerite, puisque maintenant madame Catherine couche tous les soirs dans la chambre de sa fille.

— Bah ! fit René en riant, qui vous a donc conté cette sornette-là, monseigneur ?

— C'est Nancy.

— Nancy est une pécore qui s'est gaussée de vous, dit froidement le Florentin.

— René !

— Et tenez, monseigneur, poursuivit le parfumeur en tendant sa main vers la façade du Louvre, voyez-vous la lumière qui brille aux fenêtres de l'oratoire de madame Catherine ?

Henri de Guise regarda et reconnut en effet que

les croisées du cabinet de travail de la reine-mère étaient éclairées.

— Si la reine était couchée auprès de sa fille, dit René, elle ne travaillerait pas, je ne l'aurais point quittée il y a un quart-d'heure... et je ne serais pas ici à vous attendre...

— Comment! dit le duc soucieux, tu... m'attendais ?

— Oui, monseigneur, vous vous êtes enfui de chez moi...

— C'est vrai. Tu m'avais enfermé...

— Par discrétion, monseigneur.

— Et comme tu n'en es pas à ta première trahison...

— Monseigneur, interrompit vivement René, je viens de passer une heure avec madame Catherine, et j'adjure le ciel de me foudroyer à l'instant, si j'ai seulement prononcé le nom de Votre Altesse.

— C'est bien, je te crois...

— Non-seulement Votre Altesse a eu tort de se défier de moi, mais encore elle a peut-être donné l'éveil en s'introduisant au Louvre.

— L'éveil, à qui? fit le prince.

— Monseigneur, reprit René, Votre Altesse a-t-elle bien étudié les femmes?

— Pourquoi cette question?

— Ah! dam! parce que... parce que... c'est très-difficile à dire, cela, monseigneur.

— Voyons?

— Pour les femmes, le temps et les distances ne subissent point la loi commune : huit jours valent

parfois huit années, une distance de cent lieues n'existe pas.

— Mon cher René, dit le prince, je ne comprends pas un mot de ce que tu me chantes là, explique-toi.

— Les femmes sont d'humeur inconstante...

— Eh bien?

— L'homme aimé la veille est souvent oublié le lendemain.

Si René et le prince se fussent trouvés en plein soleil, le parfumeur eût vu pâlir son interlocuteur.

— Est-ce que tu voudrais me persuader, fit ce dernier d'une voix étranglée, que madame Marguerite a cessé de m'aimer et qu'elle aime le prince de Navarre?

— Oh! je ne dis pas cela, et je crois même qu'elle hait le prince béarnais plus que jamais.

— Poursuis.

— Mais je crois aussi, monseigneur, quelle ne vous aime plus.

Le prince recula d'un pas.

— Prends garde! dit-il.

— A quoi, Monseigneur? fit René avec calme,

— A ceci. Ecoute bien : si tu as menti, je te tue!

— Je suis sûr encore, en ce cas, de me bien porter longtemps, répondit René avec le calme d'un homme certain de ce qu'il avance.

— René... René... fit le duc avec un accent étouffé.

— Monseigneur, dit le Florentin, si je vous disais: Il y a un homme, ici près, assez heureux pour vous

avoir supplanté dans le cœur de madame Marguerite, que feriez-vous ?

— Tu mens !

— Que feriez-vous? répéta René, si je vous disais surtout que, chaque soir, cet homme est conduit chez la princesse par Nancy; qu'il y entre à neuf heures et en sort à minuit...

— Je me battrais avec cet homme... je le tuerais. Mais cet homme n'existe pas, René, tu es fou... Marguerite m'aime toujours...

Et le duc avait des sanglots dans la gorge en parlant.

— Cet homme existe, monseigneur.

— Oh ! fit le duc, cherchant à son côté une épée absente.

— Et il est près d'ici.

— Montre-le-moi... nomme-le-moi...

— Tenez, monseigneur, continua René, prenez mon épée, mon manteau et mon chapeau.

— Donne.

— Puis regardez là-bas, sur la place, cette lueur discrète qui filtre à travers les fenêtres de cette maison.

— C'est le cabaret du Béarnais Malican.

— Justement.

— Eh bien ! cet homme...

— Cet homme est dans le cabaret. Il se nomme le sire de Coarasse... Allez ! monseigneur, entrez et demandez-le.

— Et... c'est lui !

— C'est lui.

Le duc ne proféra plus un mot, mais il s'affubla du manteau de René, jeta son bonnet de laine pour le chapeau à plume du parfumeur, ceignit l'épée et marcha droit au cabaret, murmurant :

— Il me faut la vie de cet homme.

XXVIII

Jetons un rapide regard en arrière et voyons ce que Henri et Noë avaient fait depuis deux jours que nous les avons perdus de vue.

Noë, on s'en souvient, en quittant, l'avant-veille, la maison de la tante Verconsin où il laissa Paola, n'en était point parti avec l'intention de n'y plus retourner ; loin de là !

Mais Noë avait la nostalgie du bonheur et songeait tout simplement à changer un peu d'amour, absolument de la même façon qu'on change d'air.

Le compagnon du prince de Navarre s'était avoué, le long du chemin, qu'il avait été la dupe de son imagination bien plus que de son cœur. En effet, Paola, fille du terrible et perfide René, Paola, enfermée dans cette boutique où Godolphin la gardait comme un trésor ; Paola, auprès de qui il ne pou-

vait parvenir qu'avec un bateau, une échelle de soie et un poignard, Paola, disons-nous, était une ravissante proie, et elle avait dû séduire Noë.

Mais Paola dépourvue de l'échelle de soie, du poignard, de la barque et des mille périls qu'on courait à rechercher son amour, Paola au pouvoir de Noë perdait les trois quarts de son prestige.

— Je m'étais monté la tête un peu trop tôt, s'était dit le jeune homme, ce n'est point Paola que j'aime, c'est Myette.

Noë, on s'en souvient encore, était allé tout droit au cabaret de Malican; il avait trouvé Myette seule et il avait risqué un aveu.

Puis Henri était arrivé.

Henri revenait du Louvre, où il avait dîné avec la reine chez madame Marguerite.

Pendant qu'il était à table le gentilhomme angevin qui avait accompagné M. de Nancey et ses Suisses jusqu'à Charenton était revenu, et il avait confirmé de tout point la prédiction du prétendu sorcier, à savoir que l'hôtelier auquel il s'était adressé lui avait affirmé qu'il avait vu deux gentilshommes, un vieux et un jeune; qu'ils avaient bu un verre de vin sans quitter la selle, et que l'un d'eux lui avait donné une couronne à l'effigie du feu roi de Navarre.

Ce dernier événement avait si bien assis la réputation de sorcier du sire de Coarasse que la reine-mère lui avait offert un logis au Louvre.

Henri avait demandé deux jours pour réfléchir.

Ce soir-là, les deux jeunes gens s'en étaient allés,

vers minuit, coucher chez leur hôtelier Lestacade.

Puis, le matin, Noë s'était levé avec l'intention d'aller à Chaillot voir Paola; mais il avait eu le malheur de passer devant le cabaret de Malican.

— Myette rougissant et les yeux baissés était alors sur la porte. Noë était entré.

— Ma foi! s'était-il dit, je crois que j'ai faim... je vais déjeuner ici.

Les beaux yeux de Myette et la bonne humeur de Malican, qui versait à son hôte le vin muscat des Pyrénées, avait fait grand tort à Paola. Vers le soir, à la brune, Noë était encore à table.

Il était trop tard désormais pour retourner à Chaillot.

Puis Henri était revenu au Louvre.

Chaque fois que le prince quittait madame Marguerite, il poussait un tout petit soupir à l'endroit de la belle argentière. Mais, en revanche, il ne s'oubliait jamais assez auprès de Sarah pour manquer l'heure de ses nocturnes rendez-vous au Louvre.

Noë et Henri avaient soupé chez Malican; ensuite le prince était allé narrer un conte à madame Marguerite, puis il était revenu au cabaret à l'heure où l'hôtelier béarnais fermait sa devanture, renvoyait ses pratiques et restait, comme il disait, en famille.

Le prince et Noë n'étaient peut-être pas *de la famille*, mais ils n'étaient pas non plus des clients. Ce qui faisait que tous deux étaient demeurés après la clôture du cabaret.

Malican était allé se coucher, Henri avait repris

dans ses mains les mains de la belle argentière, Myette avait laissé prendre la sienne par Noë.

Tout à coup un cri s'était fait entendre au dehors, un cri de femme, strident, aigu, désespéré.

Les deux jeunes gens avaient couru ouvrir la porte ; mais la nuit était noire et le premier cri n'avait pas été suivi d'un second.

— Ma foi ! s'était dit le prince en refermant la porte, ceci ne nous regarde pas! Je n'irai certes pas prendre une lanterne pour explorer la place.

Et il était retourné auprès de Sarah, tandis que Noë s'asseyait de nouveau à côté de Myette.

Une heure encore s'était écoulée pour les quatre jeunes gens dans une douce intimité, lorsque, tout à coup, des pas s'étaient fait entendre au dehors, puis on avait frappé à la porte.

A la façon dont on frappait, il était aisé de comprendre que ce n'était point un buveur attardé et encore altéré, en dépit de nombreuses libations.

Noë se leva et alla ouvrir.

Un homme entra, marchant lentement, la tête haute, le front pâle, le regard étincelant.

C'était le duc Henri de Guise.

Il s'arrêta au milieu de la salle, regarda les deux jeunes gens, le petit Béarnais sous les habits duquel tout d'abord il ne devina point une femme, puis la jolie Myette, et la vue de la jeune fille eut le don singulier de le calmer quelque peu.

— Messeigneurs, dit-il, lequel de vous est le sire de Coarasse ?

Henri fit un pas et salua :

— C'est moi, dit-il.

Le duc fit un autre pas et salua à son tour avec une courtoisie parfaite.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

— En effet, monsieur.

— Cependant, on a dû vous parler de moi, j'en suis certain.

— Votre nom, monsieur?

— Je vous le dirai seul à seul.

— Sortons en ce cas, monsieur, dit Henri qui devinait la provocation.

Il prit son chapeau, et, comme le petit Béarnais pâlissait, il lui jeta un sourire, le sourire du fort qui ne craint rien, pas même les éclats du tonnerre. Noë s'était levé pour accompagner le prince.

— Reste ! lui dit celui-ci. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Henri montra la porte au duc, s'effaça pour le laisser passer et sortit derrière lui.

La nuit était toujours noire, mais une lanterne qui brillait à quelque distance servit de but au prince lorrain.

Le prince de Navarre suivit son inconnu et s'arrêta comme lui dans le cercle de lumière décrit par la lanterne.

Alors, le duc de Guise, se retournant, lui dit simplement :

— Je me nomme, monsieur, Henri de Lorraine, duc de Guise.

Henri, stupéfait, fit un pas en arrière.

Puis il ôta son chapeau.

— Je vous salue, monseigneur.

Henri de Guise était pâle et en proie à une fureur concentrée ; Henri de Navarre maîtrisa en quelques secondes son émotion, et se trouva calme, froid, impassible.

— Monsieur, reprit le duc, est-il vrai que vous alliez tous les soirs au Louvre et que vous soyez aimé de madame Marguerite?

— Monseigneur, reprit Henri, votre question est un peu à brûle-pourpoint...

— Répondez! fit le duc avec la hauteur particulière à sa race.

— Et si je refusais ?

— Monsieur, dit le duc avec emportement, si on m'a menti, je châtierai le calomniateur.

— Et si... on vous a... dit vrai ?

— Ce sera vous que je punirai.

— Pardon, dit Henri avec calme, vous le prenez un peu haut...

— Plaît-il ?

— Et comme vous vous imaginez, vous le duc de Guise, parler à un petit gentillâtre, vous élevez la voix, monseigneur.

Le duc eut un rire insolent.

— Mille excuses, monsieur, dit-il d'un ton railleur ; je ne savais pas que les Coarasse fussent de maison souveraine.

— Monseigneur, répliqua Henri toujours calme, voulez-vous me permettre une simple question ?

— Faites.

— Sous quel nom êtes-vous ici ?

— Que vous importe !

— Il m'importe beaucoup, monseigneur.

— Plaît-il ?

— Tout me prouve que nous allons nous battre...

— C'est mon intention, du moins.

— Eh bien, supposez que je vous blesse grièvement.

Le duc eut un fin sourire.

— Tout est possible, reprit Henri. On vous transportera dans une maison voisine et je dirai : « Ce gentilhomme est le duc de Guise. »

— Monsieur, dit vivement le duc, vous devez être un homme d'honneur, et je ne vous donnerai la preuve d'estime qui consiste à croiser le fer avec un homme, que lorsque vous m'aurez fait le serment de respecter mon incognito.

— Je vous le fais...

— Quoi qu'il arrive ?

— Sur mon honneur !

— Bien, monsieur, fit le duc prêt à dégaîner.

— Un instant, monseigneur, continua Henri, je vais vous demander le même serment.

— A moi ?

— A vous !

— On ne vous connaît donc pas à Paris sous le nom de Coarasse ?

— Au contraire. Seulement, ce n'est pas mon nom.

— Ah ! dit le duc surpris.

— Et, poursuivit Henri, pour que vous n'ayez nul regret de croiser le fer avec un simple gentillâtre, j'attends votre serment pour vous prouver que je suis d'assez bonne maison.

— Monsieur, dit le duc, quel que soit votre nom, je jure de ne le révéler à âme qui vive.

— Alors, répondit Henri en riant, vous pouvez dégaîner, *mon cousin.*

— Hein ? fit le duc, votre... cousin ?...

— Je me nomme Henri de Bourbon et dois être roi de Navarre, dit lentement le prince.

Et Henri prit à son tour l'attitude hautaine d'un homme de race et toisa fièrement le duc.

— Ah ! ah ! dit celui-ci qui mit aussitôt l'épée à la main, nous sommes plus ennemis encore que je ne le croyais, mon cousin...

— Il est certain que nous avons plus d'une rivalité, répliqua Henri : rivalité d'amour, rivalité de politique, rivalité de religion.

— Et certes, dit le duc en croisant le fer, l'occasion est assez belle de nous mesurer, il me semble...

— Vous m'en voyez tout ravi...

Henri croisa pareillement le fer.

Henri de Guise et Henri de Navarre semblaient avoir eu le même maître d'armes et ils tiraient tous deux dans la perfection.

Ils ferraillèrent plus d'un quart d'heure sans pouvoir s'atteindre, et tout en ferraillant, ils échangèrent, à la façon des héros d'Homère, les quelques mots que voici :

— Mon cher cousin, dit Henri de Navarre, vous avez aimé madame Marguerite et vous en vouliez faire une duchesse.

— Mieux que cela dans l'avenir, peut-être, mon cousin, ricana le duc dont l'épée sifflait comme une couleuvre et voltigeait comme un ruban de feu.

— Moi, poursuivit Henri, j'en veux faire une reine.

— Il est plus petit que mon duché, votre royaume, cousin.

— Il s'agrandira, cousin.

— Au détriment de la France ou de l'Espagne? ricana le duc.

— De l'une et de l'autre, peut-être.

— Bah! fit le duc, vous avez de l'appétit, il me semble.

— Et un bon estomac qui me permet de bien digérer.

— Ma foi! continua le duc, je ne m'étonnerais pas qu'un jour vous ne songeassiez à ma bonne ville de Nancy.

— J'y songe, dit froidement Henri.

Et sur ce mot qui fit tressaillir le duc, Henri allongea le bras et blessa son adversaire à l'épaule.

Le duc jeta une exclamation de colère et riposta par un coup de quarte qui atteignit Henri dans l'avant-bras.

— Il y a quelqu'un qui songera peut-être plus que vous à ma bonne ville de Nancy, cousin, dit-il en ricanant.

— Ah ! qui donc?

— La reine de Navarre, acheva le duc d'un ton railleur.

Henri de Navarre eut un éclair de fureur.

Cette fureur lui devint fatale : il se découvrit et l'épée du duc trouva le chemin de sa poitrine.

Le prince, atteint au-dessous de l'épaule, tomba en poussant un cri.

— Má foi ! murmura le duc de Guise, s'il est mort, tant pis pour lui ! s'il n'est que blessé, tant pis pour moi !... un prince de Lorraine n'a jamais frappé un homme à terre.

Et le duc se prit à courir vers le cabaret de Malican.

Noë et les deux femmes attendaient, pleins d'anxiété, le retour de Henri, ne soupçonnant point l'événement.

— Le sire de Coarasse, dit le duc vivement, est mort ou grièvement blessé... allez le chercher... là-bas... sous cette lanterne !

Et avant que Noë, aussi stupéfait que les deux femmes, eût songé à le retenir, Henri de Guise disparut dans la nuit et rejoignit René.

. . . . . .

René attendait sur le bord de l'eau.

Il avait bien entendu le cliquetis des épées, mais il était trop prudent pour s'approcher afin d'avoir des nouvelles du combat.

— Si le Coarasse tue le duc, s'était-il dit, il est parfaitement inutile, pour le moment, qu'il sache que c'est moi qui lui ai attiré cette querelle.

— René! René! appela le duc.

— Ah! fit René avec joie, c'est vous, monseigneur?

— C'est moi.

— Eh bien?

— Je crois qu'il est mort!

— Comment! vous n'en êtes pas sûr?...

— Non...

— Cependant...

— René, dit brusquement le prince lorrain, je te répondrai une autre fois... Pour le moment, je n'ai pas le temps, bonsoir...

— Où allez-vous, monseigneur?

— Au Louvre.

— A cette heure!... y pensez-vous?

— J'y pense. Bonsoir!

Et le duc se reprit à courir vers le Louvre et ne s'arrêta qu'à la poterne.

Le Suisse qui gardait la poterne allait croiser sa hallebarde devant lui lorsque le prince se souvint de la recommandation de Nancy.

— Où allez-vous? demanda le Suisse, et qui êtes-vous?

— Voici ma réponse, répondit le duc.

Et il toussa trois fois à intervalles réguliers. Le Suisse s'effaça.

— Passez! dit-il.

Henri de Guise connaissait le Louvre aussi bien que son palais ducal de Nancy; il gravit en courant le petit escalier, gagna le couloir qui conduisait aux petits appartements et s'en alla droit à cette porte

dérobée qui ouvrait dans l'oratoire de madame Marguerite.

Un mince filet de lumière s'échappait par le trou de la serrure.

Henri frappa doucement.

— Entrez! dit une voix qui le fit tressaillir.

C'était la voix de Marguerite.

Le prince pressa un ressort que peu de gens sans doute connaissaient ; la porte tourna sur ses gonds, et madame Marguerite de France, qui en ce moment causait avec Nancy et ne s'attendait point sans doute à pareille visite, madame Marguerite jeta un cri d'épouvante et recula consternée.

Le duc de Guise était devant elle, et le duc était couvert de sang !

XXIX

Revenons à notre amie Nancy.

La jolie camérière, en quittant le duc de Guise qui s'en allait persuadé que madame Catherine couchait auprès de sa fille, la jolie camérière, disons-nous, rejoignit Raoul qu'elle avait laissé dans sa chambre.

Quand elle arriva, le page n'était plus à plat ventre, l'œil collé au trou du plancher; il était tranquillement assis dans un bon fauteuil.

— Et bien! demanda-t-elle vivement, que s'est-il donc passé?

— René est parti.

— De chez la reine?

— Oui.

— Et Nancey?

— Nancey est parti avec lui. La reine est seule.

— Bon! dit Nancy; mais qu'a décidé la reine?

— Rien.

— Comment! rien?

— Elle a dit à René simplement : « Va-t'en et laisse-moi réfléchir. Reviens demain, et nous verrons. »

— Oh! murmura Nancy, ceci est gros d'orage. Et René est parti?

— Avec sa fille. Nancey est sorti par la porte des grands appartements.

— Eh bien, reste là, mon petit Raoul, reprit Nancy. Si tu entends du bruit dans l'oratoire, écoute bien.

— Soyez tranquille...

— Et si tu me sers fidèlement, ajouta la jolie fille, tu seras récompensé un jour ou l'autre.

Elle montra ses dents blanches en un sourire qui transporta d'aise le page Raoul, et elle s'en alla chez madame Marguerite.

Madame Marguerite ne savait absolument rien encore de ce qui se passait au Louvre.

Henri était venu comme à l'ordinaire, et comme à l'ordinaire aussi, il avait passé une grande heure aux pieds de la princesse, baisant ses belles mains, s'enivrant de son regard et de son sourire, et lui disant tout le mal possible de ce prince de Navarre que la politique la condamnait à épouser.

Puis Henri était parti.

— Mon Dieu! mon Dieu! avait murmuré Marguerite une fois seule, je croyais ne plus pouvoir aimer, et je sens aujourd'hui que mon cœur est pris; je l'aime...

La princesse n'avait point voulu se mettre au lit sur-le-champ; trop agitée pour éprouver le besoin du sommeil, elle s'était assise devant une petite table, avait appuyé son large front dans sa main blanche, et feuilleté une belle édition manuscrite de *Sophocle*.

Marguerite lisait fort couramment la langue grecque.

Mais la pensée de Marguerite était à chaque instant distraite de sa lecture.

Jamais la jeune princesse n'avait éprouvé une émotion aussi vive les jours précédents.

De vagues pressentiments l'assaillaient-ils, ou bien cet amour avec lequel elle avait cru jouer prenait-il les proportions majestueuses d'une passion violente?

Toujours est-il que, pendant plus d'une heure, Marguerite ne put parvenir à recouvrer un peu de calme, et elle était toujours aussi agitée, aussi émue, lorsque Nancy entra.

Nancy elle-même avait une pâleur inaccoutumée qui frappa Marguerite.

— Qu'as-tu donc, mignonne? demanda la princesse,

— Rien, madame... absolument... rien....

— Oh! fit vivement Marguerite, il t'est arrivé quelque chose...

— Mais... non...

Nancy, qui jouissait à certaines heures d'une grande liberté auprès de sa royale maîtresse, vint s'asseoir auprès d'elle et lui dit :

— Madame, il faut que Votre Altesse me permette de lui conter un apologue que j'ai composé.

— Comment! dit la princesse, tu composes des apologues?

— Quand les circonstances l'exigent.

— Plaît-il? Explique-toi donc, ma mignonne.

— Votre Altesse veut-elle écouter mon apologue?

— Volontiers.

— Alors, dit Nancy, je commence.

Et Nancy posa ses bras nus jusqu'au coude sur la table devant laquelle la princesse elle-même était assise, et elle commença en effet :

— Madame, dit-elle, il était jadis une princesse belle comme le jour et spirituelle au possible. Cette princesse avait dix-neuf ans environ, son cœur commençait à battre doucement. Un jeune prince se présenta et lui fit la cour...

— Ah! dit Marguerite.

— Et elle l'aima...

— Je m'en doutais, fit la princesse en souriant.

Nancy reprit :

— Mais un beau jour le prince partit, disant à la princesse un adieu éternel. Et la princesse pleura, pleura et bien fort et bien longtemps jusqu'au jour où...

Nancy s'arrêta.

— Voyons? fit Marguerite.

— Jusqu'au jour, poursuivit Nancy, où elle rencontra un simple gentilhomme beau et bien fait, d'esprit agréable et d'humeur charmante...

— Petite, interrompit la princesse, prends garde, ton apologue est un peu trop facile à deviner.

— Laissez-moi continuer, madame.

La princesse, qui avait beaucoup pleuré, qui s'était désolée très-fort, qui avait juré ses grands dieux que l'image du fugitif demeurerait éternellement gravée en son cœur, la princesse fut fort étonnée un beau matin de s'éveiller en soupirant et de soupirer en songeant à ce petit gentilhomme qui narrait un conte à ravir.

— Après? fit Marguerite.

— Le beau prince fut oublié, le petit gentilhomme fut aimé.

— Tais-toi! folle...

Mais Nancy continua :

— La princesse avait une camérière qui lui était dévouée jusqu'à la mort et à qui parfois, oubliant son rang, elle contait ses peines.

— C'est le tort que j'ai eu, dit Marguerite en souriant.

— Pardon! madame; il s'agit non de votre Altesse et de moi, mais de la princesse de mon apologue et de sa camérière.

— Eh bien! voyons !

— La camérière, en sa qualité de confidente, avait d'abord servi l'amour du beau prince; et le beau prince parti, elle l'avait regretté... parce que la princesse sa chère maîtresse, pleurait toutes les larmes de son corps.

Mais lorsque les yeux bleus de la princesse eurent été essuyés, quand le sourire fut revenu sur ses

lèvres roses, grâce à l'esprit du petit gentilhomme, la camérière fit comme la maîtresse, elle oublia le beau prince.

— Où veux-tu donc en venir? interrogea Marguerite.

— Attendez, madame. Le prince était parti pour toujours, il ne devait jamais reparaître, on l'avait pleuré comme un mort. Mais on prétend cependant que les morts reviennent.

— Ah! s'écria Marguerite, qui interrompit vivement Nancy et devint toute pâle, je devine à présent ce que tu veux me dire.

— Madame...

— Henri est à Paris !

— Peut-être.

— Il y est... et tu l'as vu... n'est-ce pas? et...

Une violente émotion s'était subitement emparée de Marguerite.

— Oh! oh! pensa Nancy, l'aimerait-elle encore? En ce cas j'aurais été un peu légère avec le duc...

— Oui, poursuivit Marguerite, je m'explique à présent les pressentiments étranges qui me poursuivaient depuis ce matin. Henri est à Paris... il est venu au Louvre... tu l'as vu?...

— Hélas! oui, madame.

— Et il va venir ici sans doute... il veut me voir... Oh ! mon Dieu!

Et Marguerite était pleine d'angoisse et d'effroi, et il eût été impossible de deviner quel sentiment la dominait, de son ancien amour ou de la terreur que lui inspirait le duc trahi et jaloux.

— Rassurez-vous, madame, dit Nancy, le duc n'est pas au Louvre...

— Ah!

— Il en est parti...

Marguerite respira.

— Je lui ai persuadé que madame Catherine passait la nuit auprès de vous, et je l'ai déterminé à s'en retourner à son hôtellerie.

— Et il a consenti à partir?

— Oui, madame.

— Et... il ne reviendra pas ?

— Ah! dam! murmura Nancy, je n'ai pas pu obtenir cela de lui... il aurait fallu tout lui dire... vous comprenez, mais j'ai gagné du temps.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Marguerite éperdue.

— Rassurez-vous, madame, reprit la spirituelle soubrette, je trouverai un moyen... vous verrez...

Mais Nancy n'eut pas le temps de faire appel à son imagination, car ce fut au moment où elle parlait ainsi qu'on frappa à la porte et que Marguerite vit apparaître Henri de Guise couvert de sang.

. . . . . .

Le duc était aussi pâle qu'une des statues de marbre que madame Marguerite avait fait placer dans les corridors et le grand escalier du Louvre.

Cependant un sourire nerveux retroussait sa lèvre et son regard railleur était plein d'amertume.

Soit que les cendres encore tièdes de son amour éteint eussent dégagé une dernière étincelle, soit qu'elle obéît à un mouvement de vertige, Marguerite jeta un cri et s'élança d'abord vers lui; mais, à la

vue du sang qui jaspait son pourpoint, elle recula épouvantée.

— Ah! fit-elle... ah!... Henri... que vous est-il donc arrivé?

— Madame, répliqua le duc avec le sang-froid menteur que les hommes du Nord ont appelé la colère blanche, rassurez-vous et ne tombez point en syncope, je ne suis que légèrement blessé. J'ai un simple coup d'épée dans l'épaule.

— Henri! murmura Marguerite, vous vous êtes battu!

Et elle eut un horrible pressentiment.

— Madame, reprit Henri de Guise, vers lequel désormais Marguerite n'osait faire un pas, je suis arrivé à Paris il y a une heure; j'y suis revenu parce que je vous aimais, parce que je voulais vous faire duchesse de Lorraine; j'y suis revenu bravant le poignard des séides de votre mère, j'y suis revenu surtout parce que j'ai cru que vous m'aimiez encore.

— Henri! fit Marguerite en pâlissant.

— Car, dit le duc, il y a quelques jours à peine que nous nous séparâmes, échangeant le serment de nous aimer toujours, car c'est vous qui exigeâtes mon départ et ma fuite précipitée...

— Oh! Henri... Henri, murmura la princesse; pourquoi me rappeler tout cela? vous êtes blessé, mon ami, vous avez besoin de soins.

Marguerite ne devinait pas encore.

— Bah! dit le duc, ma blessure est légère, je vous l'ai déjà dit, et ce n'est point de cela qu'il s'a-

git. Je viens vous demander, madame, si vous m'aimez encore ?

— Henri !

Et Marguerite était, en prononçant ce nom, aussi pâle que le duc.

— Répondez, madame.

— Ah ! le singulier ton ! dit-elle enfin, parvenant à se maîtriser. Pourquoi cet éclair de fureur dans vos yeux, Henri ? pourquoi cette menace à la bouche ? pourquoi ?

— Je vais vous le dire, madame, dit le duc en ricanant.

Et il regarda Nancy qui n'osait l'envisager.

— Il y a une heure, j'ai voulu que Nancy m'amenât à vos genoux, et savez-vous sous quel prétexte Nancy m'a refusé ?

— Non... balbutia Marguerite.

— Sous le prétexte que madame Catherine couchait dans votre chambre. Nancy mentait. Pourquoi mentait-elle ?

Nancy baissa les yeux ; Marguerite était au supplice.

— J'ai cru aux paroles de Nancy, reprit le duc, et j'ai consenti à sortir du Louvre. Mais quand je me suis trouvé au bord de l'eau, j'ai rencontré un homme qui m'attendait... un homme que vous connaissez, madame. . on le nomme René le Florentin.

Nancy frissonna. Quant à la princesse, elle semblait être en proie à une sorte de torpeur morale.

— René m'a dit : « La reine Catherine n'est point couchée auprès de madame Marguerite. Nancy vous

a menti... et savez-vous pourquoi? Parce que madame Marguerite ne vous aime plus! » René a-t-il dit vrai? s'écria le duc avec un éclat de voix subit.

Marguerite eut un accès de fierté.

— Je ne vous répondrai pas, dit-elle.

Le duc se prit à ricaner.

— René m'a dit encore : « Elle ne vous aime plus... mais elle en aime un autre... »

— Mon Dieu ! murmura Nancy, je devine tout, maintenant...

— Et votre rival, a ajouté René, se nomme le sire de Coarasse.

Marguerite jeta un cri et se laissa tomber, défaillante, dans le fauteuil d'où elle s'était levée précipitamment quand le duc était entré.

— Madame, acheva le prince lorrain, j'ai cherché le sire de Coarasse, je l'ai trouvé... nous nous sommes battus.

A ces derniers mots, Marguerite se dressa échevelée, l'œil en feu, la gorge aride, voulant parler et ne le pouvant pas.

— Le sire de Coarasse était dans un cabaret, chez le Béarnais Malican ; je suis allé l'y trouver. Nous avons dégaîné sous une lanterne... il m'a blessé... je l'ai couché par terre... je ne sais pas s'il est mort, mais...

Le duc n'acheva pas.

Semblable à cette lionne qui sommeille, allongée sur le sable jaune du désert, et que le cri de ses lionceaux en détresse éveille en sursaut, Marguerite

poussa un cri terrible, repoussa le duc et bondit vers la porte.

— A moi ! Nancy... à moi !... dit-elle, se souciant peu d'éveiller par ses cris les hôtes endormis du vieux Louvre.

Et le duc, qui jusque-là avait ricané, le duc, qui avait eu la menace à la bouche et l'éclair dans les yeux, le duc se trouva seul, chancela et finit par couvrir son visage de ses deux mains.

Deux larmes brûlantes jaillirent au travers de ses doigts.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, comme elle l'aime !

Quelques minutes auparavant, Noë et Myette s'élançaient au dehors du cabaret de Malican, tandis que le duc de Guise disparaissait dans les ténèbres.

Noë, sur les indications du duc, arriva tout droit dans le cercle de lumière décrit par la lanterne, et il se précipita sur le corps de Henri.

Le prince respirait encore, mais un flot de sang s'échappait de sa poitrine et il était évanoui.

Noë le prit dans ses bras, Myette accourait derrière lui.

— Aide-moi, Myette, aide-moi ! Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Noë éperdu.

Il chercha des yeux l'argentière.

Mais l'argentière n'était pas là. Sarah aimait Henri et, tandis que Noë et Myette se précipitaient hors du cabaret, trahie par ses forces, dominée par son émotion, elle s'était laissé tomber mourante sur un des bancs du cabaret.

Noë et Myette prirent Henri évanoui à bras le corps et l'emportèrent vers le cabaret.

Malican, éveillé en sursaut, s'était levé à la hâte et descendait à demi vêtu, au moment même où Noë et Myette revenaient avec leur triste et précieux fardeau.

— Tonnerre et sang ! s'écria le cabaretier en se jetant sur le corps pantelant de Henri, on m'a tué mon prince !

— Non, repondit Noë, il n'est pas mort, il respiré. Voyez, il rouvre les yeux.

En effet, le jeune prince ouvrait un œil mourant et promenait autour de lui un regard étonné.

Malican s'élança dans sa chambre, en redescendit avec des matelas, dressa un lit de camp à la hâte, et y plaça le prince tandis que Noë coupait les agrafes de son pourpoint, déchirait sa chemise et sondait la blessure.

La blessure était peu profonde, mais elle avait déterminé un violente hémorrhagie, et la perte de son sang était la cause de l'évanouissement momenané de Henri.

Malican avait été berger dans les Pyrénées ; il avait quelque connaissance en chirurgie. Il eut bientôt déclaré que la blessure n'était pas mortelle.

Henri, revenu tout à fait à lui, promenait sur Noë, Malican et Myette un calme regard, mais il semblait chercher quelqu'un.

C'était l'argentière.

— Où donc est-elle ? demanda-t-il enfin, lorsqu'il

put prononcer quelques mots et tandis que Malican le pensait.

Alors seulement, Myette et Noë s'aperçurent que Sarah avait disparu et se regardèrent avec étonnement.

— Au moment où je descendais, dit Malican, j'ai entendu un cri étouffé. Quand je suis arrivé, je n'ai vu personne.

Noë et le prince se regardèrent, mais ils n'eurent pas le temps d'échanger un seul mot, car la porte s'ouvrit brusquement et une femme pâle, les cheveux au vent, les vêtements en désordre, se précipita vers le prince et l'enlaça dans ses bras...

C'était Marguerite !

XXX

Deux jours après la scène émouvante que nous venons de décrire, le roi Charles IX, qui dormait mal depuis longtemps et ressentait les premières atteintes d'une maladie de cœur, passa, contre son ordinaire, une fort bonne nuit et s'éveilla de très-bonne heure.

— Gauthier, mon mignon, dit-il à l'un de ses pages qui fit glisser sur ses tringles les rideaux de l'alcôve, quel temps fait-il?

— Beau temps, Sire.

— Il ne pleut pas?

— Le soleil est magnifique...

— Tant mieux! va chercher M. de Pibrac. J'ai envie de chasser aujourd'hui.

M. de Pibrac était justement dans l'antichambre, et il attendait même avec une certaine impatience que le roi ouvrît les yeux.

— Hé! monsieur de Pibrac, lui cria le page en soulevant la portière, Sa Majesté veut vous voir.

M. de Pibrac était courtisan. Il vit le roi de bonne humeur, il entra le sourire aux lèvres.

— Pibrac, mon ami, dit le roi, vous me devriez aller détourner un cerf à Saint-Germain.

M. de Pibrac s'inclina.

— Quelle heure est-il?

— Sept heures, Sire.

— Eh bien, je partirai à dix heures.

— Je vais donner des ordres, Sire.

— Et prévenez vos cousins...

M. de Pibrac tressaillit.

Le roi continua :

— Vos cousins Noë et Coarasse...

— Ah! Sire... murmura M. de Pibrac avec tristesse, pour Noë, c'est facile... mais quant à Coarasse...

Et M. de Pibrac hocha la tête d'une façon piteuse.

— Hein? fit le roi, lui serait-il arrivé malheur?

— Hélas!

Charles IX n'était pas précisément un monarque sensible, il éprouvait même un certain plaisir à voir torturer, pendre, rouer ou décapiter.

Cependant il laissa échapper une douloureuse exclamation :

— Comment! dit il, est-ce qu'il est mort?

— Il n'en vaut guère mieux, Sire.

— Blessé?

— D'un coup d'épée en pleine poitrine.

— Par qui?

— Ah! voilà qui est encore un mystère, Sire.

— Il n'y a pas de mystères pour moi le roi, Pibrac, mon ami, dit Charles IX avec fierté.

— Ma foi! Sire, dit ingénûment le capitaine des gardes, je ne suis pas sorcier... et comme on ne m'a rien dit...

— Mais vous savez au moins comment la chose s'est passée?

— Oui, certes. Le sire de Coarasse était avec Noë, il y a deux jours, dans un cabaret voisin tenu par le Béarnais Malican.

— Bon! dit le roi.

— C'est de Malican que je tiens la chose, poursuivit M. de Pibrac. Noë et Coarasse causaient fort tranquillement en buvant une bouteille de vin muscat, lorsqu'un homme est entré. C'était un gentilhomme inconnu, mais de fière mine, dit-on; il a prié le sire de Coarasse de vouloir bien le suivre, et il est sorti avec lui. Dix minutes après, l'inconnu est revenu annoncer que le sire de Coarasse était mort ou du moins grièvement blessé. Puis il a disparu.

— Étrange! murmura le roi.

— On a rapporté M. de Coarasse chez Malican; puis, quelques minutes après, deux femmes, que Malican ne connaît pas, sont survenues. L'une a versé d'abondantes larmes; l'autre, qui paraissait être une suivante, semblait tout aussi affectée de ce fatal événement.

— En sorte, dit le roi, que ce pauvre Coarasse es chez Malican ?

— Oh ! non, Sire.

— Où donc l'a-t-on transporté?

— Je ne sais.

— Comment ! vous... ne... savez ?

— La dame inconnue a envoyé chercher une litière et elle est partie avec son cher blessé, la suivante et Noë.

— Mais Noë a dû vous dire ?...

— Je n'ai pas vu Noë.

— Et vous n'avez pas d'autres nouvelles de ce pauvre Coarasse?

— Aucune.

— Savez-vous, Pibrac, mon ami, dit le roi, que moi, qui suis peu sentimental d'ordinaire, j'avais pris Coarasse en grande amitié?

— Ah ! Sire !...

— Et que j'ai bonne envie de faire rechercher son meurtrier et de l'envoyer décapiter en place de Grève.

— Tudieu ! Sire, quand Votre Majesté honore quelqu'un de son amitié, elle n'y va pas de main morte !

— Mais, dit le roi, il est évident que le motif de ce combat n'est pas douteux.

— Vous croyez, Sire ?

— Et bien certainement c'est cette dame inconnue qui... Corbleu ! s'interrompit le roi, il me vient une drôle d'idée, Pibrac, mon ami.

Pibrac regarda le roi.

— Quelle idée, Sire?

— Je crois deviner quelle est cette femme.

Pibrac continua à regarder le roi avec une naïveté parfaite.

— Oui, dit malicieusement Charles IX.

— Votre Majesté la connaît?

— Peut-être...

— Ce petit Coarasse, poursuivit M. de Pibrac, est joli garçon, il est entreprenant, et la bienveillance que Votre Majesté lui a témoignée a fort bien pu lui attirer les bonnes grâces de quelque dame de la cour.

— Hé! hé! dit le roi, vous souvenez-vous, ami Pibrac, du bal que j'ai donné à l'ambassadeur d'Espagne?

— Oui, Sire.

— Coarasse n'a-t-il pas fait danser ma sœur Marguerite?

— En effet, Sire.

M. de Pibrac jugea convenable de ne comprendre ni le malin sourire, ni le regard moqueur du roi.

Charles IX reprit : — Cette pauvre Margot était si désolée du départ de son cher duc de Guise, qu'elle ne venait au bal que pour obéir à mes ordres.

— La princesse était fort triste, en effet.

— Mais, reprit le roi, quand elle eut dansé avec ce petit Coarasse, elle se prit à sourire un peu.

— Bah ! fit M. de Pibrac.

— Et je ne sais quel conte il lui narra, mais elle y prit un plaisir extrême.

— Vraiment, Sire ?

— Et tenez, Pibrac, mon ami, acheva le roi, je ne serais pas étonné que cette belle dame qui a fait enlever le blessé...

Heu ! heu ! murmura Charles IX, je connais ma sœur Margot .. elle en a fait bien d'autres...

M. de Pibrac n'eut pas le temps de défendre la réputation de madame Marguerite, car on gratta á la porte, et le page Raoul, le bel amoureux de Nancy, se montra et salua profondément le roi.

— Que veux-tu, mignon ? demanda Charles IX.

— Sire, dit Raoul, c'est madame Marguerite qui m'envoie.

— Ah ! Sire, quelle idée !...

— Bon !... dit le monarque, c'est quand on parle du loup qu'on en voit poindre les oreilles. Et que me veut-elle, ma sœur Margot ?

— Son Altesse, dit Raoul, m'a chargé de m'enquérir du réveil de Votre Majesté.

— Tu le vois, j'ai les deux yeux ouverts.

— De la façon dont Votre Majesté a passé la nuit.

— J'ai bien dormi, tu le vois.

— Enfin, de l'humeur de Votre Majesté ce matin.

— Je suis triste, dit le roi, parce qu'il est arrivé malheur à ce pauvre sire de Coarasse, qui est fort expert en matière de vénerie, et qui jouait à l'*hombre* comme pas un. J'aimais beaucoup le sire de Coarasse.

Raoul s'inclina.

— Porte ces nouvelles à Margot, acheva le roi.

— Ah ! dit Raoul, Son Altesse m'a chargé encore de solliciter pour elle une audience de Sa Majesté.

— Et bien ! dis-lui que je vais la recevoir. — Gauthier !

Le page qui répondait à ce nom accourut.

— Habille-moi, dit Charles IX qui sauta hors du lit.

Quant à vous, Pibrac, allez me détourner un cerf à Saint-Germain.

— Je pars, Sire.

Et, tandis que le roi s'habillait, M. de Pibrac sortit à son tour.

Mais, au lieu de monter à cheval sur-le-champ et de partir pour Saint-Germain, le capitaine des gardes s'en alla chez madame Marguerite.

Celle-ci était pâle et fort triste et attendait avec anxiété le retour du page Raoul.

M. de Pibrac entra sur les talons de ce dernier, et lorsque Raoul eut rendu compte de son message, il ajouta, lui, Pibrac :

— Vous pouvez aller chez le roi, Madame, et vous obtiendrez de lui tout ce que vous voudrez.

— Ah ! mon ami, murmura la princesse, qui était en proie à la plus vive émotion, j'ai si grand'peur que cet abominable René ne vienne à découvrir la retraite où nous l'avons caché.

— Il faut tout dire au roi, Madame.

— J'y vais, répondit Marguerite qui s'arma d'une résolution soudaine.

. . . . . .

Pendant ce temps, Charles IX achevait de s'habiller.

Il avait revêtu un justaucorps de chasse vert, un haut-de-chausse gris perle, et il peignait sa barbe avec autant de soin que si, au lieu de s'en aller chasser, il eût dû se rendre à un rendez-vous galant.

Tout en s'habillant, le roi monologuait ainsi :

— Cette pauvre Margot, comme elle est bien la nièce de sa grand'tante la reine de Navarre!... La chose est claire, elle aime ce petit Coarasse, et...

Ah ! pardieu! je suis en veine d'imagination, ce matin... j'ai déjà trouvé le motif du duel, le nom de la femme .. Hé ! morbleu ! le vainqueur pourrait bien être mon cousin de Guise... Je vais le savoir !

Un froufrou de robe qui se fit entendre dans l'antichambre interrompit Charles IX.

Marguerite entra.

— Bonjour, Margot, dit le monarque en lui baisant galamment la main.

— Bonjour, Sire.

Le roi lui avança un siége et fit signe au page Gauthier de sortir.

— Comme te voilà pâle et émue, ma pauvre Margot ! dit le roi.

— Je le suis en effet, Sire.

— Et tu t'en viens trouver ton frère Charlot parce que tu sais bien qu'il t'aime et que tes caprices sont des ordres pour lui, bien qu'il soit le roi.

Charles IX avait pris la main de sa sœur et la pressait doucement.

— Ah ! Sire, vous êtes bon...

— Pour toi, oui, dit le roi, pour toi qui es le seul

être de ma famille qui ne m'ait point trahi à ses heures.

La voix du roi était caressante, et il continuait à serrer la belle main de Marguerite dans les siennes.

— Sire, dit Marguerite, je viens à vous parce que vous êtes mon frère et que vous m'aimez ; je viens à vous parce que vous êtes le roi et que vous pouvez tout ; je viens à vous aussi parce que j'ai le cœur brisé et que j'ai à vous faire l'aveu d'une faute.

Le roi s'était promis d'être diplomate et de s'amuser du trouble et de l'embarras de sa sœur ; mais en présence de cette douleur vraie et profonde qui était en elle, il renonça à son rôle et prit la jeune princesse dans ses bras.

— Je devine l'aveu que tu vas me faire, mon enfant, lui dit-il.

— Ah ! Sire...

— Tu aimes... et celui que tu aimes est en péril.

— C'est vrai, Sire, répondit Marguerite qui avoua noblement et simplement son amour.

— Et tu viens me demander de le venger ?

— De le protéger d'abord, Sire.

— Hein ? fit le roi. Le sire de Coarasse...

Marguerite rougit à ce nom, mais elle répondit franchement :

— C'est lui, Sire, et je l'aime ! Eh bien, le sire de Coarasse, dont les jours ne sont plus en danger, est cependant sous le coup d'une menace de mort.

— De la part de qui ?... est-ce de ?...

Et le roi eut un sourire.

— Non, Sire, le duc est parti. Je le vois, vous avez tout deviné.

— Il est... parti?

— Hier matin. Il ne me reverra plus. Ce n'est pas là qu'est le danger.

— Oh! oh! fit le roi, et qui donc, alors, se permet d'en vouloir au sire de Coarasse?

— René d'abord, Sire.

— René! s'écria le roi avec colère, René?

— Oui, Sire.

— Ah çà, mais, ceci est par trop plaisant, en vérité, ma pauvre Margot, que tous ceux qui m'entourent, tous ceux que j'aime, éprouvent une pareille terreur vis-à-vis de ce misérable...

— Et après René, acheva Marguerite, la reine Catherine, notre mère.

Le roi fronça le sourcil.

— Oh! oh! dit-il, voilà une complication à laquelle je ne m'attendais pas.

Charles IX demeura silencieux un moment.

— Ah çà, dit-il enfin, qu'est-ce que le sire de Coarasse peut avoir fait à René?

— Il a dit la bonne aventure à la reine Catherine.

— Bon! et qu'a-t-il fait à la reine Catherine?

— Il a dit du mal de René.

— Je ne comprends pas bien, ma pauvre Margot, fit le roi avec bonhomie.

— Sire, dit la princesse, je vais tout vous avouer, tout vous dire.

— Parle, mon enfant.

Marguerite raconta alors au roi tout ce qui était

advenu depuis quelques jours et comment, pour intimider René, le sire de Coarasse avait eu l'idée, grâces aux confidences de Noë et à l'enlèvement de Paola, de jouer le rôle de sorcier.

Puis elle lui parla encore du rôle infâme que le président Renaudin, de concert avec la reine, avait joué dans l'histoire de René.

Marguerite ne se trompait pas en agissant ainsi. Elle savait d'avance que le roi serait furieux d'avoir été joué, et qu'il prendrait parti pour le sire de Coarasse, tout exprès pour se venger des artifices de madame Catherine.

— Ah! ah! s'écria Charles IX, puisqu'il en est ainsi, je vais y mettre bon ordre. Tu vas voir, Margot.

— Que va faire Votre Majesté?

— Je vais faire arrêter le président Renaudin.

— Et... après?

— Je le ferai pendre.

— Votre Majesté ferait mieux d'envoyer René à la potence.

— J'y songe, reprit froidement le roi.

— Mais, reprit Marguerite, je ne demande point tout cela à Votre Majesté.

— Que veux-tu donc?

— Je veux qu'elle protége mon pauvre Henri, voilà tout.

— Sois tranquille. Où est-il?

— Je l'ai fait transporter rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la maison d'un bourgeois qui m'est dévoué. Mais je crains à chaque instant que la reine ne découvre sa retraite et que René...

— Tiens! Margot, fit le roi, il me vient une assez bonne idée.

— Je vous écoute, Sire.

— Si on transportait ton sire de Coarasse au Louvre?

— Y songez-vous, Sire?

— Tu vas voir... écoute bien...

— J'écoute, Sire.

— Miron, mon médecin, m'est dévoué.

— Oh! je le sais.

— De plus, c'est un savant homme.

— On le dit, du moins.

— Et il te soignera ton Coarasse comme le roi de France.

— Mais... notre mère... Sire?

Charles IX eut un sourire plein de malice.

— Nous allons nous moquer d'elle, ma petite Margot.

— Comment cela?

— Je chasse aujourd'hui à Saint-Germain.

— Ah!

— Et je vais faire prier la reine-mère de m'accompagner.

— Très-bien!

— Je serai gracieux au possible avec elle.

— A merveille!

— Et tu mettras, pendant ce temps, ce pauvre Coarasse dans ta litière. Peut-il supporter la litière?

— Je l'espère, Sire.

— Tu entreras au Louvre par la petite porte, tandis que je serai à Saint-Germain avec toute la cour.

— Très-bien ! Mais, où ferai-je transporter mon Henri ?

— Dans ma chambre, dit le roi.

Madame Marguerite resta stupéfaite.

— Tiens, dit le roi, on lui dressera un lit là, dans ce cabinet, et si René ou madame Catherine le viennent chercher ici, c'est que je ne serai plus roi de France !

— Ah ! Sire, s'écria la princesse avec un élan de reconnaissance, vous êtes noble et bon !

— Je t'aime, ma bonne Margot, répondit le roi, et j'aime ceux que tu aimes.

Et le roi embrassa Marguerite, dont les beaux yeux s'emplirent de larmes.

Le sire de Coarasse était sauvé, du moins Marguerite l'espéra.

XXXI

Tandis que madame Marguerite s'en allait chez le roi et le suppliait de protéger son cher Henri de Coarasse, nous eussions retrouvé celui-ci dans une petite maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, et voici comment il y avait été transporté.

La jeune princesse, en entrant dans le cabaret de Malican, s'était d'abord précipitée sur Henri, l'avait enlacé de ses bras et couvert de baisers. Elle pleurait à chaudes larmes.

Mais Malican lui avait dit en toute hâte :

— Rassurez-vous, madame, la blessure n'est pas mortelle...

Les paroles de Malican avaient arraché un cri de joie à Marguerite.

— Elle est large, elle est profonde, avait continué Malican ; mais j'ai quelque part, là-haut, une liqueur

extraite des plantes de nos montagnes qui la fermera en moins de huit jours.

Malican songeait à transporter le prince au premier étage du cabaret et à le coucher dans son propre lit.

Mais Nancy, qui avait mis en lambeaux le mouchoir de la princesse et le sien pour faire de la charpie, Nancy se pencha à l'oreille de Marguerite et lui dit :

— Il ne peut rester ici.

— Pourquoi ?

— René... murmura la camérière avec effroi.

— C'est juste, dit la princesse.

Et tout à coup Marguerite se frappa le front et songea à un bourgeois de la rue des Prêtres-Saint-Germain, qui était son obligé et sur lequel elle pouvait compter.

Ce bourgeois se nommait Onésime Jodelle ; il était même, disait-il, quelque peu parent du poëte de ce nom.

Onésime Jodelle n'avait point, cependant, comme le poëte de la Pléiade, entretenu des relations avec le Parnasse et les doctes sœurs. Loin de là, il s'était borné à cultiver la profession d'épicier-droguiste, cet honneur éternel de la bourgeoisie parisienne.

Pourtant, sans madame Marguerite, ce paisible commerce l'eût conduit tout droit à la potence, et voici comme :

Maître Onésime Jodelle payait ses plantes exactement, faisait partie du conseil des prud'hommes de Paris, était un parfait honnête homme et jouissait

de la considération générale dans son quartier. Ses pruneaux étaient excellents, son miel fort pur, le beurre qu'il salait n'avait pas son pareil.

Malheureusement il n'est pas de félicité sans trève et l'honnête épicier, qui avait vécu jusque-là fort heureux dans son veuvage, car, à cinquante ans, il était veuf et père d'une belle fille de quinze à seize ans, qui se nommait Brigitte ; l'honnête épicier, disons-nous, eut l'idée saugrenue de se remarier et d'épouser une sorte de mégère, veuve elle-même d'un marchand drapier.

La nouvelle madame Jodelle était une femme acariâtre, quinteuse, et dotée d'une jalousie non moins ridicule que violente, si on songeait qu'elle avait atteint la cinquantaine. Maître Onésime Jodelle s'était marié gras, la lèvre souriante et le teint fleuri. Au bout de six mois de ménage il était pâle, hâve, jaune, amaigri... Au bout d'une année il n'était plus que le fantôme de lui-même. L'humeur de la nouvelle madame Jodelle l'avait ainsi transfiguré.

Un soir d'été que le pauvre homme était mélancoliquement assis sur le seuil de sa porte, une jeune fille vint à passer qui lui fit la révérence, attendu qu'elle était sa pratique.

— Bonjour, ma belle enfant, répondit le pauvre épicier qui se prit à soupirer.

Madame Jodelle, qui, en ce moment, pilait des drogues dans un mortier, vit la jeune fille, entendit le compliment et le soupir, s'élança comme une furie et saisit son mari par les quelques cheveux grisonnants qu'il avait encore sur la nuque.

Que se passa-t-il dans l'âme inoffensive du bourgeois en ce moment critique? Il ne le sut jamais lui-même, mais l'agneau devint loup pour deux minutes, la victime se révolta et devint oppresseur, et le paisible épicier, saisissant le pilon dont sa femme se servait tout à l'heure, lui en déchargea sur la tête un coup si vigoureux qu'il se trouva veuf pour la seconde fois.

Dans la rue des Prêtres, on ne trouva point cela mauvais; bien au contraire, on prétendit que madame Jodelle n'avait que ce qu'elle méritait.

Malheureusement le grand prévôt ne fut point de cet avis, et les archers se saisirent du pauvre épicier, qui fut condamné à être pendu.

Or, comme un soir, vers quatre heures, madame Marguerite passait à cheval suivie d'un écuyer et de deux pages sur la place de Grève, elle rencontra maître Caboche, le bourreau, monté sur une charrette à côté du malheureux Onésime Jodelle qu'il menait pendre. Derrière la charrette marchait une jeune fille fort belle qui pleurait à chaudes larmes.

C'était la pauvre Brigitte, la fille de l'infortuné droguiste.

Madame Marguerite fut touchée et des larmes de l'enfant et de la physionomie honnête et consternée de l'épicier. Elle fit arrêter le cortége, s'enquit du crime du patient, pria le prévôt de suspendre l'exécution, s'en alla au Louvre au grand galop, se jeta aux genoux du roi et obtint grâce pleine et entière.

Or, ce fut donc à Onésime Jodelle, épicier et bourgeois de Paris, que madame Marguerite songea sur-le-champ.

— Jodelle est un honnête homme, dit-elle à Nancy; il a une maison assez grande pour qu'il lui soit facile de cacher Henri pendant quelques jours, et il est peu probable que René ou madame Catherine l'y viennent chercher.

La princesse fit part de cette idée à Noë, qui l'approuva.

— Cependant, fit-il en souriant, nous n'avons point à craindre René.

—Vous croyez? demanda Nancy d'un air de doute.

— Dam! je le tiens...

— Comment?

— J'ai sa fille en mon pouvoir.

Nancy secoua la tête :

— Vous vous trompez, dit-elle.

— Hein? s'écria Noë, qui tressaillit tout à coup.

— Paola n'est plus à Chaillot.

— Allons donc!

— Elle a été jalouse... Godolphin l'a guidée...

Noë pâlit.

Nancy, qui ne jugeait point nécessaire de mettre Malican dans certaines confidences, se pencha à l'oreille du compagnon de Henri.

— Il y a deux heures, lui dit-elle bien bas, Paola vous a vu, à travers la porte, tenir dans vos mains les mains de cette jolie fille que voilà.

— Mon Dieu! murmura Noë, qui commençait à comprendre.

Il se souvint de ce cri perçant qu'il avait entendu et qui lui avait fait entr'ouvrir la porte du cabaret et plonger un regard inquiet et curieux dans la nuit.

— Paola a retrouvé son père, poursuivit Nancy, elle lui a tout avoué, tout appris, et c'est pour cela que notre pauvre sire de Coarasse est là, couché dans une mare de sang.

Et comme la situation paraissait se compliquer étrangement pour Noë, Nancy ajouta :

— Savez-vous quel est l'homme qui s'est battu avec Henri ?

— Non.

— C'est le duc de Guise.

— Oh! fit Noë.

— René lui a tout dit, et il a tout dit à la reine-mère. A cette heure, le sire de Coarasse n'est plus qu'un imposteur. Comprenez-vous ?

— Diable! murmura Noë, nous voici en de beaux draps.

— Malican, disait pendant ce temps madame Marguerite, peut-on transporter le blessé sans danger?

— Oui, madame.

Henri regardait tour à tour Marguerite et les personnes qui l'entouraient. Mais il ne pouvait parler.

— Eh bien! reprit la princesse, allez-vous-en rue des Prêtres, à l'enseigne du *Pilon d'or*, chez l'épicier Jodelle.

— C'est ma pratique, dit Malican. Depuis que Votre Altesse l'a empêché d'être pendu, le bonhomme se livre à la boisson.

— Il doit être à jeun à cette heure, fit Marguerite en souriant. Allez donc, et s'il est couché, faites-le lever.

Malican parti, Noë ferma la porte et se plaça derrière, l'épée à la main.

— Si René vient, dit-il, nous verrons...

Mais René ne vint pas, et sans doute il avait bien autre chose à faire.

Le blessé continuait à regarder autour de lui et semblait chercher quelqu'un.

Dix minutes s'écoulèrent, puis on entendit des pas au dehors, et on vit bientôt arriver Malican suivi du bonhomme Jodelle.

L'épicier, qui ne maigrissait plus depuis la mort de sa femme, avait repris sa corpulence et sa vigueur herculéenne.

Aidé de Malican, il transporta le blessé sur le lit de camp qu'on lui avait dressé à la hâte.

La nuit était noire, la place Saint-Germain-l'Auxerrois et la rue des Prêtres désertes. Minuit sonnait au beffroi de la vieille église.

Le bonhomme Jodelle et Malican portaient le brancard.

Noë marchait à côté l'épée à la main.

Marguerite, Nancy et Myette suivaient.

. . . . . .

Or, deux jours après, nous eussions retrouvé Henri couché, mais déjà convalescent, chez le bonhomme Jodelle.

La blessure commençait à se fermer, grâce au baume mystérieux de Malican.

Malican avait été berger dans les Pyrénées. C'en était assez pour qu'il possédât le secret de guérir, à l'aide du suc de certaines plantes exprimées ensemble.

L'épicier avait placé Henri dans la pièce la plus reculée de sa maison, et le secret était parfaitement gardé par les garçons de magasin et les domestiques.

Chaque jour, et même matin et soir, l'épicier s'en allait au cabaret de Malican, sous le prétexte de boire une bouteille, et il y causait longuement avec le Béarnais, lui racontant minutieusement comment le blessé avait passé la nuit, combien de temps il avait dormi, s'il avait peu ou beaucoup souffert, si la fièvre s'était calmée.

Malican, improvisé chirurgien, donnait ses prescriptions, et Jodelle s'en retournait les exécuter.

Quelquefois, à de certaines heures, Nancy se glissait hors du Louvre et parvenait, par de nombreux détours, jusqu'à la rue des Prêtres, puis elle montait par un escalier noir garni d'une corde graisseuse en guise de rampe, jusqu'au premier étage de la maison de l'épicier, et elle y trouvait Henri couché, mais déjà calme, souriant et presque en convalescence, qui la chargeait de répéter à madame Marguerite combien il l'aimait et lui était reconnaissant de son dévouement et de son amour.

Le lendemain du jour où il avait été porté chez l'épicier, Henri avait vu arriver Marguerite elle-même. La jeune princesse, au risque d'être remarquée, suivie, compromise, s'était glissée hors du Louvre, avait passé devant les Suisses, couru les rues comme

une bourgeoise et même pis, et s'en était venue chez le bonhomme Jodelle.

Elle avait passé plusieurs heures au chevet du lit de Henri, et n'était retournée au Louvre que bien avant dans la nuit. Mais comme elle quittait la maison de l'épicier, il lui avait semblé qu'un homme s'attachait à ses pas et la suivait, et alors la peur s'était emparée d'elle, et elle s'était dit que cet homme n'était autre que René, et c'était pour cela qu'elle avait eu le courage, le lendemain matin, après s'être concertée avec M. de Pibrac, d'aller trouver le roi et de lui tout avouer.

Pendant ce temps, Henri causait avec Noë assis à son chevet.

— Mon pauvre Noë, disait-il, je suis persuadé que mon cousin de Guise doit être fort désolé.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis point encore mort, parbleu !

— Peuh ! fit Noë.

— Comment ! peuh ?

— Dam ! du moment où il s'est aperçu que madame Marguerite ne l'aimait plus il a dû renoncer à son idée première d'en faire une duchesse de Lorraine.

Henri eut un sourire mystérieux.

— Bah ! dit-il, le duc de Guise et moi nous avons plus d'une rivalité, mon cher Noë.

— Comment cela ?

— Je te l'expliquerai plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Le temps n'est point venu encore, répondit froidement le prince de Navarre.

Et changeant brusquement de conversation :

— Mais, dit-il, qu'est donc devenue Sarah?

— La belle argentière?

— Oui.

— Je ne sais, dit Noë, elle était là quand le duc est venu nous annoncer l'issue fatale du combat.

— Eh bien?

— Myette et moi nous nous sommes élancés et nous avons cru qu'elle nous suivait.

— Et...

— Et quand nous sommes rentrés vous portant, mon cher Henri, elle n'était plus là.

— Mais... où était-elle?

— Disparue! fit Noë.

Henri demeura silencieux pendant quelques minutes. Puis, tout à coup, regardant Noë :

— C'est René qui a tout dit au duc?

— Oui. Du moins Nancy le prétend.

— Paola a quitté Chaillot?

— Avant-hier au soir, avec Godolphin, et René sait tout.

— Bon! Or, si René a tout dit au duc, il est probable que, tandis que je ferraillais avec ce cher cousin, le mauvais parfumeur se promenait dans les alentours...

— C'est probable, en effet.

— Et que se trouvant près du cabaret de Malican, tandis que je me battais...

— Hé! hé! fit Noë.

— Il aura profité du premier moment d'alarme, poursuivit Henri, et il aura enlevé Sarah.

— Mais elle eût crié.

— Qui sait ? tu ne l'as pas entendue, ou bien elle s'est évanouie.

— Malédiction ! murmura Noë, si je savais cela, j'irais lui planter ma dague en plein cœur.

— Tu aurais tort.

— Pourquoi ?

— Parce que René est un misérable avec lequel il ne faut pas jouer un jeu d'enfant, dit le prince.

— Oh ! fit Noë dont l'œil étincela de colère, une heure viendra où je le tiendrai, et j'espère bien le hacher aussi menu que de la chair à pâté.

— Tout vient à point à qui sait attendre, dit sentencieusement le prince. Mais, en attendant, il faut retrouver Sarah.

Le prince avait à peine prononcé ces derniers mots qu'un bruit de pas se fit au dehors, une porte s'ouvrit, et, comme si quelque génie protecteur eût voulu exaucer ses vœux, Sarah, la belle argentière, se montra sur le seuil, émue, mais souriante et le bonheur dans les yeux. D'où revenait-elle ?

XXXII

Nous avons perdu de vue René le Florentin au moment où le duc de Guise lui apprenait en quelques mots l'issue de sa rencontre avec Henri et se prenait à courir vers le Louvre.

René, quelques minutes avant d'aborder le prince lorrain pour lui apprendre qu'il avait un rival nommé le sire de Coarasse, René avait renvoyé sa fille et Godolphin, qu'il avait retrouvés au rendez-vous assigné.

— Va, mon enfant, dit-il à Paola, va m'attendre au pont Saint-Michel, et dors tranquille, tu seras vengée.

En désignant le sire de Coarasse à la colère du duc de Guise, René oubliait qu'il songeait bien plus à sa propre vengeance qu'à celle de sa fille.

En effet, ce n'était pas au sire de Coarasse que Paola en voulait, mais bien à Noë, qui l'avait trahie.

Or, René commençait par le sire de Coarasse et non par Noë, ce qui était une preuve que le Florentin mettait volontiers en pratique le proverbe : « *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* »

Quoi qu'il en soit, René, en apprenant que le sire de Coarasse avait reçu un fort beau coup d'épée, éprouva une grande joie et ne songea plus à sa propre fille ; mais il s'en alla rôder autour du cabaret dont la porte venait de s'ouvrir, et tandis que Noë et Myette couraient relever Henri, le Florentin aperçut la belle argentière qui s'appuyait défaillante contre le mur intérieur du cabaret.

René eut alors une inspiration soudaine, une inspiration diabolique.

— Ah! murmura-t-il, cette fois tu ne m'échapperas pas... je t'ai bien reconnue malgré tes habits d'homme.

Le Florentin bondit comme une panthère et s'élança vers Sarah déjà brisée par l'émotion.

A la vue de son ennemi, de cet homme qui la poursuivait avec acharnement, la belle argentière jeta un cri terrible et s'évanouit...

Cet évanouissement servit les projets coupables de René.

Il enleva la jeune femme dans ses bras, la chargea sur son épaule et prit la fuite.

Quand l'argentière revint à elle, elle se sentit emportée avec vitesse ... l'obscurité la plus profonde l'environnait, un vent frais fouettait son visage.

Elle était renversée sur l'épaule de René qui courait toujours.

Sarah voulut crier, appeler au secours ; l'effroi qu'elle éprouvait étouffa sa voix ; ella essaya de se dégager, mais les mains de René l'étreignaient comme dans un étau.

Le Florentin n'avait pas songé un seul instant à porter Sarah dans sa boutique du pont Saint-Michel. Paola s'y trouvait. Mais René avait plus d'un logis à sa disposition, outre celui qu'il possédait au Louvre.

Il traversa le Pont-au-Change, longea la rive gauche de la rivière en amont, entra dans une ruelle étroite et déserte auprès de Notre-Dame, et s'arrêta devant une vieille maison vermoulue à un seul étage et qui n'avait qu'une porte bâtarde.

Alors il déposa l'argentière à terre, et, tout en la tenant fortement par le bras, il frappa à la porte de cette maison.

Sarah voulut se dégager.

— Bah ! lui dit René, vous faites des efforts inutiles, ma chère.

Elle cria, espérant que le guet viendrait à son secours.

René se prit à rire.

Cependant un bourgeois attardé vint à passer.

— Au secours ! à moi ! exclama la jeune femme.

Le bourgeois s'approcha et leva un gourdin qu'il tenait à la main ; mais, par malheur, cela se passait sous une lanterne : le bourgeois reconnut René qu'il avait rencontré maintes fois à pied ou à cheval, la peur le prit et il se hâta de fuir.

En même temps, la porte sur laquelle René avait frappé plusieurs fois s'ouvrit enfin.

Sarah, éperdue et à demi-morte de terreur, vit apparaître un homme à figure rébarbative qui tenait à la main une petite lampe triangulaire.

Cet homme était vêtu à peu près comme les saltimbanques, joueurs de mystères ou musiciens ambulants qui exerçaient leur métier sur les ponts, c'est-à-dire qu'il portait une jaquette mi-partie rouge et bleue, des chausses jaune-clair et une barrette à plume de coq. Sa physionomie était un mélange de ruse et de férocité; il avait l'œil faux, la lèvre épaisse, le nez épaté, le front fuyant.

Ce personnage se nommait Gribouille. Il était danseur de corde le jour, filou la nuit, parfois estafier de maître René, et il tuait pour dix écus.

La maison dont il venait d'ouvrir la porte lui était louée par le Florentin pour la somme mensuelle de seize deniers parisis, et il y habitait avec une vieille bohémienne qui passait pour être sa mère.

Gribouille se montra quelque peu étonné à la vue de René et surtout de ce beau jeune homme qui criait et se débattait : mais il eut bien vite, à la voix et en dépit de ses vêtements masculins, reconnu une femme, et son étonnement cessa.

— Gribouille, lui dit le Florentin, je t'amène ce beau damoiseau... Éclaire-nous !

René poussa la belle argentière dans l'allée humide et noire de la maison, et Gribouille les précéda avec sa lampe.

— Je te l'amène et tu vas m'en répondre sur ta tête, poursuivit le Florentin.

— Faut-il *la* tuer ? demanda le danseur de corde.

— Imbécile !

— Ah ! bon ! je comprends...

Et Gribouille eut un sourire équivoque. Puis il ouvrit une porte, et la belle argentière, toujours poussée par René, pénétra dans une petite salle basse, dont les fenêtres étaient garnies d'épais barreaux.

Il y avait un lit de sangle dans un coin, auprès de ce lit deux escabeaux et une table.

— Madame, dit René, je vous demande mille pardons d'être obligé de vous faire passer la nuit dans ce taudis, mais croyez bien que demain vous aurez un logis beaucoup plus convenable et digne en tous points de la favorite d'un homme que la reine honore de sa bonté.

René prononça ces mots d'un ton goguenard, et la jeune femme y répondit par un geste de dédain suprême.

Gribouille, sur un signe du Florentin, posa sa lampe sur la table.

— Voulez-vous me permettre de vous servir de femme de chambre ? demanda René.

Ces derniers mots excitèrent l'indignation de Sarah à un tel degré, qu'elle retrouva quelque énergie :

— Ah ! misérable ! je suis en tes mains et tu peux me tuer, mais ma vie seule est en ton pouvoir, et tu ne saurais m'outrager.

René eut un rire silencieux.

Tout à coup le regard de l'argentière tomba sur la table placée auprès du lit de sangle et y surprit un couteau, un couteau long, pointu, à manche de corne, et tel qu'en portaient les paysans de la frontière espagnole. Gribouille l'avait volé la veille à un soldat catalan qui servait dans les lansquenets.

S'emparer de ce couteau et en tourner la pointe contre son cœur fut pour Sarah l'affaire d'une seconde.

René jeta un cri et voulut s'élancer sur elle.

Mais Sarah le regarda fièrement et lui dit :

— Si tu fais un pas, je me tue !

L'œil de Sarah étincelait d'une telle résolution que le Florentin comprit sur-le-champ qu'elle était femme à exécuter sa menace, s'il voulait se porter sur elle à la moindre violence.

— Soit ! ma belle enfant, dit-il en ricanant. Je vais me retirer et vous laisser dormir. Demain, il faut l'espérer, vous serez plus calme et vous comprendrez qu'il y aura pour vous honneur et profit.

— Sors, misérable ! s'écria l'argentière.

René se sentit légèrement intimidé.

Il fit un signe au danseur de corde :

— Viens ! dit-il.

— Bonsoir, madame... bonne nuit ! murmura Gribouille en saluant. Si Votre Seigneurie a besoin de quelque chose, elle n'aura qu'à frapper contre le mur, je suis là.

— Adieu ! chère madame, ricana le Florentin... et calmez-vous... Je vous aime et vous veux faire un sort splendide... Pour peu que vous l'exigiez, je

vous épouserai, maintenant que la mort de ce pauvre Samuel Loriot, assassiné par ce brigand de Gascarille, vous laisse maîtresse de votre main.

Et René sortit triomphant.

Sarah entendit qu'on fermait et verrouillait la porte au dehors, et elle comprit qu'il ne lui restait d'autre moyen que le trépas pour échapper au sort que René lui réservait.

Elle se mit à genoux, adressa à Dieu une courte et fervente prière, et, nouvelle Lucrèce, elle reprit le couteau pour s'en frapper.

Mais son bras levé ne retomba point, car un souvenir avait traversé son cerveau, rapide comme l'éclair ; car un nom venait de jaillir de ses lèvres :

HENRI!

Henri mort ou mourant à cette heure, Henri qu'elle aimait, Henri qui l'avait sauvée une première fois, Henri qu'elle voulait sauver à son tour, si déjà la mort n'avait étendu sur lui son aile noire.

Et Sarah jeta le couteau loin d'elle, et elle voulut vivre, et toute son intelligence, toutes ses inspirations se concentrèrent en une pensée unique : « revoir Henri. »

Alors, comme cet hôte des forêts profondes qui tombe dans la fosse creusée par le chasseur et qui fait en tous sens le tour de sa prison et cherche vainement une issue, Sarah examina cette chambre où elle était renfermée ; elle ouvrit les fenêtres et vit les barres de fer qui en garnissaient l'entablement ; elle secoua la porte de chêne massif et ne parvint pas à l'ébranler ; elle sonda les murs avec son poing et

s'aperçut bien vite qu'ils étaient aussi épais que ceux d'une véritable prison.

Enfin, pour comble de malheur, les deux fenêtres de la salle basse ne donnaient pas même sur la ruelle, mais sur une petite cour intérieure.

Sarah ne se rebuta point cependant, elle se prit à réfléchir, cherchant le moyen d'échapper à René par la ruse.

Tout à coup, elle trouva une idée, et son œil brilla, ses traits se rassérénèrent.

— Ah ! dit-elle, s'il pouvait revenir bien vite !

Elle passa le reste de la nuit en prières ; le jour vint, Sarah espéra que René ne tarderait pas à revenir.

Sarah se trompait : la matinée se passa sans que René parût. Gribouille seul se montra vers dix heures environ.

Le danseur de corde, à qui René avait laissé des ordres, apportait sur un plateau quelques aliments et du vin à la prisonnière.

Il salua Sarah avec toute l'humilité d'un serviteur.

L'argentière l'enveloppa d'un regard ardent, scrutateur.

— Où est René ? lui demanda-t-elle.

— Je ne l'ai pas revu.

— Viendra-t-il ?

— Je ne sais ; il ne m'a rien dit.

— Comment te nommes-tu, valet ?

— Gribouille, pour vous servir, répondit le danseur de corde, qui ne s'offensa point de l'épithète de valet.

— Es-tu riche ?

— J'ai de la peine à gagner ma vie et quand, bon an mal an, et grâce aux diverses cordes de mon arc, j'ai noué les deux bouts, je m'estime heureux.

— Veux-tu que je fasse ta fortune?

Gribouille tressaillit et regarda la belle argentière.

— Veux-tu mille écus d'or ?

— Tonnerre et sang ! s'écria le danseur de corde, reculant ébahi.

— Mille écus d'or, répéta l'argentière.

Gribouille ébahi murmura :

— Combien d'hommes faut-il donc que je tue pour gagner une telle somme ?

— Aucun.

— Hein ? fit le danseur de corde.

— Il faut simplement me laisser sortir d'ici, acheva l'argentière.

Sarah avait la naïveté de croire que l'homme qui proposait d'assassiner pour gagner mille écus d'or s'empresserait de lui ouvrir toutes les portes.

Sarah se trompait.

Gribouille murmura :

— C'est beau, mille écus d'or !

— Tu les auras dans une heure.

— Mais, acheva le sauteur de corde après avoir hésité un moment, si je vous laisse sortir, René me tuera...

— Tu peux fuir !

— On n'échappe pas à René, c'est inutile !... Ne me parlez plus de cela.

Et Gribouille fit un pas pour sortir. Puis il revint, et dit :

— D'ailleurs, ma petite dame, il ne faut pas vous désoler, vous ne resterez pas longtemps ici.

— Tu crois ?

— René vous fait disposer aujourd'hui une jolie petite maison du côté de la Grange-Batelière... Ce sera un palais, m'a-t-il dit...

Sarah haussa les épaules.

— Si tu veux me laisser fuir, dit-elle, je triple la somme.

Gribouille hocha la tête :

— Vous la décupleriez inutilement, fit-il. René me ferait bouillir dans l'huile ou griller sur des charbons ardents.

. . . . . .

Sarah, pleine d'angoisse, attendit René durant tout le jour. René ne vint pas. Vers le soir, elle fut en proie à une soif ardente et un moment elle songea à tremper ses lèvres dans le vin que Gribouille lui avait apporté ; mais elle craignit que ce vin ne renfermât un narcotique, et elle endura la soif et la faim durant toute la nuit suivante.

Comme le jour apparaissait, elle entendit grincer les verrous de la porte, la clef tourner dans la serrure, et elle vit le Florentin entrer.

René avait aux lèvres un sourire vainqueur.

— Eh bien ! ma belle enfant, dit-il, sommes plus raisonnable aujourd'hui ?

Sarah s'était hâtée de reprendre ce couteau qui était sa sauvegarde vis-à-vis de René.

— Arrière ! lui dit-elle, n'avance pas, misérable, mais écoute-moi...

— Ah ! ah !

— Nous allons peut-être nous entendre, poursuivit Sarah avec calme... à la condition toutefois que vous n'avancerez pas d'une semelle.

René, âme corrompue, soupçonnait la corruption partout. Il s'imagina qu'après avoir mûrement réfléchi, l'argentière se décidait à accepter son amour, mais qu'elle y mettait des conditions.

— Elle veut se faire épouser, pensa-t-il.

Il s'assit et prit l'attitude d'un homme disposé à écouter patiemment.

— Voyons, madame, dit-il, parlez.

Sarah étreignait toujours le manche du couteau catalan.

— Monsieur René, dit-elle avec un calme qui prouva au Florentin qu'elle était prête à faire ce qu'elle annonçait, je préfère mille fois la mort à la honte de votre amour.

— Hé ! hé ! ricana René, vous êtes peu polie, madame.

— Pourtant je ne veux pas mourir.

— Alors, aimez-moi...

— Monsieur, reprit Sarah, que le ton insolent du Florentin ne déconcertait point, je ne veux pas mourir parce que je puis payer cher ma rançon.

René eut un tressaillement.

— Nous sommes seuls ici, poursuivit Sarah, et je suppose que nul ne nous écoute. Nous pouvons

donc parler à cœur ouvert. C'est vous qui avez assassiné Samuel Loriot, mon mari.

— Madame ! fit René en pâlissant.

— C'est vous ! articula froidement Sarah, et vous aviez la double intention de m'enlever et de piller notre maison.

— Prenez garde ! fit René ivre de rage.

— Eh bien ! acheva l'argentière, vous n'avez trouvé ni la femme ni les trésors. Ces trésors, moi seule je peux vous les indiquer, vous les donner. Je vous les offre en échange de ma liberté.

— Je vous épouserai et aurai femme et trésors, dit insolemment le favori de Catherine.

— Vous vous trompez, répliqua l'argentière, et si vous ne choisissez à l'instant, je m'enfonce ce couteau dans le cœur et j'emporte dans la tombe le secret de mon mari, Samuel Loriot : vous n'aurez ni femme ni trésors.

René comprit que Sarah tiendrait sa parole et qu'il lui faudrait renoncer à tout, c'est-à-dire à ses trésors.

Il étouffa un cri de rage que lui arracha la suprême beauté de la jeune femme, enveloppa Sarah d'un regard profond de convoitise et de regrets, et murmura tout bas et d'une voix à peine intelligible :

— Soit ! j'accepte...

Sarah allait se dépouiller afin de revoir son cher Henri et d'échapper à l'odieux amour de René le Florentin.

XXXIII

La cupidité avait, chez René, parlé plus haut que l'amour.

Du moment où le sacrifice eût été résolu dans son esprit, l'amoureux s'évanouit, et Sarah n'eut plus devant elle que ce hideux vampire, cet homme altéré de rapine et dont les mains, toujours rougies de sang, comptaient sans cesse un or mal acquis.

S'il avait tressailli tout à l'heure en voyant Sarah appuyer sur son cœur la pointe du couteau catalan, il se prit à frissonner de plus belle quand il songea qu'elle pouvait, en se donnant la mort, lui ravir les trésors de Samuel Loriot.

La terreur se manifesta d'une façon si visible, même sur son visage, que Sarah comprit sur-le-champ que les rôles étaient changés.

Ce n'était plus René qui dominait la situation, c'était elle!

Elle regarda tranquillement le Florentin et lui dit :

— Je suis une honnête femme, je n'ai jamais menti ni à Dieu ni aux hommes, et je suis esclave de ma promesse, moi. Mais toi, René le Florentin, René l'empoisonneur, René l'assassin, tu te joues des serments les plus sacrés, et je ne saurais croire à ta parole...

— Cependant... fit René inquiet.

— Si je te jure que tu seras mis en possession des trésors de mon époux défunt le jour même que j'aurai posé le pied sur la terre de Navarre, où, Dieu merci! je serai à l'abri de tes piéges, si je te jure cela, je tiendrai mon serment.

René pâlit ; l'argentière l'avait deviné.

— Tu vas donc me laisser sortir d'ici, reprit-elle. Tu me conduiras chez le Béarnais Malican, d'où je partirai pour la Navarre dès demain. Un homme que tu désigneras m'accompagnera durant le voyage, et, au moment où j'aurai passé la frontière de France, je lui remettrai une lettre à ton adresse.

— Et si vous me trompez ? demanda René.

— Je ne manque jamais à mon serment, dit l'argentière. C'est à prendre ou à laisser.

René hésitait encore.

— Sais-tu bien, reprit-elle, que Samuel Loriot, mon époux, avait des richesses immenses, de l'or, des bijoux, des diamants, pour une somme fabuleuse? Tout cela est si bien enfoui, si bien caché, que tu ferais raser inutilement ma maison de la rue aux Ours : tu ne parviendrais point à rien trouver.

Laisse-moi sortir d'ici, laisse-moi arriver sans encombre en Navarre, où j'irai me réfugier chez mon amie d'enfance, la duchesse de Gramont, et tout cela est à toi... je t'en renouvelle le serment.

Sarah parlait avec un accent de vérité qui finit par convaincre le soupçonneux Florentin.

— Soit ! dit-il.

Il recula d'un pas et ouvrit la porte :

— Vous êtes libre, madame, dit-il.

— Au large ! lui cria l'argentière, qui craignait que René ne s'élançât sur elle pour lui enlever son poignard.

René s'effaça pour la laisser passer.

Sarah gagna le corridor, tenant toujours la pointe du couteau tournée vers sa poitrine.

Elle ouvrit la porte bâtarde qui donnait sur la ruelle et franchit le seuil de la maison.

Quelques rares passants battaient le pavé, le soleil brillait en haut des toits, et l'argentière, se retournant, vit René qui s'était arrêté sur le seuil et la regardait s'éloigner.

Désormais Sarah était libre.

Aussi ce fut en courant qu'elle traversa la Seine au Pont-au-Change, et qu'elle arriva chez le Béarnais Malican.

Myette était précisément sur le pas de la porte lorsque Sarah entra. Elle se jeta à son cou en poussant un cri de joie :

— Ah ! dit-elle, qu'êtes-vous devenue? que vous est-il arrivé ? d'où venez-vous ?

Mais Sarah, au lieu de répondre, ne put prononcer qu'un nom :

— Henri !

— Sauvé ! répondit Myette.

— Sauvé !... répéta l'argentière avec une joie qui tenait du délire.

— Oui, sa blessure n'est pas dangereuse, il vivra.

— Oh ! je veux le voir, où est-il ?

Et Sarah, croyant que Henri était couché dans le cabaret, voulut s'élancer vers l'escalier.

— Il n'est pas ici, dit Myette.

— Où donc est-il ?

— Dans une maison de la rue des Prêtres.

— Oh ! viens !... emmène-moi... disait la belle argentière.

Myette secoua la tête :

— René pourrait nous suivre... il a peut-être aposté des espions.

Mais Sarah se méprit au sens des paroles de Myette et elle eut un sourire de triomphe.

— Je ne crains plus René, dit-elle, et nous pouvons marcher le front haut.

— Que voulez-vous dire ?

— Plus tard... je m'expliquerai... Marchons !

Et Sarah entraîna Myette, en répétant avec angoisse :

— Conduis-moi !

Myette, sans trop savoir quel était le moyen à l'aide duquel Sarah ne redoutait plus René, Myette conduisit l'argentière tout droit chez maître Jodelle.

Cependant, obéissant à un instinct de prudence, elle fit entrer Sarah par la boutique de l'épicier et non par la porte de la maison.

Le bonhomme Jodelle, assis sur un sac de pruneaux, gourmandait ses deux commis et regardait en souriant la Jolie Brigitte sa fille.

Brigitte vint à la rencontre de Myette, et les commis, s'imaginant sans doute avoir affaire à un client, se hâtèrent de prendre une attitude respectueuse derrière leur comptoir de chêne massif.

Mais le bonhomme Jodelle, reconnaissant Myette lui fit un petit salut mystérieux et vint à elle en lui disant tout bas :

— Il va mieux... beaucoup mieux, ce matin...

— Conduisez-nous près de lui alors, monsieur Jodelle...

L'épicier regardait curieusement Sarah, toujours vêtue en petit paysan béarnais.

— C'est mon cousin, dit Myette, qui n'avait pas le temps de donner des explications.

. . . . . .

On comprend, à présent, l'étonnement de Henri en voyant entrer Sarah, Sarah pâle, frémissante, mais saine et sauve, et qui se précipita vers le prince et lui prit vivement la main. Henri voulut se soulever, mais il était trop faible encore et il retomba sur son oreiller, laissant échapper une légère exclamation de douleur.

— Mon Dieu, fit l'argentière, qui tenait ses deux mains dans les siennes et les pressait doucement, vous souffrez beaucoup ?

Mais Henri répondit par un sourire et porta à ses lèvres la petite main de Sarah.

— Je ne souffre plus, dit-il, puisque vous êtes là...

De pâle qu'elle était, Sarah devint rouge comme une cerise, et Noë, le railleur éternel, murmura à part lui :

— Bon, voici que l'argentière trahit ses petits secrets de cœur, et si madame Marguerite arrive aussi, ce sera piquant!

Puis, pour faire cesser ce silence plein d'extase, que Sarah et Henri n'osaient rompre, et pendant lequel ils se regardaient, Noë s'écria :

— Mais d'où venez-vous? Que vous est-il arrivé? Parlez, de grâce!

— Je viens de passer deux jours en prison, répondit Sarah souriante.

— En prison !

— Avec René pour geôlier.

— René !

Henri et Noë se regardèrent, et, tout braves qu'ils étaient, ils ne purent se défendre d'un léger frisson.

— J'ai failli, comme Lucrèce pour échapper à Tarquin, m'enfoncer ce couteau dans le cœur, poursuivit Sarah, qui montra le couteau catalan qu'elle avait emporté de chez Gribouille.

Puis elle raconta ce qui lui était advenu et à quel prix elle avait racheté sa liberté.

— Peste ! s'écria Noë, René n'a pas fait un mauvais marché, madame.

— Hé ! dit Sarah, que voulez-vous que je fasse des trésors de Samuel Loriot?...

— Bon ! murmura Henri, on trouve toujours l'emploi de ces sortes de choses.

Sarah secoua la tête.

— Mon enfant est mort, dit-elle.

Henri ne répondit point, mais son regard semblait dire : Vous êtes jeune et belle... et vous pouvez être mère encore...

—Corbleu ! grommelait Noë, libre à vous, madame, d'enrichir René, mais je vous garantis que je ferai tout mon possible pour empêcher ce maudit Florentin de posséder les trésors de feu Loriot.

— J'ai juré, dit Sarah.

— Madame a raison, dit Henri.

Mais, tout en approuvant tout haut l'argentière, le prince avait regardé Noë d'une façon mystérieuse qui signifiait clairement :

— Ne t'inquiètes point de cela, nous y mettrons bon ordre.

Myette s'était modestement assise dans un coin et se tenait à l'écart, les yeux baissés, car elle sentait peser sur elle le regard ardent de l'amoureux Noë.

Noë prit l'argentière par la main et la fit asseoir dans le fauteuil qu'il occupait au chevet du lit.

Puis tout naturellement il se rapprocha de Myette, ouvrit la croisée qui donnait sur la rue.

— Myette ? dit-il tout bas.

Myette tressaillit, leva les yeux et rougit bien fort.

Noë lui fit un signe de tête, et Myette, qui comprit, se leva et vint s'accouder auprès du jeune homme sur l'entablement de la croisée.

— Ma petite Myette, dit Noë, sais-tu que je suis bien content qu'il ne soit pas arrivé malheur à Sarah?...

— Ah! certes!... fit Myette.

— Mais, poursuivit Noë, je serais bien autrement content, si elle n'était pas ici, je te le jure!

— Pourquoi donc?

— Parce que... parce que...

Myette ouvrait de grands yeux et regardait Noë.

— Tu ne comprends pas?

— Non.

— C'est pourtant bien simple...

Myette fronça tout à coup ses noirs sourcils et pinça ses lèvres rouges :

— Ah! oui, dit-elle, je comprends.

— C'est bien heureux!

— Madame Marguerite peut venir...

— D'un moment à l'autre, ou, tout au moins, envoyer Nancy.

— Et elle verra Sarah... et Sarah aime le prince...

— Dam! tu le sais aussi bien que moi.

— Et madame Marguerite l'aime aussi...

— Et Henri les aime toutes les deux!

— Oh! fit Myette scandalisée de l'opinion émise par Noë.

— C'est pourtant ainsi.

— Comment voulez-vous, monsieur de Noë, balbutia Myette, qu'on puisse aimer deux femmes à la fois?

— Je n'ai pas dit à la fois, ma petite.

— Mais c'est tout comme.

— Nullement, dit Noë avec gravité, et tu vas comprendre sur-le-champ.

— Voyons !

— Tiens, regarde ! Sarah est assise dans le fauteuil où je me trouvais tout à l'heure. Henri tient une de ses mains et la presse tendrement. Ceci te prouve parfaitement qu'en ce moment il aime Sarah.

— Bon! dit Myette.

— Mais, supposons que Sarah s'en aille, poursuivit Noë, et que, lorsqu'elle sera partie, madame Marguerite arrive...

— C'est vrai tout de même, dit la Béarnaise, c'est vrai...

— Alors, tu comprends, petite ?

— Mais non, reprit Myette, car, si madame Marguerite arrivait tandis que Sarah sera encore là...

— C'est ce que je ne voudrais pas.

— Mais enfin, si cela était, demanda Myette, qui était tenace en matière de logique, qu'arriverait-il ?

— Il arriverait, mon enfant, répondit Noë, qu'Henri s'apercevrait qu'il aime l'une plus que l'autre.

— Laquelle ?

— Ah! dam ! c'est difficile à dire.

— Mais encore...

— Entre nous, fit Noë d'un air mystérieux, je crois qu'Henri n'en sait rien lui-même. Mais moi...

— Ah! vous le savez, vous ?

— Oui, fit Noë.

Il cligna de l'œil d'un air malin.

— Sais-tu pourquoi, continua-t-il, Henri aime la princesse?

— Non.

— Parce qu'elle a aimé le duc de Guise et que c'est pour lui une conquête. L'amour-propre joue un grand rôle dans cette passion-là.

— Très-bien !

— Sais-tu pourquoi il aime Sarah ?

— Voyons!

— Parce que Sarah est une pauvre femme victimée par tous, à qui l'un a pris son enfant, l'autre sa liberté et sa fortune, et qui était infailliblement perdue, si elle n'eût trouvé en lui, Henri, un protecteur.

— C'est une belle raison que vous me donnez là, monsieur de Noë, mais que faut-il en conclure?

— Une chose fort simple et que je vais t'expliquer en deux mots : « L'amour vrai est celui qui protége.»

— Oh! la drôle d'idée !...

— Elle est vraie, ma petite. La femme qu'on aime, vois-tu, celle pour qui on renonce à tout, pour qui on joue sa vie et même son honneur c'est l'être chétif et abandonné de tous, même de Dieu; c'est l'orpheline à qui personne ne songe ou ne s'intéresse, c'est la femme qui supporte le joug d'un mari transformé en tyran, c'est l'enfant qui se meurt d'un mal inconnu et pour qui on interroge avec désespoir les arcanes les plus sombres de la science.

Voilà, ma petite, la femme qu'on aime réellement.

Maintenant, sais-tu quelle est la femme qu'on croit aimer?

Myette regarda Noë avec une curiosité croissante.

— La femme qu'on croit aimer, reprit Noë, c'est la belle aux épaules charnues, aux joues roses, à l'œil souriant, à l'exubérante santé ; c'est la femme heureuse, entourée, adulée, devant laquelle chacun s'incline ; c'est la princesse qu'environne le double prestige de la naissance et de la beauté ; c'est celle enfin qui n'a besoin ni de notre dévouement, ni de nos soins, ni de notre protection.

Myette murmura avec un air pensif :

— Vous avez raison, monsieur de Noë.

— Alors, acheva Noë, tu comprends très-bien qu'Henri aime Sarah et qu'il croit aimer Marguerite.

— Dam !

— Or, si Marguerite arrive, Henri ne pourra lui céler le véritable état de son cœur.

Myette fut frappée de cette logique serrée et regarda Noë avec inquiétude.

— Et madame Marguerite, qui est notre protectrice à cette heure...

— Elle vous abandonnera... elle sera jalouse... Ah ! il faut que Sarah s'en aille... murmura la Béarnaise.

— Certainement, il le faut... mais comment s'y prendre ?

— Attendez ! ... je vais tâcher...

Myette revint vers Sarah, et sans doute elle ruminait dans son esprit quelque prétexte honnête et

plausible pour arracher la belle argentière du chevet de son cher Henri, lorsque le hasard, qui se joue des combinaisons humaines les plus ingénieuses, vint se mettre de la partie.

On gratta doucement à la porte : la porte s'ouvrit, et une jeune et jolie fille entra.

C'était Nancy, la spirituelle camérière de madame Marguerite; Nancy, la belle âme damnée de la princesse ; Nancy, qui fronça légèrement le sourcil en apercevant Sarah dont Henri tenait la main.

Cependant Sarah était toujours vêtue des habits du prétendu neveu de Malican, Sarah avait l'air, en ce costume, d'un petit paysan béarnais.

Mais Nancy était une fine mouche qui ne prenait pas aisément le change.

Et Nancy devina sinon tout, au moins bien des choses.

Myette et Noë avaient la chair de poule.

XXXIV

Revenons sur nos pas.

Le duc de Guise avait éprouvé une douleur sans nom en voyant Marguerite échevelée, hors d'elle-même dans un accès de violent désespoir, le repousser et s'élancer hors de chez elle pour courir auprès du sire de Coarasse.

— Comme elle l'aime! avait-il murmuré en se laissant tomber sur un siége et défaillant.

Puis cet homme qu'on appelait le vaillant et le terrible, ce prince hardi qui, de son palais de Lorraine, tenait constamment le Louvre en échec, ce héros qui portait au visage une glorieuse cicatrice qui lui avait valu le surnom de *Balafré*, Henri de Guise, enfin, s'était pris à pleurer comme un enfant.

La tête dans ses mains, accoudé sur la table de Marguerite, il demeura là plus d'une heure, l'œil m

et noyé de larmes, contemplant avec un hébétement profond cette pièce où il avait passé tant d'heures charmantes, ces statues, ces tableaux, ces bronzes florentins qu'*elle* aimait, tout ce qu'il avait aimé et admiré avec elle.

Il oubliait le temps qui passait, il oubliait qu'il était au Louvre, à quelques pas de cette sombre et vindicative Catherine de Médicis qui avait juré sa mort à un double titre : — d'abord, parce qu'elle voulait que Marguerite épousât le prince de Navarre; ensuite, parce que, des trois princes lorrains, celui qu'elle redoutait le plus, c'était lui, Henri le Balafré.

Deux heures s'écoulèrent, le duc était toujours là.

Enfin, il entendit un pas léger dans le corridor, puis le frou-frou d'une robe, puis la porte s'ouvrit et Nancy parut.

Nancy était seule.

La camérière de Marguerite s'attendait sans doute à retrouver le prince dans l'oratoire, et elle avait eu le temps de reprendre son sang-froid et cette présence d'esprit qui faisait d'elle une femme très-forte à de certaines heures.

Elle courut au duc, osa lui prendre la main et la baiser.

— Ah ! monseigneur!... dit-elle.

Ces deux mots furent prononcés avec un tel accent de compassion et de regret qu'ils persuadèrent au duc que, si Marguerite l'avait trompé, du moins Nancy lui était demeurée fidèle.

— Ah! monseigneur!... répéta Nancy après un silence habilement calculé, comme vous paraissez souffrir !

— J'ai la mort dans l'âme! murmura le duc d'une voix sourde.

Nancy lui baisa de nouveau la main, et comme elle était en veine de mensonge, elle ajouta :

— C'est madame Catherine qui a tout fait, monseigneur.

— La reine!

— La reine, monseigneur.

— Mais pourquoi cela? dans quel but? exclama le duc stupéfait.

— Dans le but de... de...

Nancy paraissait hésiter.

— Voyons! achève! fit le duc de Guise...

— Dans le but de vous remplacer à tout jamais.

— Je ne comprends pas...

— Je n'ai pas compris d'abord, monseigneur; puis...

— Puis? fit le duc bouillant d'impatience et de colère.

— Puis, acheva Nancy, j'ai compris, monseigneur.

— Explique-toi donc.

— La reine, reprit Nancy, aimerait bien mieux voir sa fille duchesse de Lorraine que reine de Navarre... si...

Nancy, la fine mouche, eut l'air d'hésiter encore.

— Parle! supplia le duc.

— Si la Lorraine n'était pas si près de la France...

si les princes de votre maison, monseigneur, n'avaient... pas... autant d'ambition... si...

— Oui, interrompit le duc avec un fiévreux emportement, si les princes de Lorraine n'étaient pas adorés et populaires dans ce royaume de France où les Valois ne sont pas aimés.

— C'est cela, monseigneur.

Et Nancy continua avec un sourire plein de malice :

— La reine a eu si grand'peur de vous voir faire un pas de plus vers le trône de France, qu'elle a songé au futur roi de Navarre. C'est un paysan, celui-là, un rustre, un ours mal léché dont toute l'ambition, si jamais il en a, consistera à chipoter au roi d'Espagne quelques lieues carrées de montagne et quelques acres de terre fertile. Le roi de Navarre ne songera jamais au Louvre.

— Qui sait? fit le duc de Guise pensif.

Mais Nancy n'y prit garde et continua :

— Or, comme le roi de Navarre se fait attendre, que sa mère, la reine Jeanne d'Albret, semble se faire tirer l'oreille avant d'accepter pour bru une fille de France, madame Catherine, qui était fort inquiète de l'amour que vous avait voué madame Marguerite, a déniché, je ne sais où, ce sire de Coarasse qui est un Gascon d'esprit, bien tourné... joli garçon!

— Assez! fit brusquement le duc, interrompant ainsi le petit roman de Nancy.

Et tandis que Nancy se taisait, le duc pensait :

— Ce sire de Coarasse n'étant autre ue le prince

de Navarre lui-même, je comprends maintenant le but de madame Catherine. Elle a voulu que Marguerite l'aimât avant de savoir que c'était l'homme qu'on lui destinait pour époux.

Puis il reprit tout haut :

— Eh bien!... ce sire de Coarasse... est-il... mort?

— Non, monseigneur.

— Ah ! fit le duc frémissant.

— Non-seulement il n'est pas mort, ajouta Nancy, mais sa blessure, quoique grave, n'est point mortelle.

Le duc rongeait sa moustache avec fureur.

Nancy reprit :

— Monseigneur, Votre Altesse n'a rien compris à la politique de l'amour. Elle est battue pour avoir trop osé.

Cette phrase un peu nébuleuse força le duc à regarder la camérière d'un air interrogateur.

— Vous avez grandi ce sire de Coarasse d'une coudée, monseigneur, en lui enfonçant votre épée dans la poitrine.

— Que veux-tu dire ?

— Ah! continua Nancy, qui tenait à prouver ce qu'elle avançait, si vous étiez entré ici, il y a trois heures, comme le maître entre chez lui, comme la foudre écarte les nuages, comme le lion reprend possession de son repaire abandonné, madame Marguerite qui commençait à peine à remarquer ce petit Coarasse eût poussé un cri d'effroi d'abord, de joie ensuite... elle se fût jetée dans vos bras... elle eût oublié le présent pour se souvenir du passé...

— N'est-ce pas ce que j'ai fait? dit tristement le duc.

— Non, monseigneur, vous avez frappé ce petit sire de Coarasse, vous l'avez rendu intéressant, et à cette heure madame Marguerite l'aime parce qu'il est blessé et mourant, elle s'est installée à son chevet... elle y passera la nuit.

A ces derniers mots de Nancy, le duc comprit que tout était fini entre lui et Marguerite.

— Ah! monseigneur, reprit la camérière qui probablement mentait encore en disant que Marguerite passerait la nuit au chevet de Henri, ah! monseigneur, soyez homme! essuyez cette larme qui coule sur votre joue, reprenez votre manteau et partez!

— Partir!

— Dam! murmura Nancy, votre vie est en danger ici...

Le duc haussa les épaules :

— Je ne crains pas la mort! dit-il avec fierté.

— Ah! répliqua Nancy, je sais bien que Votre Altesse est d'une bravoure folle, mais...

— Mais? fit le duc qui tressaillit.

— Mais à la condition des braves, la mort en plein jour, sur un champ de bataille, au bruit de l'arquebusade, à la lueur des épées s'entre-choquant au soleil. .

— Oui! fit le duc.

— Tandis qu'ici, poursuivit Nancy, ici où Votre Altesse est incognito, elle peut mourir obscurément, sous le poignard d'un assassin, sans bruit, sans éclat,

sans que sa mort laisse une trace assez lumineuse pour éclairer ses vengeurs!

Un nuage passa sur le front du jeune prince :

— Tais-toi, Nancy, tais-toi! fit-il, car je vais avoir peur, moi qui n'ai jamais tremblé, peur de cette prédiction obscure qui me fut faite dans ma jeunesse.

— Une prédiction? monseigneur.

— Oui, fit le duc d'un air sombre.

Et comme Nancy n'osait l'interroger :

— Figure-toi, ma bonne Nancy, poursuivit le duc, qu'il y a de cela quinze ans environ. C'était en hiver, la Meurthe charriait des glaçons, le ciel était gris, les toits de Nancy couverts de neige, et il faisait froid dans notre vieux palais ducal.

Le front appuyé aux vitres coloriées de la grand'-salle où se tenait le duc notre père, je regardais dans la cour du palais les pages et les valets qui se lançaient des boules de neige.

Un mendiant entra dans la cour, tendit la main et demanda l'aumône. Les valets le repoussèrent, un page jeta une poignée de neige sur la neige de ses cheveux.

J'étais un enfant, mais je savais le respect qu'on doit à la vieillesse, et je m'élançai dans la cour, bouillant de colère et d'indignation.

Je frappai le page au visage, je chassai les valets, puis je pris le vieillard par la main, le conduisis en la grand'salle, le fis asseoir au coin de l'âtre, et lui dis avec respect :

— Chauffez-vous et reposez-vous, mon père.

Et le duc, notre père à nous, fut touché de mon action : il fit asseoir le vieillard à sa table et le renvoya le lendemain après lui avoir mis une bourse pleine d'or dans les mains.

— Mais... dit Nancy, la prédiction?

— Attends, reprit le duc. Le vieillard, en s'en allant, me regarda avec une grande attention et me dit : — Vous serez un grand prince, monseigneur, un général hardi, un profond politique, et vous couronnerez une vie glorieuse par une belle mort.

— Comment mourrai-je? demandai-je en riant.

— Vous mourrez assassiné par les ordres d'un roi que vous aurez fait trembler en son palais.

— J'étais bien enfant alors, acheva le duc, mais je me suis souvenu... et... Non, je ne veux pas croire à cette prédiction!

— Partez, monseigneur, dit Nancy, partez!

— Tu as raison, mon enfant.

Le duc trouva une plume et du parchemin sur la table de Marguerite et traça ces mots :

« Adieu! madame, je vous rends vos serments...
« aimez qui vous aime... Je vous pardonne.

« Henri. »

Puis il remit cette lettre à Nancy, mit un baiser au front de la camérière et s'en alla étouffant un dernier soupir.

. . . . . .

Tandis que madame Marguerite faisait transporter le prétendu sire de Coarasse dans la maison du

bonhomme Jodelle, l'épicier de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, tandis que le duc de Guise passait deux heures abîmé en sa douleur, au milieu de l'oratoire désert de la princesse, René le Florentin, nous l'avons vu, enlevait Sarah et la conduisait derrière Notre-Dame, dans cette maison habitée par le saltimbanque Gribouille.

On sait ce qui se passa tout d'abord entre le Florentin et l'argentière.

René confia sa prisonnière au saltimbanque et reprit le chemin du pont Saint-Michel.

Paola, conduite par Godolphin, était rentrée dans cette boutique d'où elle s'était échappée furtivement quelques jours auparavant; elle avait repris possession de son oratoire, et, comme si la violente émotion qu'elle avait éprouvée durant toute la soirée se fût calmée subitement, elle avait en quelques minutes repris ses allures et ses habitudes quotidiennes.

Alors le traître Godolphin avait supposé qu'il pouvait, jusqu'à un certain point, faire valoir ses services et en réclamer le prix.

Ce prix, c'était pour lui un sourire et quelques bonnes paroles de Paola.

Mais la jeune fille le toisa d'un regard de mépri et lui dit avec un dédain superbe :

— Que veux-tu donc, misérable ?

— Rien... balbutia le somnambule... Cependant je ne mérite point que vous me parliez ainsi.

— Je te méprise, dit Paola.

— Pourquoi?

— Parce que tu es un traître.

— Qui donc ai-je trahi?

— Noë.

— Je l'ai trahi pour vous... parce que je vous aimais.

— Et moi je te hais! Va-t'en! répliqua la jeune fille, qui, d'un geste hautain, ordonna à Godolphin de sortir de son oratoire.

Et Godolphin sortit la tête baissée, la rage et le désespoir au cœur.

Peu après René revint.

Paola courut à lui.

— Eh bien? dit-elle.

Sa voix était anxieuse, son œil étincelant. René lui avait promis de la venger.

— Il est grièvement blessé... peut-être mort...

— Qui? Noë? fit Paola dont le cœur était altéré de vengeance.

— Non, le sire de Coarasse.

— Ah! fit-elle avec déception, car il lui importait peu que le sire de Coarasse fût mort ou vivant.

— Demain, ajouta René, ce sera le tour de ton ravisseur.

— Dieu vous entende, mon père!... murmura la vindicative Italienne, dont l'amour s'était transformé en une haine implacable.

En ce moment on frappa à la devanture de la boutique.

— Oh! oh! fit René.

Godolphin alla ouvrir.

C'était le duc de Guise qui entrait.

Le duc revenait du Louvre, le duc avait quitté Nancy quelques minutes auparavant, laissant une lettre d'adieu sur la table de Marguerite.

Il était toujours pâle, de cette pâleur nerveuse qui est l'indice d'une fureur concentrée , mais son œil était calme, et un sourire triste glissait sur ses lèvres.

— René, dit-il au Florentin, je vais quitter Paris et j'ai voulu te voir avant mon départ.

— Monseigneur...

— J'ai voulu te voir, parce que bientôt, je l'espère, les événements qui nous ont réunis ce soir nous réuniront encore... Le sire de Coarasse n'est point mort...

— Ah ! fit René avec colère.

— Il n'est point mort, ajouta le duc, et un jour viendra où lui et moi nous nous retrouverons face à face.

— Peuh ! fit le Florentin avec dédain, un Coarasse, un hobereau.

Le duc fronça le sourcil.

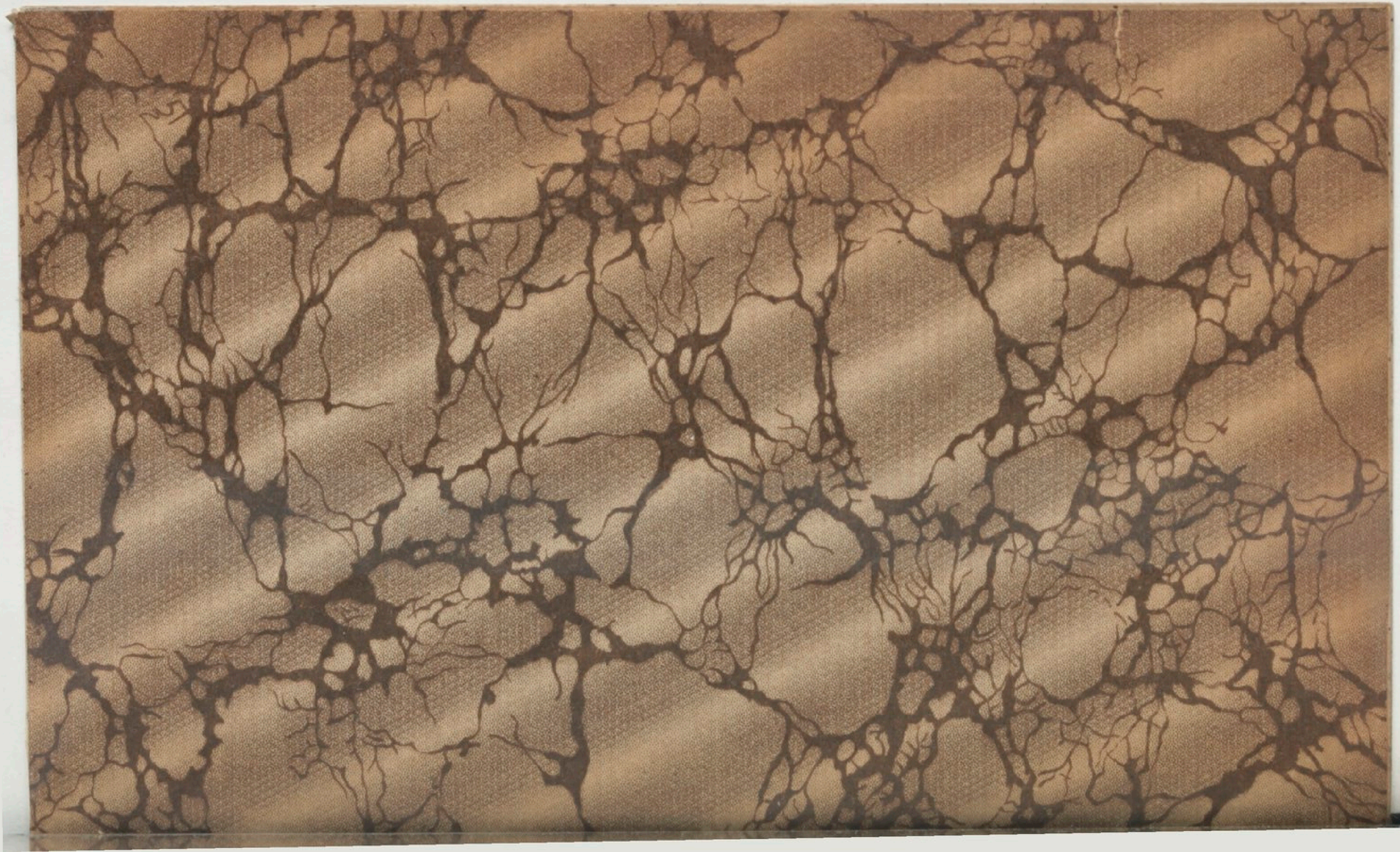
— Il est Béarnais, et pour moi, reprit le duc, il représente la Navarre. Ecoute-moi bien , René , l'heure est proche où catholiques et huguenots se diviseront en deux camps. Je ne sais quel sera le chef des derniers, mais je te jure que, aujourd'hui même, j'ai voué une haine mortelle aux calvinistes et que je serai leur exterminateur !

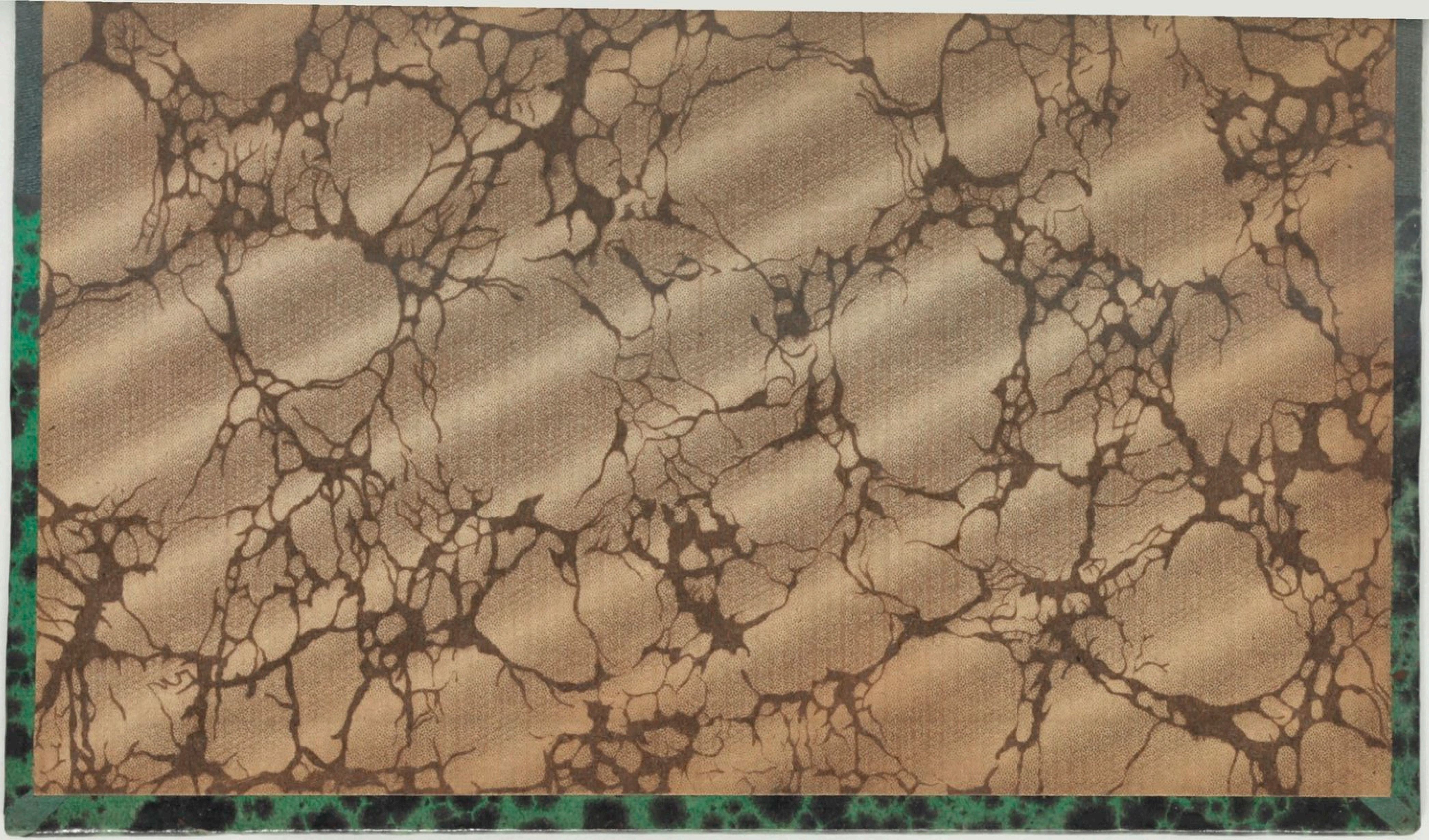
Et le duc, sans vouloir s'expliquer davantage, serra la main à René, repassa le seuil de la boutique et se perdit dans les ténèbres.

Une heure plus tard il galopait vers Na
portant au fond du cœur une haine m
Henri, le futur roi de Navarre, le favo
Marguerite que lui, le duc Henri de Gui
tant aimée ! ...

FIN.

Coulommiers. — Typ. A. Moussin et Ch. Unsinge





BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02884939 7